



LA CHINE
d'Athanase KIRCHERE,
ILLUSTRÉE...

La Chine

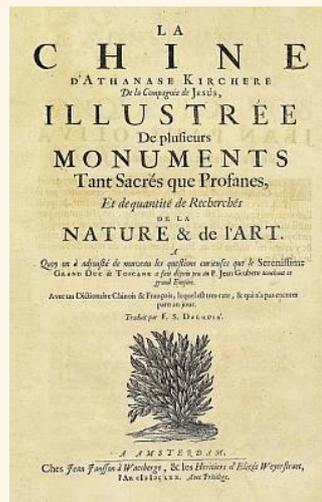
d'Athanase Kirchere, illustrée...

à partir de

LA CHINE d'Athanase KIRCHERE,
illustrée de plusieurs monuments tant sacrés que profanes
et de quantité de recherches de la nature & de l'art

par **A. KIRCHER (1602-1680)**
traduit du latin par François-Savinien Dalquié

À Amsterdam, chez Jean Jansson à Waesberge, 1670. Première édition en latin, Amsterdam, 1667 : *China monumentis, qua sacris quâ profanis.*



Les trois dernières parties de l'ouvrage sont reprises intégralement : IV, sur la nature. V, sur l'architecture et les arts mécaniques. Et VI, sur l'écriture.

La première partie, concernant la stèle nestorienne, n'est reprise que pour la découverte du monument. Les chapitres de la deuxième partie, sur les chemins pour aller en Chine, et ceux de la troisième partie (sur l'idolâtrie) concernant le Japon et l'Inde, ne sont pas repris, selon l'habitude de chineancienne de réserver au mieux le site à la Chine.

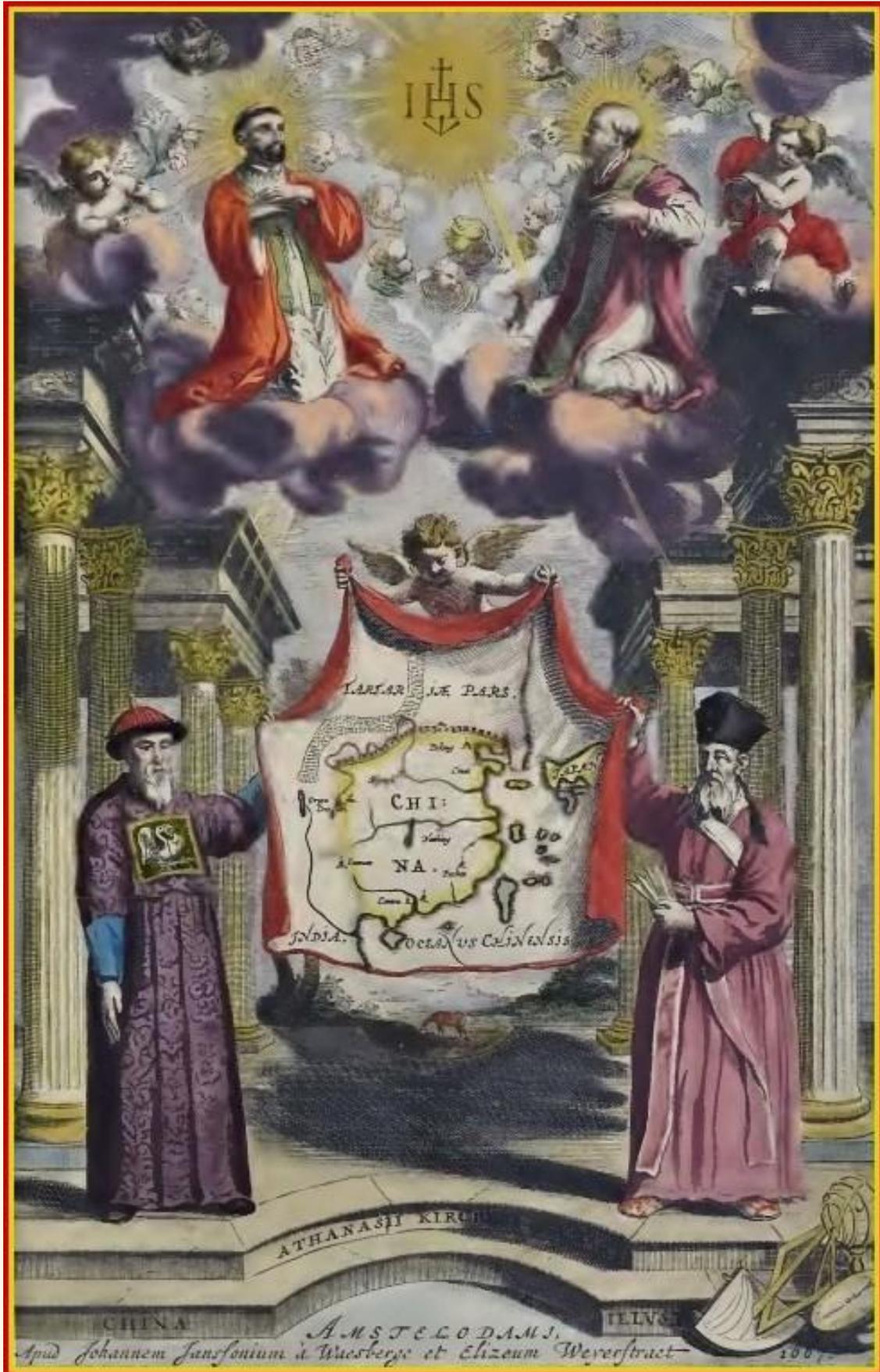
Texte disponible en fac-similé sur [biusanté](#) et sur [polib](#), avec une belle qualité. Différentes éditions sur [archive.org](#), dont [une en néerlandais avec illustrations en couleurs](#).

Le présent texte a été travaillé sur l'édition biusanté. Les illustrations présentées sont extraites de l'édition néerlandaise, bien que leur coloration soit un peu au détriment de la précision du trait.

On doit garder en mémoire, durant la lecture, l'appréciation de [Struvius](#) : *Kircheri China est vera auctoris phantasia*, la Chine de Kircher est simplement la fiction de son auteur. Il s'agit bien de la Chine d'Athanase Kircher, comme l'indique le titre de l'édition française.

Édition en format texte par Pierre Palpant
www.chineancienne.fr
mai 2016

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

TABLE DES MATIÈRES

Préface au lecteur.

Première partie

Explication du monument d'un Syro-Chinois
(extraits)

Chapitre I. Le sujet de cet ouvrage, & le motif de l'auteur.

Chapitre II. L'interprétation fidèle, sincère, & véritable du monument
d'un Sinico-Chaldéen.

Deuxième partie

Des divers chemins qu'on a tenus pour aller dans la Chine
(extraits)

Chapitre III. De Cathaie et de sa propre & naturelle situation.

I. Le chemin qu'a tenu le père Benoît Goës de la compagnie
de Jesus, pour aller en Cathaie ou la Chine.

II. Un autre chemin que les pères Albert Dorville & Jean
Grubere ont tenu pour venir de la Chine à Mogor.

Chapitre IV. Des diverses coutumes, mœurs & habits que ces deux pères
Albert Dorville, & Grubere ont observés & dépeintes en passant
dans ces royaumes.

Chapitre V. ...Des grandes, admirables vertus de la pierre serpentine,
que les Portugais appellent la piedra della cobra.

Chapitre VI. Le chemin que Marc Paul Vénitien, & Haitone Arménien ont
tenu pour venir à Cathaie ou dans la Chine.

Chapitre VII. De l'introduction de la foi chrétienne dans les dits royaumes
de Tartarie & de Cathaie.

Chapitre VIII. La dernière introduction de la foi chrétienne dans la Chine.

Les lettres au pape du chancelier Pan Achille et de l'impératrice
Hélène, & les réponses du pape.

Chapitre IX. De la correction du calendrier, & combien il en est provenu de
profit.

Chapitre X. De la façon avec laquelle nos Pères se comportent pour
convertir les Chinois.

Le catalogue des livres que nos Pères ont fait pour
l'augmentation de l'Église chinoise.

L'abrégé chinois & français de la loi divine.

Les dix commandements de Dieu.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Troisième partie

De l'idolâtrie, & comme quoi elle est venue, premièrement en Perse & dans l'Inde, & de là dans toutes les parties les plus éloignées de l'Orient, comme la Tartarie, la Chine & le Japon
(extraits)

Préface

Chapitre I. **De l'idolâtrie des Chinois.**

Quatrième partie

Des miracles de la nature, & de l'art dont la Chine est illustrée

Préface

Chapitre I. **De l'admirable situation de la Chine, de la façon de vivre des Chinois, & de leur politique.**

Chapitre II. **De la discipline politique des Chinois.**

Chapitre III. **Des villes de la Chine, & des mœurs des habitants.**

Les recherches physiques.

Des plus rares spectacles de la nature qu'on trouve dans la Chine

Chapitre IV. **Des montagnes de la Chine, & des prodiges surprenants de la nature qu'on y voit.**

Chapitre V. **Des lacs, des fleuves & des fontaines admirables.**

Chapitre VI. **Des plantes extraordinaires de la Chine.**

Chapitre VII. **Des animaux extraordinaires & surprenants de la Chine.**

Chapitre VIII. **De certaines espèces d'oiseaux qu'on ne voit seulement que dans la Chine.**

Chapitre IX. **Des poissons qui se trouvent dans la mer & les fleuves de la Chine.**

Chapitre X. **Des serpents de la Chine.**

Chapitre XI. **Des pierres & des minéraux merveilleux qui sont dans la Chine.**

Cinquième partie

Des choses appartenantes à l'architecture
et aux autres arts mécaniques des Chinois

Préface

Chapitre I. **Des ponts, & des autres prodigieuses fabriques de la Chine.**

Les murailles de la Chine. — Du canal Jun & de sa structure merveilleuse. — Le vernis. — Des autres belles inventions dont les Chinois ont accoutumé d'user.

[Il n'y a pas de chapitre II.]

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

Sixième partie
L'écriture des Chinois

Préface

Chapitre I. Des caractères hiéroglyphiques des Chinois.

Chapitre II. De l'explication des anciens caractères chinois.

Chapitre III. L'explication des plus anciens caractères chinois.

Chapitre IV. La différence qu'il y a entre les caractères des Chinois & les
hiéroglyphes des Égyptiens.

Chapitre V. [La langue chinoise.]

La conclusion de l'ouvrage.

@

TABLE DES FIGURES

- 00a. [Frontispice.](#)
- 00b. [Le portrait du père Athanase Kircher.](#)
- I.
- 11a. [La table géographique de tout le royaume de la Chine.](#)
- II.
- 21a. [La table géographique des chemins.](#)
- 22a. [Habits de Tartares. Roue volubile. Habitation des Tartares.](#)
- 22b. [Figures de Hau et Deva, roi de Tanguth.](#)
- 22c. [Figure d'une Tartare septentrionale.](#)
- 22d. [Habit d'homme de cour. Trophées.](#)
- 22e. [L'habit commun du royaume de Tanguth. Portrait de l'enfant tueur.](#)
- 22f. [L'idole de Manipe.](#)
- 22g. [Portrait du Grand lama, et du défunt roi de Tanguth.](#)
- 22h. [L'habitation du Grand lama.](#)
- 22i, 22j, 22k. [Habits des royaumes de Tanguth et de Nechal.](#)
- 23a. [Serpents cobra de capelos.](#)
- 23b. [Le tigre.](#)
- 23c. [La chauve-souris.](#)
- 24a. [La représentation du monarque chinois-tartare.](#)
- 24b, 24c. [Celle des habits du roi, de la reine, et des autres habitants de la Chine.](#)
- 24d. [Le portrait du père Adam Schal.](#)
- 24e. [Celui du père Matthieu Riccius et du colao Ly Paul.](#)
- 24f, 24g. [L'habit des femmes chinoises.](#)
- III.
- 31a. [La tour Novisonne.](#)
- 32a. [Typus Pussæ.](#)
- 32b. [L'idole de Pussa sous une autre forme.](#)
- 33a. [Divinités chinoises.](#)
- IV.
- 41a, 41b, 41c. [Les montagnes de la Chine.](#)
- 41d. [Un lac de la Chine.](#)
- 42a. [Le thé.](#)

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

- 42b. [La vigne blanche.](#)
- 42c, 42d. [La rhubarbe.](#)
- 42e. [Le po-lo-nié.](#)
- 42f. [La papaye.](#)
- 42g. [L'image de nos figuiers.](#)
- 42h. [L'ananas.](#)
- 42i. [L'arbre du poivre.](#)
- 43a. [L'animal du musc.](#)
- 43b. [L'hippopotame ou cheval-marin.](#)
- 43c. [Le sumxu.](#)
- 43d. [Le fum hoam ou phénix.](#)
- 43e. [Une poule proche du coq d'Inde.](#)
- 43f. [La tortue.](#)
- 44a. [Le puits de Vulcain.](#)

V.

- 51a. [Un pont volant du Xensi.](#)
- 51b. [La Grande muraille.](#)
- 51c. [Les cloches de Pekin et d'Erford.](#)

VI.

- 61a. à 61j. [Caractères anciens.](#)
- 62a. [L'écriture et le pinceau.](#)

@

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



PRÉFACE AU LECTEUR

@

Je te donne enfin mon cher lecteur l'ouvrage que je t'avais promis dans le catalogue de mes livres, & je t'en fais le présent conformément à la promesse que je t'en avais donnée, animé de cette pensée que je ne saurais que te plaire dans ce rencontre ; puisqu'il y a dix ans que je n'ai fait que ramasser tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus remarquable non seulement dans la Chine, mais encore dans les royaumes voisins, touchant les antiquités & les superstitions dans lesquelles toutes ces nations étaient misérablement ensevelies.

Je puis dire que le premier de tous ceux qui m'ont fourni de belles matières sur ce sujet, est le père Martin Martini de Trente qui a écrit l'*Atlas Chinois*, lequel a été autrefois mon disciple privé pour les mathématiques, & dont l'esprit actif & perçant l'a rendu un prodige de science en tout ce que je lui ai appris, & de qui je puis dire enfin qu'il s'est acquis cette belle réputation parmi les auteurs (surtout chez les écrivains géographes & astronomes) d'être un si exact observateur de tout ce qui regarde les curiosités, les mœurs des peuples, & la nature des choses des pays dont nous parlons, qu'il n'a rien omis du tout. Voilà pourquoi il a cru être obligé de rendre ce service au monde savant & à la république des lettres, de mettre au jour son *Atlas*, après avoir tâché pendant un long temps de devenir témoin oculaire de tout ce dont il s'était informé auparavant.

Le deuxième qui a contribué beaucoup à faire mon ouvrage, est le père Michel Boym Polonais, lequel a été envoyé par le roi & l'empereur de la Chine nommé Constantin, & par sa mère Hélène nouvellement convertie à la foi chrétienne (par le moyen du père André Xavier Koffler natif du pays d'Autriche) au souverain pontife & au Vicaire de Jesus Christ Innocent X. Ce grand homme dis-je, n'a pas peu de part à ce livre comme vous le verrez dans la suite par les admirables & recommandables choses qu'il a laissées à la postérité.

Le père Philippe Marin Génois, & procureur du Japon, tient le

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

troisième rang, non seulement parce qu'il m'a dit quantité de choses de sa propre bouche, mais encore parce que je me suis fort servi du livre qu'il a fait touchant ce qui regarde les missions des Pères de la Société de Jesus dans le Japon, la Chine, la Tonchine, & les autres États nouvellement découverts qui ont reçu les mêmes missions.

Autres deux Pères allemands, dont l'un s'appelle le père Jean Grubere natif du pays d'Autriche, & l'autre le père Henri Roth, tous deux illustres pour leur expérience & leur savoir, ont suivi celui que je vous ai déjà nommé, lequel est encore à Rome, & m'ont fourni tant & de si belles matières, que je puis dire justement ces paroles, *inopem me copia fecit*. Le père Jean Grubere insigne mathématicien étant sur le point de s'en aller dans la Chine l'an 1656, me promit, en suite de la prière que je lui avais faite, d'être soigneux d'observer tout ce qu'il verrait, jusques aux moindres choses qui pouvaient servir à la géographie ; ce qu'il a fait avec tant de fidélité, qu'il n'est pas possible de le croire. Le dit Père partit la même année que je vous ai déjà dit de Rome, & parcourut en continuant sa route toute la Natolie, l'Arménie, la Perse, les royaumes d'Ormuz, de Cambaye, les Indes, & enfin tous les États qui sont arrosés de l'océan, jusques à ce qu'il vint heureusement à Macao, qui est le premier port de la Chine, d'où il sortit quelque temps après avoir remis ses forces perdues pour continuer son chemin vers Pekin ville capitale du vaste empire chinois, où il n'arriva qu'après avoir vu tout ce grand État d'un bout jusques à l'autre, & qu'en suite de l'avantage qu'il eut de visiter toutes les principales villes qui y sont. Étant donc heureusement entré dans Pekin, qui est le séjour ordinaire du monarque des Tartares & des Chinois, il y resta deux ans pendant lesquels il ne perdit jamais pas une occasion de voir ce qu'il y avait de plus remarquable. Ce temps expiré, les supérieurs de la province de la Chine lui firent commandement de s'en venir à Rome avec le père Albert Dorville ; voilà pourquoi s'étant mis tous deux en chemin, ils entreprirent de tenir une route que jamais pas un Européen n'avait tenue, & qui en traversant toute l'Asie, d'un bout jusques à l'autre, découvrirent des merveilles, dont on n'avait jamais entendu parler. Mais il arriva que Dieu voulût que le père Albert Dorville fatigué d'un si

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

long voyage, vint à mourir à Agra, qui est la ville capitale du royaume de Mogor, ce qui obligea le père Jean Grubere de prendre pour compagnon de ses travaux le père Henri Roth, homme sage & prudent résident à Agra, pour le bien de la religion chrétienne, lequel possédait très parfaitement les trois langues qui suivent, savoir la persienne, celle d'Indostan, & la brachmanique. Ces deux personnes, dis-je, qui demeurent avec moi tandis que j'écris ceci, ne manquent point de me communiquer tout ce qu'ils savent de plus avantageux pour la gloire du saint nom de Dieu, & le bien public : ainsi, comme ils ont vu beaucoup de choses très rares & très curieuses à savoir dans la suite de leurs grands voyages, qu'ils ne peuvent pas mettre au jour (leur zèle ne leur permettant pas de s'occuper à d'autres emplois qu'à sauver les âmes) ils m'ont prié de ne souffrir pas que les teignes & les vers rongeassent leurs écrits dans le recoin d'une bibliothèque, & de les donner au public par un beau volume comme je fais, afin de servir à tous les savants & aux curieux.

M'étant donc acquitté de la promesse que je leur avais faite, j'ai cru que je devais me servir d'une belle méthode pour donner plus d'éclat à mon livre ; c'est pourquoi j'ai divisé mon ouvrage en six parties.

La première desquelles traite de l'auguste monument de marbre dont on parle si fort dans tout le monde, qu'on a découvert il y a plus de quarante-cinq ans dans une certaine métairie de la Chine, qui est près de Siganfu, ville capitale de ce célèbre empire, & qui est le principal sujet de ce livre, à raison de la doctrine orthodoxe qu'il contient, & que des prêtres chaldéens ont annoncé dans ce même pays il y a environ mille ans ou d'avantage ; cette première partie, dis-je, donne une claire & parfaite intelligence de tous les caractères syro-chinois qui sont écrits sur cet auguste & riche authentique de notre foi.

La seconde partie fait une naïve relation de tous les chemins que les prédicateurs de la foi ont tenu pour aller dans la Chine depuis le glorieux apôtre saint Thomas jusques à notre temps.

La troisième partie montre évidemment quelle est l'origine de tant

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

d'idolâtries qu'il y a dans ces royaumes éloignés, & traite enfin des abominables coutumes & des détestables cérémonies qu'ils observent pour le culte de leurs faux dieux qui ont beaucoup de rapport aux coutumes des Égyptiens.

La quatrième partie traite des miracles extraordinaires de la nature & de l'art qui se rencontrent dans le vaste empire de la Chine, tant par rapport à la situation, & de la façon de gouverner qu'ont ces peuples, qu'à raison de ce qui se trouve dans les trois états différents de la nature, savoir des minéraux, des plantes & des animaux, que nos Pères y ont vu. Enfin on y voit une défense des histoires, que nos mêmes Pères ont faites contre les [cavillations](#) de plusieurs personnes.

La cinquième partie met admirablement bien au jour les beaux ouvrages de l'architecture chinoise, & fait un fidèle tableau des fabriques des maisons, des ponts, des aqueducs, des murs, & de plusieurs autres sortes de bâtiments inconnus à l'Europe.

La sixième partie décrit enfin la façon d'écrire des Chinois, & donne fidèlement la figure de leurs lettres.

De sorte que me voyant appuyé de l'assistance de ces Pères, j'ai entrepris de faire voir les antiquités & l'origine des royaumes orientaux de l'Asie. Que si tu y découvres quelque avantage pour la république chrétienne, digne de voir le jour, je te prie de leur en attribuer entièrement la gloire, comme étant ceux qui m'ont fourni tout ce que je te présente maintenant.

Je te dirai au reste que mes soins ont tant fait, que nos Pères m'ont mis en main deux choses très considérables pour ce livre : la première ce sont des questions que le sérénissime Grand duc de Toscane a fait au révérend père Jean Grubere, dont l'importance est si grande, qu'on peut dire qu'elles donnent une très grande facilité pour comprendre ce que c'est que la Chine ; ainsi, comme j'ai cru que je ne devais pas oublier de mettre ici une chose si importante pour mon ouvrage, je me suis résolu de les mettre à la fin de ce volume. Tu n'en trouveras que dix, mais elles sont faites si à propos, & les réponses sont si justes,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

qu'elles épuisent tous les doutes qu'on pourrait avoir touchant ce grand empire.

La seconde chose que je t'offre, c'est un dictionnaire chinois traduit en français, qui mérite d'être reçu avec applaudissement, à raison de sa nouveauté, & parce que non seulement tous les missionnaires évangéliques pourront convertir plus facilement les âmes à Jesus Christ, & les ramener dans le sein de son Église (ce qu'ils n'ont pu faire jusques à présent qu'avec beaucoup de peine), mais encore à tous les doctes, aux curieux, & même aux marchands, que le trafic, ou que l'envie de voir les États les plus éloignés amèneront en ce pays, lesquels pourront s'instruire avec plus de facilité dans un idiome qui jusques à présent a été inconnu à l'Europe, & que nous avons cru être même en quelque façon impossible d'apprendre, à raison des grandes difficultés qu'il y a à surmonter.

Voilà mon cher lecteur ce que j'avais à te dire pour ce qui concerne mon livre, te priant humblement de le recevoir avec le même esprit que je te le donne, c'est-à-dire comme un présent de mon affection, un témoignage de mon zèle à servir le public, & comme une assurance du désir que j'ai de te plaire.

À Dieu.

@

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

PREMIÈRE PARTIE

EXPLICATION DU MONUMENT D'UN SYRO-CHINOIS (extraits)

CHAPITRE I

Le sujet de cet ouvrage, & le motif de l'auteur

@

p.001 Il y a trente ans ou environ que je donnai au public (à la faveur d'un livre intitulé *Prodromus Coptus*) l'explication du monument d'un Syro-Chinois, découvert dans la Chine l'an 1625. Mais à peine ce volume eût-il vu le jour, que d'abord (quoique très favorablement accueilli, à cause de la nouveauté du sujet dont il traitait, & reçu même avec applaudissement, & avec louange des personnes les mieux sensées qui avoient pris soin de le lire) il s'éleva contre lui des malicieux censeurs, & des passionnés Aristarques, lesquels avec des subtilités, des brocards, des railleries, & par des annotations sottes & ridicules, ont fait leur possible par toute sorte de voies de lui ôter son lustre, & de lui dérober son éclat, & se sont enfin efforcés de persuader aux autres, après se l'être persuadés eux-mêmes, que ce sépulcre (dont il est question) n'avait jamais été vu dans la nature, & qu'il n'a jamais eu d'autre existence, si ce n'est celle que l'imagination des jésuites lui a forgée.

À la vérité ces personnes sont du nombre de celles, qui rejetant toute sorte de foi humaine & divine, ne croient que ce dont ils ont été les témoins oculaires, & ne veulent pas souffrir qu'on ajoute foi qu'à ce qui tombe sous leurs sens, & qui plaît à leurs esprits d'estimer digne de croyance. Cette sorte de gens sont comme des mouches importunes, qui volent sur tout ce qui est gras, tâchant d'obscurcir l'éclat des choses les plus parfaites & les plus sincères, & de noircir incessamment par des discours insolents & des médisances tout à fait noires ce qui est en soi très pur & très beau.

Entre tous ces auteurs modernes, il s'en est trouvé un, lequel à sa honte & à sa confusion, a bandé toutes les forces de son esprit pour étouffer la vérité naissante de cet illustre monument dans son berceau ; se servant pour cet effet de mille lardons que son humeur cynique lui a

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

fourni, p.002 protestant encore que ce sépulcre n'était qu'une pure rêverie des jésuites, & qu'une subtile invention de leurs génies, pour tromper plus facilement les Chinois, pour avoir une voie plus sûre, & un moyen plus efficace d'enlever tous leurs biens, & pour se saisir de leurs trésors. Je tais le nom de cet imposteur, parce que d'un côté la charité chrétienne m'impose cette loi, & parce qu'il est indigne de la censure des hommes doctes, & du blâme que les personnes prudentes & sages auraient pu lui donner, & enfin pour le dire en un mot, parce qu'il ne mérite pas qu'on prenne le soin de lui répondre.

Il importe fort peu qu'un malheureux Thrason, qui est confiné dans une extrémité du monde, aboie contre la vérité de ce monument, puisqu'elle est reçue par tout où on fait profession du christianisme ; puisqu'elle est soutenue par les Chinois mêmes, & par les colaos qui sont leurs plus graves auteurs, lesquels sont profession de la doctrine de Jesus Christ ; puisqu'elle est confirmée *ἀυτοψία* de tant d'illustres personnages ; puisqu'elle est approuvée dans tout le monde par Léon & Paul ; & puisqu'on montre à toute heure aux étrangers un manuscrit en original de ce sépulcre dans la bibliothèque du Collège de Rome.

Cet écrivain aurait agi sans doute plus prudemment, s'il se fût abstenu de toutes les médisances, de toutes les calomnies, & de toutes les bouffonneries dont il a chargé son livre, & il aurait été plus à propos pour son honneur, & pour celui de son ouvrage, de laisser l'affaire comme il était, ou du moins de laisser la chose indécise & douteuse. Mais par un juste jugement de Dieu, il arrive ordinairement que ceux qui sont si téméraires que de vouloir amoindrir (tout autant qu'il leur est possible) la gloire du nom de Dieu par leurs moqueries & leurs insultes, font enfin un triste naufrage de leur honneur, & perdent la gloire qu'ils avaient pu acquérir par le travail de plusieurs années.

Ému donc par toutes ces considérations, je ferai mon possible pour établir la vérité de ce monument, assisté de la grâce divine, à la faveur de laquelle j'espère de faire voir l'existence de ce superbe mausolée plus claire que le jour, & d'établir si fort la croyance qu'on en doit avoir, que personne n'aura occasion d'en douter dans la suite du temps. Pour

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

pouvoir donc réussir, conformément à mes desseins, je prendrai la chose dans sa source, & montrerai la réalité de son existence par les véritables & fidèles rapports, & les attestations authentiques, non seulement de nos deux Pères qui l'ont vu, mais même des Chinois ; afin que la postérité n'ait plus aucun lieu d'en douter, & qu'ainsi nos adversaires soient contraints par l'exposition convaincante de cette épitaphe syro-chinoise, de donner les mains à la vérité, & de confesser que depuis plus de mille ans, les prédicateurs de l'Évangile n'ont rien enseigné, qui ne soit conforme & ne s'accorde merveilleusement bien, ou pour mieux dire ne soit une même chose, avec la doctrine orthodoxe de notre siècle, & par conséquent que la doctrine évangélique, qui fut autrefois annoncée dans la Chine, est la même que celle que l'Église catholique romaine nous propose de croire encore aujourd'hui, comme nous prouverons amplement dans la suite.

Mais afin que nous traitions cette matière avec méthode & que nous y procédions avec ordre, j'ai jugé qu'il était à propos avant toutes choses de mettre au commencement de ce volume une double interprétation de ce mausolée, accompagnée des deux gloses parfaites, sans qu'il y ait rien d'ajouté ou de diminué, & que j'exposerai ensuite comme on me l'a mise ^{p.003} en main, & de la même façon que les plus savants des Chinois les ont expliquées, dans un volume particulier, composé en leur langue, & fidèlement traduit par le père Michel Boymus, savant en langue chinoise.

La première donc est traduite mot à mot, & conformément à la vraie prononciation & à l'expression naïve des Chinois. La deuxième plus propre à nous faire concevoir le sens de la table, se donne un peu plus de carrière, abandonnant la phrase chinoise à laquelle nous ne sommes pas accoutumés, pour s'habiller à la langue latine, & s'ajuster ensuite à la galanterie française. De sorte que j'ai donné ces deux interprétations, crainte qu'on ne m'accusât & qu'on ne me donnât ce blâme, d'avoir manqué à la moindre chose, qui pût rendre ce monument plus illustre & plus glorieux. Mais parce que quelqu'un pourrait douter avec justice, comment, & par quel moyen ces grands apôtres de l'Évangile syro-

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

chaldéens de naissance, ont pénétré jusques aux extrémités de ce pays, il m'a semblé non seulement convenable, mais aussi absolument nécessaire pour mettre cette vérité dans son jour, & l'établir comme il faut, de donner au lecteur, embarrassé dans ce ténébreux labyrinthe de tant de divers chemins, quelque éclaircissement par des raisonnements géographiques, avec lesquels (si je ne me trompe) le lecteur comprendra parfaitement que la doctrine chrétienne aussi bien que toutes les sottises superstitieuses des Chinois (auparavant la venue de notre Sauveur) n'ont pris naissance & ne sont originaires que du même pays, c'est-à-dire d'Égypte, de Grèce, de Syrie & de Chaldée.

Il reste maintenant à savoir dans quelle partie du monde & en quelle situation du globe terrestre, est ce vaste & ce grand royaume de la Chine, que notre illustre monument assure avoir été éclairé de la lumière de la foi, & imbu des vérités évangéliques ; c'est pourquoi je vous dirai en peu de mots & comme en passant : En quel endroit du monde cet État est situé, & quelle est sa place dans l'univers. Que si le lecteur désire d'en avoir une plus ample connaissance, je le renvoie aux histoires qu'en ont écrit les pères Nicolas Trigaut, & Jean Samedi, & à l'Atlas de Martin Martini & de beaucoup d'autres, où il verra dans la perfection la situation de la Chine, & du pays dont nous parlons, comme aussi la description des merveilles de la nature, des propriétés, & de la grande fertilité de ces contrées ; où il trouvera le nombre des grandes villes & des habitants qu'elles contiennent ; & où il pourra lire quelle est leur politique, & combien est admirable & parfaite la discipline dont ils se servent pour le règlement de leur État, puisqu'on peut dire qu'il n'y a point de monarchie sur la Terre si bien ordonnée que celle-ci.

Comme je ne m'attache donc qu'à effleurer ces particularités, comme mon dessein n'est (en quelque façon) que d'enseigner les auteurs qui ont traité de ces matières, avant que d'en faire moi-même la description, aussi ne m'attaché-je maintenant qu'à renvoyer le lecteur curieux à tous ces écrivains, & à lui donner une explication nette, & fidèle de tout ce qui pourrait lui faire de la peine touchant ce qui est controversé sur ce sujet, & pour l'éclaircir sur tous les doutes qu'il pourrait avoir, touchant

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

l'équivoque des noms. Enfin mon dessein est de lui offrir un ouvrage qui traite de tout ce qu'il y a de plus rare, de plus caché, & de moins connu à toute l'Europe, & de mettre au jour un livre qui découvre toutes les merveilles de la nature & de l'art qui se rencontrent dans ce pays & que je mettrai chacune en son lieu, selon la commodité des curieux.

La Chine est un des plus grands, & des plus vastes royaumes du monde. Il ne faut pas s'étonner si on n'en a pas ^{p.004} fait la découverte plus tôt qu'en l'an 1220, & s'il a demeuré inconnu jusques à ce temps que M. Paul Vénitien le découvrit, & nous en donna la connaissance, sous le titre de Catai (comme nous dirons ensuite), puisqu'il semble que l'auteur de la nature, & le créateur de toutes choses, l'a comme confiné au bout du monde, & à l'extrémité de la Terre. L'océan lui sert de bornes, & de limites du côté de l'Orient, la Tartarie est à son Septentrion, séparée de cet empire par une haute & longue muraille, dont les extrémités (jusqu'à présent inconnues) se terminent à la mer Glaciale & viennent aboutir par conséquent à l'Anian, ou pour mieux dire au pays d'entre deux mers, qui regarde l'Amérique Septentrionale. Voilà les bornes de ce grand empire, & de tous les autres royaumes qui sont de sa dépendance, lesquelles ont été ignorées jusques à notre siècle, que nos Pères en ont donné la relation avec une fidélité merveilleuse & une exactitude admirable. Son Occident est borné en partie par des inaccessibles montagnes, en partie par des déserts affreux & sablonneux, & par les autres royaumes dont nous parlerons ensuite. Enfin son Midi est arrosé de l'océan Méridional, & entouré par les États des rois de Tonchine, de Cocinchine, de Lao, & de plusieurs autres. Sa latitude est depuis le 18^e degré jusques au 43^e, de sorte qu'il a 1.440 milles d'Italie, depuis l'extrémité de son Midi jusques à son Septentrion. L'espace qui est depuis son Orient jusques à son Occident est presque de la même étendue ; comme on le peut voir évidemment par les cartes géographiques des Chinois, qui ne représentent jamais leur pays, que sous une forme carrée, quoique les plus savants & les plus habiles de tous nos géographes ne nous en donnent le tableau que sous la figure d'une lune tachée & montagneuse.

Pour le regard des divers noms qu'on a donné à cet empire, ils sont

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

en si grand nombre, & si différents, qu'il y a de nations qui les avoisinent. Les Portugais & les Espagnols l'appellent *Chine* ; les anciens (selon Ptolémée) *Sin*, & *Serica*, les Arabes *Sin*, & les Sarrasins *Catauim*. Mais pas une de toutes ces dénominations n'est reçue, ni même connue parmi les Chinois, ni chez les peuples de toutes ces contrées, comme vous le pouvez juger, en ce que cette nation a eu cette coutume de tout temps, & cette maxime en usage depuis la fondation de leur monarchie, de changer tout autant de fois de nom, & de donner autant de dénominations à leurs États, que le droit de régner sortait d'une famille pour entrer dans l'autre, & qu'il y avait de nouveaux rois élevés sur le trône, & à qui on donnait le gouvernement de l'empire ; parce que chaque nouveau roi impose un nom à ces États dès qu'il a le sceptre en main, conformément à son humeur, à son inclination & à son caprice. Ainsi ce royaume a été appelé *Tan*, qui veut dire *sans bornes*, après il a été nommé *Hin* du nom d'un grand capitaine ; ensuite *Sciam*, c'est-à-dire *un très beau royaume* ; tantôt *Cheu* qui signifie *le plus parfait de tous les États du monde*. Maintenant *Han*, qui marque un *chemin de lait*. Enfin on lui a baillé celui de *Ciumquo* qui signifie *un jardin délicieux & abondant en toutes choses* ou bien *Chium hoa* qui veut dire le *milieu*, parce que les habitants de ce pays croient que leur royaume est au milieu de la Terre, & que sa situation carrée semble occuper le centre de tout le monde terrestre.

Ce grand & vaste État est divisé en quinze royaumes, dont les provinces sont arrosées de quantité de fleuves considérables, & diversifiées de plusieurs hautes montagnes. La carte de cet empire nous apprend que la disposition de tous ces royaumes, dont nous ^{p.005} avons parlé, est telle : savoir qu'il y en a six du côté du Septentrion, & neuf du côté du Midi. Il semble que la nature a voulu rendre tout ce petit monde inconnu aux hommes, en rendant son accès tout à fait inaccessible à toute sorte de personnes. Car à le prendre du côté du Levant & du Midi, il est presque impossible d'en approcher, à raison de l'extrême & de la continuelle agitation de la mer, des horribles montagnes, & des affreux rochers qui sont du côté du Couchant lesquels en défendent l'entrée, &

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

les déserts épouvantables qui sont vers le Septentrion, avec cette Grande muraille qui achève de clore & d'enfermer ce grand pays, le rend enfin imprenable à toute sorte de nations. Cette même muraille (dont je viens de parler), fut bâtie deux cents ans auparavant la venue de Jesus Christ, par l'ordre, & par le commandement de Kio, roi des Chinois, lequel employa pendant cinq ans plusieurs millions d'hommes, pour élever un rempart contre l'irruption & la violence des Tartares, & le fournit de tout ce qui était nécessaire pour sa défense, comme on le voit encore. Je ne fais pas difficulté de dire, que si les anciens avaient eu connaissance de cet ouvrage & de cette muraille, dont la longueur a pour le moins neuf cent milles d'Italie, ils ne l'eussent mise au rang des merveilles du monde, puisqu'il ne se peut rien voir de plus admirable, ni de plus beau dans la nature.

Je laisse cela pour marquer les noms des royaumes qui composent cet État, & qui sont les membres, & les dépendances de cet empire.

Les septentrionaux sont : 1. HONAM. — 2. XEMSI. — 3. XANSI. — 4. XANTUM. — 5. PECHIN. — 6. LEAUTUM.

Les méridionaux sont : 1. CANTON, ou QUANTUNG. — 2. QUAMSI. — 3. YUNNAN. — 4. FUKIEN. — 5. KIAMSI. — 6. SUCHUEM. — 7. UTQUANG. — 8. CHEKIAM. — 9. NANKIM.

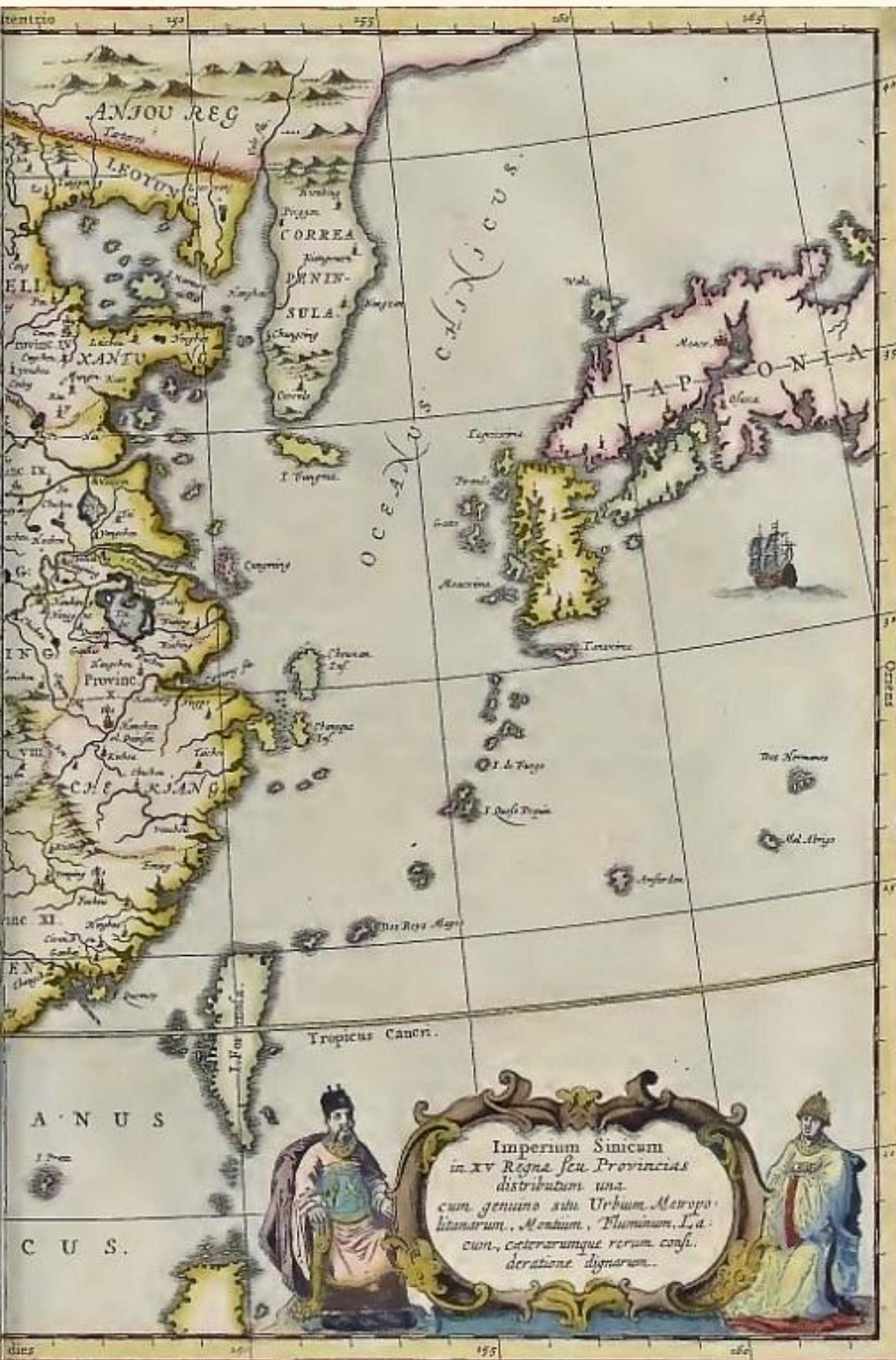
Quoique nous ayons déjà marqué tous ces divers royaumes, si est-ce néanmoins que pour en donner une plus parfaite connaissance, j'ai bien voulu tracer une carte générale de tout le monde qui comprend ces 15 petits dans son enceinte avec leurs situations, leurs bornes, & leurs limites ; & parce que peut-être on n'aurait pas pu venir à une parfaite intelligence de toutes les choses mémorables des villes, des montagnes, des fleuves, des lacs, & des autres raretés, dont je prétends instruire les curieux, si je n'avais pas donné cette carte géographique, aussi ai-je voulu exposer en premier lieu le tableau de cet empire, pour donner occasion au lecteur de comprendre ce que nous dirons, & de savoir en abrégé tout ce qu'il y a de digne d'admiration dans cet État.

@

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



[Détail de la carte de la Chine]

CHAPITRE II

L'interprétation fidèle, sincère, & véritable du monument d'un Sinico-Chaldéen

que les propagateurs évangéliques de la loi chrétienne ont élevé il y a environ mille ans ou davantage, dans un certain royaume de la Chine nommé Xensi, & lequel a été découvert pour le bien de la chrétienté depuis l'an 1625.

@

...Il arriva qu'en l'an 1625, comme on voulait creuser les fondements d'une maison, dans un petit village qui est près de la ville de Sigangfu, laquelle est la métropolitaine du royaume de Xensi & la capitale de cet État, on découvrit une pierre chargée de caractères chinois, qu'on sortit à même temps de la fosse, pour la considérer à loisir, & pour en mesurer en repos les dimensions & la figure. On la sort du lieu où elle était & après l'avoir mesurée, on trouva qu'elle avait neuf paumes & demi de longueur, deux de largeur, & une d'épaisseur ; après quoi on remarqua qu'elle portait une croix sur le haut, qui se termine en pyramide, laquelle était merveilleusement bien faite, & artificieusement travaillée. Ceux qui ont pris soin & se sont attachés à la considérer attentivement, assurent qu'elle est recourbée à ses extrémités en forme de lis, de manière qu'elle ressemble à celle du sépulcre de saint Thomas l'apôtre, qui est en Meliapour, & qu'elle n'est pas beaucoup différente de celle des chevaliers de saint Jean de Jérusalem que ces défenseurs de la foi & ces boulevards de la chrétienté ont accoutumé de porter en partie pendue au col, & en partie cousue sur leurs habits & leurs manteaux. Au-dessous de cette croix il y a un titre, & une épitaphe en caractère chinois, laquelle couvre entièrement le dessus de cette pierre, comme le marque la figure qui suit, & ne laisse presque point de vide sur cette même pierre, qui ne soit rempli de lettres & de figures.

Vous pouvez juger qu'un semblable spectacle attira un nombre infini de toute sorte de personnes pour voir une chose si curieuse, & que tout ce qu'il y eut de savant, & de docte parmi les Chinois (qui sont naturellement curieux) s'en vint dans ce lieu pour y considérer cette

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

merveille, & pour y admirer ce prodige ; La découverte de cet auguste monument fut si précieuse à tout ce peuple, & parut si extraordinaire à cette nation qu'on venait de toutes parts pour en avoir vue ; jusques là même que le gouverneur du lieu apprenant une telle nouveauté y accourut avec empressement pour satisfaire sa curiosité, & pour contenter son désir. Mais il n'eut pas si tôt regardé ce précieux monument de l'antiquité, qu'à même temps il prit la résolution de le faire mettre dans un espace de retable qui le couvrait entièrement & comme dans une niche richement travaillée pour le porter ensuite dans le Temple de bonzoriens, afin que la ville fût plus visitée, que le temps eût moins de prise sur cet authentique de christianisme, & afin que les curieux qui prétendraient en avoir une parfaite connaissance fussent mieux en commodité, & à leur aise d'en faire l'examen, la lecture, & la description dans ce lieu, quand ils voudraient.

Il arriva néanmoins que ce peuple, & tous ses docteurs ne purent jamais ^{p.009} parvenir à la parfaite connaissance de tous ces caractères qui sont au marge de ce monument, & lesquels sont comme entrelacés avec les Chinois, de sorte que leurs esprits ont été comme embarrassés de ne pouvoir pas comprendre la signification de ces lettres ; jusques à ce que nos Pères leur ont donné l'explication & l'intelligence de ces mystères, & qu'ils les ont tirés de la peine où ils étaient de ne les pouvoir pas comprendre, comme vous le verrez ensuite.

Le premier de tous ceux qui ont travaillé à manifester au monde les secrets qui étaient contenus & cachés sous ces chiffres chinois est Léo Mandarinus, lequel étant nouvellement converti, se résolut de mettre un livre au jour, par lequel il déclarait la connaissance qu'il avait de ce monument, afin d'en tirer le profit & l'avancement de la foi, qu'il s'était comme promis en suite de cet ouvrage. Ce qui donna un grand progrès aux affaires de la religion dans ce royaume ; parce que son travail fut vu de tout l'empire & relu de tous les particuliers de cet État. Ce volume qui avait été fait pour la gloire de Dieu, donna une si grande consolation, & une telle joie à nos Pères, lorsqu'ils en eurent fait la lecture & qu'ils y eurent vu reluire une sage & secrète providence de la divinité que nous

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

adorons, laquelle par des voies admirables, faisait voir (dans un temps où le christianisme commençait à renaître) un si auguste authentique de la vérité qu'on annonçait & des convictions si fortes & si convaincantes de la sainteté de la doctrine qu'on présentait, qu'ils furent dans des inconcevables transports de joie, & ne purent jamais s'empêcher d'aller dans la ville de Siganfu, qui est la métropolitaine du royaume de Xensi, pour y voir cette précieuse relique des premiers fidèles, & ces glorieux restes de la foi chrétienne que les Apôtres avaient annoncé à ces peuples & prêchés à ces nations.

Le premier donc de tous nos Pères qui eut l'avantage de voir un si précieux trésor fut le père Alvarès Samede, Portugais de nation, dont je mets ici d'autant plus agréablement le nom, qu'il est un de mes plus intimes, que je l'ai connu particulièrement à Rome lorsqu'il y faisait l'office de Procureur, & que j'ai appris de sa propre bouche ce qu'il avait vu, & remarqué de ce monument. [Voici ce qu'il en a écrit](#) dans la feuille 158 dans l'Histoire qu'il a faite de toutes les choses remarquables de la Chine, & ce qu'il a mis en italien que j'ai traduit en notre langue pour une plus grande commodité du lecteur.

« Trois ans après, l'an 1628, quelques Pères passèrent dans cette province par le moyen d'un mandarin chrétien, qui s'appelait Philippe, lequel s'en allait dans ce quartier. Les mêmes Pères obtinrent (par la faveur & l'autorité de ce même mandarin) la grâce d'édifier une maison & de bâtir une église pour y faire les exercices de notre religion dans la ville métropolitaine de Siganfu, où Dieu par son infinie miséricorde a voulu manifester une mémoire si authentique de la prise de possession de ce pays par sa loi, afin de s'y faire servir de nouveau, d'y faciliter le culte de son nom, & l'introduction de son Évangile. On me permit donc d'être un des premiers qui habitèrent ce logis. En quoi je m'estimai heureux parce que j'avais le moyen de voir la pierre que j'allai visiter dès que je fus arrivé, sans me soucier de rien plus. Je l'ai vue, & lue, relue, & considérée, & à loisir & en repos, & enfin je l'ai si

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

attentivement regardée que je n'ai pu m'empêcher d'admirer son antiquité & d'être tout étonné de voir que ces lettres étaient si visibles, si nettes, & si bien gravées, qu'on eût dit qu'elles ne faisaient que d'être formées. Il y a plusieurs lettres ^{p.010} chinoises sur son épaisseur, lesquelles contiennent plusieurs noms des évêques, & des prêtres de ce temps. Il y en a encore plusieurs autres qui jusques à présent n'ont jamais pu être expliqués de personne ; parce qu'ils ne sont ni Grecs ni Hébraïques, & lesquels néanmoins (selon mon sentiment) ne signifient autre chose que les mêmes noms ; de sorte qu'on ne s'est servi de ces divers caractères, que pour donner à connaître aux passants & aux étrangers ce que les lettres usitées & communes donnaient à entendre à tous les peuples de la Chine. Passant en suite par Coccin, j'arrivai à Cranganor, qui est la résidence ordinaire de l'archevêque de la côte, où je consultai le père Antoine Fernandès de notre Compagnie sur ce point, parce qu'il est très habile sur le sujet des lettres dont on se servait du temps de l'apôtre saint Thomas. Lequel me dit que c'étaient des caractères syriaques, parce qu'ils étaient les plus en usage pour lors.

Voilà ce que dit le père Alvarès Samede.

Néanmoins parce qu'il ne se trouvait personne qui eut une parfaite intelligente de ces lettres, on les envoya à Rome, où enfin elles m'ont été mises en main, comme vous l'avez pu juger par l'explication que je vous en ai donné (si je ne me trompe) dans mon livre de *Prodromus Coptus* ; & comme j'espère que vous le connaîtrez plus évidemment par celle que je prétends vous donner plus parfaitement & plus au long dans cet ouvrage. Quoique j'aie été assez heureux d'avoir ces lettres en main, si est-ce pourtant que je n'ai pas pu les avoir toutes, principalement quelques-unes de celles qui étaient dans des cahiers particuliers, & dans des papiers volants que l'auteur avait, peut-être, réservées pour en prendre une copie. De sorte que j'ai resté à les posséder jusques à présent que l'auteur a eu achevé son exemplaire, &

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

a eu tiré toutes les copies dont il avait besoin, telles qu'on les voit encore aujourd'hui dans la bibliothèque de notre Collège de Rome. Il n'est pas juste de dérober au public la connaissance d'une chose si importante au christianisme, & de ne mettre pas au jour l'interprétation fidèle & véritable des lettres chinoises & des caractères chaldaïques ; c'est pour quoi je la donne maintenant dans toute l'exactitude qu'on pourrait désirer.

Le père Martin Martini venant à moi m'a non seulement fait le récit de ce monument, mais encore il en a amplement traité dans son *Atlas*, dans la feuille où il parle de la province de Xensi. Voici ce qu'il en dit.

« Ce qui rend en premier lieu cette province si célèbre, est cette très ancienne pierre, laquelle est couverte en partie de lettres syriaques, & en partie des caractères chinois à la faveur desquels l'on reconnaît comme quoi la loi de l'Évangile est portée dans la Chine par les successeurs des apôtres, puisqu'on y trouve les noms des évêques & des prêtres de ce temps & ceux des empereurs qui ont soutenu, favorisé, augmenté, & défendu les sectateurs de Jesus Christ ; & puisqu'enfin on y voit & on y lit une courte mais exacte & admirable explication des principes de notre religion en langage chinois, lequel est éloquent, poli, & composé selon toutes les règles du bien dire. J'espère d'en dire davantage (avec la grâce de Dieu & le secours du ciel) lorsque je traiterai de cette matière dans la seconde décade de l'abrégé de l'Histoire de la Chine.

Cette pierre fut trouvée en l'an 1625, lorsqu'on creusait les fondements d'une maison dans la ville de Samiun. Le gouverneur ne fut pas plus tôt averti de la découverte de ce monument que d'abord par une curiosité qui est naturelle au Chinois, il se transporta sur le lieu, où il n'est pas si tôt considéré les vestiges de la vénérable antiquité, que d'abord il fit composer un livre à l'honneur de ce ^{p.011} monument, & ordonna qu'on taillât une pierre de la même grandeur sur laquelle il fit mettre le contenu de ce qui était sur l'autre, & y fit

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

graver de point en point, & avec fidélité, les mêmes caractères & les mêmes lettres qui étaient imprimées sur l'original, & dont nos Pères ont un prototype, & un exemplaire avec l'explication dans notre bibliothèque du Collège de Rome qu'on montre généralement à tout le monde. Cette même pierre est d'une figure parallélogramme, sa largeur est de cinq paumes & demi, son épaisseur d'une, & sa longueur de dix ou environ ; le haut est orné d'une croix presque semblable à celle des chevaliers de Malte ; que si quelqu'un ne se contente pas de ce que je dis, & qu'il veuille avoir une plus curieuse & plus grande connaissance de ce que j'avance, il n'a qu'à lire le *Prodromus Coptus* du R. P. Athanase Kircher & les *Relations de la Chine* du R.P. Alvarès Samede, où il trouvera là de quoi se contenter, & se satisfaire suffisamment. Enfin deux de nos Pères ont fait revivre la connaissance de la loi de Dieu dans l'esprit des hommes, & ont fait renaître le souvenir de l'Évangile, que la longueur des années, des siècles, & des temps avait effacé de la mémoire des hommes, par la fondation de plusieurs églises qu'ils ont érigées à la gloire de Dieu, & à l'honneur de son nom, & lesquelles sont servies avec une extrême dévotion. Il y a dans cet endroit deux de nos Pères qui s'attachent continuellement à travailler & à cultiver la vigne du Seigneur nouvellement convertie, dont l'un est toujours résidant dans la métropolitaine de cet État, & l'autre est sans cesse aux champs & à la campagne, qui court par toute la province pour introduire la foi & la loi de Jesus Christ, & pour donner ce qui est nécessaire à son salut, dispersant selon que le besoin le requiert, le pain qu'on lui demande & qu'il convient de donner à un chacun.

Voilà ce qu'en écrit le père Martin Martini.

Enfin le père Michel Boym succède à ceux-ci, pour nous donner des nouvelles convictions de la vérité, & de l'existence de ce monument ; celui-ci doit être d'autant mieux reçu, qu'il m'a apporté une relation fidèle de cette précieuse relique de l'antiquité, qu'il m'a marqué, & a

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

corrige tous les défauts du manuscrit chinois qu'on m'avait baillé, & que j'ai encore dans mon étude, & qu'il m'a donné mot à mot une interprétation entière, parfaite & véritable de toute la table de ce monument que son compagnon le père André don Dion Sin natif de la Chine & très savant dans sa langue a faite avec soin, avec attache, & avec exactitude. Enfin je dis qu'il en doit être d'autant mieux cru, qu'il m'en a fait lui-même l'explication, qu'il m'en a donné l'intelligence, & qu'il en a voulu laisser un témoignage authentique à tous ceux qui en pourraient douter, par cette lettre qui suit, & qu'il adresse au lecteur, laquelle contient un narré très fidèle de tout ce qu'il y a de particulier, de beau, & de digne de considération dans cet auguste preuve de l'adoration qu'on a rendue autrefois à Jesus Christ dans toute l'étendue de cet empire. J'ai cru que, comme ce témoignage était une preuve trop convaincante pour établir une vérité si glorieuse au christianisme, il ne fallait pas la mépriser : voilà pourquoi je l'ai insérée dans mon ouvrage avec son agrément & son aveu, & j'ai pris soin d'y mettre aussi la représentation & le tableau du monument de pierre, qu'on m'a envoyé de la Chine, & lequel est orné, de même que son original, de toutes les lettres & de tous les caractères chaldaïques & chinois avec leurs explications. La lettre du père Michel Boym, dont nous parlons est celle qui suit. p.012

Le père Michel Boymus Polonais de la Compagnie de Jesus,
au bien aimé lecteur, salut.

De tous les monuments qui ont été trouvés dans le vaste empire de la Chine & qui prouvent la prédication de la foi catholique dans cet État, il n'y en a point de si auguste, de si authentique, ni de si considérable que cette pierre de marbre, sur laquelle il y a de très anciens caractères syriaques, & chinois, à qui on a donné le nom de *estrangelo* & au bas de laquelle, on trouve le nom des prêtres chaldéens qu'on y a gravés il y a plus de mille ans.

Quoique le père Athanase Kirchere ait mis un ouvrage en lumière, qu'il a intitulé *Prodromus Coptus*, & que le père Alvarez Samedi, procureur de la Chine, ait mis au jour, après lui, un volume en italien, qui donne

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

l'explication du monument, qu'il avait vu & considéré attentivement ; si est-ce pourtant qu'il m'a semblé juste & à propos, que puisque ces deux auteurs n'avaient fait que donner le sens & l'explication des lettres de cette pierre, & que le premier n'avait pas encore reçu l'explication de tous les noms des prêtres qui étaient écrits au bas de ce marbre, je devais donner, comme je fais, une parfaite explication de cette écriture. C'est pourquoi je produis maintenant tous ces caractères écrits tant en chinois qu'en latin, avec l'interprétation latine, donnée mot à mot, sans s'égarer pourtant du sens & de l'esprit de la phrase chinoise, & expose au public les noms, souscriptions des Syriens, qui sont en syriaque, & que le docte interprète des langues le père Athanase Kirchere a commentées, avec l'explication des lettres de la Chine, qui y sont. Parce que ce sont des augustes & des pressants témoignages de la vérité catholique. Je produis donc ce vénérable monument, ou pour mieux dire cette pierre ornée de l'idiome chinois, de même façon qu'on la grava en l'an de salut 782, afin qu'un chacun reconnaisse à la vue de ce très ancien marbre, combien est orthodoxe & véritable la doctrine des catholiques de notre siècle, & combien elle est semblable à celle des apôtres, puisqu'elle a été annoncée il y a plus de mille ans dans la Chine, qui est un monde opposé au nôtre, & qu'elle a été prêchée à ces nations & à ces peuples par des hommes apostoliques en l'an 636. La copie en original de la pierre chinoise se voit dans la bibliothèque du collège de Rome de la Compagnie de Jesus, & un deuxième exemplaire est soigneusement gardé dans les archives de la maison professe. J'ai porté moi-même un livre chinois composé par les plus habiles docteurs de cet empire & mis sous la presse dans le même temps qu'on découvrit cette pierre, par les plus considérables magistrats & officiers du pays, dans lequel on voit une représentation exacte & fidèle, & une description naïve & parfaite de tous les traits & de toutes les lettres qui sont gravées sur l'original.

Je supplie ceux qui pourraient révoquer en doute ce que je dis, de lire le livre que les Chinois ont fait sur ce sujet, & de regarder les additions qui sont dans cet autre, intitulé *Prologus Galeatus*, & dès lors ils y verront que les Pères jésuites (que ce peuple appelle maîtres du grand Occident) ne prêchent rien dans ces contrées, qui n'y ait été

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

prêché & annoncé par les successeurs des apôtres, il y a plus de mille ans, & qui n'ait été observé par les aïeux de ce peuple, & par les empereurs & les monarques de cet État. On peut voir des nouvelles preuves de ce que je dis dans les livres que les Pères ^{p.013} de la Société ont écrits quelque temps auparavant la découverte de cet illustre monument. Il reste donc maintenant à expliquer brièvement de quelle façon on a découvert ce marbre & cette pierre.

Vous saurez donc qu'après que le vénérable père Mathieu Riccius & quelques autres Pères de la Société eurent pénétré bien avant dans le pays de la Chine, & qu'ils eurent prêché à ce peuple, en suite du trépas du grand saint François Xavier qui mourut dans l'île de San cheu laquelle est une dépendance de ce royaume, après, dis-je, qu'ils eurent établi des habitations & fondé des églises dans certaines provinces, & qu'ils eurent fait quelque progrès dans la vigne du Seigneur & dans le pays de Xensi, il arriva qu'en l'an 1625, un certain Père de la Société étant prié par le docteur Philippe de venir dans San yuen qui est le lieu de sa naissance, il y fut & y baptisa 20 personnes ; après quoi il s'en alla en compagnie du même Philippe dans la ville de Siganfu qui est la métropolitaine & la capitale de cet État, pour y voir la pierre qu'on avait découverte, il y avait quelques mois, dans le village de Cheu-che qui est voisin de cette place, où ils ne furent pas sitôt arrivés qu'ils trouvèrent encore la terre qu'on avait tirée des fondements d'où l'on avait tiré ce précieux trésor. Le même qui a eu l'avantage de voir un si agréable spectacle, a pris la peine de l'écrire, comme aussi les autres Pères qui sont leur résidence dans Siganfu avec les autres fidèles, & les idolâtres mêmes qui y sont ont porté témoignage du depuis de cette même vérité, & ont dit tous d'un commun accord que cette pierre a cinq paumes de large, une de grosseur, & neuf & demi de longueur. Le haut & le faite de cette même pierre est fait en forme de pyramide, dont la hauteur est de deux paumes, & la largeur d'une seulement ; c'est dans ce lieu où l'on voit une croix ciselée & gravée sur des nuages, dont les bras sont couronnés & recourbés en façon de fleurs de lys. Outre les caractères chinois qu'on y voit, on y remarque du côté

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

gauche les noms de certains prêtres syriaques écrits en la même langue ; comme aussi avec les autres divers noms chinois que ces mêmes prêtres avaient (selon la coutume de ces peuples, & même des chrétiens de ce pays, qui portent le nom qu'on leur donne au baptême, outre celui qu'on leur impose en chinois) gravés un peu plus bas avec les mêmes lettres, dont les hommes de cette nation ont accoutumé de se servir. Le gouverneur de ce lieu étant averti que l'on avait découvert un marbre si rare, & un monument si précieux, poussé d'un mouvement de curiosité, & peut être par occasion, parce qu'il avait perdu un enfant ce même jour, se transporta sur le lieu, fit composer un livre à la louange de cette illustre pierre, & fit transporter ce trésor (après qu'il en eut fait tirer une fidèle copie sur un marbre semblable) dans le temple des bonziores dits Taù Sù qui est distant d'un mille des murs de Siganfu la métropolitaine de ce royaume, afin d'en donner une mémoire éternelle à la postérité, & d'empêcher que les siècles à venir ne fussent pas privés d'un si grand bien.

On trouva plusieurs autres marques les années en suite, par lesquelles on reconnaissait évidemment comme quoi la religion chrétienne & la foi catholique avaient été annoncées dans ces provinces ; en quoi il semble que Dieu n'a pas voulu manifester ces preuves de l'antiquité du christianisme dans ce pays que pour lors : afin de faciliter la prédication de son Évangile dans ce pays, où les Pères de la Société étaient ^{p.014} déjà arrivés, & avaient annoncé la foi. Et pour montrer évidemment à toutes les nations de la Terre, que les anciens & nouveaux principes, aussi bien que les vieilles & les nouvelles maximes de notre religion, ne diffèrent en rien l'une de l'autre, & qu'elles sont dans une même identité & unité de science & de doctrine. Le même Dieu qui fit voir cette merveille dans ce temps voulut qu'on trouvât des croix dans la province de Fokien en l'an 1650, qu'on vît dans la province de Kiam sy, une lumière miraculeuse & tout à fait étonnante en l'an 1635 ; & qu'enfin l'on découvrit sur les montagnes de Fokien & dans la ville de Cyuen chen plusieurs croix en l'an 1643 pour la confirmation de l'Évangile. Qui est bien plus, le vénérable père Mathieu Riccius trouva dans sa première entrée dans la Chine ces mots *Xě tsú kiáo*,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

qui signifient en latin *crucis doctrinae discipuli*, c'est-à-dire les disciples de la doctrine de la Croix, qui était le nom ordinaire dont les Chinois avaient accoutumé d'appeler les chrétiens ; en quoi nous reconnaissons que les sectateurs de l'Évangile ont bien fleuri dans ces provinces, puisque trois cents ans auparavant que les Tartares ne s'emparassent de ce grand royaume de la Chine, il y avait si grande quantité de chrétiens dans ces provinces, qu'ils étaient mêlés avec les Sarrasins, les Juifs, les nestoriens & les gentils au rapport de Marc Paul Vénitien, lequel fit cette remarque dans la ville de Catay, qui est la véritable Chine, où il était allé & où il fit un assez long séjour pour observer ces choses. Savoir maintenant si saint Thomas, ou quelque autre apôtre a prêché l'Évangile aux Chinois, c'est ce qu'on ne sait pas assurer. Le père Nicole Trigaut a colligé de quelques témoignages qu'il a eu de l'Église malabarique dépendante de l'archevêché de Cranganor ou de la Serra dit des chrétiens de saint Thomas, qu'autrefois cet apôtre avait prêché Jesus Christ dans ce pays, comme il l'avait annoncé au peuple de Meliapor qu'on appelait autrefois Calamine, & à qui les Portugais ont donné maintenant le nom de saint Thomas. Ce qui oblige ce Père d'être dans ce sentiment, c'est qu'il a trouvé les paroles qui suivent dans l'office de cet apôtre du Sauveur, lesquelles j'ai tournées de latin en français pour la commodité des curieux :

Par saint Thomas les Chinois, & les Éthiopiens ont été convertis à la vérité.

Par saint Thomas le royaume du ciel est parvenu, & a volé au Chinois.

Et dans une antienne :

Les Éthiopiens, les Indiens, les Chinois & les Perses, en commémoration de saint Thomas offrent une adoration à ton saint nom.

De plus dans l'ancien Canon sinodal, il y a ces paroles,

Que les évêques de la grande province, c'est-à-dire les métropolitains de la Chine, de l'Inde, & de la Perse envoient les lettres de consentement & d'approbation.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Ajoutez encore à ceci que celui qui gouvernait l'Église de Serra au temps que les Portugais vinrent dans ce pays, se signait le métropolitain de toutes les Indes, & de la Chine. Néanmoins, tout bien considéré on ne saurait tirer aucune conviction, pour soutenir cette opinion, de toutes ces circonstances ni de tous ces monuments qui ont paru après le père Trigautius ; de sorte qu'à parler sainement, on ne peut, ni on ne doit pas assurer que saint Thomas ait prêché lui-même l'Évangile aux Chinois, d'autant qu'il est vrai de dire, que quoique tous ces authentiques de la foi de Jesus Christ qu'on découvre dans ces contrées, marquent que la religion chrétienne a été annoncée à ce peuple, si est-ce néanmoins qu'on ne peut tirer autre preuve de tous ces restes du christianisme, & de tous ces monuments de l'Évangile ; si ce n'est que la foi & la connaissance de Jesus Christ ^{p.015} ont été prêchés à cette nation dans le temps, & sous le règne de Heu han, dont la famille régnait sur trois royaumes, & dont le troisième de ces États, qui est dans la province de Kiam sy & sur les rivages du fleuve, porte le nom à présent de Nan kim ; ce qui se confirme d'autant mieux qu'il est vrai que la Croix de fer qui pèse environ trois mille livres, & qu'un chacun voit, a été arborée, selon qu'on le trouve par écrit dans le nombre chinois, & selon la supputation de leur chiffre, dans un temps qui tombe précisément la 259^e année de notre salut, en quoi l'on prouve avec évidence & même avec conviction, que la foi que nous avons, a été publiée par les prédicateurs dans le pays des Chinois méridionaux, avant l'année 1415. Quoiqu'il en soit, il est vrai de dire qu'en suite de cet écoulement de temps & d'années qui furent depuis la naissance de Jesus Christ, sa loi & la connaissance de son nom furent éteintes & perdues, & enfin renouvelées par le soin des prêtres de Tacyn, de Judée, ou de Syrie en Xensi, qui est dans la partie septentrionale du royaume de la Chine, & ce fut sous le règne, & sous l'empire de la famille royale de Tam, & en l'an 636, comme la pierre trouvée le témoigne évidemment, sur laquelle il n'est point fait de mention de saint Thomas ni de pas un autre apôtre ; quoiqu'à la vérité, tous les prédicateurs évangéliques qui vivaient pour lors parmi les Chinois, & qui annonçaient la loi du Sauveur dans ce siècle, y soient cités & marqués chacun selon son nom ; il semble pourtant que les personnes qui ont érigé cette pierre pour un authentique éternel, & une

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

mémoire perpétuelle de la conversion de ce peuple à la connaissance de Jesus Christ, auraient mieux fait de marquer sur ce marbre comme quoi les prédicateurs qui les enseignaient ne leur annonçaient que les vérités que saint Thomas leur avait autrefois prêchées lui-même, s'il est vrai qu'il eut parcouru ces provinces, parce que cela aurait donné plus de poids à leur monument, & plus de force à l'authentique qu'ils voulaient laisser à la postérité. Mais parce qu'il n'en est point fait de mention, & qu'il n'y a que les noms des prédicateurs évangéliques de ce temps, il faut dire que ceux de Tacyn n'ont jamais entendu dire que saint Thomas, ni aucun autre apôtre, ni même en aucune conjecture que pas un de ces hommes apostoliques ait jamais annoncé l'Évangile à ces nations : ou bien disons mieux, & parlons avec plus de modération, que personne ne peut rien dire d'assuré ni de certain sur ce point, ni tirer aucune certitude évidente de tous ces monuments qu'on a nouvellement découverts. Tout ce que l'on peut tirer de ces authentiques & de tous ces vestiges de l'ancien établissement de la religion dans ces provinces, c'est de montrer que les prêtres de l'Église de saint Thomas, ou de Babilone, qui pour lors gouvernaient la Malabarique, surnommée de Serra des chrétiens de saint Thomas (comme les Portugais le trouvèrent à leur arrivée dans ce pays) avaient été envoyés pour établir le siège épiscopal, & porter la connaissance de notre Sauveur, & la lumière de sa foi à la nation chinoise comme ils firent, selon qu'on le peut connaître par le mot *estrangelo*, & par l'usage de la langue syriaque dont on se servait pour lors en Babilone, & en Syrie. Quant à ce qui est des oraisons qu'on a faites à la louange de saint Thomas, il est facile de les expliquer, & de les entendre, c'est-à-dire par le mérite de ce grand apôtre, par le soin, & par le zèle des prêtres de son Église, les Chinois ont été premièrement instruits dans les maximes de notre religion, & selon les Principes de notre croyance, ^{p.016} que cet apôtre leur avait données ; c'est pourquoi on attribue justement la conversion de ces peuples à ce grand saint. De sorte donc que puisqu'il n'est fait aucune mention de saint Thomas sur ces monuments de la foi, on ne peut pas donner pour certain que ce même saint (dont nous parlons) ou quelque autre apôtre ait annoncé & prêché l'Évangile aux Chinois. Au reste je crois que les chrétiens du prêtre Jean (que M. Paul Vénitien appelle Usun Can)

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

sont ceux lesquels entrèrent avec les Tartares, ou bien quelque temps auparavant leur invasion dans la Chine, à qui on donna le nom (à ce que je crois) de sectateurs de la doctrine de la Croix. D'autant que s'estimant plus anciens (comme ils le sont en effet) que les chrétiens de Tartarie, parce qu'ils sont sortis de Judée ou pour mieux dire de Syro-Chaldée ou Malabarique ; ils voulurent que leurs sectateurs portassent le nom de Kin Kiao, c'est-à-dire disciples de la claire doctrine. Je croirais néanmoins que ces prédicateurs ne sont pas venus de Judée & qu'ils sont Syriens, comme leurs noms & leur idiome le marquent : Mais qu'on leur a donné ce nom de Judée, parce que la doctrine qu'ils semaient sortait de ce pays. Si vous désirez savoir maintenant de quel lieu sont venus ces propagateurs syriens de la foi de Jesus Christ & d'où sont sorties leurs souscriptions syriaques, vous n'avez qu'à consulter le livre du R. P. Athanase Kirchere *de Universa antiquitate meriti viri* pour le savoir, lequel est fort curieux à raison des commentaires qu'il y a mis, & qui sont d'autant plus véritables, qu'il a reçu la description de ce monument des mains de celui qui m'a toujours accompagné depuis la Chine jusques à Rome, dont le nom est de Don Chin Andrea noble Chinois, lequel lui a donné les caractères chinois, qu'il a faits de sa main, & qu'il a copiés du livre que les docteurs les plus recommandables en piété & en science de la Chine ont mis en lumière, & donné à tout l'empire, & qu'enfin j'ai expliqués moi-même en latin mot à mot avec le nombre & la chiffre qui doit être sur chaque mot. Enfin nous avons apporté un livre qu'on peut encore consulter, lequel est très conforme à l'original de la pierre. Il est dans l'étude du même Père, & dans l'endroit où il tient les choses les plus curieuses, avec les attestations & les seings des principaux Chinois qui déclarent la vérité de la chose.

Fait à Rome le 4 de novembre l'an 1653.

P. Michael Boym
Andreas Don Sin, Sina
Matheus Sina,

Témoins oculaires de ce monument,
& les copistes de cette table tirée sur l'original.

@

DEUXIÈME PARTIE

DES DIVERS CHEMINS QU'ON A TENUS
POUR ALLER DANS LA CHINE
(extraits)

[c.a. ci-après la carte des chemins vers la Chine, et la carte de la Chine.

Noter sur la carte des chemins, du Nord au Sud :

1. En grisé, le chemin de la Moscovie.
2. En blanc, coupant le grisé, un chemin de Marco Polo.
3. En grisé, le chemin de Benoît de Goës, depuis Lahore, par le sud du Turkestan.
4. En blanc, le chemin des pères Dorville & Grubere, de Chine vers Inde, par Lhassa et le Népal.

Pour une meilleure image, agrandir en lecture sur archive.org la [carte des chemins](#) et [celle de Chine.](#)]

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



[Détail de la carte des chemins.
Au Nord, en grisé, le chemin du frère de Goës. Au Sud, en blanc, celui des pères Dorville et Grubere.]

CHAPITRE III

De Cathaie et de sa propre & naturelle situation

@

p.082 ...Pour donner plus de jour à cette matière, nous dirons en premier lieu, quel est le royaume de Cathaie, en quel endroit il est situé, & nous apprendrons enfin par divers moyens tout ce qu'on en peut dire.

Si nous en croyons nos Pères, & si nous ajoutons foi à ce que dit Marc Paul Vénitien, qui est encore plus croyable, nous dirons que la Chine n'est autre chose qu'une partie de Cathaie ; d'autant que cette grande ville, qu'il dit être la capitale du Grand cham & à qui il donne le nom de Cambalu, que les Tartares appellent en leur langue Cambalek, n'est autre (selon le rapport de nos Pères) que Pekin, dont l'enceinte des murailles est si grande, qu'on peut bien juger sans beaucoup de peine, qu'elle n'est autre que celle dont nous parlons. Voici ce qu'en dit Marc Paul.

« La ville de Cambalu, laquelle est située dans la province de Cathaie sur le bord du grand fleuve, a été de tout temps la capitale de l'empire, & tout à fait illustre. Ce mot de *Cambalu* porte dans sa signification la *Cité du Seigneur*. Le Grand cham la transporta sur l'autre rivage du fleuve, parce qu'il avait appris par un astrologue qu'il y devait avoir une rébellion dans l'État. Cette ville donc est bâtie en carré, & son circuit est de 24 mille, chaque côté du carré étant de six mille de long, ses murailles sont blanchies & leur hauteur est de 20 pas, leur largeur de 10, & leur épaisseur est disposée de telle sorte, qu'elle diminue à proportion qu'elles s'élèvent & deviennent par conséquent plus fermes & moins larges. Chaque carré de ces murs a trois portes principales, & la ville en a douze en tout. Chacune de ces portes a pour ornement un agréable palais, comme aussi chaque angle de ce carré un très bel édifice qui sert pour mettre les armes de la cité. Les

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

rues & les places sont tellement disposées, que d'une porte ou voit facilement celle qui lui est opposée, sans que rien en empêche la vue, quoique les maisons qui bordent les rues des deux côtés, semblent plutôt des superbes, magnifiques palais que de simples maisons de bourgeois.

Il dit un peu plus bas ce qui suit.

« Il y a douze grands faubourgs qui sont au dehors de la ville de Cambalu, & lesquels sont contigus aux douze portes de la cité, ou l'on trouve également les marchands & les étrangers.

Tout cela a tant de rapport à la ville de Pekin, & convient si bien à ce qui est dans cette grande ville, qu'il n'y a presque rien de différent, selon le père Martin Martini qui en a fait la remarque dans son *Atlas*, feuillet 29, & qui a mis les noms des villes de Tadinfu, Cacanfu, Quelinfu, Cingianfu & Sianfu dans son livre, assurant que la dernière, qu'on appelle encore Siganfu, & laquelle est située sur le fleuve Jaune, fut prise l'an 1268, après trois ans de siège par le Grand cham de Tartarie, lequel l'obligea de se rendre par la force des armes à feu dont il se servait pour la battre, selon que Marc Paul Vénitien lui avait appris pendant le temps qu'il demeurait à sa cour avec son père & son oncle, & qui jusques alors avaient elle ignorées dans la Chine. Le même Marc dit dans son livre III, chapitre 58, ^{p.083} que *fu* en langue chinoise veut dire grande cité, & que *ceù* (ajouté à d'autres mots) signifie une médiocre & petite ville. Tous ces noms sont si propres & si particuliers à la Chine, qu'il n'y a point d'autre région qu'elle qui s'en serve.

Quoique plusieurs choses nous fassent voir évidemment qu'on a pris de tout temps la Chine pour Cathaie, si est-ce pourtant, que rien ne nous le persuade si fortement que les monuments des Perses, tant astronomiques que botaniques, que l'illustre & le docte Nasidorim Persien de nation, très renommé dans l'Orient à raison de ses mathématiques, nous a laissé dans ses tables astronomiques, & que le savant homme Jacques Golius nous a découvert dans son abrégé de l'*Atlas Chinois*, c'est là dis-je, que nous trouvons que les noms des douze heures qui partagent également en douze parties le jour naturel

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

chez les Cathaiens & les Chinois, sont les mêmes ; de sorte que les Cathaiens répondent parfaitement aux Chinois, & ne diffèrent en rien du tout, comme nous l'assurent tous nos Pères qui sont venus à Rome ; Voici l'expérience de ce que je dis.

Les noms des heures, dont les Cathaiens & les Chinois se servent pour diviser le jour naturel

1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.
Cu	cheù	jin	mao	xin	su	u	vi	xin	yieu	siò	bai.
حاي	سبو	يورو	شن	وي	وو	صو	جن	ماو	يم	خبو	ثره

Si quelqu'un veut prendre la peine de confronter les 60 années du siècle dont les Cathaiens se servent pour compter leurs jours, leurs semaines, & leurs années solaires (selon le rapport de Nasaradinus) avec les Chinois, il trouvera que c'est la même chose quant au nombre & même quant aux noms. L'on en doit dire de même de l'année cathaïque, laquelle est divisée en 24 parties comme le zodiaque, & qui marque le cours annuel depuis le 15^e degré d'Aquarius. Si le curieux en veut savoir davantage, il n'a qu'à lire Golius que j'ai déjà cité ci-dessus, qui traite fort au long de ces matières, & lequel apporte pour témoin, Usug Begue astrologue de Perse, lequel montre clairement par ses tables ce que nous avons dit, & comme quoi le calcul, & la façon de nombrer des Cathaiens est la même que celle des habitants de la Chine. Pour moi je trouve chez les médecins arabes que la mousse est exprimée par le même nom par les Chinois & par les Cathaiens **مسك كطاي** qui veut dire mousse cataïque, & que le breuvage qu'on fait en Cathaie d'une certaine herbe qui est propre à ce pays, est appelle ordinairement **چا كطاي** *cathaïum cha*. Je trouve encore dans les historiens des Mogors, qui sont nommés **مغولہ سپن**, que cette sorte de gens qui viennent originairement de Tartarie, & lesquels descendent de père en fils du grand Cingis Cam, sont qualifiés encore de ce titre de *mogule chinois*. Quant à ce qui est de Quinsai (qui est une ville d'une grandeur presque incroyable, & dont il est si fort parlé dans les histoires) il est vrai de dire, que tout ce qu'on en a écrit se vérifie

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

maintenant de Hancheu métropolitaine de laquelle le père Martin Martini parle de la sorte dans son *Atlas*, feuille 109.

« De peur que les cosmographes de l'Europe s'efforcent en vain à trouver Quinsai, dont il est parlé chez Marc Paul, & crainte qu'ils ne se rendent ridicules dans la description qu'ils en voudraient faire, j'ai bien voulu en faire le tableau, étant p.084 certain que l'archontologie cosmique & universelle qui en a voulu tracer quelque idée, n'en a pas donné l'ombre seulement ; que si Dieu favorise mes desseins, j'espère faire voir dans peu de temps à l'Europe le théâtre des villes de la Chine, imprimé par les Chinois mêmes, lesquelles sont tout à fait différentes de celles qu'on a en Europe, & qu'on a vu jusques à présent.

Venons maintenant à notre dessein. Je prouve donc par des arguments très convaincants, que cette ville n'est autre que Quinsai. Car c'est celle-là qui est éloignée de Singui, c'est-à-dire de Sú Cheú de 5 jours de voyage à le prendre eu égard au chemin que fit l'armée où était Marc Paul & qui n'est pourtant éloignée que de quatre jours de marche. Cette ville dis-je, est celle qui était pour lors la capitale de la Chine que les savants de cet État appellent Kingsu, qui est le terme le plus pur & le plus parfait de cette langue, & que le vulgaire nomme plus grossièrement Kinglai ; ce qui a donné occasion aux Vénitiens de donner le nom de Quinsai à cette cité. Il faut remarquer ici, que ce mot de Kingsu est attribué à toutes les villes de cet empire ; parce que c'est un titre d'honneur que toutes les cités royales s'attribuent, n'y en ayant pas une qui en soit privée ; de sorte que Kingsu, qui veut dire royale, est toujours ajouté au nom propre des villes de ce royaume : par exemple, Hancheu qui est une ville, laquelle était autrefois appelée Lingan du temps de la famille de Sunga, porte ce nom, parce que Caoçungus Kin fuyant les Tartares, fonda cette ville, & y établit son trône royal. Voilà pourquoi les

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Vénitiens venant en ce pays, trouvèrent qu'on la nommait pour lors Kingsu, quoiqu'en disent quelques-uns ; de sorte que tout cela fut fait l'an 1135 du règne de Jesus Christ. La famille du Sunga a tenu son siège royal dans cette même ville jusques au temps que les Han Tartares Occidentaux chassèrent de Cathaie (c'est-à-dire des parties septentrionales) les Kin Tartares Orientaux, lesquels ne furent pas si tôt vaincus par ceux-là, qu'ils virent à même temps les armes de leurs ennemis victorieuses à ce point, que d'avancer leurs conquêtes jusques dans le royaume de Mangin, où ils subjuguèrent les provinces méridionales de cet État. Mais pour mieux expliquer la chose, je dis que cette ville est la même que celle qui a tant & de si hauts ponts dans l'enceinte de ses murailles, & dans ses faubourgs, dont la structure est admirable, & le nombre si grand, que Marc Paul en met jusques à dix mille, si on y comprend les arcs triomphaux, qui à cause de leurs voûtes ressemblent parfaitement à des ponts (comme il y a apparence qu'il l'a ainsi entendu), de même que des tigres & des lions qu'on ne voit pas dans ces contrées ni presque dans toute l'Asie ; si vous n'aimez mieux croire qu'il a voulu parler de tous les ponts qui sont non seulement au dedans & au dehors de la ville, mais encore de ceux qui se voient dans tout le pays circonvoisin, ce qui est plus probable, autrement on aurait de la peine à croire une chose semblable, & l'Europe ne pourrait jamais se persuader qu'il y eût une si grande quantité de ponts & d'arcs triomphaux.

Ce qui confirme admirablement bien ceci, c'est le lac appelé Si hu qui a 40 mille d'étendue, & lequel sans entrer dans la ville flotte néanmoins le long de ses murailles, & arrose pendant un assez long espace de chemin celles qui vont du côté de l'occident vers le midi, ce qui a donné occasion aux habitants de faire beaucoup de canaux qui prennent l'eau dont ils ont besoin de cette petite mer, & la conduisent bien avant dans la ville ; & de bâtir de chaque côté de ces canaux

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

des temples, des ^{p.085} monastères, des palais, des collèges, & des maisons particulières qui sont bâties avec un admirable artifice ; d'où tu dois conjecturer, combien cette ville est peuplée, & qu'il n'y a point de peine à croire qu'on est dans une grande ville quand on est dans son enceinte. Il y a de très larges pierres d'une forme carrée sur le bord de ce lac afin de servir à ceux qui veulent se promener sur le rivage ; de façon qu'elles forment une promenade fort spacieuse & fort large à ceux qui veulent s'en servir, on a fait aussi des chemins qui traversent le même lac, & quantité de ponts pour porter ce chemin, au dessous desquels on peut faire passer fort aisément des barques chargées, & se promener avec des bateaux partout où il s'étend ; ce qui est cause, que Marc Paul Vénitien a si bien remarqué la disposition de la ville, & qu'il en a fait si parfaitement la description. C'est cette ville qui enferme dans l'enceinte de ses murailles une montagne appelée Chinghoang qui est située vers la partie méridionale de ce petit monde, sur laquelle il y a une tour avec des gardes, lesquels observent, & mesurent les heures du jour avec un horloge d'eau pour les marquer ensuite à toute la ville qui les peut voir à la montre par le moyen de certaines lettres d'or qui sont de la hauteur d'un pied & demi, que ces sentinelles & ces gardes exposent eux-mêmes du haut de cette tour. C'est la même ville dont les places sont pavées de pierres carrées ; c'est elle qui est dans un lieu marécageux, & qui a si grand nombre de canaux capables de recevoir des rivières : Enfin (pour n'en dire pas davantage) c'est elle d'où l'empereur peut aller sur la mer à la faveur du grand fleuve Cientag, dont la largeur excède un mille germanique, & dont le cours roule ses eaux vers le midi. En quoi vous voyez que le fleuve dont parle Marc Paul dans la description qu'il fait de Quinsai, qui va de là à la mer, ne manque pas à celle-ci qui se trouve dans le même éloignement qu'il donne à la sienne. J'ajoute encore, que le circuit des murailles est de plus de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

cent milles d'Italie, si vous y comprenez les faubourgs qui sont d'une très grande étendue ; de sorte qu'on trouvera cinquante stades chinoises depuis le midi jusques au septentrion, à suivre le droit chemin où l'on trouve de très belles places, & un si grand nombre de belles maisons, qu'on ne saurait voir le moindre vide dans cette grande ville. Il en est tout de même depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Puis donc que selon l'Histoire chinoise le temps, le nom, la description, la grandeur & toutes choses marquent que c'est cette ville de Quinsai, il n'y a plus occasion d'en douter.

Voilà ce qui dit le père Martin Martini au lieu susallégué.

I

Le chemin qu'a tenu le père Benoît Goës de la compagnie de Jesus, pour aller en Cathaie ou la Chine, tiré du père Nicolas Trigaut. Vois pour cet effet la carte des chemins.

Pour bien commencer cette matière, j'estime qu'il est nécessaire d'expliquer d'où vient qu'il y a eu tant de confusion parmi les auteurs, & qu'on a si peu convenu de la véritable situation de Cathaie. Je dis donc en premier lieu, qu'il est vrai (selon l'histoire de Marc Paul Vénitien, d'Haiton Arménien, & de quelques autres, & selon même la Chronologie des Chinois) que le Grand cham des Tartares que quelques-uns appellent Cublai, & que quelques autres nomment Uleam ou Uncam, s'empara en l'an 1256 de la Chine, après avoir fait une irruption à travers de ces murailles, & se rendit maître de tout ce grand ^{p.086} pays qui était divisé en deux empires, dont l'une était au Midi & l'autre au Septentrion & au Nord ; celui-ci portait le nom de Cathaie, & l'autre de Mangi ; mais il est arrivé qu'ensuite de l'invasion de cet État, les Tartares lui ont donné le nom de Cathaie, qui n'était autrefois attribué qu'à la moitié de ce petit monde de la Chine qui regarde les parties septentrionales ; & les Sarrasins en ont fait de même ; de sorte que cette région qui était au-delà des murailles, & qui portait ce titre, l'a donné à tout le royaume, & est cause que les noms propres des autres

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

États qui étaient au-delà des murs, ont perdu leur ancienne dénomination ; de sorte que pour le présent, il n'y a que ce qui est au-deçà qui est appelé Cathaie, parce que ceux qui viennent d'Indostan, d'Usbec, de Camul, & des autres régions qui sont sur la mer Méditerranée, pour trafiquer dans ces pays, lui donnent ce nom, & comme il paraît par le chemin qu'a tenu le frère Benoît Goës, dont voici la teneur.

Vous saurez donc que les supérieurs aussi bien que le vice-roi des Indes nommé Ara Saldagne, & l'empereur même des Mogors appelé Acabar, ayant résolu de découvrir où était Cathaie, afin d'instruire les peuples qui étaient entre ces royaumes, on en donna la commission à Benoît Goës (homme prudent & sage, & très savant en langue persique, qu'il avait apprise depuis longtemps dans le pays de Mogor, étant à la suite du roi Acabar avec qui il était très familier), lequel s'en acquitta très dignement, après avoir reçu des mains du roi des Mogors & du vice-roi des Indes toutes les choses nécessaires à une telle entreprise, & surtout des lettres dont il avait besoin pour un semblable voyage.

Il se met donc en chemin après s'être habillé à la façon des Arméniens & après avoir quitté le nom de Benoît qu'il portait, pour prendre celui d'Abdulle qui signifie serviteur de Dieu. Il prit pour compagnon inséparable de son voyage un certain Isaac Arménien de nation, & commença son chemin en l'an 1603, partant de l'Ahor qui est la ville capitale des Mogors, au temps du carême, pour s'en aller vers le royaume de Cascar en compagnie d'une caravane de 500 hommes ; un mois après son départ il arriva dans la ville d'Athec qui est sous la juridiction du Mogor, ensuite de quoi il passa le fleuve Indus, & vint dans l'espace de deux mois à la cité de Passaùr, où un ermite lui dit que dans moins d'un mois on pouvait aller à Caphurstaù, c'est-à-dire dans la terre des infidèles, qui est vers le Septentrion, comme nous dirons après, & laquelle a l'avantage d'avoir beaucoup de chrétiens pour habitants. Il ne put pas passer outre, parce que la caravane n'alla pas plus avant ; toutefois après avoir resté là quelque temps, il continua la route vers la ville de Ghideli, & y arriva dans 25 jours, non pas sans

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

avoir couru risque plusieurs fois de perdre la vie, à cause du grand nombre des voleurs qui sont dans ce pays. Partant de ce lieu, il prit le chemin de Cabul, où il arriva dans 20 jours (cette ville est sujette au roi des Mogors) & vint enfin à celle de Chiaracar qui est riche & abondante en fer, d'où il partit pour arriver dans dix jours (comme il fit) à Parvàn qui est le dernier lieu du royaume mogolique : après 15 jours de repos, il fallut reprendre la course, & recommencer son voyage, ce qu'il fit, en marchant pendant 20 jours à travers des hautes montagnes qui sont dans le pays de Ancheran, au delà desquelles il fallut marcher encore 25 jours, avant que de pouvoir arriver à la ville de Calcia. Dix jours après il aborda un certain lieu nomme Giasalabath, lequel est très célèbre à raison des brachmanes qui tiennent leur banque dans cet ^{p.087} endroit. Quinze jours après être sorti de Giasalabath il vint à Talhan, & de Thalán à Chaman, où il courut risque de perdre la vie à cause du grand nombre des voleurs qui courent en ces quartiers, & dont ayant été préservé par une grâce du Ciel, il arriva enfin à Ciarciunor, & dans dix jours après il traversa le désert de Sarpanil qui l'obligea de passer par une haute montagne, & de marcher pendant 23 jours avant que de pouvoir entrer dans la province de Sarcil. Sortant de Sarcil il vint dans 2 jours au pied de la montagne Cacialath, où plusieurs personnes ont péri à raison de l'excessive froidure de ce lieu. Quoique ce trajet fut assez dangereux, il s'hasarda néanmoins, & Dieu voulut qu'après six jours de marche dans le froid & dans la neige, il arriva à Tangheram royaume de Cascar, que dans 15 après il parvint à Jaconich, & que dans autres 15 il aborda la ville de Hyercham qui est la métropolitaine & la capitale de Cascar, après quoi il parvint à l'extrémité de Cabul, qui est une région tout à fait pervertie par la détestable religion de Mahomet. On commence à trouver ici, aussi bien qu'en Hiarchan, des caravanes qui vont en Cathaie pour tous ceux qui sont assurés d'entrer dans ce royaume. Le trafic de ce pays n'est autre que de jaspe & des fragments qu'on tire de cette précieuse matière laquelle est fort estimée en Cathaie (c'est-à-dire la Chine). Il y en a de deux sortes à ce que l'on dit, dont la première est tirée du fleuve Cotan, assez près de la ville capitale du royaume, & celle-ci est tirée par les pêcheurs en forme

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

de caillou, l'autre est creusée des montagnes, comme si c'était des lames lesquelles sont de deux coudées de longueur, qu'on divise ensuite. Cette montagne s'appelle Cansangui, sa distance de la ville capitale est de 20 lieues ou environ (comme on le peut facilement voir dans les cartes géographiques de ce pays). Notre Benoît reprit encore de nouveau son chemin après avoir demeuré un long temps dans ce lieu, & vint aborder à la banque du royaume de Jolci, d'où il parcourut ensuite dans l'espace de 25 jours tous les lieux qui suivent, Hancialix, Alceghet, Hagabathet, Egriar, Mesetelec, Thalec, Horma, Thoantac, Mingieda, Capetalcol, Zilan, Sarogne, Betal, Cambaso, Aconsersec, Ciacor, Ascu, qui est un village du royaume de Cascar, d'où étant parti il traversa le désert qu'on appelle Carraccatai (c'est-à-dire Noire Cathaie), avec de grands travaux, & de longues fatigues ; de sorte qu'après avoir passé par Oitograch, Gazo, Casciani, Sellai, Saragabadal, & Ugan, il vint enfin à Gucia. Sortant de là, il marcha pendant 25 jours avant que d'entrer dans la ville de Cialis qui est sous la domination du roi de Cascar, où les Sarrazins de la caravane qui avait été faite l'année passée, & qui venait de Cathaie (c'est-à-dire de Pekin qui est la capitale de la Chine) lui avaient dit des merveilles du père Mathieu Riccius & de ses compagnons. Vous pouvez juger quelle satisfaction eut ce bon Frère d'apprendre dans le premier lieu de la Chine, où était Cathaie qu'il cherchait depuis longtemps, & qu'il passionnait de voir avec tant d'empressement depuis le commencement de son voyage. Vingt jours après son départ il vint à Pucian qui est un village du même royaume, & de là à Turphan, & à Atamuth & enfin à Camul qui est une ville bien fortifiée & bien munie de tout ce qui lui est nécessaire pour sa défense. De Camul il vint dans neuf jours aux murailles de la Chine où il avait aspiré depuis longtemps, & arriva au lieu de Chaicum, où étant entré, il n'eût qu'à marcher un jour durant pour pouvoir entrer dans Socieu, qui est la première ville de la Chine, laquelle lui fit bien voir que Cathaie p.088 n'est autre chose que la Chine, & lui persuada si fortement qu'il n'y avait point de différence entre ces deux pays, qu'il ne douta plus que ce ne fût la même chose, & que la situation de Cathaie n'était pas celle dont les Sarrazins lui avaient parlé. Il faut remarquer ici, que le chemin

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

qu'il fit de Laor vers le septentrion est le plus long, puisqu'il aurait pu en trouver un beaucoup plus court en sortant de Laor même. Mais il est vrai qu'on n'avait pas encore découvert la route des montagnes de Thebeth comme on a fait du depuis ; ce qui faisait que celles d'Usbec & de Samarcande étaient plus fréquentées ; quoique les chemins soient plus difficiles, plus longs, & plus dangereux, à raison des brigands & des voleurs qui occupent tous les passages du pays pour pouvoir mieux exercer leurs cruautés. Mais il fut contraint de se laisser emporter à la coutume des marchands. Le royaume d'Usbek comprend dans la vaste étendue qu'il a depuis son couchant vers l'Orient trois grands royaumes, dont le premier, qui est le plus illustre à raison de la naissance de Tamberlan, porte le nom de Samarcande. Le deuxième est appelé Tarphan. Et le troisième Turphan, tous trois infâmes à raison de la détestable loi de Mahomet. Les hommes qui les habitent, & que les Histoires nous représentent sous le nom de Scythes, sont cruels, larrons, sanguinaires, & si fort ennemis des chrétiens, que pas un n'y habite que ceux qui ont été si lâches que de renoncer à leur foi, & de renier Jesus Christ pour suivre le parti de Mahomet. C'est pourtant le chemin d'Usbek à Cathaie.

Pour ce qui est du chemin que le père Antoine Andrada Portugais a fait pour aller au royaume de Thebeth, il n'est point autre que celui que je m'en va dire. Sortant de Lahor il passa le Gange, & alla en premier lieu à Srinegar, & à Chiaparangam qui sont deux villes extraordinairement grandes, & fort peuplées, d'où il vint ensuite à traverser une haute montagne au sommet de laquelle il y a un grand lac, lequel est (à ce qu'il dit & selon ce qu'il reconnut) la source du Gange, de l'Indus & des autres plus grands fleuves de l'Inde ; de là il prit sa route vers Radoc qui est une région extrêmement froide & septentrionale, & très difficile à passer ; c'est pourquoi après avoir resté longtemps à traverser ce pays, il arriva à la ville qui porte le même nom, d'où il partit pour venir dans la Chine ou autrement Cathaie, qu'il trouva après deux mois de chemin, & après avoir parcouru les royaumes de Maranga & de Tanchut des Tartares.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

II

Un autre chemin que les pères Albert Dorville & Jean Grubere ont tenu pour venir de la Chine à Mogor.

Lis la carte de chemins sur cette matière.

1. Ces Pères commencèrent leur voyage le mois de juin de l'an 1661, & partirent de Pékin en ce temps pour venir à Sining ou Siningfu, où ils arrivèrent après 30 jours de chemin ; de là ils prirent la route vers le fleuve Jaune, qu'ils appellent communément Hoang, lequel ils passèrent deux fois, & continuèrent de la sorte leur voyage. Vous remarquerez ici en passant, que Sining ou Siningfu est une grande ville fort peuplée, laquelle est située aux extrémités de la Chine, & au pied des murailles, & la première de toutes celles qu'on trouve venant de l'Inde en Cathaie ; vous saurez encore qu'il n'est pas permis aux personnes qui sont venus dans cette ville, de passer plus avant dans le pays, sans permission du roi qu'il faut attendre de nécessité avant que de passer outre. Cette même ville est au 36^e degré & 20 minutes d'élévation. p.089

2. Après leur départ de Sining ils marchèrent pendant trois mois de temps dans le désert de Kalmack de Tartarie & arrivèrent au commencement du royaume de Lassa, que les Tartares appellent Barantola. Ce désert est en partie montagneux, & en partie plain & uni, mais cette différente disposition de lieu ne lui donne pas plus de fertilité dans un endroit que dans un autre, ni plus de disposition à être plus abondant en quelques-unes de ses parties, puisqu'il est également couvert de sable partout. Il est vrai pourtant qu'on y trouve assez souvent des ruisseaux dont les rivages fournissent abondamment de l'herbe, & du pâturage pour toute sorte d'animaux. Ce désert qui commence dans le milieu de l'Inde, s'étend du Midi vers le Septentrion & est d'une si grande étendue, que personne n'en a pu encore voir la fin. Beaucoup ont cru qu'il s'étendait jusques à la mer Glaciale comme nous avons traité fort au long dans le *Monde Souterrain*. On lui a donné plusieurs noms selon l'inclination des personnes. Marc Paul Vénitien l'appelle désert de Lop qu'il dit être plein de diaboliques illusions & de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

spectres horribles qui le rendent inhabitable à toute sorte de personnes, & qui pourtant ne l'est pas si fort qu'il l'assure, puisque nos Pères qui y ont passé n'en parlent pas ; étant vrai que pour une ou deux visions qu'ils y ont vues, on ne doit pas croire que ce soit un ordinaire. Les Tartares l'appelaient autrefois Belgian, maintenant Samo, les Chinois le nomment Kalmuk, les autres Caracathai, c'est-à-dire Noire Cathaie. L'on nous assure qu'on n'y voit point d'autres bêtes que des taureaux sauvages, & la vérité est telle que cette solitude est si affreuse, que les Tartares (quoiqu'accoutumés aux déserts) ne vont jamais là-dedans ; tout ce qu'ils font, c'est de bâtir leurs cabanes (qu'ils appellent hordes) le long des fleuves où il y a du pâturage pour leurs animaux, & de dresser ces maisons portatives sur ces rivages, où ils se retirent avec leurs troupeaux & leurs bêtes.

3. Sortant de Lassa ou Barantola, qui est sous le 29^e degré 6 minutes de l'élévation du Pôle, ils arrivèrent dans quatre jours au pied de la montagne de l'Angur, qui est si élevée que les personnes qui sont en haut ne peuvent pas y respirer, parce que l'air y est trop subtil, ni y rester longtemps, parce qu'en été il y croît certaines herbes venimeuses, lesquelles exhalent une odeur si puante, & si dangereuse, qu'on ne saurait y rester sans danger de perdre la vie, ni même y passer sans courir risque de mourir. Cette montagne est si affreuse & si pleine de rochers & de précipices horribles, que ni les chariots ni les chevaux ne sauraient y passer ; de sorte qu'il faut faire ce chemin à pied pendant un mois entier, avant que de pouvoir arriver à Cuthi, première ville du royaume de Necbal. La nature est si merveilleuse, que quoique cette montagne soit si difficile à passer, elle l'a pourvue néanmoins de grande quantité d'eau, & d'un nombre presque infini de sources qui sortent des enfonçures des rochers, lesquelles nourrissent des poissons pour l'entretien des hommes, & arrosent les terres, en sorte qu'elles ont abondamment du pâturage pour les animaux. Dieu a été encore si merveilleux que de faire naître dans ces lieux affreux des fontaines qui sont les unes froides & les autres chaudes, pour la commodité & les délices des voyageurs. Je m'imagine que le trajet de dont parle Ptolémée n'est autre que celui dont je traite, & que ce lieu

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

qu'il nous propose sous la figure de plusieurs Caucases enchaînés les uns avec les autres, p.090 & dont l'étendue & la largeur depuis son Orient jusques au Midi & depuis son Midi jusques à son Septentrion (qui est très grande) n'est autre que celui que je dis & qu'il appelle Parapanise. Marc Paul Vénitien le nomme Belor : & chaque nation lui donne un nom selon sa fantaisie, & comme il lui plaît...

[c.a. : Passant au Népal et à Benares, les voyageurs arrivent à Agran.]

...Tout étant donc bien considéré, il faut dire qu'on ne saurait aller de Pékin à Agran dans moins de deux cent quatorze jours, à marcher toujours sans jamais s'arrêter, & qu'il faut pour le moins environ quatorze mois pour faire ce voyage, si on veut attendre le temps des caravanes. Voilà ce que j'ai appris de bouche de nos Pères qui ont fait tous ces chemins, & ce que j'ai bien voulu mettre ici, comme une chose digne d'être marquée & d'être sue.

@

CHAPITRE IV

Des diverses coutumes, mœurs & habits que ces deux pères Albert Dorville, & Grubere ont observés & dépeintes en passant dans ces royaumes

@

p.091 Comme il n'y a personne dans l'Europe qui ait eu une si parfaite connaissance des royaumes dont nous parlons, que les Pères que nous avons déjà nommés, & parce que pas un de tous les géographes qui nous ont donné le monde en abrégé dans leurs cartes, & dans leurs écrits, n'ont pas même connu ces pays dont nous prétendons parler, j'ai cru qu'il était important (ayant de si fidèles mémoires que celles que ces Pères m'ont données par figure & par écrit de tout ce qu'ils ont vu & remarqué de considérable dans leur voyage) d'en traiter ici, & de mettre dans un chapitre particulier quelles sont les coutumes, les mœurs & les habits de ce peuple, afin d'en donner une parfaite connaissance au public.

C'est pourquoi, il faut savoir que ces deux Pères sortant de Pequin, qui est la ville métropolitaine, où est le siège royal de la Chine, ils arrivèrent dans l'espace de deux mois à ces murailles tant renommées qui environnent une grande partie de ce royaume, au lieu où est la grande ville de Siningfu ; mais quoique j'aie donné à la fin de ce livre une parfaite connaissance de ses forts & invincibles remparts contre les Tartares, selon le fidèle portrait qu'ils m'en ont envoyé, & que la chose le mérite, je ne laisserai pas pourtant de dire en passant, que suivant leur rapport, ces murailles sont si épaisses, que six cavaliers y pourraient marcher de front sans s'incommoder ; & qu'elles sont très souvent visitées par les habitants de Siningfu, tant à cause de la bonté de l'air procurée par un désert sablonneux qui en est proche, qu'afin d'y recréer la vue, & y délasser l'esprit, à quoi elles sont fort propres ; car elles sont si fort élevées que la vue est libre de tous côtés, sans qu'aucune chose la puisse limiter ; & l'air en est si doux, que les habitants du pays sont souvent invités par ces agréables charmes à sortir de leurs maisons pour

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

y aller goûter ces plaisirs innocents ; & d'autant mieux qu'il y a partout quantité d'escaliers pour y monter. La longueur de la plus large qui est depuis cette porte jusques à celle par laquelle on entre dans la ville de Sucieu, passant par le désert, est si grande, qu'à peine la peut-on parcourir dans l'espace de 18 jours, lequel chemin est souvent fait par des personnes, qui plutôt par curiosité que pour affaires (après avoir obtenu la permission du gouverneur de Siningfu, & pris avec eux un sauf-conduit bien instruit de la route) se mettent en chemin pour faire cette course ; ils disent aussi que marchant dessus les murailles, l'on voit au bas dans leur enceinte une prodigieuse quantité de villes, de villages & d'habitations, qui paraissent aussi petites que si l'on était au sommet de quelque haute montagne, tant elles sont élevées. Ils ont encore appris de la bouche même des habitants du pays, qu'ils s'en allaient prendre le divertissement de considérer les diverses espèces d'animaux sauvages, comme des tigres, des lions, des éléphants, des rhinocéros, des léopards, des taureaux sauvages, & des monocéros, qui est une espèce d'ânes cornus, qu'on voit dans ce désert du haut de ces murailles, lesquelles sont de même qu'une forte tour, qui leur donnant le plaisir de ^{p.092} ces beaux spectacles, les met par même moyen hors de danger de la violence de leur fureur & des attaques de leur cruauté. Mais quoique l'on voie ces spectacles assez fréquemment en beaucoup d'endroits, ils sont néanmoins plus ordinaires du côté qui regarde le midi dans les régions les plus habitées, & les plus proches de Quamsi, de Junnam & de Tibet. Il y a aussi une étendue de pays qui est entre ce lieu & le fleuve Jaune, laquelle est toute pleine d'arbres & de verdure en certain temps de l'année, ce qui fait que plusieurs habitants s'en vont en compagnie dans ces endroits pour y faire des festins, & pour y prendre le plaisir de la chasse.

Ces Pères étant donc sortis hors de ces grandes murailles, ils rencontrèrent en premier lieu un ruisseau tout rempli de poissons, desquels ils prirent en abondance, qu'ils réservèrent pour le souper qu'ils devaient faire en rase campagne sous la tente du Ciel. Ils n'eurent pas sitôt passé au-delà du fleuve Jaune hors des murailles, qu'ils entrèrent

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

dans l'affreux & horrible désert de Kalmak, où l'on ne voit que des monts & des campagnes stériles, & passèrent ensuite jusques au royaume de Barantola, dans lequel ils marchèrent pendant trois mois. Quoique ce désert soit très fangeux & infertile, cela n'empêche pas néanmoins que des Tartares qu'on appelle Kalmak n'aillent dans certains temps déterminés de l'année sur les rivages qui sont le plus fournis de pâturage, pour y demeurer, portant avec eux un si grand nombre de tentes, qu'on peut dire avec raison que ce sont des villes après qu'elles sont posées, dont il sort après une si grande quantité d'hommes, qu'ils inondent tout le pays voisin des autres Tartares pour le piller ; lesquels, pour remédier à cet inconvénient, & pour mieux résister à la violence de ces coureurs, leurs perpétuels ennemis, ils ont composé de parfaites caravanes, assez fortes pour les repousser. Ces Pères poursuivant leur chemin, rencontrèrent plusieurs habitations de ces Tartares, qui étaient écartées parmi ce désert, & dans lesquelles ils prirent leur logement ; c'est pourquoi ils nous ont dépeint la figure de leurs habits, de la façon qu'on les voit ici représentés. [c.a. : figures I. — XXIII.]

Le Tartare que l'I. dénote porte l'habit de lama, qui est un vêtement dont usent ceux qui président aux choses sacrées, c'est-à-dire grands pontifes de la nation tartarique de Kalmak, lesquels ont la tête couverte d'un chapeau rouge, & le corps revêtu d'une robe blanche retroussée par le derrière, une écharpe rouge, & une tunique d'un jaune pâle, avec une bourse qui leur pend à la ceinture, comme l'I. le représente.

II. marque la figure du Tartare de Kalmak, lequel est habillé d'une robe de peau, avec une cape d'un jaune pâle. III. marque une femme tartarienne de Kalmak, revêtue aussi d'une robe de peau, de couleur verte ou rouge, avec un collier pendu au col, qu'elles portent pour guérir, & pour se préserver des maladies. A. dénote la figure de leur habitation, c'est-à-dire de leurs tentes, lesquelles par le dedans sont faites de petits bâtons bien pliés, & par le dehors d'une certaine laine fort rude, qu'ils attachent avec des cordes. IV. marque la figure d'un instrument qui est une roue faite en façon de sceptre, qu'on roule tout autour par superstition pendant que le lama est en prière. p.093

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



I. Lama tartare.

III. Femme de Kalmak.

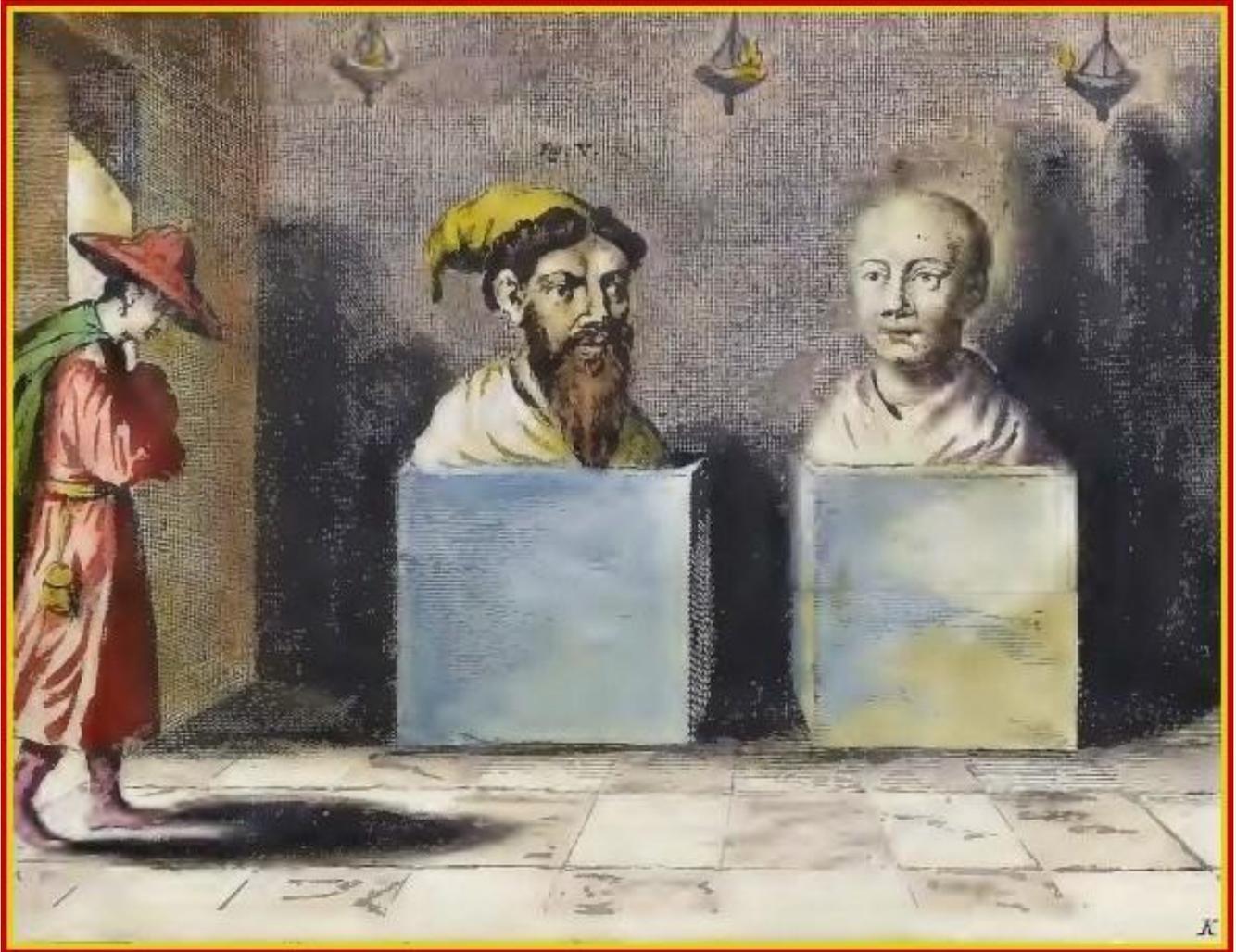
II. Tartare de Kalmak.

IV. Roue volubile.

A. L'habitation des Tartares.

V. dénote donc la véritable figure de Han défunt roi de Tanguth, lequel on dit avoir eu 14 enfants ; & qu'à cause de sa grande bonté, & de la justice qu'il avait toujours si bien rendue, tous les habitants du pays le proclamèrent pour un saint après sa mort, & le mirent au nombre de leurs dieux, pour lui rendre des adorations divines. L'on dit qu'il avait le teint basané, le poil châtain, mêlé de blanc, & les yeux brillants. Le royaume de Tanguth est un des plus grands de la Tartarie, duquel ces Pères ont vu une bonne partie de ce qu'il y avait de plus considérable ; dont le roi qu'on appelle Devam mérite le premier rang, la figure duquel est marquée par VI. de la même façon que le père Grubere

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



V est la figure de Hau roi de Tanguth, — VI est la figure de Deva roi de Tanguth.
qui est tenu pour un dieu.

l'a dépeint par l'ordre du roi même. Il avait le teint halé, & son vêtement était semblable à celui de lama dont l'I. dénote la figure.

Il y avait dans ce temps une femme native de la Tartarie septentrionale qui était dans la cour de Deva roi de Tanguth, dont le Père jugea qu'il ne serait pas mal à propos d'en tirer le portrait pour donner connaissance des habits dont elle usait tous les jours, qui étaient de la façon. Elle portait les cheveux pendants, & tressés à guise de petites cordes, lesquelles étaient chargées, aussi bien que la tête & la ceinture, de petites ^{p.094} coquilles de mer, ainsi que les figures VII. & VIII. font voir, par devant, & par derrière.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



VII. Figure d'une Tartare septentrionale vue en face.

VIII. Marque le derrière.

Il y avait encore certains courtisans auprès de ce roi, desquels si vous considérez l'habit, vous connaîtrez qu'il est presque tout semblable à celui des femmes, excepté qu'ils se servent encore d'un manteau de couleur rouge, de la même façon que le lama. Voyez les figures X. et XI. Pour le reste du peuple de toute la nation tanguthique, elle porte des habits semblables à ceux que les figures XII. & XIII. représentent.

Dans ces royaumes de Tanguth & de Barantola, il s'est introduit une détestable coutume, qui ne peut avoir été inventée que par le diable, laquelle est telle. Ils choisissent un jeune homme qui soit fort & robuste, lequel étant armé jusques aux dents, il a la liberté, certains jours de l'année, de s'en aller en cet équipage parmi les rues, & de tuer

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



XI. Une autre façon d'habit d'un homme de cour.

X. Un homme de cour, habillé en femme.

IX. Les trophées qu'on élève sur les plus hautes montagnes,

que les lamas vont adorer pour la conservation des hommes, et des chevaux.

tous ceux qu'il rencontre, de quelque sexe, âge, ou condition qu'ils puissent être, sans épargner personne ; & après ils consacrent ces morts à la déesse Manipe qu'ils adorent, laquelle ils espèrent leur être après très favorable, & leur procurer un état heureux, tranquille, & comblé de toute sorte d'honneur. Cet enfant donc, étant revêtu d'un habit bigarré^{p.095} de diverses couleurs, armé d'une épée, d'un arc, & de flèches, & accablé sous la pesanteur des étendards de ses trophées, étant en certains jours de l'année possédé du démon, à qui il est consacré : il sort de la maison avec impétuosité, & s'en va comme un furieux, courant parmi les rues & carrefours de la ville, en tuant indifféremment toute sorte de personnes, telles qu'il lui plaît, sans qu'on

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

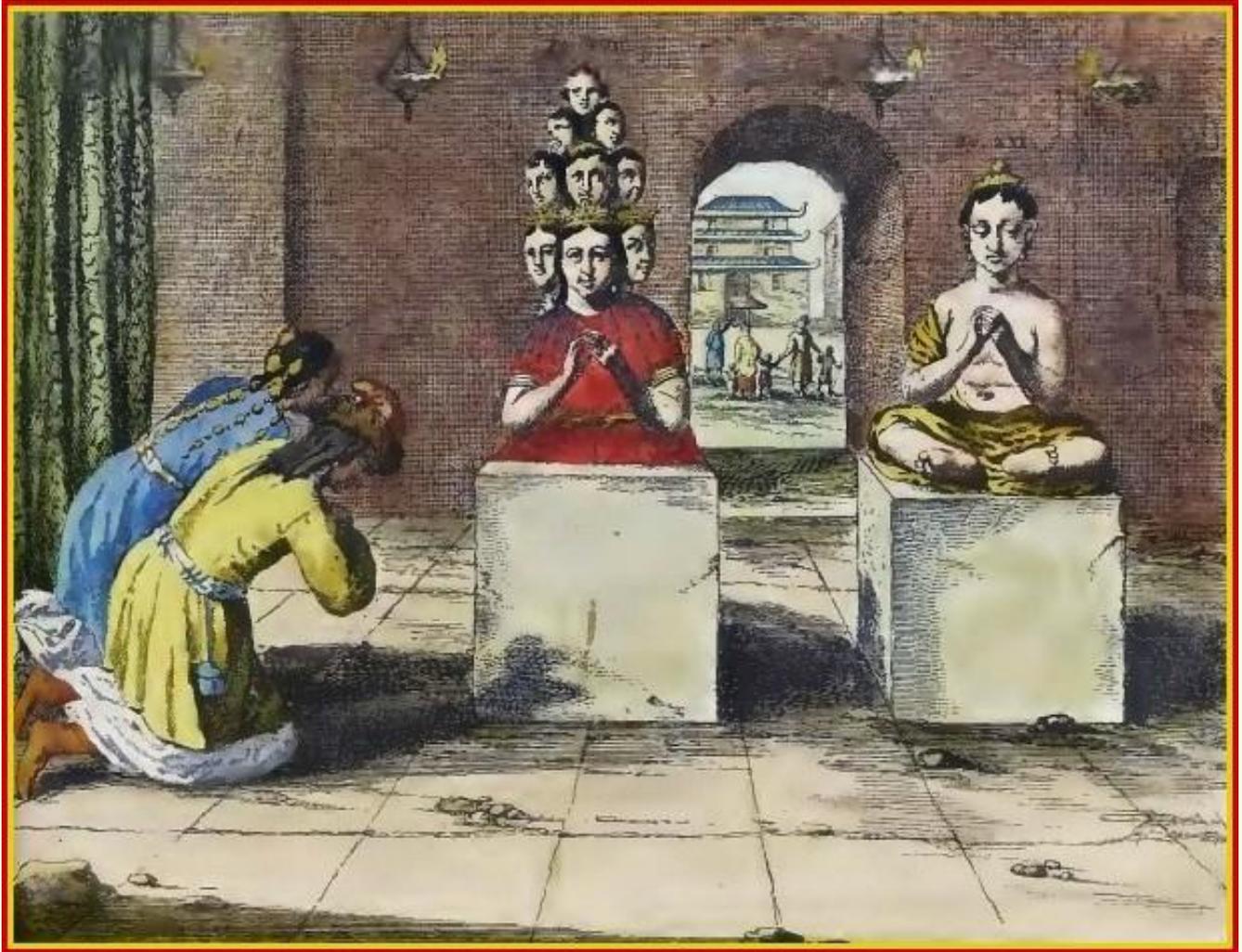


XII. L'habit commun du royaume de Tanguth. XIII. L'habit des mêmes personnes. XIV. Le portrait de l'enfant, possédé du diable lorsqu'il tue le monde, dont le nom est Buth.

lui fasse de la résistance ; il est vulgairement appelé dans le pays Buth, qui signifie meurtrier. Ces Pères l'ont dépeint de la façon qu'ils le virent pendant le séjour qu'ils firent en ce lieu, ainsi que la figure XIV. représente.

Cette grande monarchie de Tanguth renferme quantité de royaumes, dont celui de Barantola, qu'on appelle encore de Lassa, est du nombre, lequel est encore surnommé le Métropolitain. Il est gouverné par un roi particulier, & est tout rempli d'erreurs de l'aveugle gentilité ; adorant plusieurs différentes idoles des faux dieux, parmi lesquelles celle qu'on appelle Menipe tient le premier rang. Elle a neuf têtes, qui s'élèvent monstrueusement en haut en forme de pyramide ; desquelles nous parlerons amplement dans le traité que je ferai des idoles de la Chine *πολυκεφάλους*. Ce pauvre peuple ignorant, & fou, au regard de leurs dieux,

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



XVII. marque l'idole de Manipe dans la ville de Barantola.

XXI. Une autre idole de Manipe.

s'en ^{p.096} va révéler cette idole avec des simagrées & des gesticulations extraordinaires, répétant plusieurs fois ces paroles : *O Manipe mi hum, O Manipe mi hum* ; c'est-à-dire : Manipe sauve-nous. Jusques là même qu'il y en a plusieurs, qui sont si insensés de porter quantité de différentes viandes à ces idoles, afin qu'elles leur soient propices dans leurs divers besoins. Nos Pères ayant donc vu toutes ces choses abominables, & déplorant l'erreur & l'aveuglement de ces pauvres abusés, se résolurent de nous en donner la figure, telle que la XVII. nous représente, pour nous faire connaître leur folie ; quoiqu'elle soit encore figurée d'une autre façon, & revêtue de l'habit que la XXI. marque.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



XIX. Le portrait du Grand lama,
c'est-à-dire le Père éternel.

XX. Hau défunt roi de Tanguth,
à qui l'on rend des honneurs divins.

L'on voit encore dans ce royaume de Barantola un autre spectacle d'une fausse divinité, qui semble être tout à fait incroyable, & lequel néanmoins je n'ai pas voulu passer sous silence ; mais au contraire, j'ai fait tout mon possible pour l'expliquer clairement de la façon qui s'ensuit. Pendant l'espace de deux mois que ces Pères demeurèrent à Barantola en attendant la commodité de la caravane, & après avoir remarqué ^{p.097} beaucoup de choses, touchant les mœurs & les lois de ce pays, dont les unes sont ridicules, & les autres tout à fait détestables, ils nous ont appris qu'il y a deux rois dans ce royaume, dont le premier qu'on appelle *deva* s'emploie à faire observer la justice dans toutes les affaires qui se traitent dans le royaume, duquel vous pourrez voir la figure qui est marquée par VI.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



XVIII. Arcis Bietala in qua habitat Magnus lama.

L'autre vit oisivement dans son palais comme dans une solitude, retiré du monde, exempt d'affaires, & libre de tout soin, & est non seulement adoré des habitants du lieu comme une divinité, mais encore tous les autres rois de la Tartarie qui lui sont sujets, entreprennent volontairement des pèlerinages pour lui aller rendre leurs adorations, par le moyen d'un grand nombre de dons & riches présents qu'ils lui font, comme au Dieu vivant, & véritable, qu'ils appellent Père éternel & céleste. Il se tient dans un lieu obscur & secret de son palais, tel qu'il est représenté par la figure XIX., tout couvert d'or, d'argent, & de pierreries, éclairé par quantité de lampes, élevé sur un lieu éminent, assis sur un duvet, les pieds appuyés sur des précieux tapis étendus ; devant lequel les étrangers se vont ^{p.098} prosterner la face contre terre en signe de respect & de vénération, sans qu'il leur soit pourtant permis

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



de lui aller baiser les pieds comme l'on fait au souverain pontife de Rome : par où l'on peut clairement connaître la tromperie du démon, lequel par l'effet d'une malice qui lui est ordinaire (afin d'abuser des choses saintes & de ravir à Dieu la gloire qui lui appartient), les fait imiter à ces Barbares, en leur faisant rendre des honneurs à un homme, qui ne sont dûs qu'à Dieu seul, ou au vicaire de Jesus Christ. Il a fait profaner les plus saints mystères de l'Église catholique, en obligeant ces pauvres misérables de s'en servir à l'endroit de leurs abominables idoles ; de sorte que comme il a vu que les chrétiens appelaient le pape, Père des Pères, de même aussi, il a fait que ces idolâtres Barbares appellent ce faux dieu, *Grand lama*, c'est-à-dire Grand prêtre ; & encore le *lama des lamas* qui signifie *prêtre des prêtres*, d'autant qu'ils se persuadent, que toute la religion, & la sainteté,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ou bien *είδολομανίας*, proviennent de lui, comme de leur source ; c'est aussi en partie pour cette raison, qu'ils l'appellent Père éternel ; duquel (afin que son éternité ne périclisse pas avec sa vie) les lamas, ou petits sacrificateurs, qui sont les seuls qui assistent continuellement devant lui, pour le servir ^{p.099} de toutes les choses dont il peut avoir besoin, qui reçoivent encore les oracles de sa bouche, & qui les divulguent aux simples étrangers, pour entretenir toujours l'estime qu'ils ont de cette fausse divinité ; ceux-là même, dis-je, pour entretenir toujours les peuples dans la créance de cette imaginaire & trompeuse éternité, ont le soin après sa mort, de chercher dans tout le royaume un homme qui lui soit semblable en toutes choses, lequel ayant été trouvé, on le met sur le trône du défunt secrètement, & de cette sorte, tout le royaume ignore la tromperie, qu'on lui cache tout autant que l'on peut pour l'abuser : après ils font savoir à tout le monde que le Père éternel est ressuscité des enfers depuis sept cents ans, & que depuis ce temps il a toujours vécu, & vivra encore éternellement, ce qu'ils persuadent si bien à ces Barbares par des illusions diaboliques, qu'il ne leur reste après aucun doute touchant leur créance ; ce qui fait qu'il est tellement honoré & respecté de tout le monde, que ceux-là s'estiment bien heureux qui peuvent obtenir par des riches dons & des présents (dont ils ne retirent pas peu de profit) de l'urine, ou des autres excréments du Grand lama, qu'ils portent pendus au col. O ! abominable vilénie, ^{p.100} oui ! ils mêlent même cette urine parmi leurs viandes, s'imaginant sottement que ce sont des préservatifs pour les défendre contre toute sorte de maladies : lesquelles ils ne craignent plus, dès lors qu'ils en sont pourvus. Enfin ce sont les choses les plus remarquables que ces Pères apprirent avec beaucoup de compassion dans la ville de Barantola, par les habitants du lieu même, où quoiqu'ils n'eussent pas pu voir le Grand lama (parce qu'il était défendu à ceux de la religion catholique d'y entrer, comme aussi à tout autre, qu'il n'eût fait auparavant les cérémonies accoutumées de l'idolâtrie pour pouvoir paraître après devant ledit lama) ils n'ont pas laissé néanmoins de voir son portrait, qui est exposé à l'entrée du palais royal, où l'on tient continuellement des lampes allumées, pour lui faire rendre les mêmes

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



XXII. Le Tartare septentrional.

XXVI. et XXVII. Habit du royaume de Nechal.

honneurs & vénération que s'il y était en propre personne (lequel ils ont fidèlement dépeint sous la forme de l'habit que la figure XIX. nous le représente), comme aussi le lieu de sa demeure, qu'on appelle Bietala, qui est une forteresse située à l'extrémité de Barantola, qu'on a jugé à propos de mettre ici, laquelle est représentée par la figure XVIII. Enfin ce Grand lama a tant de pouvoir & tant d'autorité sur toute la Tartarie, que tous les rois de ce pays, avant que d'être sacrés, & de recevoir la couronne, ils sont obligés de lui envoyer des ambassadeurs, chargés de riches présents, afin d'obtenir de lui la bénédiction pour l'heureuse prospérité de ^{p.101} leur État. Prenez la peine de lire ce que nous avons déjà dit au chapitre VI, touchant les honneurs que l'empereur tartare-chinois lui a rendus, où vous verrez encore comment

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



XXIII. L'habit des femmes nobles du royaume de Tanguth. **XXIV. L'habit des femmes** près de la ville de Cuthi du royaume de Nechal. **XXV. L'habit du royaume de Nechal.**

ce faux culte qu'on lui rend provient d'un certain prêtre fort renommé, qu'on appelait Joan, lequel tint son siège dans le royaume de Tanguth.

Il faut maintenant laisser ce sujet pour parler d'un autre. Pendant le séjour que les Pères firent à Barantola, ils virent des vieilles femmes & des filles étrangères qui étaient du prochain royaume de Còin, lesquelles étaient habillées de la façon que sont les figures marquées par XV. et XVI. Celles qui sont de grande qualité, illustres, et de noblesse, plient tous leurs cheveux en petits faisceaux, & les tordent après par derrière ; elles portent sur le front un bandeau rouge tout grêlé de perles et de diamants, & au sommet de la tête une couronne d'argent en forme de boîte enrichie de coral & de turquoises, ainsi que la figure XXIII. nous les représente.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Après que ces Pères eurent vu toutes les choses les plus considérables de ce lieu, quittant le royaume de Lassa, ou de Barantola, & passant par le mont Langur (dont nous avons déjà fait la description), ils arrivèrent dans l'espace ^{p.102} d'un mois au royaume de Néchal, où ils trouvèrent qu'il ne manquait rien de toutes les choses qui sont nécessaires à l'entretien de la vie, excepté la foi de Jesus Christ, dont vit le juste, étant tous ensevelis dans les ténèbres de l'erreur de l'aveugle gentilité. Les principales villes qui sont dans ce royaume sont celles de Cuthi et de Nesti. Il ne faut pas aussi oublier que la coutume de ce pays est, que ceux qui boivent à la santé de femmes, ceux qui se trouvent présents soit hommes ou femmes doivent leur verser trois fois à boire du vin qu'ils appellent *chà*, & à chaque fois ils attachent un peu de beurre au bord du pot ou du verre, afin qu'en buvant le beurre s'attache au front ; que si cette coutume est ridicule, il y en a bien une autre aussi pernicieuse, détestable et cruelle que l'on puisse voir, qui est que lorsqu'ils connaissent que leurs malades sont en danger de la vie, & que l'espérance de la santé est tout à fait perdue, ils sortent ces pauvres languissants de la maison, & les emportent dans des champs, où il y a des fosses pour les morts, dans lesquelles ils les jettent, les laissant là exposés aux injures de l'air, sans pitié ni compassion, afin de les faire bientôt mourir ; & qu'après leur mort, les oiseaux, les loups, les chiens, & les autres bêtes sauvages dévorent leur corps ; se persuadant que c'est un glorieux tombeau, d'être ensevelis ^{p.103} dans le ventre des animaux vivants.

Les femmes de ces royaumes sont si laides & si difformes, qu'elles ressemblent plutôt à des diables qu'à des créatures humaines : la raison de cela, c'est parce qu'elles ne se lavent jamais d'eau à cause de leur religion qui le défend, mais d'un certain huile très puant, lequel outre la mauvaise odeur qu'il leur donne (qui est tout à fait insupportable), il les défigure si fort que l'on ne saurait connaître si ce sont des femmes, ou de ces fantômes d'enfer, qu'on appelait anciennement lamies.

Ces chiffres qui sont marqués ici par les nombres XXIV., XXV., XXVI., XXVII., font connaître quelle est la forme de l'habit de cette

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

nation. Du reste, ce roi témoigna d'une grande affection à ces Pères, particulièrement à cause d'un présent qu'ils lui firent d'une paire de lunettes de forme oblique, dont on n'avait jamais vu en ce pays de semblable ; comme aussi plusieurs instruments de mathématiques très curieux, lesquels agréèrent si fort au roi, qu'il se résolut à les retenir auprès de lui ; mais ne l'ayant pas pu obtenir pour le présent, il ne voulut pas les laisser partir, sans avoir exigé d'eux une promesse qu'ils y retourneraient, & que s'ils la tenaient, il leur ferait bâtir à leur retour un collège qu'il pourvoit d'un bon revenu, et donnerait ^{p.104} une pleine permission d'y exercer leur religion, & même de l'introduire dans toute l'étendue de son royaume.

Quelque temps après, ces Pères étant partis de Nechal, arrivèrent aux confins du royaume de Maranga, qui est enlacé dans le royaume de Tebet, duquel la ville principale s'appelle Radoc qui fut le lieu où le père Andrada finit le voyage qu'il avait entrepris dans ces régions orientales, où ils trouvèrent encore de très anciennes marques qui faisaient foi, comme quoi la religion chrétienne avait été établie dans ce pays, ainsi qu'il paraît par les noms de ces trois hommes qu'on appelait encore Dominique, François, Antoine. Puis après sortant de là, la première ville où ils entrèrent fut celle de Hedonda, qui est la principale, & la métropolitaine du royaume de Mogor, assez connu, & renommé par tout le monde : de là ils allèrent à Battanam de Bengala, qui est une ville située sur le Gange, ensuite de quoi ils passèrent encore jusques à Benares, qui est aussi une ville très célèbre à cause des académies de brachmanes, & de là enfin, à Agram du Mogor, qui est une ville royale, où le père Albert Dorville étant accablé par la fatigue & les incommodités de si longs voyages, & chargé de gloire & de mérites, laissa les voyages de la Terre, pour faire celui du Ciel (ainsi que nous croyons), dans le milieu du chemin qui est entre la Chine & l'Europe.

@

CHAPITRE V

[La description du royaume des Mogors ou de Module, & des choses les plus
considérables qui y sont dignes de remarque]

Des grandes, admirables vertus de la pierre serpentine, que les Portugais appellent la *pedra della cobra*

@

p.108 Les brachmanes ont trouvé une pierre qui est en partie naturelle ; parce qu'elle croît naturellement dans le serpent, (lequel est nommé des Portugais *cobra de capelos*, c'est-à-dire serpent ou couleuvre velu) elle est aussi en partie artificielle, à cause de plusieurs venins de différents animaux, mais particulièrement de ce couleuvre velu, lesquels on mêle tous ensemble, pour en composer cette pierre. Elle a une si grande vertu, qu'aussitôt qu'on en a touché le mal, la guérison en est infaillible. Ce remède est fort usité dans toute l'Inde & la Chine, à cause de sa prompte & grande opération, & certainement je ne l'aurais jamais cru, si moi-même (depuis que j'écris ceci) n'en avais pas fait l'expérience sur un chien mordu par une vipère, auquel (aussitôt que j'eus appliqué la pierre), elle s'attacha si fort, qu'à peine la pouvait-on arracher, jusques ce qu'ayant attiré tout le venin, elle se laissa tomber d'elle-même ; après quoi le chien fut délivré du venin, & quoiqu'il en restât longtemps fort engourdi, il reprit néanmoins son ancienne vigueur. Il y eut en ce même temps un célèbre docteur qu'on appelait Charles Magnus Romain de nation, qui en fit heureusement l'expérience sur un homme qui avait été mordu d'une vipère. De plus cette pierre étant jetée dans l'eau, elle quitte incontinent son venin, & reprend sa pureté. Si on la jette dans l'eau vénéneuse d'un lac, elle attire tout le venin, & rend l'eau nette & belle ; & tant s'en faut qu'elle diminue de sa force & de sa vertu attractive, qu'au contraire, il semble qu'elle augmente, & qu'elle change sa couleur blanche, en un jaune vert, selon la force, & la nature du venin qu'elle attire.

Mais au reste pour revenir au serpent, je dis, que s'il est appelé *cobra de capelos*, ce n'est pas parce qu'il est couvert de poil, ainsi que plusieurs se sont persuadés faussement, mais parce qu'il a sur la plus

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

haute partie de la tête une certaine chevelure, faite en forme de chapeau plat, & uni.

Le père Sébastien d'Almada (qui est de retour à Rome de son voyage des Indes, depuis le temps que j'écris ce livre) nous apprend que l'on trouve dans l'Inde de ces serpents presque à tous les pas. Mais pour ceux-là qui produisent cette pierre, qu'on appelle cobra de capelos, ils ne se trouvent que dans le territoire de Diensi, lesquels ont la figure qu'on voit représentée ci-dessous : la nature leur a écrit sous les mâchoires inférieures deux S S : l'on a ignoré jusqu'à présent pour quelle fin. Ce sont donc ces serpents d'où l'on se sert pour faire la pierre artificielle, laquelle est fabriquée par les ermites idolâtres, qu'on appelle autrement *santones*, de la façon que je dirai après. Voici la figure des serpents.



La forme de la pierre, & sa grandeur. - Le serpent que les Portugais nomment *cobra de capelos*.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

p.109 Le père Roth qui m'a donné trois de ces pierres, m'a raconté qu'il en avait souvent fait l'expérience dans le royaume de Mogor, dont la première fut sur son serviteur qui ayant été mordu à la main par une vipère, il lui appliqua incontinent la pierre, laquelle n'y fut pas plus tôt, que le venin qui était répandu par tout le bras commença de revenir peu à peu ; de telle sorte que ce serviteur montrait au doigt les divers lieux, où le venin était pendant l'opération : si bien qu'étant tout à fait parvenu à la plaie, aussitôt que la pierre en fût imbue, elle tomba d'elle-même, comme si elle eût connu qu'il n'y avait plus rien à faire, quoiqu'auparavant elle y fût fort attachée ; en suite de quoi ce jeune homme resta en parfaite santé.

L'autre expérience qu'il en fit fut sur un pestiféré, à qui (après lui avoir incisé la peste) on appliqua cette pierre, laquelle attira tout le venin dans un moment, & rendit enfin la santé à celui qui sans ce prompt secours était sur le point de perdre la vie. Vous saurez que non seulement la naturelle opère tous ces bons effets, mais aussi que l'artificielle, qui se fait de plusieurs autres que l'on trouve dans ces serpents, que l'on mêle avec une partie de leur tête, de p.110 leur cœur, de leur rate, & des dents tout ensemble, avec de la terre sigillée, a le même effet & la même propriété ; & l'on connaît par là qu'elle est très rare, & très précieuse ; puisque les brachmanes & les jougès n'en veulent jamais apprendre le secret pour de l'or, ni pour de l'argent ; enfin elle est si efficace, qu'elle a toujours son effet, & si vous en avez quelqu'une qui n'en fasse pas de même, persuadez-vous qu'elle est fausse & que ce n'est pas une de celles dont nous parlons. Mais afin de la connaître, pour ne se laisser point tromper, il serait nécessaire que le lecteur sût ce que le père Michel Boym dit dans sa *Flore Chinoise*, dans le feuillet marqué par M, lequel en parle en ces termes.

Dans l'Inde, & le royaume de Quamsi, l'on trouve de certains serpents, que les Portugais appellent *cobras de cabelos*, c'est-à-dire serpents chevelus (ainsi qu'il a été dit) dans la tête desquels l'on trouve des pierres qui ont la force de chasser le venin de la morsure des serpents de ce pays, lequel est si violent, que si on n'y apporte pas

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

incontinent du remède, l'on meurt dans moins de 24 heures. Elle est d'une figure ronde, & le plus souvent elle est remplie de taches, le milieu en est blanc, & les bords sont de couleur de bleu céleste ; étant appliquée sur la morsure, elle s'y tient d'elle-même, & se laisse tomber lorsqu'elle a épuisé tout le venin ; après quoi on n'a qu'à la mettre tremper dans du lait pendant quelque temps, pour lui voir reprendre son premier état naturel ; que si après on la remet sur la plaie dont elle s'était séparée, & qu'elle s'y attache, c'est une marque que tout le venin n'était pas encore sorti, & que la pierre ne s'en était ôtée que parce qu'elle n'en pouvait plus contenir ; que si au contraire, elle ne s'y attache pas, c'est un témoignage infailible que le malade est hors de péril. L'on a encore trouvé une certaine racine que les Portugais appellent *raiz de cobra*, c'est-à-dire racine de serpent, laquelle étant mâchée fait roter deux ou trois fois, & guérit par ce moyen les morsures des serpents.

Mais c'est assez parlé pour le présent des admirables vertus de cette pierre, lesquelles je n'eusse jamais cru être telles, si l'expérience que j'en fis sur un chien ne me l'eût persuadé ainsi que l'ai déjà dit. Maintenant il s'agit de savoir quelle est cette vertu magnétique qui attire si promptement à elle toute sorte de venin, de quelque nature qu'il puisse être ; & la raison pourquoi elle s'attache si fort à la plaie qu'elle ne s'en ôte point, que premièrement elle ne soit tout à fait enivrée de venin : véritablement c'est une question qui n'est pas trop facile à résoudre, & que je ne veux traiter qu'après avoir lu les principes de l'art de l'aimant, qui sont écrits dans le Livre IX du *Monde Souterrain*, dans lequel il est parlé de la sympathie, & de l'antipathie des venins, où je renvoie le lecteur. J'ajouterai encore ici quelque chose du puissant venin de la barbe du tigre, pourvu que je vous ait donné auparavant la description de cet animal, lequel est presque de la grandeur d'un âne, & de la figure d'un chat. Son naturel est si cruel qu'il n'y en a point de si inhumain parmi ses animaux ; aussi semble-t-il que la nature (pour favoriser sa sanglante passion) l'a pourvu de dents, & armé de griffes ainsi qu'il est représenté par cette figure, comme aussi pour le même effet, qu'elle l'a doué d'une grande vitesse ; de plus il

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



a de longs poils autour des lèvres lesquels sont si venimeux (ainsi que l'expérience l'a souvent fait voir) que si quelque personne ou la bête même en avale quelqu'un, sans y prendre garde, il faut nécessairement qu'elle meure ; (c'est pourquoi on a remarqué dans le royaume de Bengala, où les forêts sont toutes remplies de semblables animaux, que quand ils s'en ^{p.111} vont boire dans le Gange, ou dans quelque autre rivière, ils tournent toujours le dos à la source, afin de ne boire pas l'eau, qui a été infectée par l'attouchement de leur barbe, & pour éviter le danger où ils seraient d'avaler quelque poil qui en pourrait tomber, lequel sans doute les ferait mourir : voilà la raison qui les oblige de ne boire point dans les lacs, ni dans les fossés, où l'eau ne coule point. Vous saurez aussi qu'il est commandé de par le roi, sous peine de la vie, à tous ceux qui tuent de ces animaux, de ne garder point le poil de ces bêtes cruelles, mais de les envoyer au roi, lequel en fait faire des

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

pilules par ses médecins, pour les faire avaler à ceux qu'il veut faire mourir secrètement.

Je veux encore rapporter ici une histoire qui est tout à fait digne d'admiration, touchant un enfant de sept ans, fils d'un brachmane, qu'on portait souvent dans la ville d'Agara, lequel mangeait avec tant de délectation les animaux venimeux, ainsi que les scorpions, les araignées, les serpents, & toute sorte d'autres insectes, & les trouvait si bons, qu'il en était insatiable ; ce qu'étant parvenu aux oreilles du père Henricus Rots, il voulut lui même en faire l'expérience ; voilà pourquoi il commanda aux néophytes dont il avait la direction, de l'aller chercher, & qu'ils apportassent encore des serpents les plus envenimés qu'ils pourraient trouver, avec ordre de les tenir cachés, lorsqu'ils l'aborderaient, crainte qu'il ne se jetât sur eux pour les leur ôter, ainsi p.112 qu'on disait qu'il avait accoutumé de faire ; ce qui fût exécuté selon la volonté du Père ; mais nonobstant tout le soin qu'ils purent prendre à lui en dérober la vue, si est-ce pourtant, qu'il découvrit bientôt la proie ; car dès lors qu'ils furent venus, portant dans un panier quantité de serpents des plus venimeux qu'ils purent trouver, & aussitôt qu'ils furent entrés dans la chambre où était l'enfant, soit par quelque sympathie naturelle, ou soit qu'il en eut l'odeur, il se rua sur ce panier, & en ayant rompu le couvert d'impatience de les avoir, il les tira incontinent tous, l'un après l'autre, & de même qu'un chien affamé, les mangea tous depuis la tête jusques à la queue, sans en ôter ni le ventre, ni le fiel, ni rien de tout ce qui était le plus venimeux : morceau qu'il trouvait si bon & si délicieux, qu'il semblait plutôt le dévorer que le manger ; ce qui donna de l'admiration à toute l'assistance, ainsi qu'ont accoutumé de faire toutes les choses extraordinaires, & donna occasion d'agiter une question fort curieuse, & très docte : mais comme personne n'était capable de décider la difficulté, je fus prié par le Père qui était pour lors à Rome, d'en dire mon sentiment : à quoi je répondis, que cela ne pouvait provenir que par un appétit désordonné de la mère, qui avait voulu manger de toutes les choses sales, comme ont accoutumé de faire les femmes grosses sans incommodité ; ainsi

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

que la mère de cet enfant, ayant vu un serpent pendant sa grossesse, elle eut une violente passion d'en manger, & ayant satisfait son désir, elle contenta si fort son appétit qu'elle en imprima tout à fait l'inclination à son enfant, & le rendit aussi passionné qu'elle pour une semblable nourriture.

Mais enfin comme nous avons amplement traité de l'origine des venins au chapitre 9 du *Monde Souterrain*, nous y renvoyons aussi le lecteur. Je n'oublierai pas de dire encore en passant, comme quoi le père de cet enfant qui était un brachmane, ne pouvant pas souffrir son fils, parce qu'il ne voulait manger que des choses sales, & venimeuses, le jeta hors de sa maison, comme indigne de la compagnie des hommes ; c'est pourquoi il s'en alla courir parmi les champs, chassant, & prenant les bêtes venimeuses pour sa nourriture.

Dans le royaume de Mogor il y a une province qu'on appelle de Casmir, laquelle est dans un climat si doux, si bénin, & si fertile, qu'à peine en pourrait-on trouver dans l'Europe qui soit si abondante en plantes, en fruits, & en animaux, outre la quantité des autres choses qu'elle a, ainsi que le reste de l'Inde. De plus nous avons appris du même, que l'on trouvait & prenait parmi les sombres forêts qui sont sur les montagnes de ce pays, des chats volants ; ce que je crus être des imaginations, jusques à ce qu'ayant bien examiné la chose, selon les circonstances, j'ai reconnu que ces chats n'étaient autre chose que des chauve-souris, qui sont pour le moins de la grosseur d'une poule, lesquelles font leur retraite dans ces bois, & parce qu'elles ont le corps tout velu à la façon d'un chat, & la tête de la même figure. C'est aussi la raison pourquoi le vulgaire leur a donné le nom de chats. Pour ce qui est de ceux qui disent que les privés [c.a. : ?] ont des ailes, ce sont des personnes qui n'en savent rien ; c'est pourquoi on ne doit pas seulement les écouter, puisque cela est contraire aux ordres de la nature, & pour preuve de cela, a-t-on jamais vu dans l'histoire ni ailleurs, qu'il y ait eu des animaux à quatre pieds qu'on appelle parfaits, & qui ait eu des ailes, si ce n'est peut-être les sphynxes, & les griffons que l'antiquité s'était figurée, qui n'étaient ^{p.113} que des animaux chimériques, que je leur permets de forger encore tant qu'ils voudront. Ces sortes de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



chauve-souris ne sont pas semblables à celles que nous voyons en ce pays : car celles-là n'ont que des cartilages au lieu d'ailes, & ne se donnent pas carrière en l'air comme font celles-ci ; ces cartilages qui sont disposés en forme d'ailes sont tous remplis de petits os, tous joints les uns aux autres par de certains nerfs ou fibres, en telle sorte qu'elles ressemblent à des véritables ailes. Ces chauve-souris se mettent dans les troncs des arbres, & dans les sombres cavernes, où elles se suspendent avec leurs ongles, de telle façon qu'on dirait à les voir, que leurs ailes sont des petits sacs, dedans lesquels elles se sont mises, pour se défendre de l'injure des autres bêtes : je sais très bien que les habitants du pays trouvent ces animaux si délicieux au goût, qu'ils s'en vont les chasser dans ces obscures solitudes de l'Inde, lorsqu'ils veulent faire quelque bon repas. L'on trouve quantité de cette sorte d'insectes dans la Chine appelée Surata, comme aussi dans les îles voisines, mais particulièrement dans le

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Brésil, lesquels, à la faveur de la nuit s'en vont attaquer les troupeaux des bœufs, des brebis, & des autres animaux pour leur sucer le sang & le lait, ainsi que Monsieur Manuel Portugais, qui a souvent parcouru ce pays, me l'a assuré à Rome ; c'est pourquoi j'ai voulu faire mettre ici la figure de cet animal, afin de vous en donner la connaissance.

@

CHAPITRE VI

Le chemin que Marc Paul Vénitien, & Haitone Arménien ont tenu pour venir à Cathaie ou dans la Chine

@

p.117 Comme il n'y a personne de tous les anciens auteurs qui ont parlé des royaumes de l'Orient, qui ait traité si amplement de ces matières, ni qui ait si parfaitement donné la description de tous ces États, & de ces empires, que Marc Paul Vénitien, il m'a semblé à propos de mettre ici comme dans son lieu propre, la route qu'il a marquée pour aller en Cathaie. Quoiqu'il y ait beaucoup de choses qui ont été ignorées jusques à présent de tous les géographes, tant à cause de la diversité des noms, que parce que les royaumes, les provinces, les villes, les montagnes, les fleuves, & les lacs, dont il parle, sont inconnus aux autres, & quoiqu'enfin il mette la situation de certaines villes, qui ne sont pas dans la géographie du temps. Mais l'on peut dire à cela que cet auteur n'a pas marqué les longitudes, ni les latitudes des villes ; parce qu'il ignorait la science de la sphère, laquelle est pourtant nécessaire à tous ceux qui veulent faire la description de leurs voyages, & marquer l'assiette des lieux qu'ils ont vus : je ne m'arrête pas à tout cela, mais je m'attache à raconter son voyage, & la route qu'il a tenue en le faisant. Commençons donc.

En l'an 1269 lorsque Balduin régnait à Constantinople, deux illustres citoyens de Venise de l'honorable famille de Paulin, dont l'un s'appelait Mathieu, & l'autre Nicolas, ayant chargé un navire de diverses marchandises, allèrent droit à Constantinople, où après avoir fait quelque séjour pour reprendre de nouvelles forces, & passant par le pont Euxin, ils s'en vinrent aborder à un port d'Arménie qu'on appelle Soldadia, où les vents les conduisirent heureusement ; de vous dire maintenant quel est ce port de Soldadia, c'est ce que nous ne saurions faire. Pour moi je crois que ce soit celui-là de Trapezonte, puisque je ne sais pas que les Arméniens en aient d'autre sur la mer Euxine ; & il

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

n'est pas possible aussi de savoir quel est ce royaume de Barizæ dont il parle. De là ils partirent pour aller à la ville de Bocharam, qui est située sur le fleuve Oxium dans le royaume d'Usbek, où ils arrivèrent après avoir souffert beaucoup de peines, & d'incommodités. Ils ne furent pas sitôt entrés dans la ville, qu'ils apprirent que le roi de Bartzæ était en guerre avec celui des Tartares, ce qui les affligea beaucoup, ne sachant pas quel chemin ils devaient prendre pour s'en revenir dans leur pays ; c'est pourquoi, ils se résolurent de demeurer trois ans dans ce lieu, jusques à ce que la guerre serait finie ; cependant ils tâchèrent d'apprendre parfaitement la langue tartarique pour profiter du temps, & pour s'en servir dans l'occasion, comme il arriva : car ayant fait rencontre de l'ambassadeur nommé Bacharam, que le roi Allau envoyait à l'empereur des Tartares, ils lui agréèrent si fort, que bien loin de leur faire de mal, il les prit en affection & leur promit de les présenter au Grand cham en qualité de ses amis, s'ils voulaient le suivre : des offres si belles, & une occasion de cette nature leur parut si avantageuse, qu'ils l'acceptèrent très agréablement, & suivirent ce même ambassadeur jusques à la cour de l'empereur, où il les présenta au Grand cham, comme il leur avait promis : ce ^{p.118} qui fut un grand avantage pour eux : car ce prince n'eut pas plus tôt vu ces deux hommes qu'il admira d'abord leur bon naturel, & prit résolution, connaissant leur bel esprit, de leur demander de quelle façon se gouvernaient les États de l'Europe, tant en général qu'en particulier. Il voulut savoir encore ce qu'on croyait du pape, & quel était son pouvoir, & sa façon de gouverner. Il demanda le même de l'empereur, & voulut enfin s'instruire de toutes les coutumes que l'on observait tant pendant la paix que pendant la guerre ; à quoi ils répondirent si sagement, que le Grand cham, après avoir pris conseil de ses satrapes, ordonna qu'on disposerait une célèbre ambassade pour envoyer au souverain pontife ; de sorte que la chose ayant été résolue par le Conseil, ce grand empereur choisit pour ses ambassadeurs, ces deux illustres Poliniens de Venise, dont le mérite & la fidélité étaient déjà assez connus de ce monarque, & leur donna ses commissions & ses lettres, avec une table d'or, sur laquelle cent hommes des plus doctes, des plus savants, & des

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

plus illustres de ce grand empire avaient écrit leurs noms après celui du roi, protestant tous ensemble de vouloir toujours vivre & mourir sujets à la sainte Église romaine, dont ils croyaient la doctrine la plus parfaite, & la plus véritable de toutes celles qui sont au monde ; c'est pourquoi ces ambassadeurs furent envoyés de la part de tout l'État pour donner des témoignages de la soumission. Ces hommes ayant donc reçu leur commission, ils se mirent d'abord en chemin pour satisfaire à l'inclination de l'empereur & de la cour ; voilà pourquoi on leur donna la table d'or : afin d'obliger tous les sujets de cet État non seulement de les laisser passer sans les inquiéter, ni leur demander aucun impôt, mais encore, afin de les faire recevoir partout avec amour & avec respect, ainsi qu'il était commandé par les patentes écrites sur la même table d'or. S'étant donc mis en chemin avec toutes ces précautions, ils arrivèrent enfin, après quelques mois de temps, à Balzram, qui est un port d'Arménie (je ne sais pas pourtant s'il est situé sur la mer Caspienne, ou sur le pont Euxin) ; il est néanmoins plus croyable que ce doit être le port de Trapezonte qui est sur un coin du pont Euxin ; après quoi sortant de ce port, ils arrivèrent dans quelques mois à celui d'Ancone en l'an 1272, ce qu'ils n'auraient pas pu faire dans si peu de temps par la mer Caspienne, à cause de la vaste étendue qu'il faut traverser.

Étant enfin de retour à Ancone d'où ils étaient partis, ils apprirent la nouvelle de la mort du pape Clément IV, & qu'on n'avait pas encore mis personne à la place, ce qui leur donna un grand déplaisir ; cependant ils délibérèrent d'aller faire un tour à leur pays, en attendant l'élection d'un nouveau pontife : mais lorsqu'ils furent arrivés, Nicolas qui avait laissé sa femme enceinte à son départ, trouva qu'elle était décédée, ayant mis au monde un fils nommé Marc âgé de 15 ans, lequel accompagnant son père dans les plus éloignées régions de Asie, a écrit l'histoire géographique de ce pays. Ces deux personnes ayant donc appris qu'il y avait un nouveau pontife nommé Grégoire X, lequel fut élu par un commun consentement de tous les cardinaux, sous l'empereur Rodolphe, ils revinrent à Ancone, & de là à Rome, pour présenter au pape les lettres & les présents que lui envoyait le Grand

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

cham, de quoi ce pontife fut tout surpris & ravi d'aise, voyant une chose si peu attendue, & une occasion si favorable pour publier l'Évangile, & pour augmenter par ce moyen le nombre de fidèles, ^{p.119} & de ses enfants ; c'est pourquoi il envoya des lettres au Grand cham, dans lesquelles était contenu en abrégé tout ce qui appartient à la religion catholique, & qui étaient les plus propres & les plus nécessaires à un grand roi, pour l'instruire de ce qu'il désirait de savoir ; faisant accompagner ces deux envoyés, de deux religieux de saint Dominique, illustres en science, & en piété, qu'on nommait Guillaume Tripoliteain & Nicolas qui n'a point de surnom. Nos ambassadeurs ne se furent pas sitôt acquits de leur devoir, selon l'ordre du Grand cham, & reçu les ordres du pape, qu'ils se mirent en chemin pour aller en Orient, accompagnés de ces deux bons religieux, & de plusieurs autres personnes de mérite. Et firent si bien qu'après un long chemin tant par mer que par terre, ils entrèrent dans l'Arménie qu'ils trouvèrent en armes, parce que le roi de ce pays était en guerre avec le grand Soldam de Babylone, ce qui donna de l'appréhension à ces Pères, & les obligea de discontinuer leur chemin pour s'en revenir dans l'Arménie. Cependant Nicolas, avec son fils Paul Marc, ayant banni toute sorte de crainte de leur esprit, & animés de l'espérance d'être bien reçus du Grand cham à cause des lettres qu'ils lui portaient, & pour s'être heureusement acquittés de sa commission, se mirent en chemin, & arrivèrent enfin à la ville de Clemenisu, par des chemins inconnus, après avoir souffert mille incommodités, & mille périls. Le Grand cham qu'on appelle Cublaus en langue tartarique, ayant appris leur arrivée dans ce lieu, leur envoya au devant des messagers avec ordre de leur rendre toute sorte d'honneur & de respect, de leur fournir toutes les choses nécessaires dont ils auraient besoin, & d'être de retour dans l'espace de 40 jours, ce qui fut fait selon l'ordre du roi. De sorte qu'étant arrivés, ils s'en allèrent trouver l'empereur pour lui rendre leurs respects, & pour lui mettre en main les lettres que le pape lui envoyait, avec une fiole remplie de l'huile de la lampe qui est au sépulcre de Jesus Christ, ainsi que Cublaus leur avait ordonné. Ce grand prince après avoir autant admiré le bon naturel de Marc, que

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

celui de Nicolas son père, les prit tous deux également en affection, les mit au nombre de ses domestiques pour témoigner l'estime qu'il en faisait, qui était une grande marque d'honneur, & comme ce prince n'ignorait pas leur vertu ni leur mérite, leur jugement & l'adresse dont ils étaient doués, ni l'intelligence des langues qu'ils possédaient dans la perfection, il se servit d'eux pour traiter des affaires très importantes, & les envoya pour cet effet plusieurs fois en ambassade dans les provinces & les royaumes étrangers pour le bien de son État ; mais comme ce jeune homme connaissait que l'inclination de l'empereur était portée à savoir toutes les choses rares, & curieuses, comme aussi les diverses lois & les coutumes des pays, il prenait à attache de les remarquer durant ces ambassades, afin de les écrire, & de les faire voir au Grand cham, ce qui lui acquit si bien les bonnes grâces de ce prince, qu'après avoir demeuré 17 ans à son service, désireux de revenir voir son pays, il eut toutes les peines du monde d'avoir son congé ; l'ayant néanmoins obtenu par importunité, il se mit incontinent en chemin pour s'en retourner, & fit si bien qu'après avoir fait tant de voyages par mer & par terre, dans toutes les régions orientales ; après avoir évité tant de périls & de dangers, par un secours du Ciel tout à fait particulier, & après tant d'emplois très honorables, ils arrivèrent enfin à Venise en l'an 1295. Voilà à peu près l'histoire de leur vie, & il ne reste plus rien à dire maintenant, si ^{p.120} ce n'est d'écrire un peu au long le chemin qu'ils ont tenu pour aller à Cathaie, qui est marqué fort confusément chez les géographes.

Le chemin de Marc Paul Vénitien

Après avoir parcouru la mer Méditerranée, la Natolie, l'Arménie & la Perse, il s'en vint dans le pays de Balaschia, que nous croyons être Corasine, qui est entre la Perse & le royaume de Mogule ; partant de ce lieu, il prit son chemin vers le midi, entre le Nord & l'Orient, qu'on appelle Nord-Est, & passant par les déserts, & par le haut mont de Belor, dont nous avons déjà fait la description, il parvint dans le royaume de Cassar, que l'on appelle aujourd'hui Cassar [c.a. : ?], lequel était habité pour lors en partie par les chrétiens, les

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

nestoriens, & en partie par les mahométans qui étaient tributaires au Grand cham. De là prenant sa route vers le septentrion, il s'en alla à Samarcande qui est la ville royale du grand Tamerlan, située dans le royaume de Carcham, qu'on appelle à présent Jarcha ; de là passant par le désert de Lop, il vit les villes de Pem, & de Ciareium, & fut ensuite dans les provinces de Camul & de Tarphan, qui étaient pour lors sujettes à l'empire de Tanguth, & qui maintenant sont sous la domination de l'empire d'Usbeck. Ceci est tout à fait conforme à ce que nous avons dit du chemin de Benoît Goës ; partant ensuite de ce lieu, il ne poursuivit pas le chemin le plus court qu'il avait commencé pour aller à Cathaie, mais tirant du côté du nord, il s'en vint rendre à Campition, qui est la ville principale du royaume de Tanguth ; d'où étant parti bientôt après son arrivée, il entra dans le désert où il faut passer pour aller à Cathaie. Ayant quitté cette route, & repris celle du côté du Septentrion, il traversa beaucoup de provinces & de royaumes de la Tartarie Orientale, où il trouva grand nombre de chrétiens. Enfin il se vint rendre à Cambalu, qui est la ville où le Grand cham tient son trône, dont nous avons déjà dit quelque chose de son origine & de sa grandeur. Je m'étonne fort que Marc Paul Vénitien n'ait pas fait aucune mention des murailles de la Chine, où il fallait qu'il passât nécessairement pour y aller ; il est vrai que peut-être après avoir parcouru tout l'océan Oriental, sur lequel il dit avoir été, & passant par les royaumes du Nord, il entra dans Cathaie, ou la Chine, par le golfe Coreanum. Quoiqu'il en soit, toutes les autres choses qu'il a racontées de la Chine lui conviennent très bien, particulièrement lorsqu'il traite de la grandeur des villes, & de leur magnificence, de l'affluence des peuples, comme aussi du grand nombre des marchands, de la grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, de la multitude des fleuves, & des torrents, & de l'admirable structure des ponts ; car on ne voit point toutes ces choses dans aucun autre royaume comme dans celui de la Chine, ce qui est encore très conforme aux noms des villes, & des coutumes de ce pays, ainsi que je l'ai fait voir amplement ci dessus.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Haython Arménien moine de Prémontré, natif du sang royal, après avoir parcouru tout l'Orient, & s'être transporté dans tous ces lieux, en l'an 1307, pour le sujet que je dirai, confirme à foi de religieux, & comme témoin oculaire, tout ce que Paul Vénitien avait amplement raconté du royaume de Cathaie : voici comment il parle de ce royaume dans le premier chapitre de son histoire.

« Le royaume de Cathaie est un des plus grands qu'on puisse trouver dans le monde, il est rempli de peuples, & de richesses, sa ^{p.121} situation est sur le rivage de l'océan ; les personnes qui l'habitent sont douées d'un esprit subtil ; c'est pourquoi ils sont tous fins & trompeurs, & surpassent toutes les autres nations en matière de science, ce qui les rend si glorieux & si vains qu'ils n'ont point de honte de dire qu'eux seuls regardent avec deux yeux, au lieu que les autres ne voient que par un. Ils n'ont point de barbe, & leurs yeux sont extraordinairement petits. De plus l'on nous assure que c'est un commun dire parmi eux, que ce royaume est au commencement de la Terre ; parce qu'il est le plus avancé vers l'Orient, lequel fait une de ses bornes d'un côté, & où il n'y a point d'autre nation qui l'habite que celle-ci, selon le rapport qu'on nous en a fait. Le royaume de Tarse le limite vers l'occident, le désert de Belgian vers le septentrion, & une infinité de petites îles sont les bornes vers le midi. Voilà comme quoi il fait la description de Cathaie, ou de la Chine, laquelle ne diffère en rien de ce que les autres écrivains ont dit de sa situation, des mœurs des habitants, & des nations de ce grand empire.

@

CHAPITRE VII

De l'introduction de la foi chrétienne dans les dits royaumes de Tartarie & de Cathaie

@

... p.124 La foi de Jesus Christ a été donc premièrement établie dans ces royaumes [pays de l'Arménie, de la Géorgie, & des autres régions qui sont dans ce climat] par les apôtres saint Thomas, saint Barthélémy, & saint Philippe, & elle a été portée ensuite dans tous les États de l'Orient par les successeurs des mêmes apôtres, & par d'autres saints personnages, qui éclairés & inspirés du saint Esprit, l'ont encore cultivée au grand profit des âmes, jusques à ce que manque d'ouvriers évangéliques, & par la dissolution de ces peuples, ils commencèrent à dégénérer du premier zèle qui les animait à la foi de Jesus Christ, & que l'an de salut 400, les damnables sectes d'Arrius, de Nestorius, de Dioscore, & des autres hérétiques, surtout celle de Nestorius, poussées par les suggestions de Satan, donnèrent un si cruel assaut à l'Église catholique, qu'elles pervertirent entièrement la Cholchide, l'Arménie, la Perse, le Turkestan, & les autres royaumes de la Tartarie Asiatique, lesquels sont si infectés (selon le rapport de Marc Paul, & d'Haytone) qu'il n'y a pas un lieu qui ne soit misérablement imbu de leurs erreurs. Le démon suscita en l'an 632 un infâme Mahomet pour achever de perdre ces régions par la détestable semence de sa doctrine ; c'est pourquoi il s'unit à ces maudits hérésiarques, & fit tant que ces dogmes pernicieux inondèrent (comme des torrents impétueux) la plus grande partie du monde ; d'où vient que les fidèles, & surtout les ecclésiastiques étant bannis de leur propre pays, se réfugièrent dans les plus secrètes provinces de l'Asie, par un effet d'appréhension, & de crainte, ou par un pur désir de leur liberté, ou bien afin de pouvoir satisfaire au zèle qui les portait à procurer la gloire de Dieu en conservant les fidèles, & convertissant les gentils ; c'est pour ce sujet dis-je, qu'ils allèrent dans toutes les régions les plus éloignées, & dans

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

les plus intérieures parties de la Chine, où ils firent de grands progrès pour le salut des âmes, comme nous l'enseigne le monument dont nous avons déjà parlé. Mais comme il n'y a rien dans le monde qui ne soit sujet au changement, aussi est-ce la raison pourquoi la foi qui avait été introduite dans ces provinces éloignées en a été bannie, & que ces peuples se sont adonnés tantôt à l'hérésie des nestoriens, tantôt à la ridicule secte des mahométans, & enfin à toute sorte d'idolâtries tant à cause du défaut des personnes apostoliques qui en devaient avoir soin, qu'à raison du libertinage & du refroidissement des peuples, & de la passion immodérée que chacun a de faire ce qu'il lui plaît. Mais quoique la véritable foi de Jesus Christ ait souvent été altérée, & même quelquefois presque tout à fait perdue, elle a néanmoins toujours persévéré dans la Tartarie Orientale, parmi toutes ces vicissitudes l'espace de 1253 ainsi que donne à connaître Hayton, qui était sorti du sang royal des princes d'Arménie, lequel écrit que son frère

« Hayton roi d'Arménie, ne pouvant plus souffrir l'injustice des Turcs qui pillaient & ravageaient son royaume, poussé par une inspiration du Ciel, s'en alla lui même trouver le Grand cham de Tartarie (que Marc Paul Vénitien appelle Cublai, à cause de Cingiscan qui était le premier roi des Tartares, lequel régnait en Cathaie & en Tartarie) afin de faire premièrement alliance avec les Sarrasins, & s'acquérir en second lieu la ^{p.125} bienveillance & la faveur d'un si grand prince, qui par son autorité, pouvait procurer la paix à tous les royaumes chrétiens, & pour cet effet étant parti pour Amalech, ou Cambalu, qui est la ville où le Grand cham tient sa cour, il y arriva enfin après s'être souvent écarté, & après avoir encouru mille dangers. Le Grand cham n'eût pas sitôt appris sa venue, qu'il en reçut une joie extraordinaire, & pour la lui faire paraître avec plus d'évidence, il lui donna à sa première entrevue de si grandes marques de civilité, qu'il ne pouvait pas douter de sa bienveillance ; après cela il le combla de très riches présents, & commanda à tous ses satrapes d'en faire le même. Enfin après

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

que le roi Hayton eut pris quelques jours de repos, pour réparer les forces qu'un si long & si pénible chemin lui avait ôté, il se présente devant l'empereur pour lui exposer le sujet de son voyage, lequel ayant entendu toutes ces raisons, touche d'un sentiment de compassion de voir un roi entreprendre une si longue course, parmi tant de peines & de périls, & animé d'un désir de générosité, & de dévotion tout ensemble d'établir la paix dans l'état d'un roi injustement attaqué, de donner le repos à des peuples, & de maintenir la religion chrétienne, pour laquelle le roi d'Arménie demandait particulièrement sa protection, il lui accorda toutes ses demandes, par un effet de sa générosité, de sa bonté, & de son zèle ; de sorte que le roi Hayton ayant obtenu de la civilité de ce monarque des promesses si avantageuses, il réduisit à sept articles tout ce qu'il désirait de lui.

Le premier était, que le Grand cham embrasserait la foi de Jesus Christ. Le second que l'on jurerait une alliance perpétuelle entre les chrétiens & les Tartares. Troisièmement que dans tous les royaumes que les Tartares avaient soumis à leur empire, les chrétiens seraient libres, & exempts de persécution, & que les laïques aussi bien que les ecclésiastiques jouiraient de leurs immunités. Quatrièmement, qu'il retirerait par la force de ses armes le sépulcre de Jesus Christ de dessous la tyrannie du Turc, & la Terre sainte de l'usurpation des Sarrasins pour la rendre aux chrétiens. Cinquièmement qu'il joindrait ses forces avec les siennes pour de détruire le puissant Baldachi Caliphum. Sixièmement qu'il lui donnerait un ordre duquel étant pourvu, il lui fût permis d'implorer le secours de tous les Tartares, particulièrement les plus proches de l'Arménie, lesquels après le temps dont on aura convenu, seront obligés de le lui donner. Et en dernier lieu, que tous les privilèges & juridictions de son royaume d'Arménie, que les Sarrasins avaient usurpé, & que des rois

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

tartares, qui le lui avaient enlevé, lesquels lui étaient tributaires, lui seraient tous restitués.

Après que le Grand cham eut entendu toutes ces demandes, il fit assembler le Conseil de toutes les personnes les plus considérables de sa cour, en suite de quoi il répondit au roi en ces termes devant toute l'assemblée :

« Puisque le roi d'Arménie est venu de si loin dans notre empire, non pas par contrainte, mais de sa propre & libre volonté, je crois que c'est un effet de générosité & de la majesté d'un empereur d'accorder les honnêtes demandes d'un si pieux roi, & de favoriser, par toute sorte de moyens, les bonnes intentions d'un prince, qui ne recherche notre faveur & notre appui, que pour les intérêts de Dieu, plutôt que pour son repos. Oui, généreux & très dévot prince, nous acceptons toutes vos prières, & nous tâcherons de les effectuer avec l'aide de Dieu. Car premièrement, moi qui suis empereur des Tartares, je me ferai baptiser, j'embrasserai la foi que ^{p.126} gardent à présent les chrétiens, & je ferai mon possible de la persuader à tous mes sujets, afin qu'ils suivent mon exemple ; ce n'est pas pourtant que je veuille faire violence à personne pour la faire recevoir, mais je veux que chacun soit libre. Quant à ce qui est de la seconde, nous ordonnons que l'on fasse une si bonne alliance entre les chrétiens & mes sujets, qu'elle entretienne une paix éternelle. Nous voulons encore que tous les fidèles, & leurs églises, comme aussi toutes les personnes tant ecclésiastiques que laïques qui sont sujettes à notre empire, jouissent d'une parfaite liberté, & qu'il ne soit permis à personne de les inquiéter en quelle manière que ce soit ; pour ce qui est de la Terre sainte, nous disons que pour le respect que nous portons à Jesus Christ, nous même y irions en propre personne n'étaient les grands affaires que nous avons dans notre empire ; c'est pourquoi, nous donnons ordre à notre frère Haolone, de mettre cet affaire en exécution, & qu'il ait soin de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

retirer Hyerusalem & toute la Terre sainte des mains des païens pour la rendre aux fidèles. Pour ce qui regarde Caliphum de Baldoch, nous enverrons un ordre exprès à Baydo notre capitaine, afin qu'il assujettisse tous les royaumes & les provinces que le Turc a usurpées, & qu'il détruise Caliphur notre capital ennemi. Quant à ce qui est du privilège que demande le roi d'Arménie de pouvoir appeler les Tartares à son aide, nous voulons qu'il soit fait selon sa volonté, & prétendons que ceci soit exécuté aussi fidèlement, & aussi ponctuellement que nous l'accordons. Et enfin pour ce qui est des terres qu'il dit lui avoir été usurpées par les Sarrasins, & ensuite par les Tartares sur les Sarrasins, desquelles il demande la restitution, nous les lui accordons librement, & généreusement, & voulons que notre frère Haolone rende toutes ces terres sans retardement : au reste nous voulons & ordonnons que celles que nous avons acquises lui soient gratuitement rendues, pour l'augmentation & le renfort de son royaume.

Voilà de la façon qu'en écrit Hayton qui était frère du roi d'Arménie, & qui accompagna son frère durant tout son voyage chez le Grand cham jusques dans l'extrémité de la Tartarie, lequel raconte que tout ce que le roi son frère avait demandé à cet empereur lui fut accordé avec une sincérité & une foi tout à fait admirable : car, selon le rapport de cet historien au chapitre 24 de son livre, le roi accomplit incontinent le premier point de sa requête, qui était de se faire chrétien, se faisant baptiser avec tous ceux de sa maison, & tous les plus grands de sa cour, par un évêque chancelier d'Arménie après avoir été suffisamment instruit en la foi catholique, Le roi d'Arménie fort joyeux d'avoir obtenu l'accomplissement de tous ses désirs, s'en revint accompagné d'Haolone, lequel lui fit bientôt restituer son royaume, outre cela il s'empara sans résistance de toute la Perse qu'il trouva pour lors dépourvue de roi, & après avoir emporté Baldach par assaut, il prit Caliphe, & fit piller cette ville qu'il trouva remplie de trésors & de grandes richesses. En suite de cela Caliphum qui était le chef de la secte de Mahomet, & qui se laissait gouverner à la passion déréglée

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

d'une avarice insatiable, ayant assemblé un grand nombre de richesses pour mettre un armée sur pied, fut enfermé dans une tour avec tous ces trésors, afin de le faire vivre de ce qu'il aimait si passionnément ; mais comme ces morceaux étaient de trop dure digestion pour le nourrir, il perdit bientôt la vie à faute d'autre nourriture. Voici le langage que lui tint ce capitaine avant mourir :

— Si tu n'eusses pas gardé ces trésors ^{p.127} avec tant d'avarice, tu n'aurais perdu ni la liberté, ni la vie, mais maintenant puisque tu ne l'as pas voulu faire, jouis de ton trésor, & bois, & manges-en tant que tu voudras & que tu pourras, puisque tu l'as tant aimé.

Voilà la fin de ce misérable homme que tout son argent ni toutes ses offres ne purent pas empêcher de perdre la vie par la violence d'une faim extrême.

En suite de cette conquête, ce cœur martial tourna la pointe de ses armes du côté de la Turquie, & après 9 jours de siège qu'il demeura devant Halep, qui est une grande ville, fort peuplée, & très forte, il la soumit à son obéissance. Il n'eut pas plus de peine de s'assujettir la célèbre ville de Damas, quoiqu'elle ne cédât en rien à la force de la précédente, & la donna après au pillage. Enfin poursuivant toujours son dessein, il conquiert dans peu temps toute la Terre sainte, jusques dans les déserts d'Égypte, & dans tous les royaumes qu'il avait subjugués son principal soin était de faire revenir tous les chrétiens qu'il trouvait exilés de leurs pays, de redonner la liberté à ceux à qui on l'avait ôtée, & de faire rendre, & rétablir toutes les églises dont ils avaient été privés aux frais & dépens de ceux qui les leur avaient détruites. Mais si ce grand capitaine mérite quelque gloire à raison du zèle qu'il a fait paraître pour la chrétienté, sa femme Doucascaron (qu'on dit être descendue de la race d'un de ces trois rois qui vinrent adorer Jesus Christ dans l'étable de Bethléem) y doit bien avoir quelque part ; puisque c'est elle qui le sollicitait continuellement de faire toute ces belles & saintes actions par une zèle qu'elle avait pour la religion catholique, dans laquelle elle avait été instruite & par une aversion qu'elle avait pour la pernicieuse secte de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Mahomet, à qui elle voulait ôter la Terre sainte, & le sépulcre de Jesus Christ pour le redonner aux chrétiens, ainsi qu'il arriva après : car non seulement la Palatine, la Tartarie cistériure, comme aussi tous les royaumes de l'Arménie, de Colchide, de Turcie, de Babilone, de Syrie, reçurent les lumières de la foi par le zèle d'Haolone, & pouvaient faire librement & sans crainte l'exercice de la religion catholique, & les infidèles se convertir à la foi de Jesus Christ, mais il arriva que aussi tous ceux de la Tartarie majeure & des pays qui sont aux extrémités du royaume de Cathaie embrassèrent la foi de Jesus Christ.

Saint Antonin au tome 3, tit. c. 8, § 5, 21, confirme tout cela ; mais pour ce qui est de celui que nous avons appelé Haolone, il le nomme Ercaltay prince & frère de Cublai le Grand cham, lequel après avoir été baptisé depuis quelque temps, à cause de l'ardent zèle qu'il avait pour la religion catholique, fut envoyé par l'empereur (ainsi qu'il a été dit) pour détruire la maudite secte de Mahomet, & recouvrer la Terre sainte, où il fit des actions d'une éternelle mémoire. L'on trouve dans saint Antonin au même lieu susallégué une lettre écrite de sa part à saint Louis roi de France, qui était en Cypre, lequel faisait la guerre aux mahométans d'un autre côté, par laquelle il l'exhorte de joindre ses forces avec les siennes pour détruire les Sarrasins ; & d'autant que cette chose est digne de remarque, j'ai voulu insérer ici une copie des mêmes lettres que Ercaltai prince de Tartarie lui envoya, lesquelles ont été translattées en latin de mot à mot, & dont voici l'excation ¹.

« Ercaltay, par la puissance du très haut, général d'armée du Grand cham roi de Tartarie, écrit au grand roi des Français, généreux conquérant de beaucoup de provinces par la seule valeur de son épée, défenseur de la chrétienté & de la religion apostolique, & le fils de la loi évangélique, ^{p.128} auquel Dieu veuille augmenter le pouvoir, lui conserver toujours son royaume, & accomplir tous ses désirs dans la loi & dans le monde, maintenant, & à jamais par sa divine puissance conductrice des mortels, de tous les prophètes, & les apôtres,

¹ [?]

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ainsi soit-il. Cent mille saluts & bénédictions, lesquelles je souhaite lui être abondantes & profitables, & que Dieu me fasse la grâce de voir ce généreux & pieux prince qui les recevra. Le très haut Créateur m'accorde la faveur que nous nous puissions unir en charité, & que nous ne fassions désormais qu'un même pour l'avancement de sa gloire.

Après tout ces saluts, il pourra connaître par ces lettres que nous n'avons point d'autre intention, que de procurer l'honneur de Dieu, & le bien des chrétiens, en les défendant des persécutions de leurs ennemis ; c'est pourquoi je supplie sa divine bonté qu'elle fasse triompher l'armée des chrétiens de leurs adversaires qui méprisent la Croix. Pour ce qui regarde la personne de sa majesté, je prie le roi tout puissant qui gouverne le Ciel & la Terre, qu'il élève toujours sa dignité & son mérite en la présence de Cyochaim.

Sa Majesté saura donc que nous sommes venus avec ordre de mettre tous les chrétiens en liberté, de les exempter de toute sorte d'impôts, de tailles, de subsides, des gabelles, & des tyrannies, de les faire honorer & révéler partout, pour empêcher que personne ne leur ravisse leurs biens, pour leur faire rendre celui qu'ils avaient perdu, les églises qu'on leur avait ravies, leur faire rebâtir celles qui auront été rompues aux dépens de ceux qui leur ont causé ce tort ; afin qu'ils puissent faire sonner publiquement les cloches, sans qu'il soit permis à personne de leur contredire, ni de les empêcher & pour faire en sorte qu'ils puissent faire leurs prières sans crainte ni danger, pour la prospérité de notre État.

Nous vous envoyons ces lettres par notre vénérable & fidèle Sabaldi, (il parle ici de David) & par Marc, afin qu'ils vous annoncent ces bonnes nouvelles ; ils vous raconteront aussi de vive voix ce que nous faisons dans ces royaumes, en faveur de la religion catholique ; je prie Sa Majesté d'y ajouter foi, & aux paroles de ces envoyés, cependant je conjure le tout puissant

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

de vouloir augmenter son royaume. Sa Majesté saura aussi que sa magnificence tartarique nous a commandé de ne faire aucune différence entre le Grec, le Latin, l'Arménien, le nestorien, & le jacobéen, mais de protéger également tous ceux qui adorent la Croix, lesquels nous sont tous en même estime ; c'est pourquoi nous demandons à Sa Majesté très chrétienne, qu'elle soit égale pour tous, & qu'elle exerce sa pitié envers tous ceux qui portent la qualité de chrétiens, & prie Dieu que cette bonne volonté lui continue tout le temps de sa vie.

Voilà ce que contient la lettre qu'Ercaltai prince de Tartarie, & général de l'armée du Grand cham son frère, envoya à saint Louis roi de France, qui était pour lors dans l'île de Cypre, ce qui semble être très conforme à d'autres lettres qui furent présentées à ce même roi par celui de Cypre, & du comte de Joppen, dont la copie fut envoyée avec celle des lettres d'Ercaltai au pape Innocent IV par le vénérable ambassadeur. Toutes ces choses sont tirées de saint Antonin.

Saint Louis fit réponse à Ercaltay, & lui envoya comme aussi au Grand cham, deux habiles orateurs de l'ordre de saint Dominique avec des précieux dons, parmi lesquels il y en avait un qu'on appelait vulgairement Baldachinum, que le Grand cham désirait particulièrement avoir. L'ouvrage en était parfaitement beau, & très précieux, travaillé à la phrygienne, dans lequel on voyait toute la vie de Jesus Christ admirablement bien représentée. Comme aussi une relique du bois de la sainte Croix. Que si quelqu'un désire de savoir ces choses tout au long, qu'il prenne la peine de lire saint Antonin, au lieu susallégué, ou bien Vincent Belluo, dans son livre intitulé *In suo speculo*. Toutes ces choses arrivèrent en l'an 1256, lesquelles ont un grand rapport avec celles de p.129 Paul Vénitien, & d'Hayton, dont nous avons parlé depuis peu : saint Antonin même assure dans le même endroit, qu'il y eut des Tartares qui vinrent à Lyon pour assister au Concile que le pape Innocent IV y fit assembler. Bien davantage, Vadingue raconte dans la vie du bienheureux Odoric de l'ordre de saint François, qui avait parcouru tout ce pays pour le salut des âmes, & la gloire de Jesus Christ, qu'en l'an

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

1300, plusieurs religieux de cet ordre sacré furent envoyés au Grand cham, dans la Cathaie majeure, & en Tartarie, où ils convertirent à la foi de Jesus Christ un grand nombre de personnes dans les villes de Cambalu, & de Nachim, qu'on appelle cité du Ciel, comme aussi dans le royaume de Thebeth où ils ne firent pas peu de fruit, ainsi que l'assurent les RR. PP. Bolandus, & Hæschenius dans ce bel ouvrage qu'ils ont fait de la vie des saints, avec des doctes commentaires, auxquels je renvoie le lecteur, dans le tome I, le 15 de janvier.

Ces saints religieux qui ont été les premiers lesquels ont commencé à prêcher l'Évangile dans tout ce pays, aussi bien que dans les Indes, parcourant toute la Tartarie & le royaume de Cathaie ou de la Chine, y firent un tel fruit, qu'il est difficile de se persuader combien ils baptisèrent d'infidèles, & combien de millions d'âmes ils convertirent à la foi de Jesus Christ dans toutes ces vastes régions. Mais enfin, comme nous avons déjà dit plusieurs fois, soit que dans la suite du temps il n'y eut pas assez de ces personnes apostoliques pour avoir soin de la vigne du Seigneur, ni des pasteurs pour garder son troupeau, ou bien comme il y a quelque apparence, à cause du peu de dévotion des empereurs qui succédèrent à la couronne de cette monarchie, ou bien enfin par la continuelle fréquentation des hérétiques & des gentils, l'Église de Tartarie retourna dans sa première confusion, une partie embrassant l'hérésie des nestoriens, l'autre l'idolâtrie des gentils, & enfin chacun choisissant la divinité que sa fantaisie lui suggérait. Les Chaldéens qui en l'an 1300 entreprirent des commissions pour la Tartarie, afin d'y semer la zizanie des erreurs de nestoriens, apprirent aux Tartares l'usage des caractères chaldéens, qu'ils ignoraient tout à fait auparavant : c'est pourquoi ils s'en servent communément à présent. Si vous désirez savoir comment est-ce que les Tartares sont tombés dans l'aveuglement des mahométans, lisez Mathias Micheu, liv. I du livre intitulé *Sarmatia Asiatica*, ch. 5, & vous serez satisfait. Voilà enfin en abrégé quelles sont les révolutions & les changements de la foi catholique dans les royaumes de Tartarie, de la Chine, & de toutes les autres régions de l'Inde, desquelles j'ai voulu donner ici une brève connaissance au lecteur.

CHAPITRE VIII

La dernière introduction de la foi chrétienne dans la Chine

@

L'Église catholique avait déjà fleuri dans la Chine depuis l'an 636, que le monument fut bâti, & avait fait des grands progrès dans ce pays, lorsque l'ennemi du genre humain, se servant de la malice & de l'impiété des hommes aussi méchants que lui, renversa dans un moment tout ce qu'elle avait pu acquérir en plusieurs années. Il arriva dans ce ^{p.130} même temps tous les prédicateurs évangéliques furent emprisonnés, ou exilés, ou bien mis à mort par la haine mortelle que les bonzes leur portaient ; de sorte qu'il ne resta que les autres chrétiens qui vivaient de ce temps-là, lesquels persévérèrent dans la foi de Jesus Christ jusques à la mort : il est vrai que leurs successeurs n'en firent pas de même ; puisqu'ils se laissèrent aller aux sacrilèges coutumes des gentils, jusques en l'an 1256, auquel temps le Grand cham de Tartarie entrant dans le royaume de Cathaie ou de la Chine avec de nombreuses armées, ayant soumis en peu de temps tout le pays à son obéissance (comme il a été dit), il arriva qu'étant chrétien, de même qu'une grande partie de son armée (selon le témoignage de Paul Vénitien, & d'Hayton) la foi catholique commença à fleurir, & à revivre par tout ce royaume, jusques à ce que les habitants du pays ayant repoussé tous les Tartares qui s'y étaient habitués, & recouvert ensuite tout leur empire, ils contraignirent les chrétiens qui étaient non seulement Tartares de nation, mais encore ceux qui étaient Chinois de naissance, de se retirer & de s'enfuir en Tartarie, pour éviter la fureur & la persécution qui les menaçait, ou du moins, pour être mieux en liberté d'exercer leur religion dans un empire catholique ; de sorte que la Chine resta presque dépourvue de fidèles. Pour ce qui est de ceux qui ne voulurent pas abandonner le pays, ils furent si souvent obligés de dissimuler ce qu'ils étaient, qu'à la fin ils n'en gardèrent pas même les apparences, hormis quelques cérémonies

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

qui donnèrent occasion aux Chinois de les appeler adorateurs de la Croix. Nous en avons déjà assez parlé ci-dessus, c'est pourquoi revenons à notre sujet.

Enfin cet empire de Cathaie, étant retombé dans l'ancienne idolâtrie de ses pères, demeura dans cet aveuglement jusques en l'an 1542, que Dieu fit reluire dans leur pays un nouveau rayon de lumière de la vérité ; parce qu'après que saint François Xavier (qui avait été élu de Dieu pour être l'apôtre des Indes) eut parcouru toutes ces régions orientales qui étaient autrefois inconnues en Europe après y avoir arboré la foi de Jesus Christ, passa encore dans le Japon, qui était une île dont personne de ce pays n'avait peut-être jamais ouï parler, laquelle il assujettit à l'empire de notre divin Sauveur, & prit ensuite la résolution d'employer son zèle à la conversion du royaume de la Chine, n'ayant jamais rien désiré si ardemment que l'accomplissement des vœux qu'il faisait pour le salut de cet État ; mais la divine providence en disposa autrement ; d'autant que, lorsqu'il attendait à Sancian, qui est une île assez près de la Chine, la commodité d'entrer dans ce royaume, il fut atteint dans ce lieu d'une violente fièvre, laquelle (par un secret jugement de Dieu) le priva d'une vie qu'il avait toujours si saintement employée à son service ; si bien qu'enfin sa bienheureuse âme s'envola au Ciel toute chargée de palmes & de lauriers, qu'il avait mérités par tant de peines, de fatigues, & de travaux, pour y recevoir ceux de l'immortalité, qui ne flétrissent jamais, avec la couronne de la gloire qui était due à ses victoires. Mais quoique la mort ravissant la vie à ce saint apôtre, semblât mettre fin à toutes ses espérances, Dieu ne permit pas néanmoins que ses saints désirs fussent inutiles, puisque ce qu'il n'avait pas peu exécuter pendant sa vie, il le fit accomplir après sa mort, par le moyen de ses successeurs, en la façon qui suit. Alexandre Valignanus qui en l'an 1582 amena à Rome trois petits rois du Japon, instruits à la foi ^{p.131} chrétienne pour protester leurs soumissions, & leurs obéissances au pape Grégoire XIII, (ce Père dis-je) qui était venu de l'Europe, fut envoyé dans ce pays par le préfet général pour être Visiteur de toute l'Inde, lequel ayant parcouru tout ce qui était au deçà

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

du Gange, & faisant son possible pour traverser tout le pays qui est au delà, après qu'il fut arrivé au port d'Amascaense, il se résolut de passer au Japon ; mais comme le temps ne fut pas propre pour faire voile, il fut obligé de demeurer l'espace de dix mois dans le lieu de notre résidence dans Amascaense, où ayant parfaitement appris ce que c'était de la Chine, il sentit rallumer son ancien zèle qui s'était un peu refroidi, & s'instruisit si bien pendant ce peu de temps de toutes choses, qu'il résonnait admirablement bien de la grandeur de l'empire, de la noblesse de cette nation, de la profonde paix dont il jouissait depuis si longtemps, de la prudence des magistrats, & de la belle police qu'ils observaient dans leur gouvernement, auquel ils n'admettaient que les personnes consommées en science, en quoi il connut que le peuple de ce pays était très habile, & fort adonné à la connaissance des beaux arts, & il crut par conséquent, qu'ils souffriraient volontiers, que des personnes étrangères qui seraient illustres en science & en vertu y fissent leur demeure, particulièrement si ces personnes n'ignoraient pas la langue du pays.

C'est pourquoi il y a grand sujet de croire, & même d'espérer que les lois de l'Évangile plairont un jour à cette nation, & que sans doute, elle n'aura pas beaucoup de difficulté à les recevoir, puisqu'elles ne sont point contraires à celles de l'État, & que bien loin d'en troubler le repos, elles servent à le maintenir ; après quoi ce peuple chinois tenant à être éclairé des lumières de la foi, il méprisera l'idolâtrie des gentils pour s'adonner à l'exercice de toute sorte de bonnes œuvres, & les fera soupirer après les biens éternels, dans la ferme espérance qu'ils auront de les posséder après cette vie. Cela étant ainsi, on ordonna à quelques-uns qui étaient revenus des Indes, comme aux RR. PP. Michel Rogerius & Mathieu Riccius Italiens de nation, d'apprendre bientôt la langue chinoise, afin de pouvoir travailler à la conversion de ce peuple, ce qu'ils firent. Après quoi s'en étant retournés, ils entrèrent adroitement dans la ville de Canton, espérant d'y obtenir un lieu pour y faire leur résidence : mais leur dessein n'ayant pas pu réussir, ils furent contraints de revenir à Macao. On ne saurait dire combien de fâcheux accidents

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

arrivèrent dans le commencement de cet affaire, lesquels étaient si grands, que s'ils ne la mirent pas tout à fait dans le désespoir, ils la rendirent du moins fort difficile. Toutefois leur patience ayant surmonté tous ces obstacles, ils obtinrent enfin l'accomplissement de tous leurs désirs par le moyen du père Riccius, lequel par un coup de bonheur, fut le premier qui nous ouvrit la porte de l'empire chinois, au mérite duquel on doit donner la gloire de l'entrée de la loi évangélique dans ce pays, & de tous les progrès, comme aussi de tous les accroissements qu'elle y a fait depuis ce temps. Ce Père avait été autrefois disciple du père Christophe Clavius, qui l'avait très bien instruit en toute sorte de sciences & de curiosités. C'est pourquoi étant arrivé dans la Chine accompagné du père Rogerius, comme il était pourvu de mille raretés qu'il avait apportées de l'Europe, il entra dans le palais du vice-roi de Canton avec l'ambassadeur de Portugal, & se servit de cette occasion pour lui présenter les ^{p.132} raretés qu'il avait, lesquelles ravirent si fort les yeux de ce gouverneur ou vice-roi, qu'il protesta n'en avoir jamais vu de semblables dans toute la Chine ; si bien qu'il croyait déjà que c'était un homme venu du Ciel ; ce qui fut la cause, qu'il ne voulut pas leur permettre de s'en retourner, afin de les retenir auprès de lui, pour leur faire exercer les belles connaissances qu'ils avaient. Cependant il leur donna mille témoignages de bienveillance, à lui & à son compagnon, dans toute sorte de rencontres. Cependant la renommée des belles choses qu'ils savaient faire & de si rares, par rapport à ce pays, s'étant répandue généralement partout, attira la curiosité de toutes les personnes savantes & spirituelles, non seulement du royaume de Canton, mais aussi de tout l'empire, à les visiter ; & ceux qui ne pouvaient pas les voir ni entendre ce qu'ils disaient, demandaient qu'on les exposât en public, & que l'on enverrait pour cet effet des lettres par tout l'empire pour en avertir tous ceux qui les voudraient voir, avec leurs raretés. Enfin c'est une chose incroyable de voir que ce qu'on méprisait dans l'Europe était tellement estimé parmi eux, que cela passait pour des miracles & des prodiges. Parmi tant de belles curiosités qu'avaient les Pères, il y

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

avait un horologe qui était très beau, en ce que les roues étaient admirablement bien travaillées, & qui outre qu'il marquait tous les jours, le cours de la Lune, & du Soleil, il faisait encore connaître toute la différence des heures qu'il y a d'un pays à un autre. Il était couvert d'un crystal fait à triangles, qu'ils se persuadaient être une pierre précieuse d'une valeur inestimable, ou bien quelque petite partie du Ciel. Il leur montra encore des mappes mondes, ou cartes géographiques (dans lesquelles toute la Terre était contenue en abrégé), qui donnèrent de l'admiration & de l'étonnement à tous ceux qui les virent ; surtout en ce qu'ils croyaient qu'il n'y avait point d'autre empire, ni d'autres royaumes que le leur, & que cependant ils apprenaient par le moyen de ces cartes, qu'il y avait tant d'autres États, de provinces, & d'empires qui étaient tous remplis de peuples & de villes ; qu'il y avait une mer si vaste laquelle environnait toute la terre & que le monde était si grand ; comme aussi que l'Europe était située aux extrémités de l'Occident, & que la Chine au contraire était aux extrémités de la Terre du côté d'Orient. Mais la connaissance de cette curiosité ne laissa pas de leur donner néanmoins du déplaisir, de voir que leur empire, qu'ils croyaient être enchâssé au milieu de la Terre comme une pierre précieuse, & qu'ils disaient être unique, était pourtant confiné au bout du monde, qu'il n'occupait qu'une petite partie de la Terre, & qu'il ne semblait qu'un point au regard de tout l'univers, & même de la Tartarie. Le père Riccius, ayant donc reconnu leur déplaisir, de crainte que cela ne les offensât en leur faisant paraître leur empire si petit, fit une nouvelle carte universelle beaucoup plus grande que la première, la divisa en deux hémisphères, observant toutes les distances des lignes parallèles, & fit en sorte que la Chine se trouvât au milieu du monde, y marquant ensuite la figure de toutes les rivières, des lacs, des montagnes, des chemins, des villes & des villages, avec leurs noms en caractères chinois. Il serait difficile de pouvoir raconter combien cet ouvrage (qui fut fait avec beaucoup de travail, & de diligence) attira les yeux de tout les habitants, & fut bien reçu de tous ceux qui le virent, puisque même le premier qui était si grossier, & si mal poli,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

& dans lequel ils ne trouvaient ^{p.133} pas même marqué en leur langue la signification d'aucun lieu, était néanmoins tant estimé, à plus forte raison celui-ci qui favorisait encore leur inclination. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si la production de ce nouveau monde attira tant de gens dans la maison, que n'étant pas suffisante de les contenir, on fût contraint d'en faire tirer quantité de copies aux dépens du roi pour satisfaire leur curiosité, & rendre tout le monde participant d'un si grand bien, en les faisant distribuer par tout l'empire. La vue de ces cartes surprit si fort les esprits curieux, qu'ils croyaient que le père Mathieu Riccius fût un nouveau *Atlas* ressuscité depuis peu, ou descendu du Ciel, & qu'enfin c'était le plus savant & le plus habile qui fût au reste du monde. Les vice-rois de toutes ces provinces étant ravis de toutes ces rares curiosités, envoyaient chercher (tour à tour) ces Pères pour contempler leurs petites merveilles. C'est pourquoi considérant qu'ils avaient assez d'occupation à satisfaire la curiosité du peuple de Macao, & celle des gouverneurs, des princes, & des monarques, ils firent venir d'autres religieux doués d'une grande science & d'un rare esprit, afin de travailler à la pêche des âmes par le moyen des filets de l'Évangile, pendant que ces Pères s'attacheraient à captiver la bienveillance des personnes les plus considérables du royaume par le moyen de leurs beaux ouvrages, & de leur science, à quoi ils réussirent parfaitement ; en suite de quoi, il ne fut pas difficile d'introduire la religion catholique dans la Chine (qui était le principal lieu de leur mission), & qu'en entremêlant même dans leurs discours quelque paroles de notre religion pour leur en donner connaissance, nous ne pourrions pas manquer de faire quelque fruit ; mais particulièrement les autres qui seraient tout à fait occupés à cet emploi, & d'autant mieux que les Chinois qui avaient eu de tout temps des disputes assez relevées touchant la vérité & l'unité de Dieu, comme aussi sur la fausseté de l'idolâtrie, se voyant convaincus par de forts arguments touchant ces matières, ils croiraient aussi fort aisément la sainteté de l'Évangile & tous les mystères de la religion catholique, lorsqu'on leur en prouverait la possibilité par des bons

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

raisonnements, ainsi que l'expérience l'a fait voir après. Ce qui fut cause que plusieurs prirent la résolution de suivre toujours leurs sentiments, & d'observer inviolablement leur discipline ; du nombre desquels fût un homme de grande qualité, lequel ayant connu la vanité & la tromperie de sa religion, se fit baptiser avec un grand nombre d'autres personnes de toute sorte d'états & de conditions, lesquelles furent reçues dans la communion de la sainte Église. Parmi ces derniers convertis, il y eut aussi des préfets, des gouverneurs, qu'on appelle mandarins, & des grands colaos, qui après être venus par un effet de la divine providence à la connaissance du vrai Dieu, ils embrassèrent la religion chrétienne, avec tant d'ardeur, qu'à peine pouvaient-ils reposer, tant ils étaient transportés de zèle pour attirer d'autres personnes à la connaissance de Dieu, & de son fils Jesus Christ. D'où vient que l'on distribua un grand nombre de petits livres écrits en chinois, qui contenaient tous les fondements de la foi chrétienne & de la loi évangélique, lesquels firent un grand profit. Mais l'ennemi du genre humain ne pouvant pas souffrir qu'on lui ravît une proie si considérable, fit persécuter les fidèles par le moyen des bonzes & des sacrificateurs, lesquels voyant que cette nouvelle religion se multipliait si fort par tous les lieux de l'empire, mirent en lumière des livres contre ces Pères, & leurs ^{p.134} néophytes, qui soulevèrent un si grand orage contre eux, que les uns ayant été emprisonnés, les autres bannis, & les autres cruellement tourmentés, la crainte s'empara si fort de l'esprit des fidèles, que l'Église de Dieu fut sur le penchant de la ruine dans tout ce pays, & aurait été ruinée, si Dieu, par un effet de sa bonté, & par une grâce toute particulière, n'eut calmé cette tempête, par le moyen de l'invincible constance des Pères, & d'autres grands personnages qu'ils avaient convertis, comme aussi par la découverte qu'ils firent des calomnies de leurs adversaires, auxquels ils firent des répliques que leur innocence & la réputation de leur science & de leur crédit faisait recevoir partout ; de sorte que par ce moyen ils revinrent dans leur première liberté, l'expérience leur ayant souvent appris que les fruits les plus éclatants que l'on puisse produire pour la gloire de Dieu (quoiqu'ils aient un

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

grand protecteur), ne sont jamais pour cela plus exempts des persécutions, que le Soleil l'est des ombres, & des éclipses. Enfin l'orage de la persécution ayant un peu cessé, & les choses étant venues dans un état plus tranquille, la foi chrétienne fit de si grandes conquêtes, qu'elle fut dans peu de temps aussi exaltée qu'elle avait été abaissée par le passé, car non seulement elle s'étendit par tous les endroits de l'empire, mais encore elle entra dans les palais des princes, où par l'invincible force de sa vérité, elle assujettit un roi, une reine, & son fils à l'empire de Jesus Christ, par le moyen du père André Gossler d'Autriche, & à l'imitation de ce généreux & dévot empereur des Romains, on donna à cette reine le nom d'Hélène, lorsqu'on la baptisa, & au fils celui de Constantin. Le Premier ministre de cette cour qu'on appelait Pan Achille, ayant aussi été instruit à même temps des articles de la foi chrétienne, après avoir été baptisé, fut tellement zélé pour la gloire de Dieu & le salut du prochain, particulièrement des personnes de ce pays, qu'il écrivit des lettres au souverain pontife de Rome, & à notre Père général, pour les prier très instamment d'envoyer un grand nombre d'ouvriers dans la Chine pour travailler dans la vigne du Seigneur. Enfin leur obéissance était si grande envers le Saint-Siège, que ce qu'ils ne pouvaient pas faire eux-mêmes en propre personne, ils envoyaient le père Michel Boym pour prêter en leur place le serment de fidélité, & protester leur obéissance au pape, & pour recevoir par eux tout ce que Sa Sainteté leur voudrait ordonner : mais afin que le lecteur de cet ouvrage ait plus de connaissance du zèle & de la grande ferveur que ces personnes avaient pour la foi chrétienne, j'ai voulu mettre ici quelques lettres que la reine Hélène & le Premier ministre de son État envoyèrent au souverain pontife, qui gouvernait pour lors la chaire de saint Pierre, comme aussi les réponses du pape, lesquelles je rapporterai le plus fidèlement qu'il m'est possible.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

L'interprétation des lettres chinoises

de Pan Achille, chrétien, & chancelier de l'empire chinois,
laquelle fut faite par André Xavier & Michel Boym, de la Compagnie de Jesus,
dans le temps qu'ils demeuraient dans la cour de l'empereur de la Chine.

p.135 Pan Achille chrétien, par le commandement de l'empereur vice-roi de tout le grand & illustre empire chinois, commissaire des provinces de Quamtium, de Chiamsi, & de Fokien, pour les armées tant de mer que de terre, duc des gouverneurs de Quamsi, trésorier des revenus de l'empire, agent absolu en l'absence de l'empereur, & le seul qui pût décider en dernier ressort toute sorte d'affaires, premier préfet de la garde impériale, général de la cavalerie, grand chancelier, & le plus intime secrétaire de l'empereur, les genoux en terre, & le visage prosterné devant le trône du vicaire de Jesus Christ en terre, & le docteur universel de toute l'Église catholique, vrai Seigneur, & saint Père.

Moi Achille, garde de l'empereur par office, qui a le soin de ses armées, & qui suis le dépositaire & l'examineur de ses secrets, ayant longtemps vécu dans les ténèbres de l'erreur, & m'étant avili dans l'exercice infâme de l'idolâtrie, j'ai augmenté le nombre de mes péchés, vivant sans lumière, & sans ordre, dans la cour du Septentrion ; je tombai autrefois par l'ordre de la divine providence, entre les mains des Pères de la Compagnie de Jesus, qui m'ont conduit dans le véritable chemin, & m'ont éclairé des rayons de la foi, lorsque je vivais dans les ténèbres de l'idolâtrie ; & maintenant ayant effacé tous les crimes de ma vie passée par la réception du baptême, je commençai pour lors à connaître la sainte doctrine de l'Évangile, & son excellence cachée & inconnue aux infidèles, comme aussi son extrême profondeur, après m'être adonné à cet étude l'espace de 20 ans ou environ, y employant la nuit & le jour, après quoi je n'ai plus osé différer ma conversion, connaissant parfaitement la vérité ; & pour cet effet, j'ai été tellement assisté du Ciel, que l'excès de ses faveurs m'a mis hors des moyens de les pouvoir reconnaître ; j'ai souvent eu depuis ce temps-là la pensée & le désir d'aller moi-même voir Sa Sainteté, & de satisfaire mes yeux de la vue d'un si grand & d'un si saint homme ; mais le grand nombre de toute sorte d'affaires qu'il y a dans un grand État tel que celui-ci ne me permettent pas d'accomplir mes désirs (dont j'ai un sensible déplaisir), & tout ce que j'ai pu faire dans cette occasion, c'est d'obtenir par adresse, tandis que l'empire sera affligé de calamités,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

& que les affaires demeureront dans un si mauvais état, de me servir du père Michel Boym pour l'envoyer par mer en Occident ; afin de prier très humblement Votre Sainteté de vouloir présenter des sacrifices devant l'autel des apôtres saint Pierre & saint Paul, & de recommander à toute la sainte Église de lever les yeux & les mains au Ciel, afin que sa divine miséricorde veuille regarder cette maison impériale, pour la sortir des ténèbres de l'erreur où elle est ensevelie, qu'il ^{p.136} augmente & conserve toujours cet empire, qu'il nous fasse jouir du bien de la paix, qu'il conserve notre empereur qui est le 18^e successeur de cet État, descendu de père en fils de la race royale, & le 12^e neveu du premier empereur qui fonda cette monarchie, offres de grâce des vœux au Ciel, afin qu'il plaise à sa divine bonté de faire que ce prince & tous ses sujets adorent éternellement Jesus Christ, l'unique roi de la Terre, & du Ciel.

Voilà tout ce que nous désirons pour la béatitude temporelle de notre empire chinois. Votre sainteté saura comme quoi notre très sage, très juste, & très chrétienne reine & impératrice a reçu dans son baptême le glorieux & illustre nom d'Hélène, que la reine mère a reçu celui de Marie, que la jeune épouse de l'empereur s'appelle Anne, que le fils de l'empereur, prince, héritier de cette monarchie, porte celui de Constantin, & qu'enfin toute la maison royale révère la sainte doctrine de l'Évangile, comme il paraît par les lettres qu'ils écrivent à Votre Sainteté. Pour ce qui est de moi misérable pécheur, je vous demande très humblement la grâce de m'accorder une plénière rémission de la peine due à mes péchés, dans le moment que mon âme partira de ce monde, & supplie aussi Votre Sainteté d'envoyer plusieurs personnes dans cet empire pour convertir par leur doctrine & par leur exemple tous les peuples de ce pays à la foi du Sauveur, pour leur apprendre à faire pénitence, & à révéler la sainte loi de Jesus Christ, & je prie Dieu qu'ils ne soient pas obligés de secouer sur ces villes la poussière de leurs pieds. Voilà en peu de mots la prière que je fais au Ciel, & à Votre Sainteté, & tous les mystères, que je crois, & les bonnes nouvelles que mon ignorance me peut permettre de vous dire. Après quoi je me jette aux pieds de Votre Sainteté, espérant qu'elle ne me refusera pas un regard de pitié & de miséricorde.

Yum lie la 4^e année, selon l'ordre de la révolution des lettres annuelles, Kem Yn le 8^e jour de la dixième lune, c'est-à-dire le 1^{er} de novembre de l'année 1650.

Le lieu du sceel () dans lequel la coutume chinoise est de ne mettre point d'autre nom que ce qui suit. Le sceau du très fort, & du généralissime des armées, & du vice-roi universel.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

L'interprétation des lettres chinoises
envoyées par D. Hélène impératrice de la Chine, par D. Anne reine mère,
par D. Marie femme du jeune empereur, & par le jeune prince Constantin
au très saint Pontife de Rome

par les pères André Xavier & Michel Boym, de la Compagnie de Jesus, qui
demeuraient en ce temps-là dans la cour de l'empereur de la Chine.

Le discours de la très juste, très sage, très clémente, & vénérable
impératrice Hélène, pour être présenté devant le trône du très Saint
Père, du très grand Seigneur, du docteur de toute l'Église universelle, &
du vicaire de Jesus Christ en terre.

Moi, Hélène, qui rougis de honte de demeurer dans le palais royal,
considérant que je ne suis qu'une humble & petite fille de l'empire chinois, moi
dis-je, qui n'ai jamais eu aucune connaissance des lois étrangères, & qui ne
me suis étudiée qu'à savoir bien garder celles de la ^{p.137} retraite. J'ai été si
heureuse que de rencontrer un homme appelé père André Xavier de la
Compagnie de Jesus, lequel étant venu demeurer dans notre cour pour y
publier une sainte doctrine, qui lui a acquis une grande réputation, j'eus à
même temps l'envie de le voir ; de sorte qu'ayant depuis contenté mon désir,
comme j'ai connu que tout ce qu'on en disait était véritable, & que c'était un
homme extraordinaire, j'ai cru d'autant plus facilement à sa doctrine, que
l'estime que j'ai eue de lui était grande. J'ai reçu le saint baptême de sa propre
main, & suis encore en partie cause que la reine Marie mère de l'empereur,
qu'Anne sa légitime femme, & que Constantin, fils & héritier du même
empereur, ont reçu aussi l'eau du saint baptême, il y a tantôt trois ans, après
avoir été suffisamment instruits dans les maximes de notre religion.
Maintenant que je voudrais tâcher de correspondre à toutes ces grâces que j'ai
reçues du Ciel, quand il s'agirait même de la perte de ma vie, me voyant
privée des occasions & des moyens de le faire, j'ai souvent eu la pensée & le
désir d'aller trouver Votre Sainteté, pour apprendre avec la doctrine du saint
Évangile ce que je dois faire. Mais une seule chose m'en empêche, qui est le
trop grand éloignement. C'est pourquoi j'écris ces lettres à Votre Sainteté pour
la prier qu'elle nous rende favorable la divine Majesté par ses saintes prières,
puisque nous sommes des pauvres pécheresses, & qu'ensuite elle nous
accorde une plénière rémission de tous nos péchés à l'heure de notre mort.
Nous vous prions encore, très saint Père, de vouloir prier Dieu avec toute la
sainte Église, à ce qu'il lui plaise de prendre en affection la protection de notre

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

empire ; qu'il ne lui refuse jamais son secours ; & qu'avec le bien de la paix, il fasse aussi que toute notre maison royale, & principalement l'empereur qui est le 18^e successeur de la couronne, & le 12^e neveu du premier fondateur de cette monarchie, avec tous ses sujets, connaisse & adore le vrai Dieu Jesus Christ. Nous la supplions encore en dernier lieu, qu'elle ait la charité d'envoyer plusieurs saints personnages de la Compagnie de Jesus, pour publier partout les saintes lois de l'Évangile ; & ce seront des obligations éternelles que nous lui aurons, si elle veut avoir la bonté d'accorder à nos prières les grâces que nous lui demandons ; nous ne saurions exprimer par parole ni par écrit le grand désir que nous avons d'en voir l'exécution. C'est pourquoi nous envoyons le père Michel Boym (qui a une parfaite connaissance de tous les affaires de notre empire) en qualité de légat, ou d'ambassadeur auprès de Votre Sainteté pour lui présenter nos très humbles supplications. Il pourra aussi expliquer de parole tout ce que nous désirons en particulier, & combien notre soumission envers l'Église est grande. Nous espérons aussi que lorsque l'empire jouira de la paix, nous renverrons une seconde fois ces mêmes Pères pour présenter nos vœux & nos personnes devant l'autel des apôtres Pierre & Paul, comme nous faisons dès à présent avec respect.

Enfin les genoux en terre, & le visage prosterné contre terre, nous demandons ces grâces à Votre Sainteté espérant qu'elle nous regardera d'un œil favorable, voilà tout.

Fait en l'an 4 Yum Lien, l'onzième jour de l'onzième lune, qui est le 4^e jour du mois de novembre de l'année de Jesus Christ, 1650.

Le lieu du sceau () dans lequel (selon la coutume chinoise) on ne met que ce qui suit de même qu'au précédent. Le sceau de la très juste, très sage, très clémente, & très vénérable impératrice.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

S'ensuivent les réponses que le pape Alexandre
envoya aux reines & au Premier ministre d'État

À notre fille en Jesus Christ
Hélène Taminga, reine de la Chine,

Alexandre VII pape

p.138 Salut, & apostolique bénédiction à notre très chère fille. Nous avons connu par la majesté de vos lettres, combien à été grande la bonté & la miséricorde de Dieu ; puisqu'il vous a retirée des ténèbres de l'erreur & de l'ignorance de la vérité, pour vous éclairer de la lumière, & vous faire connaître la vérité même dans son principe. Ainsi comme cette vérité (qui n'est autre chose que Dieu) ne cesse jamais de faire miséricorde, & d'en faire retentir les effets, même dans le plus fort de sa colère, aussi n'a-t-il pas dédaigné de vous regarder, quoique vous ne fussiez qu'une petite fille pécheresse ; d'autant que vous avez eu recours à sa clémence, qu'il préfère à la qualité du Dieu des vengeances & des batailles. Qui est-ce qui pourra maintenant comprendre la grandeur de son pouvoir, ou pénétrer la profondeur de ses secrets ! de voir que de si grands pays inconnus, & dont le démon s'était rendu le maître, par ces tromperies, soit maintenant soumis à l'empire de Jesus Christ. Nous avons toujours cru que c'était des fables, lorsqu'on nous parlait de ce grand empire, non pas tant à raison des grands déserts qu'il y a, qu'à cause de l'idolâtrie, qui s'étant emparée de tout ce pays, en avait fait perdre la connaissance. Mais encore, qui aurait jamais cru, qu'on eût pu donner entrée à la vérité dans des régions séparées de la nôtre par tant de mers orageuses, par tant de montagnes, de si vastes déserts & de si dangereux chemins, & laquelle semble par son extrême éloignement avoir un Ciel & des astres tous différents de ceux qui nous éclairent, & que c'est un autre monde, où il a été impossible à ceux qui préféreraient le salut des âmes à l'or, à l'argent, & à tous les trésors de l'Inde, d'y trouver accès, à cause que l'impiété qui s'était emparée des montagnes qui sont sur le bord de l'océan, & des lois tout à fait injustes & rigoureuses qui en défendaient l'entrée à toute sorte de personnes étrangères, & enfin à raison d'un nombre infini d'autres difficultés périlleuses. Et que cependant Dieu ait permis qu'il se soit trouvé des personnes, qui de leur propre mouvement, sans y être obligés, & sans espérance d'or ni d'argent, aient surmonté tous ces fâcheux obstacles, qu'ils aient affronté les périls & la mort, pour vous aller prêcher la vérité, & vous mettre dans le chemin de salut, c'est une grande grâce, ma chère fille ; c'est pourquoi, il la faut

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

reconnaître, & rappeler souvent dans votre mémoire le souvenir d'un tel bienfait ; afin que vous ne l'oubliez jamais, & que vous en donniez encore la connaissance à vos enfants, qu'ils apprennent de vous à mettre leur espérance en Dieu, qu'ils ne perdent jamais le souvenir des grâces qu'ils en auront reçu, & qu'ils gardent ^{p.139} toujours bien ses commandements. Quoique la joie que nous avons eu d'apprendre que plusieurs personnes ont suivi votre exemple, & celui de Constantin, & que beaucoup le feront encore à l'avenir, ait été tout à fait grande, elle a été néanmoins beaucoup augmentée par l'espérance que nous avons que l'empereur détruira le culte des faux dieux dans toute l'étendue de son empire. Enfin nous vous embrassons avec lui paternellement, & accordons de très bon cœur à Votre Majesté les bénédictions qu'elle nous demande, & prions, & priérons Dieu qu'il unifie votre royaume & vous donne une longue & profonde paix ; soyez toujours avec nous de cœur, & de foi.

Fait à Rome dans le palais de saint Pierre sous l'anneau du pécheur, le 18^e jour du mois de décembre de l'année 1655, la première année de notre pontificat.

Noël Rondinius.

*

Alexandre VII pape

À notre fils bien aimé Pan Achille,
Eunuque du roi de la Chine, & gouverneur général sur mer, & sur terre, &c.

Cher fils, salut & apostolique bénédiction.

Vous ne sauriez croire combien nous avons eu de la joie de savoir que notre Dieu, dont la miséricorde s'étend depuis l'Orient jusques à l'Occident, & depuis le Midi jusques au Septentrion, qui a subitement illuminé par les rayons de la foi un eunuque royal très puissant, & très riche, & l'a rempli de grâce par la réception du saint baptême, vous a aussi appelé du milieu de l'embarras des royaumes de ce monde, parmi lequel la doctrine de Jesus Christ n'est presque jamais connue, ni reçue, & qui même est tenue pour folie dans le sentiment des sages, pour vous mettre au nombre de ses enfants & vous placer un jour dans la cour d'un autre roi, dont le règne bienheureux ne finira jamais. Maintenant comme la grandeur de ce bienfait nous a donné une grande joie, voyant que la bonté de Dieu exerce ses grâces en votre endroit, vous devez

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

aussi tâcher de les reconnaître ; ce que vous ferez facilement, si vous prenez la peine de considérer celui qui s'est fait exemple de discipline pour l'amour de vous. Travaillez-y donc mon cher fils, & faites votre possible, afin que cette bonne œuvre qui est déjà si bien commencée dans ce royaume, se puisse heureusement achever, afin qu'on puisse dire de vous, que votre louange est écrite dans l'Évangile. Il ne doit point avoir de largeur, ni de longueur dans le monde qui ne soit remplie de la doctrine de l'Évangile & des lumières de la foi, laquelle est si forte qu'il n'y a rien qui soit capable de s'opposer à son cours : car elle traverse les plus affreuses montagnes, & les plus horribles déserts, elle triomphe de la fierté de l'océan, & s'en va dans les lieux les plus inconnus, & les plus barbares pour s'y faire recevoir, ce qui lui est d'autant plus facile, qu'elle est inséparable de la charité, qui souffre toutes choses, & qui ne trouve rien d'impossible. Nous vous recevons cordialement dans notre sein ; puisque ni l'éloignement, ni les affaires, ni même l'abondance des eaux qui nous séparent, n'eut pas pu éteindre l'ardeur de votre zèle ; & puisque toutes les difficultés & tous les périls n'ont pu vous rebuter du culte du vrai Dieu. C'est pourquoi nous vous donnons de bon cœur la bénédiction que vous nous demandez, & souhaitons qu'elle vous reste toujours, & qu'elle soit permanente à jamais.

Fait à Rome dans le palais de saint Pierre, sous l'anneau du pécheur le 18^e jour de décembre de l'année 1655, & la première année de notre pontificat.

Noël Rondinius.

*

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

p.140 Tandis que les affaires étaient en bon état, & que tout prospérait heureusement, voici une horrible tempête qui s'élève du côté du Septentrion, laquelle comme une mer agitée de furieuses tempêtes, trouble toute l'heureuse négociation & tout le progrès de la foi chrétienne, qu'on espérait d'étendre par tout l'empire, & l'affermir par la faveur des lettres & du crédit du roi. Car les Tartares se prévalant des guerres intestines de la Chine, rompirent la clôture des murailles en divers endroits, & s'emparèrent non seulement du royaume de Pequin, mais encore ils inondèrent toute la Chine, & assujettirent à leur pouvoir tout ce vaste empire. Le roi Vum lie se voyant réduit à une si grande extrémité, & ne s'en pouvant pas fuir, parce que les Chinois rebelles lui en ôtaient les moyens, fit mourir sa femme & sa fille de sa propre main, & se pendit lui-même ensuite, afin que lui ni les siens ne fussent pas obligés de contempler de leurs propres yeux les malheurs & la désolation de son empire, avec la perte de leur liberté. Que si quelqu'un désire d'apprendre plus particulièrement les circonstances de cette funeste action & l'horrible catastrophe des choses humaines, qu'il lise le livre du père [Martin Martinius de la guerre tartarique](#), & il pourra apprendre par là qu'il ne faut pas désirer la grandeur ni la pompe des monarques de ce monde ; puisqu'ils sont sujets à de si grandes ruines & à de si déplorables bouleversements. L'empire étant donc réduit dans de si grands désordres, & dans de si horribles convulsions, les chrétiens vivant entre la crainte & l'espérance, après avoir continué l'exercice de leur religion, & tâché de la faire multiplier jusques à ce temps de confusion ; se voyant enfin réduits sous la domination d'un nouvel empereur infidèle, par la faveur duquel l'hérésie triomphait, furent obligés de dissimuler si souvent leur religion, pour ne donner pas à connaître ce qu'ils étaient, qu'à la fin, ils n'en gardèrent pas même les apparences. On a remarqué toutefois par expérience, comme on verra ensuite, que ce peuple avait une grande inclination pour la foi chrétienne.

Il y avait déjà longtemps que comme le père Jean Adam Schall du pays de Cologne, qui demeurait dans la Chine, s'était rendu fort célèbre, & fort recommandable à raison des belles connaissances qu'il avait, & des

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

mathématiques, & de la langue chinoise qu'il possédait parfaitement ; comme aussi à raison de la prudence avec laquelle il traitait toute sorte d'affaires, que l'expérience d'un long usage lui avait appris, & qui le faisaient passer pour une personne qui n'avait point de semblable dans toute l'étendue de l'empire, le nouvel empereur reçut une grande joie, lorsqu'il apprit ces bonnes nouvelles, d'autant que depuis longtemps il désirait d'avoir quelque étranger qui eût une parfaite connaissance des affaires de cet État, auquel il put confier avec assurance ses conseils & ses secrets ; de façon qu'après avoir su que ce Père (par la subtilité d'un esprit européen, comme l'expérience le faisait voir), avait joint les arts de la Chine avec ceux de son pays, il l'appela auprès de lui, & le reçut avec tous les témoignages d'une bienveillance extraordinaire ; de sorte qu'après avoir reconnu sa sagesse, l'innocence de sa vie, la prudence de ses réponses, l'admirable vivacité de son esprit, il s'accoutuma si fort à converser familièrement avec lui, qu'il le mit au nombre de ses plus intimes amis, & l'établit mandarin du premier ordre, lui assignant le plus haut degré du tribunal astronomique du calendrier. Ce prince fit commandement ensuite à tous les astrologues de son État, d'obéir à toutes ses lois, après avoir vu l'expérience ^{p.141} de l'infaillible prédiction de l'éclipse, par un exact calcul qu'il en faisait lui-même, & que pas un autre que lui n'avait su prédire. Ce monarque trouvait encore merveilleux les beaux arts mécaniques que ce Père savait, surtout celui de fondre les canons, & de les savoir braquer, & encore davantage de voir que dans toutes les affaires les plus importantes, & les plus difficiles dont il lui demandait conseil, l'issue en était toujours si heureuse, qu'il y avait lieu de croire, qu'il ne se trompait jamais : c'est pourquoi ce grand monarque, qui par sa qualité semblait être quelque chose de plus relevé que la nature humaine, étant attiré par la beauté de toutes ces raretés, lui témoignait la même affection & la même bonté qu'aurait fait un père à son fils ; & quoiqu'il ne fût pas permis à qui que ce soit d'approcher d'une si grande majesté, qu'à la reine & aux eunuques, il souffrait néanmoins qu'il se présentât devant lui, soit dans la maison, soit dehors, par une dispense particulière de cette loi, qui n'était presque jamais accordée à personne. Il chérissait si fort ce Père, qu'il l'appelait Maffa, qui signifie à peu près

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

vénérable Père, il ne dédaignait pas de visiter notre église 4 fois l'année ; ce qu'on n'avait peut-être jamais lu dans les Annales de la Chine. Il passait par tous les lieux de notre maison & se plaisait extrêmement d'être seul avec Maffa dans sa chambre, pour converser familièrement avec lui. Il voulait qu'on bannît toutes les cérémonies avec lesquelles on a accoutumé de traiter avec un si grand monarque, & que tout le monde fait gloire de lui rendre, pour deviser avec plus de liberté ; c'est pourquoi il s'asseyait sur son pauvre lit qui était fait à la mode religieuse, c'est-à-dire sans superfluité, ou bien sur une vieille chaire à demi rompue qui était dans sa chambre, tandis qu'il prenait un plaisir sans pareil à contempler (tout en parlant) les raretés que le Père avait apportées de l'Europe. Lorsque les domestiques lui apportaient du fruit du petit jardin de ces Pères, il trouvait qu'ils avaient si bon goût, qu'il protestait n'avoir jamais rien mangé de meilleur, ni avec plus d'assurance, & disait que quoiqu'il en eût une grande abondance d'autres très excellents, il croyait néanmoins que ceux-ci surpassaient tous les siens, & que tous ses contentements étaient renfermés dans ce pauvre jardin. Il prenait aussi un plaisir sans pareil à considérer la propreté de leur église, la politesse des autels, la perfection des tableaux qui étaient venus de l'Europe, la netteté des caractères de leurs livres, & la naïve représentation de leurs images. Il s'enquêtait pendant ce temps de tous les mystères de leur religion, qu'on tâchait de lui expliquer le plus intelligiblement qu'il était possible. Il avait un si grand respect pour Jesus Christ, & la sainte Vierge, qu'il saluait même leurs images avec une inclination de tête ; il assurait aussi qu'il croyait que la religion chrétienne était la meilleure de toute celles qui sont dans le monde, & que tous ses aïeux en avaient été sectateurs. Mais parce qu'on aurait pu croire qu'il n'estimait pas la religion catholique que de parole, & non pas d'effet, il voulut donner à connaître la vérité de ces bons sentiments en son endroit, en faisant mettre une grande pierre de marbre devant la porte de notre église, sur laquelle était écrit en lettre tartarique & chinoise la volonté qu'il avait de faire recevoir la foi chrétienne dans tout son empire, en donnant un édit pour ce sujet, lequel est encore conservé dans le Collège Romain, & dont on voit le contenu sur un parchemin que l'on fait voir à tous ceux qui désirent de le lire : en voici l'explication.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

L'édit chinois-tartare

Où est contenue l'approbation de la foi chrétienne gravée sur un monument de marbre, qu'on a dressé devant la porte de l'église de notre Sauveur, pour servir d'une éternelle mémoire à la postérité, donné à Pekin, ville royale de la Chine, par le commandement de l'empereur de la Chine & des Tartares Xunchi, l'an de Jesus Christ, 1650.

Édit gravé en caractères chinois & tartares par le commandement du ciel

@

Puisque nos aïeux ont toujours fait tant d'estime de la science astrologique, elle mérite bien que nous en fassions le même à leur exemple, & que nous l'élevions encore par dessus les astres, d'autant qu'ayant été presque mise en oubli sous le règne des autres empereurs, elle a été rétablie à présent dans sa première perfection, particulièrement du temps de Suen empereur tartare, qui possédait cet empire chinois avant l'année 400, sous le règne duquel elle fut rendue plus exacte par Coxeu Kim ; comme elle fut néanmoins remplie de si grandes erreurs sur la fin de la vie de notre prédécesseur qu'on nommait Mim, qu'il était impossible de s'en pouvoir servir, le bonheur a voulu que nous avons trouvé Jean Adam Schal, qui est venu des extrémités de l'Occident dans la Chine, & qui sait non seulement l'art de calculer, mais encore possède parfaitement la théorie des planètes, & tout ce qui appartient à l'astrologie, lequel a mis cette science en lumière, & a mérité que notre prédécesseur, en ayant eu connaissance, l'ait envoyé chercher, pour l'établir maître de l'académie des Mathématiques, & lui ait donné la charge de perfectionner la science astrologique. Il est arrivé néanmoins, que comme plusieurs personnes ne connaissaient pas le profit qu'il en proviendrait à l'empire, on ne voulait pas aussi se résoudre à la faire apprendre aux sujets de cet État, c'est pourquoi voulant remédier à cet abus, mon premier soin (à mon avènement à cette couronne) a été de donner une parfaite connaissance de l'ordre des temps à tout ce royaume : & parce que je voulais expérimenter le premier si l'art que le père Adam Schal avait réparé, était fidèle, j'ordonnai d'observer soigneusement l'éclipse du Soleil qu'il avait prédit autrefois, & je trouvai qu'il arriva au même jour, à la même heure, & à la même minute qu'il avait assuré, & que toutes les circonstances correspondaient très bien à son calcul. De plus, comme il avait dit qu'en l'année suivante il devait arriver un éclipse de Lune au printemps, je commandai de l'observer exactement, de sorte qu'après avoir trouvé qu'il ne manquait pas d'un

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

seul point, je crus que le Ciel nous avait offert cet homme pour nous servir dans un temps que je prenais en main le gouvernail d'un si grand empire. Voilà pourquoi je lui ai tout à fait commis l'intendance du tribunal des Mathématiques. Mais parce que le père Jean Adam vit chastement depuis sa jeunesse, & qu'il ne veut point entreprendre d'affaires incompatibles avec son institut de religion, j'ai cru qu'il était nécessaire de l'obliger par un commandement absolu, d'accepter la préfecture de cette charge, & de lui donner le titre de maître des ^{p.143} secrets célestes, avec la dignité du second ordre des mandarins, ensuite de quoi, il s'est si fort occupé à cet office depuis quelques années, qu'il y emploie tout son étude, & s'y applique avec plus de diligence qu'il n'avait accoutumé de faire ; & parce qu'il a un temple auprès de la porte de la ville, qu'on appelle Xun Che Muen, dans lequel il offre des sacrifices à Dieu, selon la coutume de sa religion, j'y ai fait quelque peu de libéralité pour le faire bâtir, & pour l'orner. Dès lors que je suis entré dans cette église, j'ai vu des images, & autres ornements des pays étrangers, des livres de leur loi que j'ai vu sur les tables de leurs chambres ; & lorsque je les ai interrogés de ce qu'ils contenaient, ledit Jean Adam m'a répondu que c'était l'explication de leur divine loi, sur quoi je dirai, que quoique je me sois autrefois occupé à l'étude de la doctrine de Yao Xun Cheu, & Cum cu, & quoique j'aie lu leurs livres, auxquels j'ai compris quelque chose, comme aussi à ceux de Foe, & de Tau, dont je n'ai jamais pu rien retenir dans ma mémoire, si est-ce pourtant que je ne trouve rien d'égal aux livres de cette divine loi, quoiqu'à présent je n'aie pas le temps de les lire, à cause de la grande multitude des affaires de notre royaume, qui ne m'ont pas permis d'en donner un plus parfait jugement. Je crois toutefois que le père Jean Adam, qui a demeuré longtemps parmi nous (& qui est en grande estime à cause de sa vertu, & de sa science), est capable d'en juger, & que parce que lui-même la prêche & la suit, je crois aussi qu'elle est très bonne, d'autant mieux que ce Père qui adore Dieu, à qui il fait élever un temple où il le sert avec tant de modestie & de respect, garde toujours cette même loi depuis tant d'années sans y changer le moindre point, est une marque qu'elle est très pure ; ainsi, comme ce même Père est une personne douée d'une rare vertu, au jugement de tout le monde, & de plus que cette loi commande de servir Dieu, & de lui obéir, comme aussi aux rois & aux magistrats de ne faire point de mal à personne, & de tâcher à procurer toujours le bien du

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

public & du particulier, ce qu'il observe exactement & fidèlement. Et plutôt à Dieu que tous mes sujets & tous les magistrats de mon royaume, eussent cette bonne méthode de servir Dieu, & que tous voulussent se conformer à son exemple pour garder cette divine loi, & eussent le même zèle pour le service de leur empereur ; peut-être que l'on vivrait mieux avec moi qu'on ne fait pas, qu'on serait plus soumis à mes ordres, & que l'empire jouirait plus longtemps d'une heureuse tranquillité. Pour ce qui est de mon particulier je donne mon approbation à cette loi que ce Père observe, je l'estime, & je la loue, & c'est pour cette raison que j'ai fait mettre ce titre devant cette église, afin que la mémoire s'en conserve éternellement : & prétends au reste qu'on l'appelle Tum Hiuen Hia Kim (c'est-à-dire, excellent lieu, d'où l'on pénètre les cieux).

Donné à Pékin la 7^e année de notre empire.

Cet édit (écrit à la main) est soigneusement conservé dans notre bibliothèque, (qu'ils appellent galerie) en lettres blanches sur un fond noir, lesquelles, quoiqu'elles soient écrites à la façon des Tartares, ressemblent néanmoins aux caractères chinois, bien qu'il y ait grande différence dans la manière d'écrire de ces deux nations. J'ai déjà appris le sujet pour lequel les Tartares en avaient usé ainsi, c'est pourquoi je n'en dis pas davantage, me contentant de dire, que l'on peut connaître par là combien ce grand monarque a été affectionné à la religion chrétienne, & avec quel zèle il en a cherché l'accroissement : que si nonobstant tout cela, il ne l'a pas embrassée, tout l'empêchement n'est provenu que de la bigamie, à quoi il n'a pas voulu renoncer ; ce point n'étant pas non seulement difficile à vaincre, mais encore (je l'ose dire) presque impossible à surmonter ; c'est pourquoi ça été de tout temps l'écueil où tant de rois gentils ont fait naufrage. Mais afin de revenir à notre dessein, je dirai que ^{p.144} cette affection que le roi portait à notre sainte religion fut cause de la conversion de beaucoup de personnes très considérables, ainsi que des princesses, des colaites, & des eunuques, lesquels ont été suivis de plusieurs du premier ordre des mandarins, & d'une infinité d'autres de la ville de Pékin, qui ressemble plutôt une province qu'une ville, à raison de sa grandeur.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

La loi de l'Évangile fut si bien reçue qu'il y eut plus de 80.000 personnes qui vinrent dans le sein de la sainte Église ; de sorte qu'ayant envoyé des lettres par tout l'empire, pour publier ces bonnes nouvelles, cela fut cause qu'un grand nombre de personnes se soumirent à l'empire de Jesus Christ. Je prie Dieu de vouloir envoyer à cette grande moisson tous les ouvriers qui y sont nécessaires. Voyons maintenant après un si heureux succès combien est grande l'inconstance des choses humaines.

Tandis que ce grand monarque était dans son palais, jouissant de la santé, & des plaisirs, cependant (dis-je) qu'il faisait de beaux projets, & qu'il augmentait tous les jours son pouvoir, Dieu permit qu'il fût accablé d'une subite maladie, & que par un secret jugement de la divine providence, il partit bientôt après de ce monde, privé de la grâce qu'il avait si ardemment désirée pour les autres. L'on remarque, que quoiqu'il eût souvent demandé l'assistance du Père, pendant sa maladie, il en fut néanmoins privé, par la finesse & la malice des lamas & des bonzes, qui étaient auprès de lui, & qui ne l'abandonnèrent jamais qu'il n'eût expiré ; ce qui fut cause que le père Adam ne put jamais y avoir entrée, nonobstant tout son empressement, & l'adresse dont il put se servir pour approcher un seul moment de sa personne, afin de lui faire recevoir le saint baptême ; néanmoins, comme il persévérât toujours dans son dessein, nonobstant tous ces obstacles, & qu'il ne laissait aucune pierre à remuer pour cet effet, on lui accorda enfin ce qu'il avait demandé, mais ce fût trop tard, puisque celui qu'il croyait trouver en vie, avait déjà expiré, ce qui lui causa un sensible déplaisir. Enfin, après qu'on eut disposé tout ce qui était nécessaire à la pompe funèbre d'un tel monarque, & qu'on eut dressé un grand bûcher de bois très précieux & très odoriférant, on mit le cadavre au dessus, accompagné de toutes les choses les plus rares, les plus exquises, & les plus riches qu'on avait pu trouver à vendre dans le royaume, en suite de quoi on y mit le feu, & de cette façon ils mirent fin à la grandeur & à la majesté de cet auguste empereur, lequel laissa pour successeur à sa couronne un fils âgé de 14 ans. Il faut savoir que comme ce prince avait été sous la discipline du père Jean Adam, & qu'il lui avait été

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

singulièrement recommandé du roi avant mourir, il fut aussi toujours porté d'une grande inclination pour la foi catholique, & pour nos Pères. Enfin nous prions Dieu que la grâce du baptême qu'il avait déniée au père, ne soit point refusée au fils pour l'amour de sa gloire, & l'augmentation de la république chrétienne. Si quelqu'un désire savoir les progrès & les conquêtes que fit notre religion pendant le règne de ces rois de Tartarie, il n'a qu'à lire l'inscription qui est dans l'église de Pequin, nouvellement bâtie, & il apprendra par ce moyen tout ce qu'il peut désirer.

L'inscription de l'église de Pekin qui appartient aux Pères de la Compagnie de Jesus

p.145 Après que l'apôtre saint Thomas eut apporté le premier la doctrine de l'Évangile dans ce pays, après que les Syriens l'eurent publiée derechef, & étendue par tout l'empire sous le règne de Tam, elle y fut encore beaucoup divulguée sous l'empire de Mim, par des personnes très zélées, dont saint Xavier, & le père Riccius étaient les chefs de cette sainte entreprise, lesquels firent un grand fruit tant par leurs prédications, que par les livres composés en langue chinoise, qu'ils firent distribuer par tout le royaume. Mais enfin comme l'inconstance est ordinaire aux choses humaines, il arriva que l'empire de la Chine étant tombé sous la puissance des Tartares, les mêmes Pères ayant rétabli le Calendrier XI nommé Hien lie, ont mérité pour la récompense de leur travail, que l'empereur leur ait fait bâtir dans la ville de Pékin, où est la cour, un beau temple à la gloire de Dieu vivant.

Lequel fût bâti, & dédié en l'an MDCL, de Xunchi VII

Le père Jean Adam Schal a Zell Allemand, religieux profès de la Compagnie de Jesus, & l'auteur dudit Calendrier, lègue cette maison à ses successeurs, laquelle il a fait bâtir avec grande peine & travail.

@

CHAPITRE IX

De la correction du calendrier, & combien il en est provenu de profit

@

Les Chinois n'eurent jamais rien tant à cœur, que d'avoir l'exacte supputation des temps, sans laquelle ils se persuadaient (avec raison) que l'on ne pouvait jamais bien raconter les actions des rois, ni écrire sans confusion l'histoire de tous les siècles : de là vient qu'ils n'ont jamais cessé de rechercher les moyens d'avoir une parfaite connaissance de cette science ; c'est pourquoi, afin que ces lois ne périssent jamais par la longueur du temps, ils firent bâtir un collège & une académie, aux dépens du roi & du public, qui a duré selon qu'il est écrit dans leurs Annales 3.900 ans, lequel n'était destiné qu'au seul étude de l'astrologie. L'office des maîtres de cet art, était les uns de l'enseigner, les autres de supputer diligemment le cours du Soleil, & de la Lune ; & les autres d'observer le temps des éclipses, comme aussi de marquer les nouvelles lunes, & l'entrée de tous les astres dans leurs différentes maisons.

Mais parce que le désir que ce peuple avait de cette connaissance ne provenait que de la fausse créance que les Chinois avaient de surmonter toutes choses, ils voulaient aussi que l'on fit distribuer par tout l'empire de ces almanachs, afin qu'un chacun pût savoir en quel temps il fallait faire une chose, ou ne la faire pas, pour éviter le danger de se tromper. Ils n'avaient aucune connaissance du cours, & du mouvement des planètes, & même leur ignorance touchant ce sujet était si grande, qu'ils ont cru jusques à ce que nos Pères ont été arrivés dans ce pays, que les astres étaient tous également éloignés de la Terre : par où l'on peut aisément juger combien ils étaient ignorants dans les choses de la nature.

Les Chinois ^{p.146} racontent qu'un ancien roi qu'on appelait Jao donna commencement à leur astrologie ; parce qu'ayant deux frères, dont les noms étaient Hi & Ho, très doctes en cette science, il leur fit commandement de mettre clairement & en abrégé, tout ce qu'ils en

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

savaient, pour en faire part au public, & qu'ils donnassent à la postérité les règles nécessaires pour s'en servir, lesquelles ne changeaient jamais, ce qu'ils firent avec tout le soin & l'exactitude qu'on pouvait désirer.

Mais deux mille ans après ou environ, le roi Cim Hoam, gouvernant l'empire, devint d'un naturel si sauvage & si barbare, dans la trente-quatrième année de son règne, qu'il n'interdit pas seulement toute sorte d'académies & de collèges, mais il fit aussi un sacrifice à Vulcain de tous les livres qu'il put trouver dans son royaume. Cette tyrannie qu'il exerçait envers les arts libéraux, envers les sciences, & envers tant de beaux livres qu'il fit périr, surtout celui du calcul des temps, a donné tant de déplaisir à la postérité, qu'on en a regretté la perte jusques à présent. Il arriva longtemps après que fouillant parmi les ruines de quelques grands édifices, l'on y trouva des livres d'astronomie que tout l'empire désirait si fort, lesquels néanmoins, à cause du long espace de temps qu'ils avaient demeuré inconnus, & inutiles, s'éloignaient si fort de la juste supputation des mouvements lunaires, & de l'avènement des éclipses, qu'on ne pouvait pas s'en servir sans les corriger.

Voilà pourquoi un célèbre astrologue de la Chine, nommé Cofceucim, entreprit cette réformation ; mais ne pouvant pas réussir dans son dessein, il apprit (par je ne sais qui) qu'il y avait un livre du mouvement des planètes dans la bibliothèque royale, que les Sarrasins avaient apporté lorsqu'ils furent envoyés en ambassade de Perse dans la Chine, pour en faire un présent à l'empereur de Tartarie, comme étant une chose très rare & très précieuse ; de sorte que les Tartares ayant été repoussés de la Chine par la puissance de Humun, on trouva ce livre dans son palais en la 15^e année de son empire, lequel le fit traduire de la langue hébraïque & persienne en la chinoise, espérant que l'on pourrait mettre par ce moyen le Calendrier chinois dans sa dernière perfection.

Vous devez savoir que comme ceux à qui la commission avait été donnée par les mandarins (qui étaient les plus doctes de cet art) ne pouvaient pas comprendre le véritable sens des subtiles théories des Perses dont leurs livres étaient remplis, comme ἀθεωρητοί & tout à fait ἠδυναειθμιστοί, & que leur esprit n'était pas assez pénétrant pour y réussir.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Il fallut que le Calendrier chinois restât imparfait, & plein d'erreurs jusques à la venue de nos Pères, & qu'enfin ces maîtres (qui avaient été choisis pour faire l'office d'astrologues, n'ayant plus d'autres moyens dont ils puissent s'aider pour parvenir à cette connaissance), fussent contraints de se servir de leurs tables (qui étaient toutes remplies de fautes), pour publier tous les ans leurs almanachs ; de telle façon que quoiqu'ils eussent employé l'espace de trois mois d'étude à la seule prédiction d'une éclipse, ils furent néanmoins contraints d'avouer qu'ils avaient beaucoup manqué : ainsi, lorsqu'ils se virent si éloignés de l'espérance qu'ils avaient de pouvoir réussir, ne sachant plus de quel moyen se servir, il se trouva que quelques mandarins néophytes présentèrent ce livre au roi, lui remontrant la nécessité qu'il y avait de faire travailler à la correction de cet ouvrage, & le profit que le public en recevrait ; qu'au reste tous les ^{p.147} meilleurs astrologues de la Chine n'avaient su le corriger, & qu'il n'y avait que les Pères du grand Occident qui pussent réussir dans ce dessein, à raison de la profonde science qu'ils avaient, & de la subtilité de leur esprit. Le roi qui ne désirait rien tant que l'utilité publique & le bien de l'État, ayant lu la requête qu'on lui avait présentée, reçut une sensible joie de l'espérance qu'on lui donnait ; c'est pourquoi (comme vous pouvez croire) il n'eût pas beaucoup de peine à leur accorder ce qu'ils lui demandaient.

Il ordonna donc, sans plus différer cet affaire, d'expédier des lettres, par lesquelles il faisait savoir à tout l'empire, au grand contentement de tout le peuple, l'intention qu'il avait de faire travailler à cette correction. Ces Pères profitant cependant d'une si favorable occasion pour s'attirer l'estime & la vénération des peuples, ainsi que l'expérience le fit voir, ils en acceptèrent d'autant plus facilement la commission (quoique très difficile), qu'ils jugèrent que l'honneur & la réputation qu'ils en recevraient seraient des moyens pour contribuer à l'avancement de la gloire de Dieu. Les premiers à qui l'on donna cet emploi, furent le père Sabatin de Ursis, & le père Jacques Pontoia en l'an 1611, lesquels étaient tous deux très savants en cet art. Mais afin de pouvoir parfaitement bien réussir dans ce dessein, & de le prendre depuis le

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

commencement jusqu'à la fin, le père Matthieu Riccius obligea deux mandarins chrétiens (dont l'un s'appelait Pierre, & l'autre Paul), à qui il avait appris l'astrologie, de traduire de latin en chinois toutes les théories des planètes, qui étaient nécessaires pour connaître le cours des astres, après quoi il s'occupa à connaître la longitude de Pequin par l'observation des éclipses lunaires qu'il avait faites dans l'Europe, dans l'Inde, & dans la Chine, laquelle ne peut être utile que pour ce sujet : le père Pontoia n'eut pas moins de peine à prendre la longitude des villes de la Chine, commençant depuis les extrémités du Midi de cet État, & traversant à droit fil toute la largeur de l'empire, depuis le Midi jusqu'au Nord, & mesurant ensuite avec l'astrolabe depuis la plus proche partie du Midi jusques à Pequin, qui est le dernier lieu du royaume du côté du Nord, puisqu'il s'occupait nuit & jour à la recherche de toutes les curiosités dont l'astrologie des Chinois ne fait aucune mention.

J'ai honte de dire que ces peuples qui se glorifient d'avoir l'esprit le plus subtil de tous les mortels ignoraient ce que c'était que la longitude, & la latitude des lieux, qui est une chose que tous les enfants de l'Europe savent parfaitement : de telle façon que lorsque nos premiers Pères furent entrés dans la Chine, & qu'ils eurent fait quelques cadrans, qu'ils admiraient, ils s'étonnaient de voir que les villes de leur État étaient situées sous divers degrés d'élévation du Pôle, croyant auparavant qu'elles fussent toutes sous le 36^e degré, & que la Terre n'était pas sphérique, mais qu'elle avait une vaste superficie, plaine, & unie ; & que le Soleil & la Lune entraient en ce couchant dans un antre profond, duquel il sortaient le matin à leur lever, en quoi ils suivaient l'opinion qu'en avaient eu leurs prédécesseurs. Ils se persuadaient encore que ces deux brillants flambeaux du monde n'étaient pas plus grands qu'on les voyait (c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas plus d'un pied de largeur, ou de diamètre), par où l'on peut voir combien leur science astrologique était grossière, imparfaite, & remplie d'erreurs, combien était grande leur ignorance touchant les choses célestes, & combien enfin étaient aveugles ^{p.148} & grossiers ceux qui croyaient avoir plus de belles connaissances, & de subtilité d'esprit que tous les mortels.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Mais pour revenir à notre sujet, je dis que le commencement de la correction de ce Calendrier ne jouit pas longtemps de l'applaudissement qu'on lui avait donné dès le moment qu'il vit la lumière, parce que la jalousie des mathématiciens, & de l'académie du collège, ne pouvant pas souffrir l'honneur que le roi rendait à nos Pères (en suite de cette action) se changea en rage, & fut cause qu'ils firent des plaintes au prince, de ce que les lettres anciennes de l'État étaient si fort méprisées, qu'on eût dit qu'elles étaient tout à fait supprimées, & comme chassées du royaume, & qu'on ne donnait d'appui, & qu'on n'élevait que celles qui étaient barbares, & qui venaient des pays inconnus & éloignés ; offrant ensuite des requêtes à Sa Majesté contre nos Pères, lesquelles étaient remplies de plaintes & de calomnies, selon la coutume des Chinois, qui ont des langues & des paroles éloquentes, lorsqu'il s'agit de dire du mal, & quand ils n'ont point d'autre moyen pour se satisfaire. Enfin le roi voyant que la malice de nos adversaires n'empêchait pas que la correction ne fût parfaite, & qu'ils n'en pouvaient pas faire tout autant, particulièrement pour la prédiction des éclipses, & qu'au contraire la calculation des nôtres était si exacte & si fidèle, qu'elle ne manquait jamais d'un seul point, il accorda des nouvelles lettres à nos Pères, par lesquelles il leur donnait plein pouvoir pour cet affaire, & voulut que le père Jean Terentius eût cet emploi, par la sollicitation que les deux mandarins Paul & Léon en firent à cet empereur.

Le père Jean Terentius Allemand de nation était natif du pays de Constance. Il avait parfaitement bien étudié en philosophie, en médecine, & en mathématique, avant que d'entrer dans l'ordre, voilà pourquoi il était si renommé dans toute l'Allemagne, & si agréable aux princes. Il était au reste considéré non seulement à cause des beaux secrets de la nature qu'il possédait parfaitement, mais aussi à raison du bonheur qu'il avait à guérir facilement toute sorte de maladies. Lorsqu'il vit que ces belles qualités le mettaient dans une haute estime dans le monde, & que sa réputation volait déjà partout, ce qui lui attirait des honneurs incroyables, s'ennuyant enfin de toute cette vanité, il renonça au siècle, & entra dans notre Compagnie, afin d'employer ses beaux

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

talents à la conversion des âmes. C'est pourquoi il demanda la permission d'aller dans l'Inde, ce qu'il obtint après beaucoup d'importunité, & comme il ne se lassait jamais de rechercher les secrets de la nature, l'occasion s'en étant présentée parmi ces vastes espaces de l'océan sur lequel il naviguait, il ne fit pas comme ceux qui perdent le temps à dormir, ou dans l'oisiveté, puisqu'il remarqua tous les rivages, la situation des ports, & des promontoires, l'origine des vents, le flux de la mer, la propriété des poissons, & plusieurs autres choses qu'il laissa par écrit.

Étant donc arrivé dans l'Inde, comme il était très expert en la connaissance des simples, il ne trouvait point de plantes extraordinaires par les champs, ni parmi les forêts, qu'il ne confrontât avec celles qu'il avait figurées sur ses tablettes & dans d'autres papiers ou parchemins qu'il portait avec lui. Enfin, quelque temps après, sortant de ce lieu, il parcourut toute l'Inde, & visita Bengala, Malaque, Sumatre, & Concinne, où il vit tout ce qu'il y avait de plus considérable dans les ports & ailleurs ; en suite de quoi après avoir vu Macao, il arriva dans la Chine, qu'il désirait voir depuis longtemps, laquelle il parcourut d'un bout à l'autre, jusques à ce qu'il eût vu tout ce qu'il y avait de curieux ; p.149 & d'autant que les personnes qui font voyage dans ces trois royaumes trouvent quantité de belles raretés de la nature, comme des plantes, des animaux, des coutumes, & des différentes manières de vivre des peuples, il fut extrêmement curieux de remarquer toutes ces choses, & d'examiner particulièrement les plantes & les pierreries qui y sont très communes ; & comme il savait quelque chose en l'art de la peinture, ayant tiré la figure de toutes ces choses dans le naturel, il en écrivit deux grands tomes (au grand contentement & admiration des Chinois) auxquels il donna le nom de Pline Indien, comme étant un titre digne d'un tel ouvrage. Quoique ce Père cherchât tous les moyens de faire admirer ces ouvrages pour s'acquérir l'estime du monde, ce n'était pas néanmoins là sa dernière intention ; car comme il ne le recherchait jamais que pour procurer l'avancement de la gloire de Dieu, il ne se servait de ceux de l'estime, qui sont les plus honnêtes, que pour ouvrir

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

la porte à l'Évangile, captivant premièrement la bienveillance des mandarins pour les convertir les premiers, afin d'avoir ensuite la liberté de prêcher la loi de Jesus Christ par tout l'empire, à quoi il réussit si heureusement, qu'il n'y avait personne qui ne crût que c'était quelque homme venu du Ciel, & qui ne lui rendît beaucoup d'honneur, ce qui contribuait grandement à l'introduction de la foi. De plus comme il était très expérimenté en la médecine, une infinité de personnes de toute sorte de conditions, l'envoyaient quérir dans leurs infirmités, & lui exerçait sa charité en leur endroit avec tant de douceur & d'affection que bien souvent en guérissant les maladies du corps, les gentils vaincus par la complaisance, permettaient qu'il les guérit de celle de l'aveuglement de l'esprit ; en telle sorte que la religion chrétienne en reçut un grand profit. Comme il n'était pas moins savant en l'art d'astrologie (ainsi qu'il a été dit), après la défense qui fut faite à nos Pères de corriger le calendrier, & après le retour de leur exil, il fut rappelé à Pequin par la sollicitation de Léon mandarin néophyte, pour travailler derechef à cette correction aux dépens du roi.

Mais lorsqu'il était occupé à cet affaire, il fut prévenu de la mort ; de sorte que cet ouvrage demeura longtemps imparfait au grand regret de tout le monde, particulièrement du roi : le bonheur voulut néanmoins qu'on ne laissa pas de trouver des nouveaux Atlas, pour remplir sa place ; car le père Jacques Rho Italien natif du duché de Milan, & le père Jean Adam Schal Allemand, qui passaient pour des célèbres astrologues, entreprirent cet ouvrage, & le continuèrent aussi heureusement qu'on le pouvait désirer. Avant que ce même ouvrage eût été mis dans sa dernière perfection, le père Rho ayant quitté cette vie misérable pour aller jouir d'une bienheureuse dans le Ciel, tout le fardeau de cet affaire tomba sur le père Schal, lequel fut celui qui l'acheva au grand contentement de tout l'empire.

On ne saurait dire combien furent grands les changements, & les vicissitudes des affaires, combien les adversaires firent jouer des ressorts, & combien ils leur dressèrent des pièges pendant tout ce temps-là, pour les perdre. Ils présentèrent en premier lieu des requêtes

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

au roi, & dressèrent des apologies contre eux, dans lesquelles ils semblaient ne déplorer rien tant que la honte qu'avaient les Chinois de voir que leur nation (qu'ils croyaient avoir donné les lois des arts, & la connaissance de toutes les sciences aux autres peuples de la Terre) était néanmoins si méprisée de tout l'empire, cependant que des inconnus & des Barbares étaient dans le comble de l'honneur & de la gloire auprès de leur prince, de p.150 même que si la doctrine de tant & de si illustres docteurs de cet État était concentrée dans la tête de quelques fous, & de deux ignorants : représentant ensuite que cela ne pourrait être sans apporter un préjudice notable à l'empire, puisqu'on ôtait l'espérance à toute sorte de personnes de pouvoir jamais parvenir à une gloire qui leur était acquise depuis longtemps. Ces malicieux voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, & que toutes leurs fausses accusations étaient sans effet, ils eurent recours à d'horribles calomnies, mettant au jour de nouveaux écrits, par lesquels ils accusaient nos Pères d'être les destructeurs de la république, les ennemis des dieux, & les proclamateurs d'une nouvelle loi, dont les maximes étaient tout à fait contraires à leur religion. On présente donc cet écrit apologétique au roi, lequel connaissant parfaitement la malice, l'envie, & la rage de ceux qui le lui présentaient fit cette réponse digne d'un tel monarque :

Il n'est pas juste d'accorder à la calomnie ce que la force des meilleures raisons n'avaient pu obtenir, & c'était en vain qu'ils ont recours à tous ces artifices pour satisfaire leur passion, d'autant mieux que les affaires de l'astrologie sont tout à fait différents de ceux de la religion ;

c'est pourquoi il leur défendait de ne s'ingérer plus dorénavant dans les affaires qui ne les concernaient pas, & de croire que le roi était si équitable dans ses jugements, qu'il ne favorisait que la justice, & la vérité, & qu'ainsi ce qu'il avait fait n'avait été que pour procurer à l'État une parfaite réformation du Calendrier, & une connaissance fidèle de l'événement des éclipses, qu'ils avaient ignoré jusques alors, & que les Pères avaient prédit si justement qu'ils ne s'étaient pas trompés d'un

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

seul point, comme l'expérience l'a fait voir. Enfin le roi leur fit commandement de mettre fin à leur injustes plaintes, & de n'être plus si passionnés, ni si querelleux qu'ils avaient été par le passé, autrement qu'il leur ferait porter la peine de leurs désobéissances, & leur ferait ressentir la rigueur de son courroux. Une si sage, & si sévère réponse, abattit tellement leur courage, qu'on eût dit que c'était un foudre du Ciel, aussi leur ôta-t-il l'envie de continuer leurs persécutions, de sorte qu'après avoir mûrement considéré toutes choses, ils jugèrent qu'il valait mieux prendre garde à ne s'attirer point sur eux l'indignation du roi, que de s'exposer par leurs calomnies à perdre non seulement leur réputation, mais encore la liberté ou la vie, sans aucune espérance de pouvoir parvenir à l'honneur & à l'estime que les autres s'étaient acquis.

Ce qui obligeait particulièrement ce monarque à prendre avec tant de bonté la protection de ces bons Pères, c'est que comme il était naturellement curieux, il prit plaisir de voir les grands préparatifs des livres qu'ils avaient fait pour travailler à la réformation de l'astrologie chinoise, dont ils lui firent offre. Parmi tous ces livres il y en avait un qu'on appelait l'algorithme astronomique, qui apprenait la façon de calculer à la façon chinoise, qui outre les grandes difficultés dont il était rempli, il était encore tout à fait impropre à servir à aucune opération d'astrologie ; car leurs livres ne pouvaient rien exprimer soit par l'addition ou soustraction des caractères, soit par le moyen de plusieurs feuilles écrites, nos Pères au contraire n'eurent pas sitôt produit leur calcul européen, qu'ils leur faisaient comprendre dans une ligne ce qu'ils ne pouvaient apprendre par des livres entiers. De plus, ils firent faire un instrument qu'on appelait trigonométrique, lequel était très nécessaire à toutes les opérations de l'astrologie, & dont les Chinois n'avaient ^{p.151} jamais eu aucune connaissance jusques alors, si ce n'est que ce fut en songe. Ils composèrent encore un autre ouvrage d'optique, dans lequel étaient marquées la situation des astres, leur grandeur, la distance dans laquelle ils étaient entre eux, & leur éloignement de la Terre, avec la doctrine du paralaxium, & de tous les autres accidents, sans la connaissance desquels on ne peut jamais rien savoir dans l'astrologie, &

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

particulièrement pour l'observation des éclipses. Ce fut par ce moyen, & à la faveur de tous ces instruments, dont ils savaient très bien se servir, qu'ils montrèrent à tout ce grand empire la vérité de leur doctrine, & l'expérience de leur savoir. Les personnes dont nous avons parlé voyant que le roi prenait un grand plaisir de considérer tous ces divers outils qu'on avait fait faire avec un soin & une industrie merveilleuse par les plus habiles maîtres de l'Europe, & lesquels avaient été apportés depuis peu, pour en faire un présent à ce monarque, dont il ne reçut pas peu de joie ; il les trouva si beaux qu'il ne voulut pas les mettre ailleurs que dans son principal cabinet ; & afin qu'ils ne lui fussent pas inutiles, il voulut que ces Pères mêmes lui en apprissent l'usage, ce qu'ils firent avec tant de bonheur pour eux, qu'ils s'acquirent les bonnes grâces du roi de telle sorte, que non seulement il les favorisait touchant les choses qui regardent la science, & leur entretien, en leur donnant les revenus qui étaient nécessaires pour ce sujet, mais encore pour l'accroissement de la religion chrétienne. Ce prince fit encore commandement à cent astrologues chinois, qu'ils eussent toujours recours au père Adam Schal comme au chef de l'astrologie, du premier ordre, dans toutes leurs difficultés, comme au maître, à l'arbitre, & au suprême tribunal dont on suivrait le conseil & le jugement.

Cet édit fut si ponctuellement observé que personne n'a jamais osé aller à l'encontre jusques à présent, & l'autorité en a été si grande, que personne ne peut mettre en lumière ni divulguer, sous des grièves peines, des almanachs annuels dans l'empire, s'ils n'ont été composés ou approuvés par le père Schal. Enfin qui voudra savoir plus de particularité touchant les choses que je viens de dire, il n'a qu'à lire comme moi l'histoire écrite à la main, composée par le père Jean Adam Schal, du Calendrier chinois ; d'autant qu'il pourra encore apprendre par ce moyen, combien les ouvrages que firent ces Pères ont contribué à faire multiplier le nombre des fidèles par toute la Chine, & combien non seulement les auteurs en ont reçu d'honneur, mais encore, combien elle a attiré d'estime & de gloire à toute l'Europe, ainsi que le lecteur pourra connaître par ce livre, si jamais il peut venir à sa connaissance.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Ainsi puisque le père Jean Adam a été toujours si fort favorisé du monarque chinois-tartare, nous espérons aussi que le nombre des fidèles s'augmentera beaucoup par son moyen, & que toutes ces vastes provinces & ces régions, qui nous étaient autrefois inconnues, seront entièrement converties à la foi de Jesus Christ ; parce que se voyant appuyés du crédit & de la protection de l'empereur, il arrivera aussi que la religion catholique y trouvera un asile favorable, & qu'elle s'augmentera beaucoup. Ce qui nous oblige d'autant mieux à croire ceci, c'est que le roi qui dit être descendu d'une race chrétienne, est encore tellement porté d'inclination pour notre religion, qu'ayant été tout à fait persuadé & convaincu des vérités invincibles de la foi, il s'offrait de recevoir l'eau du sacré baptême, si l'amour de la polygamie, qui est incompatible avec le christianisme, ne l'eût empêché. Mais il faut prier ^{p.152} Dieu qu'il fasse la grâce à ce bon monarque de surmonter toutes ces difficultés, qui sont les seuls obstacles qui détournent tant de princes & de rois de cette sainte résolution. Au reste ce grand prince voit les chrétiens de bon œil, & permet qu'ils soient introduits dans la cour, mais particulièrement les docteurs de la divine loi du grand Occident, (c'est-à-dire, de l'Europe) par le moyen desquels toute la Tartarie fut convertie à la foi de Jesus Christ, ainsi qu'il dit avoir appris par l'histoire de ses aïeux, par les croix qui paraissent encore dans plusieurs endroits de son empire tartare, & par quantité d'autres marques de la chrétienté, comme aussi par les caractères dont ils se servent pour écrire, & que les Tartares se glorifient d'avoir appris des docteurs évangéliques du grand Occident.

Voilà pourquoi il ne fait pas grand état de l'idolâtrie des bonzes ; que si quelquefois, pour ne contrevenir point aux lois impériales, il est obligé d'aller à leurs temples, c'est plutôt par raison de politique que par un motif de zèle & de dévotion, d'autant qu'il a une naturelle antipathie pour les coutumes & les façons de vivre des Chinois, ce qui paraît évidemment en ce qu'il n'a jamais voulu se servir de l'ancienne façon d'habits que les empereurs de cet État avaient accoutumé de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

porter, en ce qu'il s'est toujours habillé selon la coutume des Tartares, & qu'il commandait à tous les grands de sa cour d'en faire le même. Mais afin que l'on puisse connaître la grande différence qu'il y a entre l'habit des Tartares, & des autres, j'ai fait tirer ici le portrait de leur roi, avec celui du chinois-tartare, comme aussi celui du père Jean Adam premier mandarin de la cour royale, & du tribunal d'Astrologie. L'habit royal est très beau, & très riche, en ce qu'il est couvert de quantité de perles & de pierres précieuses, & que l'étoffe est toute bigarrée d'oiseaux, de dragons, de plusieurs autres sortes d'animaux, & de fleurs, dont la majesté donne un respect incroyable à tous les sujets.

Maintenant pour savoir la raison pourquoi ceux qui sont admis devant le roi demeurent immobiles, c'est parce que l'on croit que c'est un chose indécente de faire des gesticulations de pieds ou de mains devant la majesté du prince : de sorte qu'ils sont assis à plate terre sur des duvets, la tête inclinée sur leurs genoux, sans remuer aucune partie de leurs corps, étant comme des statues ; afin de n'encourir pas l'indignation de leur souverain, par l'omission des cérémonies accoutumées. Le roi même fait connaître par ses gestes ce que les autres doivent faire devant lui. Le respect qu'ils lui portent est si grand qu'ils n'oseraient pas paraître devant sa majesté sans avoir les habits qui sont destinés pour la dignité & l'office d'un chacun en particulier, selon l'ordre que le roi en a donné, afin qu'il les puisse reconnaître par la différence des vêtements, & par la diversité de leurs charges, qui est exprimée par une marque qu'ils portent, ainsi que vous pourrez voir au portrait du père Jean Adam Schal, lequel en a une sur sa poitrine, qui explique l'office qu'il exerce dans la cour du roi. Et parce que l'on croit que c'est une chose indécente d'aller à pied devant Sa Majesté (lorsque quelqu'un est obligé de lui parler pour quelques affaires) il y a des officiers du premier ordre des mandarins, ou des colaos, qui les portent sur leurs épaules, jusques à ce qu'ils l'aient placé sur un magnifique siège devant le roi. Quant à ce qui est de l'habit de l'empereur chinois-tartare, & de son premier conseiller, il est de la façon qui suit.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

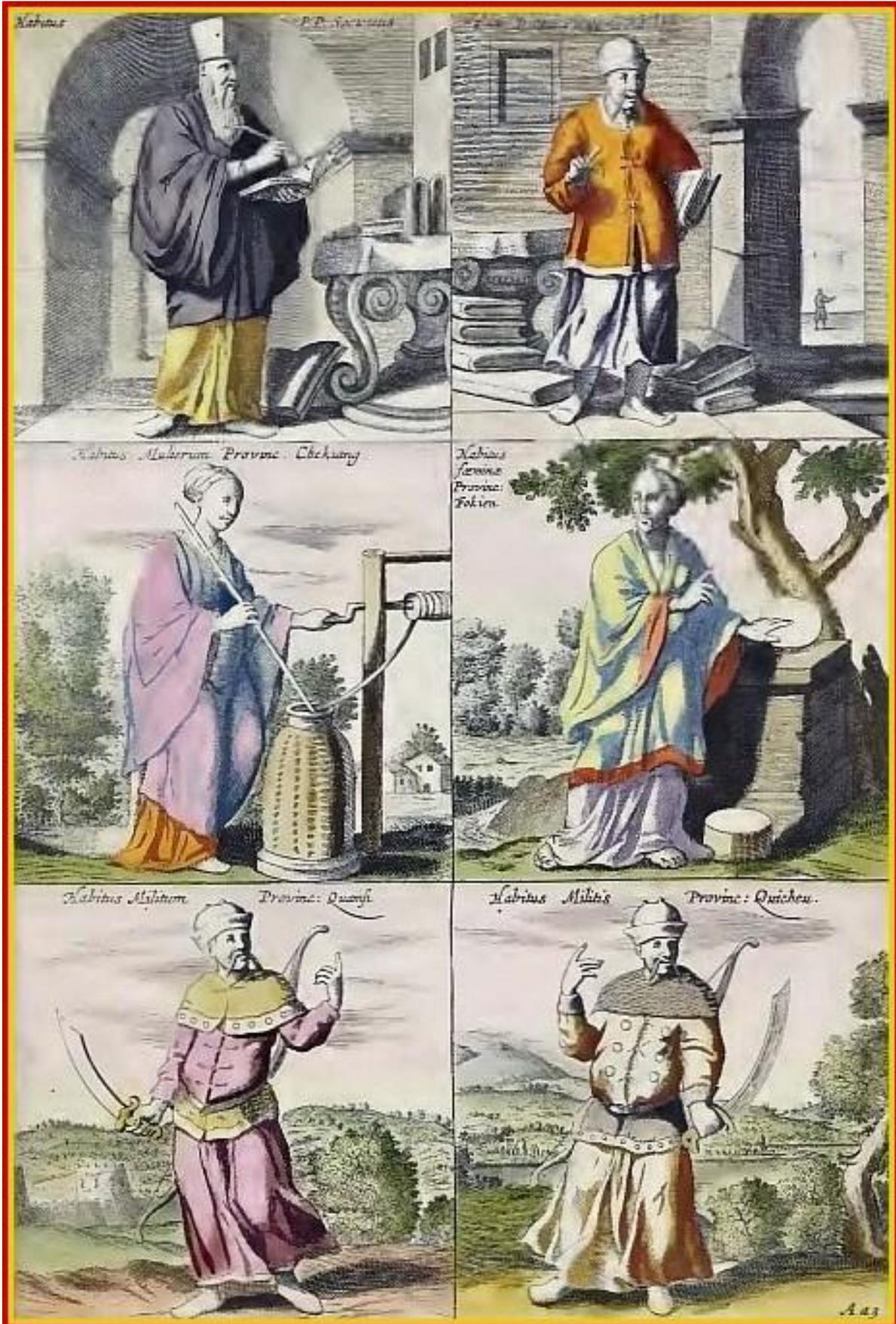


La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



Figures des habits particuliers de chaque province.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



Figures des habits particuliers de chaque province.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Le lecteur pourra voir combien cet habit est différent de celui des rois de ^{p.153} la Chine par le moyen de la figure que nous avons mise la première en rang, avant la carte géographique de l'empire chinois, où j'ai encore décrit la figure des autres habits particuliers de chaque province.

Enfin du temps du père Mathieu Riccius (lorsque les rois de la Chine gouvernaient l'empire) les colaos & les premiers mandarins des tribunaux s'habillaient différemment, ainsi qu'il paraît par les figures suivantes, où l'on remarquera quel était celui du père Mathieu docteur évangélique du grand Occident, qui est fait selon la forme ordinaire & particulière dont ont accoutumé d'user les docteurs de ce pays, duquel nos Pères se servaient avant l'irruption des Tartares dans cet empire.

L'autre figure que l'on voit ci-dessous est celle du docteur Paul, qui avait été converti à la foi chrétienne par le père Riccius ; comme c'était un homme doué d'un esprit très subtil, il donna un grand accroissement à la religion chrétienne, tant par ses paroles, que par ses écrits, & d'autant mieux qu'il était grand colao de l'empire, & par conséquent en grande estime, & en grande autorité parmi le peuple chinois. Mais véritablement comme l'on trouve la vie & les illustres actions de ces deux grands personnages écrites dans les histoires chinoises, j'ai cru qu'il n'était pas nécessaire de mettre ici ce que l'on pouvait voir ailleurs, me contentant d'en produire les portraits, habillés à la chinoise.

Lorsque le roi ou bien le grand monarque de la Chine (avant l'invasion des Tartares dans ce pays) s'en allait dans son tribunal, il se montrait au peuple par une grande fenêtre fort élevée, de même que si c'eût été une divinité ; il portait à la main une petite table d'ivoire pour couvrir son visage, & une autre sur son diadème, large de demi-coudée, & d'une même longueur, de laquelle pendaient une grande quantité de pierres précieuses d'une valeur inestimable, enfilées en façon de perles, lesquelles lui couvraient tout le front, & une partie du visage, afin de paraître comme un dieu aux yeux des assistants.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

La livrée du roi, dont il n'est permis à personne de se servir, est d'une couleur jaune, & son habit est tout parsemé de dragons, & tissu de filets d'or : il porte non seulement des dragons sur ces habits, mais encore tout son palais en est paré. Il en est de même de ses vases d'or & d'argent, & de tout le reste de ses meubles, soit qu'ils soient peints ou en relief, jusques là que le toit & les tuiles portent l'image de cet animal, avec les couleurs, & rien ne doit encore paraître dans le palais royal qui ne porte la même livrée. Que si quelqu'un était si téméraire que d'oser faire servir la couleur royale ou les dragons à son propre usage, il serait criminel de lèse majesté, & encourrait les mêmes peines que les ennemis de l'État, à moins qu'il ne fût du sang royal.

Pour ce qui est des femmes chinoises, le commun du peuple & toutes les personnes de basse condition ont cette coutume d'acheter leurs femmes à prix d'argent & de les vendre tout autant de fois qu'il leur plaît. Quant à ce qui est du roi avec toute la race royale, on n'a jamais égard à la noblesse du sang, lorsqu'il s'agit de leurs ménages, mais on s'attache particulièrement à la beauté du corps, & à l'agrément des personnes. Les filles de la plus haute qualité ne s'empressent pas beaucoup pour parvenir à cet honneur, parce que les femmes des rois ont peu de pouvoir, & parce qu'elles demeurent toujours renfermées dans son palais. Au reste elle sont encore tout à fait privées de la vue de leurs parents ; c'est pourquoi elles estiment beaucoup mieux p.154 d'être mariées avec des magistrats, que d'épouser des monarques. Il faut remarquer qu'entre plusieurs femmes que les rois ont, il y en a une principale qui peut passer elle seule pour légitime, & pour reine, cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'en épousent encore neuf qui sont inférieures à la première, & trente-six autres outre celles-là, qui jouissent toutes du titre d'épouses, sans parler du grand nombre de concubines, qui ne portent ni la qualité de reines, ni d'épouses, & qui ne sont destinées que pour satisfaire à la déréglée convoitise du roi. Il n'y a que cette première femme dont nous venons de parler, qui ait la liberté de s'asseoir à table avec le roi, les autres n'étant que comme les servantes du père de famille, surtout hors du palais royal, & comme les

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

femmes suivantes de la première, devant laquelle il ne leur est pas permis de s'asseoir, ni à leurs enfants d'appeler d'autres personnes que celle-là.

L'on ne saurait dire combien les femmes sont étroitement gardées en ce pays, & combien leurs maris sont jaloux : car ils les observent non seulement en public, mais encore en particulier, je dirai ceci seulement en passant, que leur soupçon est si grand, qu'ils ne défendent pas seulement aux étrangers la liberté de voir & de parler à leurs femmes, mais encore ils ne veulent pas souffrir que leurs parents aient ce pouvoir, ni même leurs propres enfants, si ce n'est lorsqu'étant coupables de quelque crime, & méritant la punition de leurs pères, ils ont recours à la maison de leur mère, où ils sont reçus comme dans un asile qui les met hors de la juridiction paternelle. Hors de ce rencontre, dis-je, il n'est point permis aux enfants, en quelque manière que ce soit, d'aller voir celle qui leur a donné l'être, & à plus forte raison aux étrangers. C'est pourquoi les habitations de ces femmes sont disposées d'une telle manière qu'elles ne peuvent voir, ni être vues de personne, & leur retraite est si rigoureuse qu'elles ne sortent que très rarement, que si quelquefois les maris leur en accordent la permission, à raison de quelque urgente nécessité, elles ne peuvent aller en aucun lieu que dans des chaires portatives, auxquelles on ne laisse pas la moindre ouverture, de crainte qu'elles ne puissent voir ou être vues.

Les Chinois font consister la beauté des femmes en la petitesse de leur pied & de leur taille ; & ce que nous estimons laid, difforme & monstrueux en ce pays, est ce qui a le plus d'agrément & d'attrait pour eux. Dès lors que les filles sont nées, ils leur serrent si étroitement les pieds avec des bandes, qu'elles s'en sentent toute leur vie, & ne peuvent jamais marcher sans sentir de grandes incommodités. Si on leur demande la raison de ce procédé, ils répondent qu'ils n'en n'ont point d'autre, si ce n'est que c'est une coutume qu'ils observent depuis deux mille huitante ans, & qu'ils ne font que suivre l'exemple de Tacha, femme de l'empereur Chei, qui régnait pour lors dans la Chine, laquelle était douée d'une si parfaite beauté, qu'ils

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

l'estimaient une déesse, & pour cette raison ils lui ont donné le nom de Venus chinoise, de qui le plus bel attrait ne consistait qu'en la petitesse de ses pieds, ce qui ne provenait, selon leur créance, que de la force des liens dont on s'était servi pour les serrer : d'autres personnes disent que cette coutume provenait d'une loi qu'avaient autrefois institué les sages, pour apprendre aux femmes qu'elles ne doivent pas courir par les rues & les lieux publics, mais doivent rester dans la maison, de gré ou de force.

p.155 Leur habit est très modeste, & rempli de gravité, comme vous le pouvez voir, puisqu'il les couvre si bien, qu'on ne saurait rien voir que leur face ; plût à Dieu qu'en beaucoup de lieux de l'Europe les femmes en voulussent faire de même, on n'en verrait pas tant qui perdent si souvent leur pudicité qu'elles font ! Les têtes de ces femmes (surtout celles des nobles & des autres qui demeurent à la cour), sont toutes entourées & enveloppées de bandes grêlées de perles & de diamants, dont le brillant éclat donne des attraits merveilleux à ces visages. Leurs robes, qui sont toutes parsemées de fleurs, d'oiseaux, & d'autres figures, vont presque jusques à terre, de façon néanmoins qu'elles ne couvrent pas les plus beaux charmes de leurs personnes, qui sont leurs pieds. Au reste pour les divertir, & pour adoucir la longueur de leur retraite, on leur donne des chats, des oiseaux, & tout autre sorte de divertissements, qui leur tiennent lieu, & suppléent au défaut des douceurs de la compagnie.

Voilà ce que j'ai bien voulu mettre ici pour contenter parfaitement la curiosité du lecteur touchant ce sujet. J'ai voulu lui donner encore la figure de l'habit que portent ces nobles Chinoises, comme aussi de celles qui servent dans le palais royal, que nos Pères m'ont envoyée : parce que c'est une chose curieuse à voir & digne de remarque.

@

CHAPITRE X

De la façon avec laquelle nos Pères se comportent pour convertir les Chinois

@

Je ne fais pas difficulté de croire que s'il y a jamais eu d'État policé, ou de monarchie bien réglée dans le monde, l'empire de la Chine peut se vanter d'avoir cet avantage par dessus tous les autres, & que son gouvernement est le plus juste (selon les maximes & les principes de la politique & de la raison). On n'a qu'à considérer les règlements qui y sont, & voir l'ordre admirable qu'on y observe, pour être de mon sentiment, & pour dire que la police est si admirable & son ordre si beau, qu'il ne se peut rien voir de mieux dans le monde, & qu'il semble en un mot que c'est la politique même qui le gouverne par les lois. En effet tout y est si bien réglé que rien ne s'y fait que par l'organe & le commandement des sages & des savants, qui ont l'intendance des affaires & le gouvernement de cet État, & lesquels n'élèvent jamais personne aux charges ni aux dignités de l'empire, qu'ils ne les aient premièrement jugés capables de remplir ces offices, & qu'ils ne les aient fait très rigoureusement examiner par les plus doués qu'ils peuvent trouver, qui sans aucune considération de rang, de condition, ni de naissance, & sans avoir égard à ce qu'ils sont, ni à la faveur qu'ils en pourraient avoir, jugent équitablement de ce qu'ils savent, & en font un fidèle rapport à ceux qui les doivent élever aux charges qu'ils demandent, lesquels jugent là-dessus & leur accordent ce qu'ils désirent (s'ils le méritent) ou la leur refusent s'ils les en jugent incapables : de sorte que c'est une maxime étroitement observée parmi eux, que les plus habiles en doctrine & en politique doivent être élevés aux plus hautes dignités de la république, & qu'on leur doit donner les premières places de l'État ; p.156 ce qu'on observe exactement, puisqu'on jette tout le fardeau du gouvernement sur ces doctes personnages, & puisqu'on donne l'intendance de tout ce qui

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

concerne son bien & son avancement à ces grands hommes, qu'on appelle mandarins (c'est-à-dire préfets ou gouverneurs des villes & des provinces), lesquels ont une certaine subordination entre eux qui les distingue & les différencie selon leur qualité, sans que leur diversité cause du désordre au royaume, ni de la confusion aux affaires.

C'est une chose merveilleuse de voir que quoiqu'il y ait quantité de ces officiers, rien ne se fait ni ne se traite que le roi n'en ait la connaissance par le moyen des mandarins qui lui écrivent jusques aux moindres affaires, à quoi il répond comme il le juge à propos, & vous saurez en passant que les réponses qu'il fait & les ordres qu'il donne sont reçus avec tant de soumission & de respect de toute sorte de personnes, qu'ils tiennent lieu de lois : de sorte que pas un ne peut s'exempter d'exécuter ponctuellement & au plus tôt (sous peine de cassation & de privation d'office, qui est le plus grand affront qui puisse jamais arriver aux Chinois) les commandements que le souverain dictateur leur fait, & les commissions qu'il leur donne. La police est si grande dans ce grand État, qu'il n'y a point de recoin si caché, ni de lieu si éloigné, lequel ne fasse savoir à son prince (par le moyen des mandarins colaos) les desseins des étrangers, & ce qu'ils trament contre le royaume, comme aussi d'informer Sa Majesté tant de la fidélité & de la diligence de ses mandarins à bien faire leur devoir, que de leur négligence à s'acquitter dignement de leurs charges, & aussi de la tyrannie & de l'oppression qu'ils font souffrir au peuple. Ce qui fait que tous ceux qui sont élevés à ces suprêmes dignités n'ont jamais d'égard ni à leurs amis, ni à leurs parents, pour ce qui est de leur devoir ; mais s'attachent tout autant qu'ils peuvent à se rendre irrépréhensibles dans leurs fonctions, & à s'acquérir de l'honneur & de la gloire dans l'exercice de leurs charges (crainte de la punition & du blâme qui les attend, s'ils font autrement).

Cela étant ainsi, il faut que vous sachiez qu'une des principales maximes de l'État, & une loi fondamentale de cette monarchie, est de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ne souffrir pas qu'aucun étranger ait un libre accès dans les terres de cet empire, & de ne permettre pas qu'aucune autre nation que la leur y puisse faire non seulement sa demeure, mais encore y entrer, & y séjourner quelque jour ; c'est pourquoi, comme ce règlement est si sévère, & que les mandarins sont si occupés & si exacts à la faire observer, il ne pouvait être que très difficile, pour ne dire pas tout à fait impossible, à nos Pères d'y avoir de l'accès & d'y entrer comme ils désiraient. En effet, ils eurent bien tant d'obstacles à vaincre, & tant de difficultés à surmonter pour la dispense de cette loi, qu'ils travaillèrent plusieurs années pour obtenir cette grâce, & pour faire que cet ordre si régulièrement observé ne fut plus si rigoureux à leur égard, ce qu'ils obtinrent enfin après beaucoup de travaux & de fatigues, comme vous avez pu voir ci-dessus, & comme il est facile de remarquer encore dans l'histoire de la Chine mise au jour par plusieurs personnes.

Sans quoi on n'aurait jamais pu venir à bout du dessein qu'on avait de prêcher l'Évangile à ce peuple infidèle, & à cette nation ensevelie dans les ténèbres de la gentilité : que si cet obstacle n'eut pas été levé par une grâce singulière du Ciel (comme il a été dit) il y en eût eu d'autres qui n'auraient pas été moins difficiles à surmonter que le premier, savoir celui d'entendre & de parler le langage du pays, qu'on p.¹⁵⁷ ne peut jamais parfaitement savoir, & lequel est pourtant si nécessaire à ceux qui veulent entrer & avoir un libre accès dans ces provinces, qu'il est impossible d'y mettre le pied, de s'y cacher, où d'y entrer sans danger de la vie, si on ne sait aussi bien parler que les naturels & les habitants de la contrée, qui sont si jaloux, & d'un naturel si soupçonneux & si méfiant, qu'ils prendraient un homme pour un espion s'il n'était pas aussi éloquent qu'eux en leur façon de parler, & le feraient cruellement mourir, ou du moins le chasseraient avec ignominie de leur patrie. En quoi vous pouvez juger combien ce moyen d'y entrer serait dangereux, puisqu'on ne peut jamais arriver à cette pureté de langage qu'ils ont, ni obtenir par le soin & le travail la vraie prononciation de leurs paroles.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Au reste ce peuple ne s'attache pas seulement aux paroles & aux discours, mais encore à la physionomie du visage, & à la proportion des parties du corps qui sont ordinaires aux Européens dont la constitution est très différente de celle des Chinois ; sur quoi ils fondent leur connaissance, & tirent leurs conjectures qui sont très certaines & presque infaillibles.

Nos Pères ayant reconnu toutes ces vérités, résolurent que pas un de la Société n'entreprendrait d'aller prêcher l'Évangile à ces peuples, qu'ils ne fussent premièrement bien instruits dans cette langue, qu'ils ne sussent parfaitement bien l'entendre & qu'ils ne la parlassent assez médiocrement ; c'est pourquoi, ils les envoyaient à Macao, qui est l'endroit où les maîtres néophytes sont nourris pour cet effet, afin qu'ils s'y rendissent habiles & savants.

Ce qu'étant fait, il faut qu'ils se résolvent à ne faire jamais de profit pour le salut des âmes, s'ils n'ont donné des marques évidentes d'un rare & d'un admirable esprit aux mandarins du premier ordre, & s'ils ne le sont rendus recommandables auprès de ces grands hommes qui ne demandent pas des spéculations subtiles de la métaphysique ni des raisonnements recherchés de la science scholastique pour concevoir une haute estime de quelque personne & pour leur donner leur approbation ; mais qui désirent seulement qu'on possède une pratique admirable de ce que l'on sait, & qu'on soit habile à mettre au jour des raretés dont on n'ait jamais plus ouï parler qu'elles soient néanmoins palpables & sensibles aux sens, & dont l'artifice soit capable de ravir les assistants, & de donner de l'estime & de la louange à l'ouvrier qui les a faites, comme aussi de l'honneur à l'Europe qui produit de semblables esprits.

Nous pouvons mettre de cet ordre les mathématiques avec leurs raretés & leurs curiosités ; mais surtout nous devons mettre de ce rang les maximes de la philosophie morale qu'ils estiment au dernier point ; pourvu qu'elles ne consistent pas en des simples paroles, & pourvu qu'elles possèdent quelque'autre chose que des discours ; savoir la pratique jointe à l'innocence de la vie, & au mépris de toutes les

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

dignités, de toutes les grandeurs, & de toutes les richesses du monde, conformément à la vie des saints & selon l'exemple des apôtres & des prédicateurs de la loi de Jesus Christ, lesquels ont fait par ce moyen tant de fruit dans la vigne du Seigneur.

S'il arrive donc que les mandarins reconnaissent toutes ces belles qualités en un homme, il peut s'assurer de faire un grand progrès pour le salut des âmes, & de gagner à Dieu beaucoup d'infidèles qui périraient sans cela. On ne saurait croire combien il y a de peine & des dangers à souffrir, lorsqu'il s'agit de persuader notre religion à ce peuple dont les maximes sont aussi contraires & aussi opposées aux nôtres, que la Terre ^{p.158} pourrait être différente du Ciel, & j'ose dire que l'esprit humain aurait de la peine à comprendre avec quelle précaution & avec quelle adresse il faut leur annoncer les vérités de la foi, crainte que leur extrême opposition ne les leur fasse rejeter, & ne leur donne sujet de ne vouloir plus les écouter & les entendre.

Jugez s'il y a peu de travail à combattre dans ces lieux la fausse divinité de leurs dieux, & de leur montrer que leurs *πολυθείας*, c'est-à-dire leurs statues, leurs idoles, avec leurs vanités, ne sont que des illusions & des fictions ridicules. Voyez, dis-je, s'il y a peu à faire de remonter dans l'autre, que *πολίγαμιας*, c'est-à-dire la pluralité des femmes, n'est pas licite, puisqu'il n'y a rien qui les choque si fort que ce point. Considérez s'il n'y a pas bien de la peine à détruire toutes ces erreurs, & si on peut sans beaucoup de difficulté persuader à tout ce monde les vérités de notre sainte religion, comme aussi faire comprendre nos incompréhensibles mystères à un peuple enseveli dans les ténèbres de l'idolâtrie, & dans l'abrutissement de leurs passions : que si vous voyez triompher la foi, la religion, & la vérité en dépit de tous ces obstacles, dites que c'est un effet du Ciel, & une production de la grâce, qui fait tous ces prodiges : que ce n'est pas ni notre travail, ni nos soins qui font ces changements & ces conversions, & que c'est le Saint-Esprit qui a gagné tant de peuple depuis 80 ans qu'on leur a annoncé la foi de notre divin Sauveur. Que si quelqu'un veut savoir combien il faut

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

suer, & avoir de la patience dans cet exercice pénible de la publication de l'Évangile, il n'a qu'à lire l'histoire du père Daniel Bartole : il y trouvera les ruses dont les partisans du démon se sont servis pour dégoûter les prédicateurs évangéliques de leurs entreprises ; il y remarquera les noires calomnies que Satan a suscitées contre eux afin de rendre leurs travaux inutiles, & il verra ensuite de quel zèle, de quelle ardeur, de quelle confiance doivent être pourvus ceux qui prétendent s'employer à la conversion de ces infidèles, & avec combien de vérité on doit leur appliquer les paroles de l'apôtre saint Paul qui dit,

« Faisons voir à tout le monde que nous sommes des véritables ministres de Dieu par la grande patience que nous avons, donnons-le à connaître dans nos tribulations, dans nos adversités, dans les tristesses & les infortunes, dans les prisons & les révoltes, dans les travaux & les fatigues, dans la gloire & dans la bonté, dans l'infamie & dans la belle réputation ; soit qu'on nous prenne pour des séducteurs ou des véritables prédicateurs, soit qu'on nous considère comme connus ou inconnus, vivant toujours comme si nous étions mourants, comme châtiés sans être mortifiés, & toujours portant la mortification de notre Seigneur Jesus Christ sur notre corps ; afin que la vie de Jesus soit manifestée sur notre chair mortelle.

Vous devez savoir que comme la prédication de l'Évangile ne prend jamais de profondes racines dans les cœurs des néophytes sans le secours des livres, aussi n'ai-je pas voulu oublier à mettre ici ceux que nous avons dans la Chine, afin que vous puissiez reconnaître avec plus de facilité le profit qu'on en a tiré.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Le catalogue des livres que nos Pères ont fait pour l'augmentation de l'Église chinoise

@

Le vénérable père Matthieu Ricci, qui a été le fondateur & l'introducteur de la foi & de la religion chrétienne dans la Chine, après saint François Xavier, a laissé les livres qui suivent, comme étant très nécessaires pour pouvoir captiver la bienveillance des mandarins, par la découverte des sciences qu'ils ne savaient pas, dont en voici le nombre. p.159

1. Il a mis en lumière *les mathématiques pratiques du père Clavius*, où il enferme la méthode qu'il faut garder pour s'en servir.

2. Il a traduit *les six livres d'Euclide*, & en a fait des *petits commentaires tirés du père Clavius*, lesquels ont été reçus avec un applaudissement merveilleux de tout le royaume.

3. Il a expliqué *la Sphère* selon les préceptes & les règles du père *Clavius*, duquel il avait été disciple, mettant encore au bout une table des longitudes & des latitudes des étoiles.

4. Il a mis au jour *la géographie dans une carte universelle de toute la terre, avec une double méthode pour la comprendre*, laquelle est très propre pour les Chinois, & si nouvelle, qu'on n'en a jamais plus vu de semblable. Il ajouta encore à cela une histoire générale tant des papes que des empereurs & des rois de la Terre, & une fidèle relation des mœurs de toutes les nations de l'univers, & de toutes les parties qui le composent ; en quoi ils commencèrent à voir que la Chine, bien loin d'être tout un monde, n'en était pas seulement la moindre partie, & reconnurent que leur empire n'était à proprement parler qu'un petit point par rapport à toutes les monarchies qui sont sur la Terre ; ce qui ne leur causa pas peu de honte & de confusion, d'avoir été si ignorants par le passé, & d'avoir été ensevelis jusques alors dans les ténèbres de l'erreur.

5. Il a donné encore au public *un traité tout à fait rare de la philosophie naturelle, autrement de la physique & un autre des météores*.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

6. Il a écrit *la méthode de faire les horologes solaires appelée Gnomica*, que la Chine avait ignoré jusques alors, & l'a mise en fort beau langage chinois.

7. Il a exposé en abrégé *la façon de se servir, & de faire des astrolabes*.

8. Il a composé un *livre de la musique & de la fabrique du clavecymbale européen*.

9. Il a fait la *philosophie morale*, dans laquelle il a mis un *traité de l'amitié* & 25 conclusions dans lesquelles il a donné le moyen de bien modérer ses passions, de bien régler sa vie, & de devenir heureux en ce monde, autant qu'on le peut être sur la Terre.

10. Il a fait encore l'ouvrage des dix paradoxes si renommés dans la Chine, dans lequel il traite, 1. de la perte du temps, 2. des misères de cette vie passagère, 3. de la manière de la mort qui est infaillible à un chacun, 4. du profit qui revient de cette pensée, 5. de la nécessité de se taire & de parler quand il faut, 6. des trois fins de la pénitence, & des raisons qui obligent un chacun à jeûner, 7. de l'examen de conscience qu'on doit faire tous les jours, 8. du paradis & de l'enfer ; le premier desquels est pour les bons, & le dernier pour les méchants, 9. de la vanité & du mal qu'il y a de se servir de l'art de deviner, qui est si ordinairement usité parmi les Chinois, 10. des maux auxquels s'exposent ceux qui par un mouvement déréglé d'avarice, entassent trésor sur trésor.

Tous ces livres étant limés comme il faut, & recevant une force toute extraordinaire de la vérité qu'ils contenaient, furent reçus avec tant d'applaudissement & d'admiration, que Léon & Paul qui étaient les plus savants de la Chine en firent des commentaires au profit de tous les Chinois, après avoir loué ces ouvrages tout autant qu'il leur a été possible.

11. Mais ce qui a paru encore avec plus d'éclat, & avec plus de profit pour le salut des Chinois, a été le catéchisme qu'il a donné à ce royaume, lequel a fait tant de bien aux âmes, qu'on ne saurait croire

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

combien de personnes (je ne dis pas de basse qualité ou de médiocre condition mais même des plus grands de la monarchie, comme des mandarins, des colaos, des eunuques du palais royal, & plusieurs autres p.160 personnes semblables) ont été touchées intérieurement, & combien de mouvements d'une sainte componction d'avoir si mal vécu par le passé, ont été excités dans leurs cœurs & dans leurs âmes en suite de sa lecture ; non, il n'est pas possible de croire le profit que ce livre a apporté à l'Église, ni comprendre le grand nombre des conversions qu'il a faites ; il suffit de savoir qu'il a été si bien venu de toute sorte de personnes, qu'on a été obligé de le faire imprimer par tous les endroits du royaume, afin d'en pouvoir fournir à tous ceux qui en demandaient, lesquels étaient en si grand nombre, qu'il n'y avait point de recoin qui n'eût reçu par son moyen la vérité de la foi chrétienne.

12. Il a composé le *Dictionnaire Chinois* pour l'usage des nôtres, dont j'ai l'original, que je donnerais à l'Europe, & que je ferais imprimer, si j'avais de quoi.

13. Il a traduit de chinois en latin l'*Histoire des Vieux Chinois*, où l'on voit les dogmes & la doctrine des anciens philosophes de cette nation, dans le dessein de faire voir leurs erreurs, & de mieux combattre les maximes qu'ils avaient, & qui choquaient les lois de la raison.

14. Enfin, il a fait l'*Histoire universelle* de 27 ans, qui comprend tout le temps qu'il a demeuré dans la Chine. Le père Nicolas Trigaut nous l'a donné en latin après l'avoir traduite d'italien en cette langue en l'an 1620, & le père Martin Martinius l'a donnée derechef à l'Europe, après l'avoir augmentée de l'histoire des rois qui avaient été avant la naissance de Jesus Christ.

Le père Nicolas Trigaut natif de Douai en Flandres a été encore très estimé de tous les chrétiens de la Chine, à cause qu'il était plus savant dans cette langue, & qu'il la parlait mieux que les autres, en suite d'un grand travail & d'une grande peine qu'il avait prise pour s'y rendre habile ; c'est le premier qui a fait le voyage de la Chine à Rome, & qui y vint en l'an 1620 pour y faire les affaires de ces provinces en qualité de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

procureur de cette nation. Il nous assure que tous les plus grands de l'Europe l'ont caressé partout où il a passé, & qu'il a reçu mille civilités & mille bons traitements des plus grands de cette noble partie du monde : de sorte qu'étant parvenu à la capitale de l'univers, tout le monde pour ne dire pas toute l'Europe fut dans l'attente & le désir de voir le narré de ce qu'il avait vu, & des choses curieuses & rares qu'il avait remarquées dans la Chine, comme aussi pendant son voyage ; c'est pourquoi après avoir mis au jour les progrès qu'on avait fait dans ce nouveau monde par une histoire latine, il se résolut de donner au public un abrégé de l'Histoire chinoise qu'il avait lue ; quoiqu'elle contient 120 volumes & quoique les actions de tous les monarques de cet empire, qui ont précédé Jesus Christ, & qui sont venus après lui, y soient entièrement & parfaitement bien décrites. Avec tout cela dis-je, il n'a pas resté d'en composer un épitomé en latin, & de faire voir avec quel soin, & avec quel travail, il s'était occupé à cette longue lecture : de vous dire maintenant si l'histoire des rois qui ont régné après Jesus Christ a été mise au jour ou non, c'est ce que je ne sais pas : nous trouvons pourtant dans une épître écrite au cardinal de Parme en l'an 1627, qu'il a fait cet ouvrage, & qu'il l'avait tout prêt à être mis sous la presse. Il a fait imprimer encore un autre ouvrage en langue syriaque, par lequel il a rendu le calendrier chinois conforme au romain, & a fait que les fêtes de celui-ci sont rangées si parfaitement, & avec tant d'ordre (selon les lunes de celui-là) qu'il ne se peut rien voir de mieux ni de plus commode ^{p.161} pour ce peuple, lequel en tire un grand avantage pour la religion.

Le père Jacques Rho Milanais de nation, lequel avait rempli pendant plusieurs années, au grand contentement de tout le monde, la qualité de maître des mathématiques, succéda à tous ceux que nous venons de nommer. Celui-ci étant donc allé dans la Chine avec le père Trigaut, qui en était venu (comme nous avons dit), devint si savant dans cette langue (quoiqu'il n'y eût employé que fort peu de temps) qu'on eût dit qu'il était naturel du pays, tant il était parfait dans l'écriture & dans la prononciation de ce langage. Voilà pourquoi il a fait tant de fruit dans ce vaste empire,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

& qu'il a converti tant d'infidèles à Jesus Christ. Nous avons des preuves bien évidentes qu'il excellait dans cette langue, puisqu'il a composé plusieurs livres en chinois pour l'usage des néophytes.

1. Il a fait le grand commentaire sur l'oraison dominicale & le salut angélique divisé en deux livres.

2. Il a composé trois livres de la miséricorde, & des œuvres utiles & pieuses de l'oraison, & de l'aumône.

3. *Les avertissements spirituels de la sainte Mère Thérèse* fort éloquemment composés, & bien vus d'un chacun.

4. Le *Journal ou Éphémérides* dans lequel on trouve des méditations pour tous les jours, tirées de la sainte Écriture ou des Pères.

5. Enfin il a mis en lumière un *traité de la mortification & du jeûne*, de sorte qu'étant un véritable disciple du père Adam Schall, il s'occupait comme lui, non seulement à établir la religion dans ce royaume, mais encore à faire fleurir les mathématiques par des livres de dévotion & de science. Lui-même nous assure dans une de ses lettres, qu'il a composé plus de cent ouvrages, sur des semblables matières outre la réformation du Calendrier qu'il fit avant mourir, après quoi il se vit attaqué d'une maladie inconnue, qui le mit au tombeau au grand regret de ceux qui l'avaient vu. C'était un homme qu'on pouvait appeler à la vérité tout apostolique, parce que sa constance dans les adversités était incroyable, comme on peut remarquer en ce qu'il a fait dans le royaume de Sciamsi, où il peut se vanter d'avoir été fondateur de plusieurs églises.

Après celui-ci vient le père Alphonse Vagnonius de Turin, natif d'un lieu appelé Trussarello, lequel est sorti de la noble race de Vagnonia. Celui-ci, dis-je, après avoir donné du pied au monde, & s'être mis religieux de notre ordre, il alla dans la Chine en l'an 1605 où étant arrivé, il apprit si promptement & avec tant de perfection cette langue, qu'il causa de l'étonnement, & de la surprise à tout le monde. Cet homme de Dieu travailla si fort pour le salut des âmes, & Dieu bénit tellement son travail, qu'il eut la satisfaction de voir (avant de partir

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

pour exécuter le cruel arrêt de bannissement que le perfide eunuque Xim lui signifiait) que le nombre des chrétiens (qui à sa venue n'avait été que de vingt-cinq) montait jusques à celui de 8.000, & qu'il y avait parmi ces fidèles quantité de grands & des mandarins de la province qu'on appelait Chianceu. La sainteté de sa vie était si grande qu'il était non seulement en vénération, & en odeur d'une singulière vertu à tous les néophytes, mais même aux infidèles & aux idolâtres. Son zèle était si grand & sa charité si ardente, qu'il était tout à tous. Voilà l'emploi de sa vie qui a duré 35 ans dans la Chine, au bout desquels Dieu voulant récompenser ces travaux & couronner ses mérites, l'appela à soi le 9 d'avril en l'an 1640. Il a composé beaucoup de livres pour le bien & l'avancement de l'Église chinoise dont voici le nombre. p.162

1. Sept volumes de la *vie des saints apôtres, martyrs, confesseurs, des ermites, des vierges, & des veuves.*

2. Un *Livre des mystères de l'incarnation, de la passion, de la mort, & de la résurrection de notre Sauveur Jesus Christ.*

3. Il a écrit *la vie & les miracles de la bienheureuse Vierge Marie mère de Dieu.*

4. Il a composé un *livre des quatre fins dernières de l'homme.*

5. Deux *livres pour bien élever les enfants.*

6. Un *traité de l'amour des vertus chrétiennes.*

7. Un *autre de l'imitation des saints.*

8. *Dix consolations contre les dix tribulations.*

9. Un *traité du commencement & de la fin du monde.*

10. Un *du bon règlement de tous les États, conformément aux cinq ordres marqués dans la philosophie morale des Chinois.* Cet ouvrage est très pressant à cause de ses raisons ; Voilà pourquoi il a été beaucoup estimé de cette nation.

11. Une *philosophie morale, qui comprend la civile, & l'économique, laquelle est remplie de très belles similitudes.*

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

12. Une *philosophie naturelle des mixtes imparfaits*, c'est-à-dire des météores & de leurs causes.

13. Il mit sous la presse un *traité de la Sphère du monde*, lequel est très rare, à cause de la belle méthode avec laquelle il a été composé, & à raison du grand profit qui en revient aux âmes.

14. Un *Dialogue de diverses matières physiques & morales*, ornées de plusieurs beaux exemples & de beaucoup d'agréables histoires, dont le récit est extrêmement divertissant.

Mais de tous ces ouvrages le plus considérable, & le plus à estimer, est l'exemple vivant de ses vertus, qui édifiaient ceux qui le voyaient.

Après avoir déduit tous les ouvrages qui ont paru dans la Chine, il est juste de mettre ici ceux qui sont venus jusques en Europe pour satisfaire les esprits des curieux.

Le premier a été une double histoire universelle du père Nicolas Trigaut. Le 2. est le Plin indien du père Jean Terence. Le 3. est l'Histoire Chinoise des choses arrivées du temps du père Alvarès Samede, lequel l'a composée avec grand soin.

Le 4. est l'ouvrage historique du Japon, de la Chine, du Tonchin, de Lai, & de la Cochinchine fait par le père Philippe Marin.

Le 5. est une *Flore Chinoise*, c'est-à-dire une histoire des plantes, des fruits, des fleurs, & de quelques animaux ; le tout exprimé par des images & des tailles douces fort recherchées, laquelle a été imprimée à Vienne par le père Michel Boym Polonais de nation, comme aussi un traité du pouls des malades, en quoi les médecins de la Chine excellent si fort, qu'il n'est pas possible de se l'imaginer ; je doute pourtant si ce dernier a vu le jour, & s'il a été mis sous la presse.

Je ne m'attacherai pas à mettre ici les Annales Chinoises ni les lettres particulières qu'on a écrites, tant aux grands de la Chine, touchant les affaires de cet empire, qu'aux supérieurs & aux amis particuliers ; parce qu'elles sont infinies, & parce que je n'aurais jamais fait.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Quoique tous ces Pères que je viens de nommer soient tout à fait illustres, il faut pourtant avouer que le père Martin Martinus natif de Trente, l'est encore davantage comme vous l'avez pu reconnaître par les louanges que je lui ai données ci-devant. Vous pouvez connaître encore combien son mérite est extraordinaire par le grand *Atlas Chinois* qu'il a composé, lequel est un ouvrage admirable en ce qu'il contient tout ce qu'il y a de merveilleux dans la nature & dans l'art, & où rien de ce qui concerne les mœurs & les religions des nations n'est oublié ; de sorte qu'il n'a rien omis de ce qui pût donner quelque contentement & quelque satisfaction aux curieux. On n'a qu'à voir ce que Jean Blaeu a fait mettre sous la presse à ^{p.163} Amsterdam, & on trouvera 16 grandes cartes géographiques dans lesquelles sont contenues toutes les particularités de ce grand empire de la Chine, & les descriptions particulières des provinces qui composent cet État, à quoi il a ajouté *l'Histoire des guerres de Tartarie*, dans laquelle il fait voir aux princes & aux rois (comme dans une belle glace) tous les événements funestes & horribles qui sont arrivés pendant ce temps, & toutes les révolutions inouïes qui sont survenues ensuite des troubles & des désordres dans ces provinces.

Voilà les ouvrages que nos Pères (qui sont des prédicateurs infatigables, lesquels ont illustré la Chine par leurs paroles, leurs exemples, & leurs souffrances, & qui ont enfin converti tant d'âmes au Sauveur) ont mis au jour, & les livres qu'ils ont mis sous la presse. Je dirai ici en passant que tous ces livres ont été si favorablement accueillis de toute sorte de personnes, que les exemplaires n'étant pas en assez grand nombre pour satisfaire tous ceux qui en demandaient (quoiqu'on les ait fait réimprimer plusieurs fois), on fut contraint d'en donner des copies, de sorte que les mandarins & les colaos du premier ordre écrivirent des commentaires avec un style si merveilleux & une éloquence si grande, qu'ils furent communs dans peu de temps ; & d'autant qu'ils étaient remplis de louange pour la religion chrétienne, un chacun prit goût à les lire, & n'ayant pas le moyen de s'instruire & d'entendre la parole de Dieu, il trouvait là-dedans les maximes de notre sainte foi, ce qui a donné sujet

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

à plusieurs de former des saintes résolutions de se rendre chrétien, de se ranger du parti de l'Église, & d'abandonner ses erreurs, ses détestables superstitions, & ses horribles idolâtries ; puisque nous avons vu que beaucoup de ces idolâtres, en suite de leurs lectures, sont venus trouver nos Pères pour mettre en exécution les saintes pensées & les pieux mouvements que le Saint-Esprit leur avait inspirés par le moyen de ces livres, & afin de l'éclaircir sur des points qui leur ont ouvert ensuite le chemin du salut & de la gloire.

Le nombre des livres qui ont été faits par nos Pères, & qui ont été imprimés en langue chinoise depuis l'an 1636, montent au nombre de 340. Il est vrai que tous ne sont pas sur le sujet de la religion, puisqu'il y en a beaucoup qui traitent de la morale, des mathématiques, & des choses naturelles.

Il faut savoir que comme la maison est trop grande pour un si petit nombre d'ouvriers que celui de nos Pères, il a été expédient d'établir des catéchistes, lesquels sont des hommes instruits à la foi chrétienne, savants dans nos mystères, & dont la vertu, le zèle, & la charité, jointe à une vie apostolique, ont mérité qu'on les élût pour un si grand emploi & pour faire un tel office. Leur devoir est d'aller par les villages dans les places & les carrefours des villes, afin que s'ils trouvent par occasion des enfants exposés en quelque endroit, ils les baptisent. Ils sont encore obligés d'instruire les paysans à la connaissance de Dieu par parole & par exemple, ils doivent fournir des petits livres de dévotion à ceux qui n'en ont pas, & ils sont tenus enfin de ne sortir pas de l'Église certains jours auxquels il y a beaucoup de monde qui y accourt par curiosité ; afin que si quelqu'un vient à considérer les points fondamentaux de notre foi qui sont écrits en belle lettre tout autour de notre église, & que la curiosité les porte à les vouloir lire ; ceux-ci le fassent eux-mêmes, & qu'après les leur avoir expliqués, il les sollicitent d'entrer dans la maison, afin d'être mieux instruits de ce qui est contenu sur ces tables, qu'on leur a déjà grossièrement expliqué. Pour ce qui est de leurs personnes, ils sont ^{p.164} dans l'engagement de venir rendre compte de tout ce qu'ils ont fait pendant la journée, & de rendre

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

cette déférence à nos Pères qui sont comme leurs supérieurs.

Mais afin que le lecteur sache de quelle méthode se sont servis nos religieux, & dont se servent encore les catéchistes pour annoncer la doctrine de Jesus Christ aux idolâtres, j'ai cru qu'il n'était pas hors de propos de mettre ici ce que j'ai trouvé dans un petit livre qu'ils appellent *l'abrégé de la loi divine*, dans lequel on voit les principaux articles de notre croyance touchant la divinité : & pour ce qui est de la récompense des bons, & de la punition des mauvais.

J'avertis le lecteur qu'il ne faut pas s'étonner si cet abrégé de la loi divine que j'ai traduit en français n'est pas comme on le pourrait désirer, parce qu'il est impossible de pouvoir mieux traduire une langue qui est aussi différente de la nôtre, que la terre l'est du ciel, & que la nuit le peut être du jour.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

L'abrégé chinois & français de la loi divine ¹

@

1. Peut être que quelqu'un demandera ce qu'on prétend dire par ce mot, Dieu, on répondra que Dieu n'est autre chose que le gouverneur & le Seigneur de toutes choses, que c'est lui qui a fait le Ciel, & la Terre, les Esprits, & les hommes.

2. Le Ciel, la Terre, les hommes, & toutes choses n'étaient rien devant le temps, & ont été du depuis ; il est donc nécessaire qu'il y ait eu quelque Seigneur qui ait été auparavant pour créer le Ciel, & la Terre, les hommes, & toutes choses.

3. Parce que toutes les choses ne peuvent pas être faites par elles-mêmes, & qu'il n'y a rien qui ne reconnaisse un principe ou un agent duquel elle aura reçu son existence ; tout ainsi que les tours & les maisons ne peuvent pas avoir été bâties d'elles-mêmes, mais demandent nécessairement la main d'un ouvrier.

4. Comment est-ce donc que le Ciel & la Terre, les hommes & les créatures peuvent être créés d'elles-mêmes : il p.165 y a donc un auteur de ces choses, que nous appelons Dieu. Si les hommes appellent le siècle *puên cù* & autres choses semblables, & s'ils reconnaissent pour père leur premier aïeul.

5. Il faut dire encore que ceux-ci ont été après le Ciel, & la Terre, & que tous ensemble ont eu leurs pères & leurs mères, desquels ils ont été engendrés. N'est-ce pas un grande erreur de les constituer & d'en faire le créateur du ciel & de la terre, des hommes & de toutes les créatures.

6. Quelqu'un dira : puisque le Ciel & la Terre, les hommes & toutes choses dépendent de Dieu, j'ose demander de qui dépend ce Dieu dans sa création.

7. On répondra que Dieu est la première cause & le premier principe ; s'il était dépendant de quelqu'un dans sa création, dès lors il ne serait pas Dieu.

8. D'autant que les choses ont, ou un commencement & une fin, comme les herbes, les arbres, les oiseaux & les reptiles ; ou bien elles ont un principe & n'ont pas de fin, tout ainsi que le Ciel, la Terre, les anges, les démons, & les Hommes qui ont des âmes intelligentes. Il n'y a que Dieu sans commencement & sans fin, lequel peut donner, détruire, ou créer comme il lui plaît.

9. S'il n'était pas Dieu les autres choses ne seraient pas créées. Par

¹ [Le texte chinois, en lettres latines, n'est pas présenté ici. Cf. le site [biusanté](#).]

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

exemple, les fleurs, ni les fruits, les feuilles & les troncs ne sauraient être sans racine ; mais

10. Venant à la racine de l'arbre, on n'en trouve point d'autre qui donne naissance à celle-ci : puisque Dieu est la racine & le fondement de toutes choses, de quoi pourrait-il provenir ?

11. Dieu dans le commencement qu'il créa toutes les créatures, divisa premièrement le Ciel & la Terre ; il mit au jour toutes les espèces des choses, & créa ensuite le mâle, & la femelle, il donna le nom d'Adam au mâle, p.166

12. et appela la femme Ève ; ces deux personnes n'eurent point de père ni de mère, & sont les premiers parents de tous les peuples, tous les autres (comme Fo Ki) sans exception de ceux qu'ils font. Tous les immortels ont

13. père & mère desquels ils sont nés, & n'ont pu empêcher qu'ils n'aient été soumis tôt ou tard à la corruption & à la mort. Dieu est le véritable Seigneur du ciel, & de la terre, des hommes, & des créatures, lequel a encore créé toutes choses

14. afin qu'elles fussent à l'usage de l'homme, & par conséquent nous devons aimer & révéler Dieu, ce que ne faisant pas, nous commettons à même temps un grand crime. Par exemple, un père & une mère engendrent un enfant,

15. ils le nourrissent, l'habillent, & l'élèvent, s'il arrive qu'il ne rende pas l'honneur qu'il doit à ses parents, à la vérité il passera pour désobéissant, & offensera grièvement ; à plus forte raison celui-là sera-t-il plus criminel, qui

16. doit aimer & honorer Dieu, lequel est infiniment bon, qui est le père de tous les hommes, ne l'aime pas néanmoins ni ne l'honore pas comme il faut. Ayant déclaré tout ce que nous venons de dire ci-dessus, il est bien facile d'expliquer les choses & les affaires des hommes de ce siècle.

17. Cet homme a naturellement deux parties, savoir l'âme & le corps, quoique son corps soit sujet à la pourriture & à la mort, son âme doit être éternelle. Il faut savoir qu'il y a trois ordres & trois différences d'âmes dans ce siècle.

18. L'ordre le plus bas & le plus infime est appelé l'âme végétante, & c'est celle des herbes & des plantes qui les fait vivre & les aide à subsister & à croître ; que si les herbes & les plantes viennent à être coupées elles se sèchent, p.167

19. leurs âmes suivent & périssent. L'ordre mitoyen est appelé l'âme sensitive, qui est celle des oiseaux & des animaux,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

20. laquelle leur donne la faculté de vivre & de croître, & fait qu'ils entendent & qu'ils voient, qu'ils sentent & qu'ils goûtent, & qu'enfin ils sont susceptibles de la douleur & de la démangeaison ; sans avoir pourtant l'avantage de discourir & de raisonner, & leur âme meurt avec leurs corps.

21. L'ordre le plus relevé est celui de l'âme intellectuelle. Celui-ci comprend les facultés de l'âme végétante, & de l'âme sensitive ; c'est pourquoi il fait que l'homme a le pouvoir de vivre, & de croître, & même de sentir ; il lui donne encore la faculté de raisonner & de discerner toutes choses.

22. Quoique son corps vienne à mourir, son âme reste pourtant incorruptible & immortelle ; c'est pourquoi les hommes de ce siècle craignent si fort les hommes morts, & ne craignent pas les animaux quand ils ont perdu la vie. Ceci vient à cause que l'on raisonne naturellement : parce que l'âme de l'homme n'étant pas morte

23. Elle demeure : ainsi on peut craindre ; il n'en est pas de même de celle des animaux ; parce qu'elle meurt avec eux ; c'est pourquoi elle ne peut pas nous donner sujet de crainte.

24. Comme il ne nous est pas permis de croire que les âmes des hommes soient mortelles, aussi ne nous est-il pas licite d'admettre l'erreur de la transmigration. Il est convenable de savoir faire le bien & le mal pendant la vie. Les âmes de tous les hommes sont conduites au jugement de Dieu après leur mort, où elles apprennent d'assuré

25. le lieu déterminé à leurs mérites. Il y a un lieu en haut qui est un séjour de bonheur & de béatitude, lequel est appelé ordinairement la cour du Ciel, celui-ci est le séjour des bienheureux, & l'endroit où l'on p.¹⁶⁸ récompense les bons, le deuxième est en bas, & est rempli

26. de toute sorte d'amertume, aussi est-il appelé la prison de la terre, où l'on punit les méchants. On doit savoir que comme Dieu est infiniment juste, il n'y a point de bien, qu'il ne récompense, ni de mal qu'il ne punisse ; toutefois

27. il se trouve dans le siècle où nous sommes des personnes qui font mal, lesquelles sont néanmoins riches & puissantes, honorées à l'extrême, & qui sont dans le repos, & dans la joie, cependant que ceux qui vivent saintement sont dans la pauvreté, dans le mépris, dans les calamités, & dans les misères ; il est certain que Dieu attend la mort de cet homme, &

28. afin de prendre l'âme de ce bon, & l'emporter dans le Ciel pour lui faire goûter une félicité éternelle comme aussi, afin d'enlever l'âme du méchant & la

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

précipiter dans la prison de la terre pour y être tourmentée pendant toute une éternité. Si nous avouons qu'il n'y a point

29. de paradis, ni d'enfer, de récompenses ni de peines pour rémunérer les hommes du siècle qui font bien ou mal, les justes ne seraient-ils pas trompés dans leurs espérances, & les méchants ne seraient-ils pas heureux, & Dieu ne serait-il pas injuste, lui qui est la justice même ?

30. Quelqu'un dira : comment est-ce donc que cela se fait ? Dieu récompense-t-il les bons & les mauvais en ce monde ? on répondra ainsi : supposons que les personnes qui reçoivent le loyer du bien & du mal,

31. ne l'attendent jamais qu'après leur mort, ne faut-il pas dire que les ignorants douteront s'il y a une récompense après le trépas & comment leur pourra-t-on prouver ensuite qu'il y a un Dieu au Ciel ; disons donc que ceux qui violent souvent la justice

32. ^{p.169} se procurent les calamités, les périls & les dangers, afin qu'ils corrigent les péchés passés, & prennent garde à l'avenir. Ceux qui obéissent à la raison, ils reçoivent la bénédiction qui descend, afin qu'elle réponde aux bienfaits passés, & soient toujours animés à bien faire.

33. S'il arrive qu'un homme de bien soit pauvre, déshonoré, plein de travaux & de misère, sachez que cela arrive, parce qu'il y a toujours quelque peu de mal parmi le bien ; c'est pourquoi Dieu

34. châtie ceux-ci en ce monde ; mais après la mort il les introduit dans un lieu de bonheur, pour y jouir d'un repos & d'une béatitude éternelle : que s'il arrive au contraire, qu'il y ait des personnes qui font mal, & sont néanmoins riches, estimées, honorées, & bienheureuses selon le monde,

35. soyez persuadé qu'entre ce mal il y a quelque bien ; c'est pourquoi il donne quelque récompense, & quelque félicité temporelle (pendant la vie) à ces personnes ; mais après leur mort, il les précipite dans le plus profond de la prison, afin qu'ils y reçoivent toute sorte d'amertume.

36. Si les hommes de ce siècle évitent l'enfer pour n'y être pas tourmentés, & s'ils aspirent à monter un jour au Ciel pour y jouir d'une éternelle béatitude, ils doivent nécessairement faire trois choses.

37. Premièrement ils doivent connaître nécessairement le Seigneur du paradis, c'est-à-dire Dieu : d'autant que les hommes du siècle n'habitent jamais dans une maison sans en connaître le maître ; mais d'abord qu'ils l'ont

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

connu, ils peuvent y entrer, & y faire leur séjour :

38. à plus forte raison cela doit-il être de la sorte par rapport à Dieu, puisqu'il est le Seigneur du lieu, & du séjour de la gloire. Il faut en second lieu savoir le chemin du Ciel, c'est-à-dire, la loi de Dieu.

39. p.170 Les hommes du siècle qui ne savent pas le chemin qu'ils tiennent ne sont pas en état (dès lors) d'y pouvoir jamais parvenir. Je dis donc que celui qui ignore les routes du paradis ne saurait jamais arriver à la béatitude.

40. La troisième chose qui est absolument nécessaire, c'est de marcher dans le chemin que l'on sait ; d'autant qu'il ne suffit pas que l'homme sache le chemin qu'il doit prendre, s'il reste oisif dans la maison, & s'il ne marche pas ; parce qu'il n'arrive jamais où il désire qu'il ne se mette en chemin.

41. De même il est nécessaire que celui qui veut monter dans le Ciel, qui est le lieu de toute sorte de félicité, mette en œuvre la sainte loi de Dieu.

42. Quelqu'un dira : j'ai entendu clairement, & compris parfaitement que Dieu est le Seigneur du Ciel, de la Terre, & de toutes choses, & qu'il y a encore un chemin pour le paradis. Je désire maintenant de suivre la doctrine de ce Dieu saint, comment

43. le pourrai-je donc ? On répondra : Qui désire suivre la sainte loi, doit avoir deux intentions ; la première est d'adorer Dieu de tout son cœur ; parce qu'il est

44. le Seigneur universel du Ciel & de la Terre, des hommes & de toutes les créatures, lequel a créé toutes choses pour nous nourrir. La seconde consiste de songer à l'âme, afin d'éviter de descendre

45. en enfer, où l'on doit être rempli de toute sorte d'amertume, & pour aller un jour dans le Ciel, & y jouir d'un repos éternel. Qui veut obtenir tout cela, doit faire trois choses nécessairement ; savoir, garder premièrement les commandements de Dieu,

46. Secondement on doit croire les choses de Dieu, troisièmement, il faut recevoir le saint baptême, & laver les péchés passés. p.171

Les dix commandements de Dieu

@

1. Honorer & adorer un Dieu sur toutes choses.
2. Ne nommer point le saint nom de Dieu pour s'en servir dans des vains jurements.
3. Observer les jours de fête.
4. Obéir, & honorer le père & la mère.
5. Ne tuer personne.
6. Tu ne commettras point de fornication.
7. Tu ne déroberas point.
8. Tu ne porteras point de faux témoignage.
9. Tu ne convoiteras point la femme d'autrui.
10. Tu ne convoiteras point les richesses, & les autres choses de ton prochain.

Les dix commandements qui sont à la droite, pris dans leur tout, se réduisent à deux seulement : savoir, à aimer Dieu sur toutes choses, & le prochain comme soi-même. Voilà ce que Dieu a enseigné de tout temps du plus haut des cieux, & ce qu'il a ordonné qu'on observât pendant tous les siècles avec honneur & avec exactitude. Ceux qui obéissent à ces choses montent en paradis, & jouissent de la félicité ; mais ceux qui font le contraire descendent en enfer & y sont tourmentés. Les articles que nous avons mis ci-dessus ne sont qu'un abrégé ; c'est pourquoi, si quelqu'un désire avoir une connaissance entière de la loi divine, il est nécessaire qu'il s'occupe à la lecture de tous les livres qui traitent de cette même loi de Dieu, & qu'il aille pour cet effet au temple des chrétiens, pour entendre les maîtres de cette loi, qui sont venus de l'Occident, lesquels disputent & expliquent cette doctrine ; & pour lors, ils pourront s'éclaircir de tous leurs doutes, & se rendre savants dans cette matière, ce qu'on ne saurait faire ici sans beaucoup de paroles. p.172

Tu vois donc, mon cher lecteur, comme quoi la première chose que l'on fait, c'est d'instruire les néophytes, & de leur donner la

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

connaissance du véritable & de l'unique Dieu, sans laquelle on ne saurait concevoir les autres mystères de notre religion : cette connaissance étant donc inculquée dans leurs âmes, on leur explique le mystère de la très sainte Trinité en un Dieu seul, on vient ensuite à l'incarnation du Fils de Dieu & du Verbe Éternel, après on continue à parler des sacrements que le Sauveur a institués, pour remettre les péchés ; & ainsi on explique comme il faut & par ordre, tous les autres articles de notre foi, jusques à ce qu'on est venu au dernier ; après quoi nos Pères commencent à les instruire dans la pratique des vertus chrétiennes, & leur enseignent le moyen de devenir parfaits dans notre religion, pourvu qu'ils les voient parfaitement savants dans les maximes de notre foi. Voilà la méthode, & la façon dont se servent nos Pères pour convertir ces infidèles, & l'ordre qu'ils gardent pour attirer les âmes à Jesus Christ.

@

TROISIÈME PARTIE

DE L'IDOLÂTRIE

& comme quoi elle est venue, premièrement en Perse &
dans l'Inde, & de là dans toutes les parties les plus
éloignées de l'Orient, comme la Tartarie, la Chine & le Japon

Préface

@

p.173 Toutes les fois que je considère un peu sérieusement en mon particulier la nature de toutes les choses humaines, je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'est rien de plus vrai que cet oracle prononcé par le plus sage de tous les mortels dans le chapitre I verset 9 de l'Ecclésiaste : *Nihil sub sole novum comperio. Quid est quod fuit ? Ipsum quod futurum est ; Quid est quod factum est ? Ipsum quod faciendum est.* À la vérité nous pouvons dire que le monde n'est autre chose qu'une révolution continuelle & qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne soit sujet à cette inconstance, si propre aux créatures. Nous devons être encore dans ce sentiment, que les événements des choses passées n'ont fait que passer pour revenir dans la suite du temps, & que ce n'est qu'une *tragédie*, ou pour mieux dire, une *καὶ ἔκλυπα*. C'est injustement donc & sans sujet que nous avons de l'horreur pour les malheurs & les événements funestes & tragiques des siècles passés, & des accidents infortunés qui sont arrivés à plusieurs royaumes, États, monarchies, & républiques, puisque nous voyons le même aujourd'hui, quoique sous des couleurs différentes & des déguisements subtils. Nous sommes surpris, lorsque nous lisons les histoires anciennes, de voir que les Égyptiens & les Grecs sont venus dans cette extrémité d'aveuglement (quoiqu'il p.174 semblât que la sagesse leur fut tombée en partage) que de donner, & de rendre des honneurs (qui n'étaient dûs qu'à la divinité) à des choses qui étaient les plus viles de la nature, & d'adorer les plus vilaines & les plus abominables de toutes les créatures. C'est sans sujet (dis-je) que nous admirons avec étonnement tout ce que je viens de dire ; puisque nous voyons encore aujourd'hui que la plus grande partie de l'univers (quoique le Sauveur soit venu dans le monde) est dans les mêmes erreurs, & que les hommes sont tombés dans la même folie (à notre grand regret). Cessons donc d'admirer davantage de semblables malheurs : mais disons, selon la physique, que puisque la cause subsiste, l'effet en doit provenir nécessairement. L'obstiné dans le mal, c'est-à-dire le démon, est cause de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

tous ces désordres, parce qu'il ne s'attache qu'à remplir le monde de ses abominations, & d'opprimer les nations sous un si détestable fardeau ; ce que l'on peut connaître par ces vers qui suivent :

*Demonis ira premens, odiis & fraudibus orbem
Implet, nec damnis hominum exsaturata quiescit.*

Il n'y a jamais de trêve, ni de paix, où la haine & l'envie sont extrêmes & sans fin. La superbe de l'ennemi de Dieu, qui monte sans cesse, sa malice qui reçoit à chaque moment des nouveaux accroissements, & sa cruauté des nouvelles forces, fait que ce fauteur des crimes trame toujours la perte & le malheur des hommes. Il n'y a rien qu'il n'hasarde, rien de difficile qu'il ne tente : la principale invention dont il s'est servi de tout temps pour tromper les âmes, a été de les attirer par la curiosité, & de les entraîner dans leur ruine par des artifices pleins de superstition & de malice, & nous pouvons dire que s'il trompe, s'il aveugle si fort tant d'hommes, ce n'est que par le même moyen, dont il a usé depuis le commencement du monde, savoir par la magie & par les enchantements. Nous voyons par expérience que ce que les Égyptiens & leurs descendants ont fait par le passé touchant le culte des fausses divinités, est suivi de point en point par les Barbares de notre temps. On n'a qu'à aller chez eux pour y voir des évidentes marques de la transformation de Chamis, Dosiride & de l'Iside en Lune & en Soleil ; on y trouvera encore des Bacchus, & des Venus, des Hercules, & des Sculapes, des Serapis, & des Anubides, & plusieurs autres monstres de l'Égypte, lesquels sont pêle-mêle confusément révéérés partout, quoique sous des différents noms. On trouvera que Moloch ^{p.175} est empourpré du sang des hommes & des enfants qu'on sacrifie aux démons & qu'on brûle même pour mieux marquer leurs respects & leurs adorations à cet ennemi du genre humain, & à ce prince des ténèbres : au reste leur aveuglement est si extrême qu'ils ont en singulière vénération cette partie honteuse de l'homme que les Grecs appellent φάλλον, & que la pudeur & la modestie me défendent de nommer ; que l'on adore toute sorte d'animaux comme s'ils étaient des dieux ; qu'enfin l'exemple des Égyptiens a eu tant de force sur l'esprit de ce peuple, qu'ils ont rempli tous leurs pays d'idoles à leur imitation : de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

sorte que le démon qui est le singe de la divinité, n'a rien laissé dans les saintes écritures touchant nos mystères, dont il ne se soit rendu l'imitateur pour tromper les âmes, & pour donner exercice à son naturel pervers, de faire toujours du mal : ce qui a donné occasion à tous les saints Pères, & à tous ceux qui ont jamais prononcé des oracles, de l'appeler *simia Dei*, le singe de Dieu. Vous n'avez qu'à considérer la vérité de ce que je dis dans la fausse religion des idolâtres, & vous y verrez comme dans un miroir une parfaite imitation des principaux mystères & des plus éclatantes actions de la sainte Écriture : voyez ici de grâce une représentation naïve du serpent de Moïse, élevé dans le désert pour le salut des hommes qui devaient périr. Portez votre vue sur l'arche de Noé qui a conservé le genre humain de sa ruine totale, & regardez en cet endroit l'image de l'enlèvement d'Élie dans un chariot de feu, & regardez dans celui-là plusieurs autres choses semblables, & pour lors vous verrez s'il n'est pas vrai que l'idolâtrie est une fausse copie du christianisme, & une représentation malicieuse de notre religion. Tout cela étant venu à ma connaissance, j'ai eu à même temps un pressant désir de faire un fidèle rapport des idoles de diverses nations, de leurs cérémonies, de leurs coutumes (lesquelles sont maintenant en usage, & dont j'ai une parfaite connaissance à raison d'une grande quantité de lettres que j'ai reçues des Espagnols, des Italiens, des Portugais, & des Français) avec une relation de la religion des anciens ; espérant que par ce rapport & par cette comparaison, je n'aurais pas peu de lumière pour réussir dans cet ouvrage que j'ai tâché de perfectionner depuis longtemps : puisque sachant l'analogie & la ressemblance de ces coutumes, de ces cérémonies, & de ces simulacres, il ne me sera pas difficile de savoir d'où elles tirent leur origine, & de montrer la façon avec laquelle les idolâtres aveuglés par une malice diabolique peuvent être conduits plus heureusement, & plus parfaitement de la fausse adoration du démon au culte du vrai Dieu, & enseigner la méthode de les instruire avec moins de peine à la doctrine de Jesus Christ notre Sauveur.

@

CHAPITRE I

De l'idolâtrie des Chinois

@

p.176 Les Chinois font mention de trois sortes de sectes dans leurs trois livres de toute la terre (c'est de la sorte que ces peuples appellent leur royaume), croyant que le monde ne comprend point d'autres États que les leurs, ni d'autres provinces que celles qui sont aux environs de leur empire.

La première est celle des savants, la seconde celle de Sciaguaia, & la troisième celle de Lançu ; voilà les trois différentes religions qui sont reçues des Chinois, & généralement de tous les peuples voisins, qui se servent des caractères usités dans ce royaume, du nombre desquels sont (comme nous dirons ensuite) les habitants du Japon, de Coriane, de Tonchin & de Concincine. Vous devez savoir que ces trois différentes religions, ou pour mieux dire, ces trois diverses sectes, répondent à trois ordres distincts d'hommes, dont l'État des Égyptiens était autrefois composé, (à savoir) de prêtres, de sages & des hyérogammatistes, ou commun du peuple. La véritable secte des savants de la Chine, qui est très ancienne dans cet empire, a le gouvernement de l'État, parce qu'elle est la mieux fournie de livres, & la plus estimée de toutes les autres. Celle-ci reconnaît pour son auteur un certain Confutius qu'ils estiment être un prince philosophe, de même que les Égyptiens leur Thoyt que les Grecs appellent *ἐρμῆν τριμέγιστον* ; de sorte qu'à l'exemple des sages d'Égypte, qui avaient accoutumé d'adorer un certain Hemept pour un dieu, (ces sages de la Chine n'ont pas adoré des idoles à la persuasion de Confutius), mais ont reconnu une divinité qu'ils nomment le Roi du Ciel.

Voici comme en parle Trigautius dans son *Expédition chrétienne dans la Chine*.

Ils assurent que l'office de sacrifier au roi du Ciel, & de lui rendre les honneurs dûs à la divinité n'appartient qu'à la

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

suprême dignité de l'empire : & c'est pour ce sujet, sans doute, qu'il y a deux temples magnifiques dans les deux villes principales de son État, savoir, dans celle de Nanquin & de Pequin, dont l'un est dédié au Ciel, & le second à la Terre. C'était dans ceux-ci que le roi sacrifiait autrefois en personne, & ce sont ceux-là même, dans lesquels on voit de très graves magistrats qui y font l'office de sacrificateurs, & y présentent au Ciel, & à la Terre (de même que les Égyptiens d'Osiride) grand nombre de bœufs & de moutons en sacrifice, & avec des cérémonies extraordinaires. Enfin comme les lois ordonnent qu'il n'y aura point de ville qui n'ait un temple dédié à ce dieu Confutius, que je viens de nommer, il arrive aussi que les savants (qui le reconnaissent pour le prince des philosophes chinois) n'en ont pas d'autre que celui qui lui est consacré, lequel est bâti (pour l'ordinaire) près des universités, ou joignant la maison du magistrat qui tient le premier rang parmi les doctes. On voit dans ce temple la statue de ce dieu toute chargée de lettres, ou bien on trouve à sa place son nom écrit en lettres d'or sur une table dont les caractères sont de la hauteur d'une coudée. On découvre à côté de cette même statue, celles de quelques-uns des disciples de ce Confutius que les Chinois ont mis au nombre des dieux, & qu'ils estiment beaucoup moindres que leur maître. Tous les magistrats de la ville s'assemblent dans ce temple deux fois le mois, savoir, au temps du renouveau, & du plein de la Lune ; & la coutume de ces personnes est d'adorer ce dieu avec des ^{p.177} profondes inclinations avec des cierges allumés, de l'encens, & des parfums, après avoir quitté toutes les marques de leur doctorat.

Voilà de la façon que ces savants adorent cette fausse divinité, qui est presque la même que celle dont se servaient les Égyptiens, lesquels offraient des sacrifices à Mercure le premier jour du mois de Toth. Tous les temples sont ornés des statues de Confutius, & l'on en voit de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

toutes façons, les unes étant fort grandes, les autres médiocres, & les autres plus petites ; de sorte qu'on peut porter ces dernières avec facilité (comme l'expérience me l'a fait voir) puisque j'en ai eu une dont je vous ai donné le tableau ci-dessus dans la feuille précédente, & puisque j'ai eu la satisfaction de la considérer & de la toucher après que le père Nunnius Mascarenias assistant de Portugal m'en a donné une, laquelle m'a fait voir la vérité de ce que je dis.

La seconde secte des Chinois répond aux philosophes des Égyptiens & est appelée *Sciequia*, ou *Omyto*, quoique le vulgaire la nomme *Amida*, & les Japonais *Xaca* & *Amidabu*. L'introduction de cette détestable loi est venue du côté d'Occident, & a été portée du royaume qu'on appela Trenio, ou Sciuro, dans la Chine. Le père Trigaut nous assure que ces royaumes sont appelés du seul nom de Indostan, & que leur situation est entre l'Inde & le Gange. Si nous recherchons maintenant l'origine de cette secte, nous trouverons que les personnes p.178 qui se piquaient de science (comme les brachmanes, les Perses, & les Bactriens, qui habitaient dans tout le pays de l'Indostan) ont été les introducteurs de toutes ces erreurs & de toutes ces idolâtries, & on ne doutera plus que ce ne soient eux qui ont causé tous ces désordres, quand on saura qu'ils ont établi des colonies de leurs nations dans la Chine. Les sectateurs de cette opinion qui suivent de point en point la philosophie de Pythagore, croient qu'il y a plusieurs mondes, & admettent la métempsyose, c'est-à-dire la transmigration des âmes dans les corps des bêtes. Le père Martinius en parle de la sorte dans son *Atlas*.

« Il y a une secte dans Xikiao que nos Pères croient avoir été introduite dans la Chine, depuis la naissance de Jesus Christ, laquelle croit la métempsyose. Celle-ci est divisée en deux, savoir en interne, & en externe ; la dernière adore les idoles, & croit la transmigration des âmes dans le corps des bêtes, & se persuade que cela ne se fait que pour punir (après la mort) les crimes que l'on a commis pendant la vie. Elle enseigne de plus que l'âme est privée de tout ce dont elle vivait

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

auparavant ; en quoi nous reconnaissons combien cette loi est sottise & ridicule, & combien les petits sacrificateurs qui la suivent sont aveuglés de l'enseigner à toute sorte de personnes ; quoique leur dessein ne soit pourtant que de retirer les paysans & les rustiques des vices, & de les porter à même temps à la pratique de la vertu. L'interne reconnaît la métempsychose pour être une des plus nobles parties de la philosophie morale, parce qu'elle travaille à dégager l'homme de ses passions, & à le rendre victorieux de ses mauvaises habitudes, & ne cesse jamais de porter l'homme à ce degré de perfection, jusques à ce qu'il y soit arrivé. Cependant elles sont condamnées, disent-ils, d'entrer dans les corps des bêtes dont ils ont suivi les dérèglements & les appétits brutaux : cette doctrine ne reconnaît point d'autre récompense ni d'autre peine après la mort que le vide, elle croit qu'il n'y a rien de véritable dans cette vie que ce que nous nous imaginons, & que le bien & le mal est la même chose par rapport aux sujets, & selon la diversité des personnes.

Le même Trigaut ajoute les paroles qui suivent :

« Cette ridicule secte suit à l'aveugle l'opinion de Démocrite, & le sentiment de quelques autres philosophes, savoir qu'il y a plusieurs mondes dans la nature : mais surtout elle a pour maxime fondamentale de sa croyance, la doctrine de Pythagore, qui enseigne la transmigration des âmes ;

à quoi elle a ajouté plusieurs autres rêveries pour mieux pallier la fausseté de ses préceptes. Nous reconnaissons néanmoins que ce peuple a tiré quelque chose des philosophes de notre temps, & qu'il a pris l'ombre de notre religion de l'Évangile même, puisqu'il enseigne presque comme nous, qu'il y a une Trinité, laquelle pour avoir trois dieux différents, ne reconnaît pourtant qu'une seule divinité. Les lettres espagnoles disent ce qui s'ensuit.

« Ils ont eu connaissance de l'Évangile, d'autant qu'on voit dans la province de Péquin une certaine idole entre plusieurs

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

autres, laquelle étant semblable à un homme (quant au corps), a néanmoins trois têtes qui se regardent mutuellement entre elles. Lorsque les Chinois donnent la signification de cette statue ils nous assurent que tous trois n'ont qu'un même vouloir, & qu'une même volonté, & un peu plus bas, il y a encore une autre image d'une femme laquelle porte un enfant entre les bras.

Le père Martin Martinius nous assure avoir vu plusieurs images dans la province de Fokien lesquels marquent évidemment comme quoi la religion chrétienne a été introduite autrefois dans ce pays, & comme quoi les vestiges en restent encore dans ces vastes régions. Il proteste qu'on y voit au reste des croix ^{p.179} très anciennes, & des images en relief de la divine Marie, laquelle porte son adorable fils entre ses bras, & qu'on n'a qu'à s'en aller dans notre église pour y considérer celles qu'on y a exposées, à dessein d'y confirmer les néophytes dans leur croyance, & pour donner de la dévotion à tous les assistants ; en quoi nous pouvons croire que ces choses sont des sacrés restes, & des précieuses reliques de la publication de l'Évangile que saint Thomas apôtre, & ses successeurs ont fait dans ces pays : & qu'il en est de même de ces reliquats du christianisme que des idoles qu'on y voit, lesquelles n'ont été introduites dans les provinces de cet empire, que parce que ses habitants ont fréquenté les Perses, les Mèdes, & les philosophes indiens qui ont été comme les successeurs des Égyptiens, & les sectateurs de leurs idolâtries, & lesquels enfin avaient accoutumé d'élever des statues, & de leur rendre des honneurs qui ne sont dûs qu'à Dieu seul ; de sorte que si l'adoration des faux dieux s'est introduite dans ce royaume, ce n'est qu'en suite de la fréquentation que les habitants de ce pays ont eu avec toutes ces nations que je viens de nommer, & que j'espère de déduire plus au long dans la suite de cet ouvrage, lorsque je traiterai des Japonais. Ils sont si exacts observateurs des lois pythagoriciennes, qu'ils se privent de manger de la viande, rasant la tête & la barbe, s'adonnent si fort à la contemplation, qu'ils choisissent les lieux écartés pour cet effet, & se

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

retirent dans les déserts & sur les montagnes, afin d'y vaquer plus à leur aise, & de jouir d'un plus profond repos. Leurs temples sont remplis d'un nombre infini d'idoles qui représentent les plus horribles & les plus effroyables monstres qu'on saurait voir, & qu'on pourrait même s'imaginer, & dont la matière est si différente, qu'il y en a de marbre, d'airain, de bois, & de terre ; de sorte qu'on dirait que c'est l'image de l'Égypte & la représentation naïve du lieu secret ou du sanctuaire du temple des Égyptiens.

La troisième sorte de secte qu'on voit dans la Chine est appelée Lanzu. Celle-ci n'est que pour les gens du commun, quoiqu'anciennement elle fût la religion des mages & des sages d'Égypte. L'auteur de cette opinion est un certain philosophe qui vivait du temps de Confutius, qu'on feint avoir resté 80 ans avant que de naître, dans le sein de sa mère ; voilà pourquoi on lui a donné le nom de Lanzu (c'est-à-dire philosophe ancien). Cette secte dit qu'il y a un ciel où l'âme & le corps trouvent leur séjour, & qu'il y a beaucoup de leurs confrères qui ont été enlevés quant à ces deux parties essentielles de l'homme dans ce lieu de délices, comme ils le montrent dans leurs temples par les statues qu'ils leur ont dressées, & qu'ils élèvent encore à leur honneur. Les sectateurs de cette loi prescrivent quelques règles pour pouvoir parvenir un jour à ce bonheur, & disent que les plus efficaces moyens pour pouvoir acquérir cette gloire consistent à faire certaines prières, à observer quelque coutume, à s'asseoir, & à pratiquer les choses qui leur sont en usage ; parce qu'ils les estiment nécessaires pour parvenir à cette béatitude du corps & de l'esprit ; j'oubliais à dire que ces personnes persuadent à toute sorte de gens, qu'ils ont le pouvoir d'allonger la vie des mortels avec des médecines qu'ils donnent, & par le moyen du secours de leurs dieux. L'office des sacrificateurs de cette même secte est de chasser les démons des corps des possédés, par des supplications détestables, & par des prières pleines d'impiétés & de blasphèmes. Voici les méthodes dont ils se servent pour l'ordinaire.

La première chose donc que ^{p.180} font des adorateurs des esprits

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

infernaux, c'est de dépeindre avec de l'encre les horribles monstres des ténèbres & de l'enfer sur du papier jaune, qu'ils attachent ensuite aux murailles de la maison, après quoi ils commencent à hurler si horriblement, & à pousser des cris si affreux, & si extraordinaires, qu'ils portent la terreur & l'effroi dans les cœurs les mieux assurés, & semblent être les diables mêmes qu'ils doivent chasser des corps de ces misérables. Le deuxième office de ces sacrificateurs est de faire pleuvoir quand il est besoin, & d'obtenir du Ciel (lorsqu'il est le plus serein & le plus beau) l'eau dont la terre a besoin dans sa sécheresse, ou bien d'arrêter les pluies excessives qui inondent le pays, & ruinent le monde. Enfin leur présomption est si grande, & l'estime qu'ils ont de leur pouvoir va si avant, qu'ils se persuadent pouvoir secourir les hommes selon leur besoin, & se flattent de les retirer de toutes les infortunes où ils pourraient se voir engagés.

Voilà à peu près les sectes, ou pour mieux dire les principales erreurs qui règnent dans ce vaste empire de la Chine. Il est vrai que comme l'ennemi du genre humain est toujours attaché à surprendre les hommes ; il arrive aussi que sa malice jointe à sa ruse & à son esprit introduit incessamment des nouvelles impiétés, & fait naître à chaque moment des idolâtries inouïes : nous en voyons la vérité dans le pays dont nous venons de parler, puisqu'il se trouve que toutes les nations qui puisent leur religion d'une source si infecte & si impure que celle du démon, s'abandonnent à un tel abîme d'erreurs, qu'ils viennent dans la suite du temps à se forger mille idoles, à qui ils rendent à l'aveugle, & avec des impiétés exécrables, les honneurs & le culte qui n'appartient qu'à une vraie & seule divinité. Nous en avons des preuves très convaincantes en ce que ce peuple a un si grand nombre d'idoles, que leurs temples n'en sont pas seulement remplis (y en ayant eu jusques au nombre de mille) mais encore en ce que leurs maisons particulières en sont fournies ; en ce que les cabinets & les lieux destinés pour cet effet en sont pleins, & qu'en un mot les palais, les champs, les villages, les places, & généralement tout l'empire en est farci de tous côtés ; de sorte qu'on trouve de semblables objets de quel côté que l'on se tourne, & l'on ne voit presque point d'autre spectacle qu'une telle

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

abomination ; en quoi ils témoignent être évidemment (comme j'ai déjà dit) les véritables sectateurs des Égyptiens, & les fidèles imitateurs de leurs superstitions, aussi bien que de leurs idolâtries. Le moyen de douter d'une semblable vérité, puisque nous avons tant de marques évidentes & tant de preuves infaillibles de ce que je dis.

Je pourrais en apporter ici plusieurs autres, si je ne croyais pas me rendre ennuyeux au lecteur ; ainsi je me limiterai à trois pour convaincre parfaitement ceux qui en pourraient douter. Je dis donc en premier lieu que ces peuples imitent les Égyptiens & les Grecs, en ce qu'ils croient avec eux, qu'il y a certains dieux, lesquels président sur les autres ; c'est pourquoi ils leur bâtissent des temples, & les adorent avec les mêmes coutumes & les mêmes cérémonies que les Égyptiens avaient accoutumé d'honorer les leurs, lorsqu'ils voulaient les apaiser ou se les rendre favorables. La seconde preuve que nous avons pour faire voir que la religion, ou pour mieux dire la superstition des Chinois, a pris son origine de l'Égypte, & que ce sont les sages-fous de cette nation qui ont introduit toutes ces erreurs dans ce royaume, c'est qu'on trouve encore aujourd'hui des temples dédiés à Mars, à Vénus, à la Fortune, à la Paix, aux ^{p.181} Oréades qui sont les nymphes des montagnes, & aux autres dieux reconnus des Égyptiens & des Grecs ; Je pourrais apporter ici (pour confirmation de mon dire) plusieurs lettres écrites en espagnol & en portugais qui en font foi : mais je m'attache à le prouver par ce que nous en voyons dans la ville de Nankin, qui est la métropolitaine de ce royaume & la principale de cet État. Nous trouvons dans une carte qui a été gravée dans la Chine, & qu'on a envoyée à Rome, que cette grande ville, dont nous parlons, est comme l'abrégé de tous les superbes édifices du monde, & qu'il n'y a rien de rare, de curieux, & de beau dans la nature (pour ce qui est des bâtiments & des palais) qui ne se trouve dans l'enceinte de ses murailles. On y remarque surtout, que tous les dieux qui ont été adorés dans l'Égypte, & dans la Grèce, ont chacun leur temple dans cette cité, & des lieux déterminés pour y recevoir les adorations, ou pour mieux dire les impiétés & les sacrilèges respects de ce peuple idolâtre : On y

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

voit donc les temples dédiés aux faux dieux que je m'en va nommer.

Le premier est dédié à Mars, le second est consacré à la fortune, le troisième à la paix, le quatrième aux Oréades, & aux Nymphes, & les autres aux génies de l'air, des oiseaux, de la mer, & des fleuves. Il y en a d'autres aussi qui sont bâtis à l'honneur du président des montagnes, au dragon de la mer (que les Égyptiens appellent Tiphon), à Jupiter, à Atlas & aux autres dieux des Grecs, & des mêmes Égyptiens. J'aurais eu tort, si après avoir remarqué avec tant d'admiration & de curiosité les choses que je viens de raconter, je n'en avais pas fait part au public, puisqu'il y a tant de rapport entre les religions de la Chine, de l'Égypte, & de la Grèce, qu'il semble que ce n'est qu'une même chose ; voici ce que j'ai recueilli avec soin de cette matière.

Les temples des dieux de la Chine

Le temple du dragon de la mer, ou de Tiphon.	Le temple de l'esprit reconnaissant & agréable.	Le temple du président des forêts, ou de Diane.
Le temple de la reine du Ciel, c-à-d. de la Lune.	Le temple dédié à la planète de Mars.	L'autel du Ciel.
Le temple consacré au Ciel.	Le temple dédié au tuteur & au défenseur des murailles.	L'autel de la Terre, ou de Cérès.
Le temple consacré aux démons, & aux esprits.	Le temple consacré à la très charmante & bonne paix.	L'autel du dieu de la pluie.
Le temple dédié aux montagnes & aux fleuves, c-à-d. aux Oréades & aux Néréides.	Le temple dédié à l'esprit de la médecine, c-à-d. à Esculape, ou à Apollon.	L'autel du roi des oiseaux.

Tout ce que je viens de dire a tant de rapport avec ce que les Grecs & les Égyptiens ont fait, qu'il semble que leur idolâtrie à passé de ces provinces dans la Chine.

Le troisième argument dont je me sers pour prouver mon dire, c'est qu'outre les lettres & les caractères hiéroglyphiques dont ce peuple se sert, qui sont presque les mêmes que ceux des Égyptiens (comme j'ai déjà montré dans la seconde partie de mon Œdipe) c'est que les cérémonies & les coutumes de ces deux nations ne diffèrent du tout point entre elles, ou du moins si elles le font, c'est en fort peu de chose, tant il est vrai qu'il y a du rapport, & de la ressemblance entre leurs procédés, & leurs façons d'agir.

La Chine

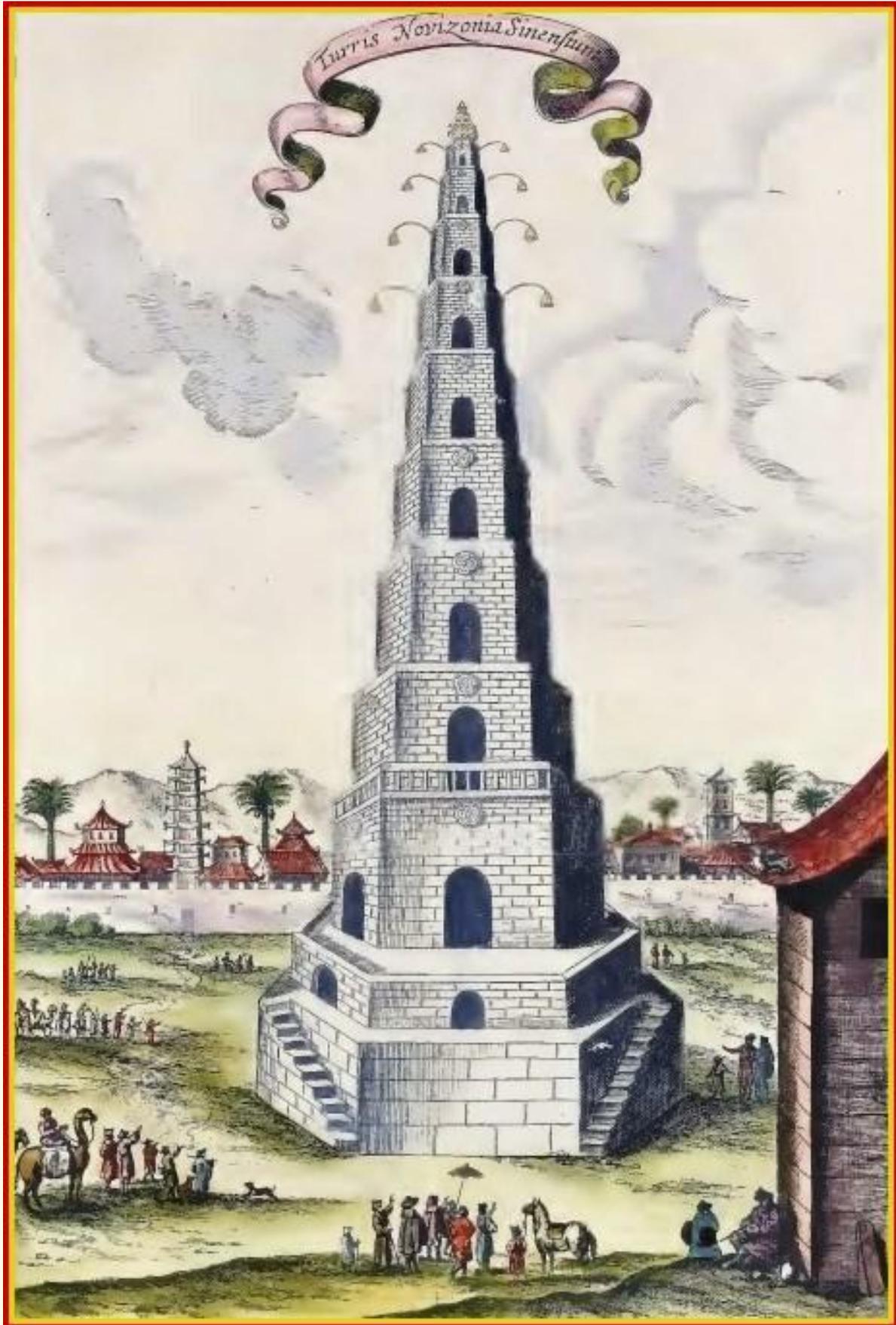
d'Athanase Kirchere, illustrée...

Nous savons que les Égyptiens ont p.182 eu les pyramides dans une si grande vénération, qu'ils semblaient leur rendre des honneurs, qui n'appartenaient qu'à Dieu, & nous remarquons que la Chine est presque dans les mêmes sentiments aujourd'hui, puisque personne n'ose approcher de ces semblables bâtiments (qu'ils appellent *chines*) ni même les regarder (s'il est permis de le dire ainsi), sans avoir observé en premier lieu certaines coutumes pour apaiser ces dieux (disent-ils). J'appelle à témoin de la vérité que je dis, Pierre Jarric, & vous trouverez que cet auteur dit les paroles qui suivent dans son livre 5 de *l'Histoire des Indes*, lequel met ces mots :

« Outre ces idoles de bois, il y en a d'autres qu'ils appellent *chines*, faites en forme de pyramides ouvragées, dans lesquelles il y a une certaine espèce de fourmis blanches, qui ne se montrent pas au dehors, mais ont leurs petites loges au dedans, sans qu'on sache de quoi elles se nourrissent. Elles ruinent les loges où on les met, qui sont faites en forme d'oratoires, dont les gentils sont émerveillés : car ils ont grande peur de ces *chines* ; tellement que quand ils achètent un esclave, ils l'amènent premièrement devant quelque-une de ces pyramides avec une offrande de vin & d'autres choses, & le lui consignent comme entre les mains, priant l'idole que si l'esclave s'enfuit, il fasse en sorte que les serpents, les lézards & les tigres le tuent, & le dévorent. Ce que les esclaves craignent si fort, qu'encore bien qu'ils soient maltraités de leurs maîtres, ils n'osent quasi jamais les quitter ni les abandonner ;

en quoi nous reconnaissons que les Chinois sont comme les singes des Grecs & des Égyptiens, lesquels (comme nous avons déjà dit dans *l'Œdipe*) avaient accoutumé d'adorer la pomme ou la boule qui était au haut de la pyramide, comme un dieu. Nos Pères nous assurent qu'il y a de ces sortes de pyramides bâties d'une très belle pierre, qu'on appelle

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

les *tours novisonnes*, c'est-à-dire à neuf étages, lesquelles sont si excessivement hautes qu'on les voit non seulement des lieux élevés, mais encore des endroits qui semblent être les plus cachés ; de sorte qu'on peut dire en quelque façon, que c'est une des merveilles de cet empire. Prenons la peine d'entendre ce qu'en dit le père Martinius dans son *Atlas*, voici ce qu'il en écrit dans la feuille 57, lorsqu'il parle de la province de Fokien.

« Elle a plusieurs édifices qui ne sont pas à mépriser, comme aussi plusieurs temples : mais surtout une tour qui est au dehors des murs, qui surpasse tout ce qu'on saurait voir de grand & de beau. Sa figure est octogone, & l'on conte depuis son fondement jusques au haut, 9 grands étages qui lui donnent ensuite le nom de *Novizonia*. Sa hauteur perpendiculaire (depuis sa cime jusques au bas) est de 900 coudées, & sa largeur est proportionnée à son élévation. Toute la superficie de ses murailles est couverte d'une très fine porcelaine, & de plusieurs rares figures, comme aussi de très curieuses peintures. L'intérieur ou le dedans de cette même tour est croûté d'un si beau marbre, que quoiqu'il soit extrêmement noir, il ressemble néanmoins à des glaces de miroir, tant il est bien poli, & si admirablement travaillé. L'escalier dont on se sert pour monter à chaque étage est fait en limaçon ou en tour à vis ; ensuite de quoi on vient à des accoudoirs admirables, à raison des rares ouvrages de marbre qu'on y voit, lesquels sont bordés d'une balustrade de fer doré, quoiqu'ils entourent toute la tour, & quoiqu'ils soient ornés & armés de toute façon. Au dehors de cette tour, & aux balustrades dont nous avons parlé, surtout au plus haut de cet édifice, il y a une grande quantité de petites clochettes suspendues en l'air, & tellement exposées au vent qu'à la moindre agitation de l'air on entend une mélodie charmante & un son tout à fait plaisant. ^{p.183} Le plus haut étage de cette

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

tour porte à sa cime une idole à qui cet édifice est consacré, laquelle est faite de cuivre doré. On voit encore plusieurs autres temples des dieux qui sont bâtis aux environs de cette même tour, & lesquels sont admirables, quoique les grandes machines des anciens Romains semblent vouloir leur dérober cette gloire. Enfin c'est une de celles que l'on dit avoir été bâties avec superstition par les Chinois, croyant établir en cela leur bonne fortune. J'ai donné en bref la description de ce que j'ai remarqué sur les lieux & sur cette même tour, où j'ai été, & que j'ai remarqué de mes propres yeux avec beaucoup de soin & de curiosité. Quoiqu'il se voit dans la Chine de plus belles pièces que celle que je viens de décrire, on peut connaître néanmoins combien les autres doivent être superbes (quoique de même forme) puisque celle-ci, qui est une des moindres, est si admirable, & si belle. Il sera facile de venir à la connaissance de ce que les autres sont par celle-ci, & comme l'on dit en proverbe, on jugera du lion par l'ongle.

De plus, comme c'était la coutume parmi les Égyptiens de représenter les démons dans des statues, afin d'en tirer des oracles, & comme ils leur dédiaient des temples pour cet effet, il est arrivé que les Chinois ont fait de même, comme le remarque parfaitement bien le père Jarric par les paroles qui suivent, & qu'il a mises dans le lieu que nous avons déjà cité.

« Il y a pareillement en chaque royaume un lieu dédié au diable, là où on lui va faire les plus solennels sacrifices en une petite île.

On appelle cette idole Camassano, & ceux qui passent par là redoutent fort cette même idole ; c'est pourquoi, de peur qu'elle ne coule leurs navires à fond, ils lui offrent, quand ils sont vis-à-vis de l'île, ou du riz (qu'ils jettent dans la mer), ou de l'huile, ou d'autres choses qu'ils portent avec eux.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Le père Trigaut parlant des oracles qui sortent de ces idoles dit ces paroles, livre 1, chap. 8 :

« Quelques Chinois consultent les démons & les esprits qu'ils appellent familiers, lesquels sont en assez grand nombre dans l'étendue de ce grand empire ; & le commun se persuade que toutes leurs prédatons sont plutôt des effets de la divinité que des tromperies du démon ; voilà la raison pour quoi ils abusent tous les hommes, depuis le premier jusques au dernier. C'est la coutume de ces esprits infernaux de se servir des voix des enfants & des bêtes, pour faire entendre leurs oracles : ils découvrent (selon leur coutume) les choses passées ou qui ont été faites en secret & dans des lieux écartés : afin que par cette ruse ils rendent plus certain ce qu'ils veulent prédire touchant le futur, & qu'ils donnent une plus grande probabilité à la fausseté de leur prophéties ; en quoi nous voyons que c'est la même chose, que ce que nos gentils ont pratiqué de leur temps & qu'il n'y a rien de différent entre eux, si ce n'est que les Chinois n'élisent jamais d'autel, ne bâtissent jamais de maison publique, ni privée, ni n'ensevelissent jamais de mort, qu'ils ne portent cet autel avec la tête, la queue, & les pieds de plusieurs dragons, qu'ils disent être souterrains, & s'imaginent vivre au dessous de nos pieds ; parce qu'ils se persuadent que c'est par le moyen de ces monstres que les amis prospèrent, & que les villes, les provinces & même tout le royaume doivent fleurir, & avoir une bonne fortune. L'aveuglement de ce peuple est si extraordinaire, & leur attache à devenir savant dans cette science secrète, que nous devons appeler diabolique, est si grande, que les plus grands de l'empire s'y adonnent entièrement ; de sorte que quand il est nécessaire, ils sont appelés de toutes les extrémités du royaume ; surtout lorsqu'il s'agit d'élever des tours & des machines, pour se

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

rendre la fortune favorable dans les p.184 affaires de l'État, & quand ils veulent ruiner entièrement la mauvaise, & mettre fin à leurs malheurs. Ces oréomantes & ces géologues se comportent différemment dans la recherche de la connaissance de leurs fausses idolâtries que ne font pas les astrologues dans leurs prédictions ; parce que ceux-ci consultent les astres pour cet effet, au lieu que ceux-là n'ont point d'autre livre que les montagnes de l'empire (dont ils savent parfaitement bien le nombre) ni d'autre précepteur pour les instruire que les fleuves & les campagnes qui leur enseignent à mentir si hardiment qu'ils font, comme aussi à publier si impunément leurs fausses prophéties par la connaissance qu'ils ont de la situation de ces endroits. Vous pouvez bien assurer sans crainte de mentir, qu'il n'y a rien de plus absurde, ni de plus ridicule, que de dire qu'à la vue d'une fenêtre tournée de ce côté ou d'un autre, on pût devenir prophète, que pour la voir ouvrir de tel endroit ou de telle façon, ou parce que le toit de la maison est ou plus haut ou plus bas, & par d'autres semblables sottises, on peut savoir & deviner quel doit être l'état, la fortune, ou le bonheur des familles, & jusques à quel point de santé, de biens, de richesses & d'honneur peuvent aller leurs habitants (comme ils font) c'est être sot & impertinent de le prétendre par de si faibles moyens. Voilà pourtant ce que l'on voit le plus communément dans la Chine, puisqu'il est vrai que les villages, les maisons, les cabarets & les places publiques sont pleines de ces astrologues, de ces oréomantes, géomantes, augures & devins, & autres qui se mêlent de prédire ; puisque tout est farci de ces imposteurs, & puisqu'on trouve partout de semblable racaille.

Ce sont les paroles de Trigaut. Qui est-ce qui n'avouera pas maintenant que cet empire est la véritable image de l'Égypte,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

puisqu'elle a tous ses traits, ses pratiques, & ses maximes. Je n'aurais jamais fait, si je voulais raconter ici tous les rapports qu'on remarque entre ces deux États, pour ce qui est de la religion. C'est pourquoi je remets le curieux à la lecture des auteurs qui ont traité de ces matières, pour satisfaire entièrement leur curiosité & se contenter sur ce point : car je crois en avoir assez dit pour donner à connaître l'affinité de la religion des Chinois avec les mystères & les cérémonies des Égyptiens.

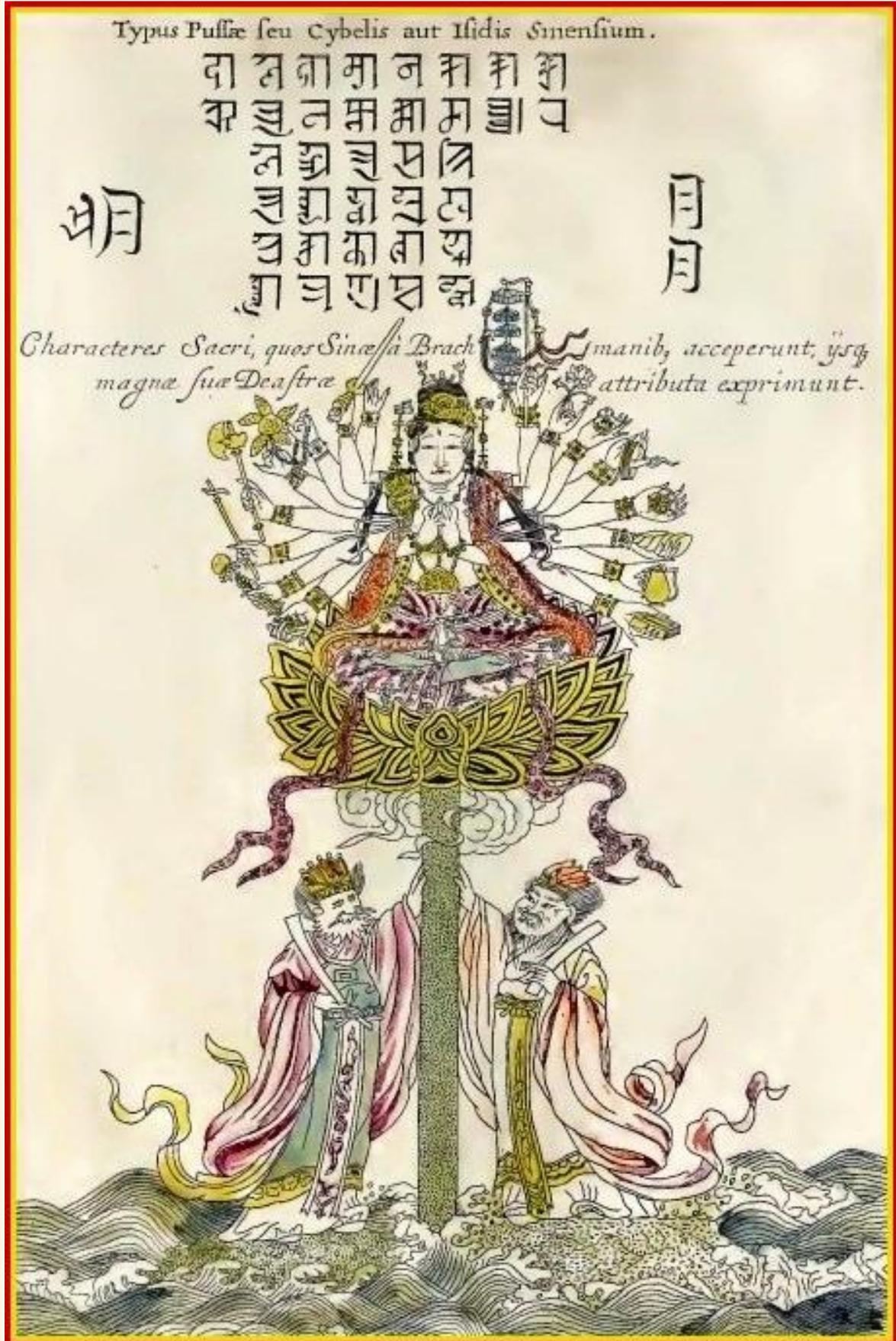
Ces choses étant expliquées de la sorte, j'ajouterai ici quelques figures des idoles que les plus doctes Chinois se sont figurés, & qu'ils ont sottement reconnues pour des véritables dieux. Ces savants personnages ont mis quelque ordre, & quelque différence entre toutes ces divinités fantastiques, & ont cru que mettant quelque distinction parmi elles, ils seraient & plus estimés du peuple, & plus considérables de toute sorte de personnes. C'est pourquoi ils ont établi trois ordres différents des dieux, & assurent qu'il y en a de célestes, de terrestres, & d'inférieurs. Ils disent au reste que les célestes ne sont autre chose qu'un dieu, de l'essence duquel émanent trois propriétés qui ne sont pourtant qu'une seule puissance, qu'ils adorent comme le véritable Dieu, de même que les Hébreux, lesquels reconnaissent une essence divine participée de trois personnes qu'ils appellent en hébreu : **כְּתֹרִים הַנְּמָרָה כִּינָה**, c'est-à-dire en latin *corona, sapientia, intelligentia*, qui signifient en notre langue *couronne, sagesse, intelligence* ; en quoi ils donnent à connaître, tout autant qu'on le peut comprendre, ce que c'est que l'abîme infini, & inconcevable de la nature divine & de l'essence éternelle, & expliquent parfaitement ce qu'on en doit croire (comme je vous l'ai déjà dit dans le livre que j'ai fait, & que j'ai intitulé *Liber de Hebræorum Cabala Syntagmate*). Les Grecs semblent ^{p.185} nous avoir voulu donner à connaître la même chose par leurs trois vertus, leurs trois Grâces, & leurs trois Charités, quand ils disent qu'elles assistent toujours devant le trône de Jupiter. Quoiqu'il en soit, nous devons être persuadés que les Chinois, imitant en cela les autres, se

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

persuadent que ce premier ordre de divinité est incomparablement au-dessus des autres, & que son pouvoir est si grand, & si absolu, qu'il n'y a point de puissance supérieure ni inférieure qui ne soit obligée de recevoir ses ordres, & d'obéir à ses commandements, ni de créature qui ne soit dépendante de ses volontés. Voilà pourquoi le démon qui est le singe de Dieu en tout, ne se lasse jamais de travailler à pervertir les hommes, & de leur figurer une divinité en trois personnes, laquelle est remplie de mille erreurs & de mille fables qui entraînent les âmes dans la damnation éternelle. Je n'ai pas voulu manquer de mettre ici la figure de tous ces dieux, de toutes ces déesses, & de toutes ces sortes de divinités que les Chinois adorent, qu'ils reconnaissent pour véritables, & que le père Grubere a envoyée à Rome pour être conservée dans la bibliothèque de cette Maison ; parce que leur représentation servira de beaucoup au lecteur pour pouvoir évidemment reconnaître la malice & la tromperie du démon, qui a mille inventions pour abuser les âmes & tromper les hommes.

Pour ce qui est des trois divinités, que ce peuple adore sous le nom d'un seul dieu appelé *Pussa*, elles sont placées au plus haut lieu avec deux suivantes qui semblaient être soutenues par celles d'en bas & lesquelles levaient les bras & les mains en haut pour marquer leurs empressements & leur efforts à soutenir la cour céleste de cette belle divinité. On voit au milieu de cette assemblée un certain Dieu qu'ils appellent Fe, ou Fo, qui signifie Sauveur, ou un autre Jupiter, lequel avec une face vénérable, & plein de majesté, entouré d'un grand nombre de dieux & de déesses, que ce peuple appelait les hommes illustres des siècles passés, au dessous desquels on voit encore la troupe des petits dieux de la nature, & les demi-dieux des royaumes, lesquels sont comme les ambassadeurs du grand Fe, dont ils attendent les commandements avec soumission, & à qui ils obéissent en diligence comme à leur Jupiter chinois (car c'est ainsi qu'ils l'appellent).



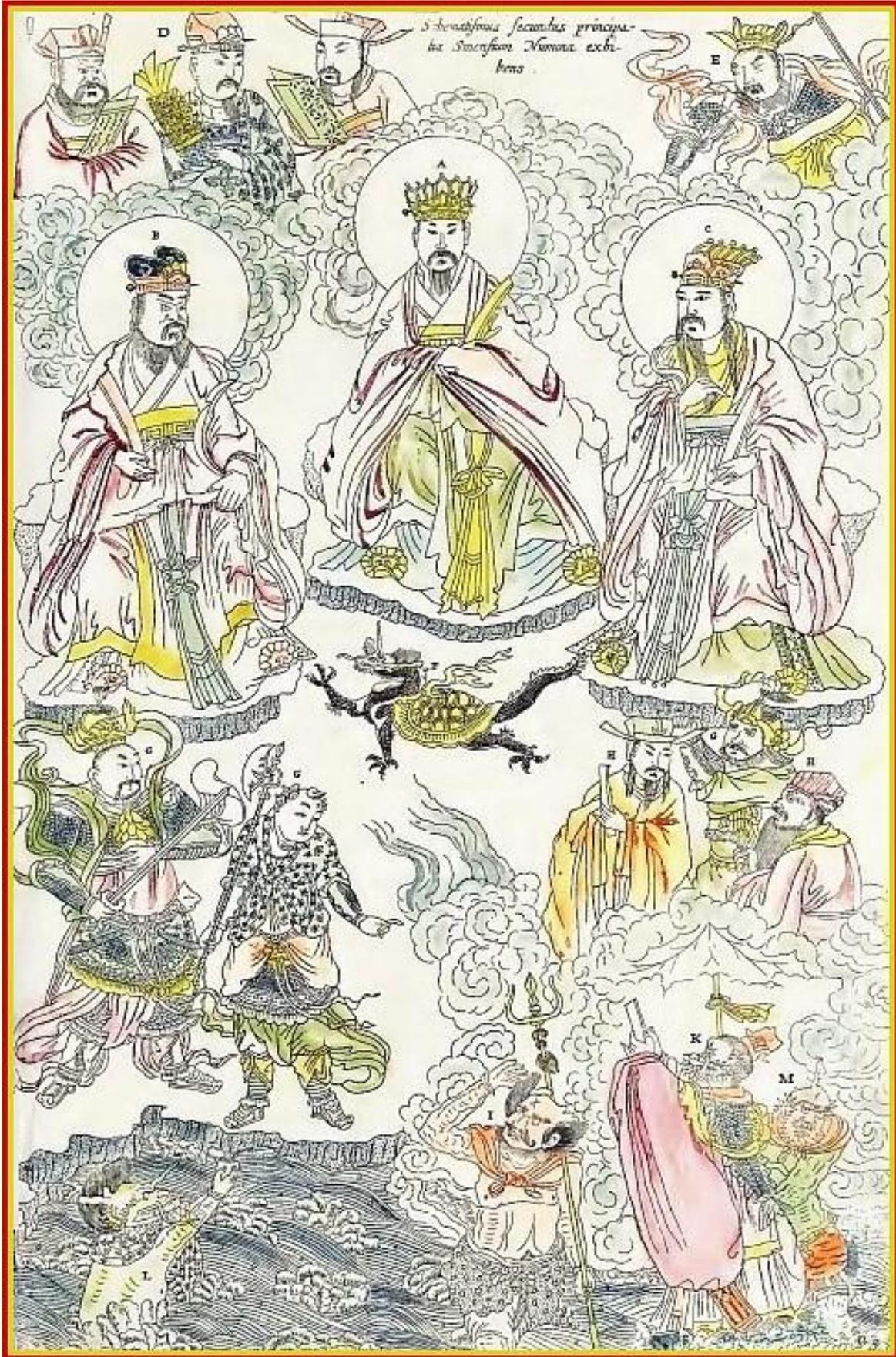
La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

L'autre figure nous montrera plus clairement tout ce que nous venons de dire : car on y voit le Fe, ou le Jupiter chinois (plein de majesté comme nous avons déjà dit) lequel a au-dessus de soi des dieux martiaux, qui tiennent les armes à la main, pour sa défense, cependant qu'il voit à ses pieds les dieux de la mer appelés autrement les Neptunes, lesquels sont prompts à lui obéir, & toujours prêts de lui rendre honneur, & augmenter la majesté de sa cour & de sa personne. En quoi nous voyons évidemment que cette nation a suivi les erreurs de la gentilité, puisqu'à l'exemple des Grecs, ils se sont forgés des dieux qui sont les mêmes que les Jupiters, les Mars, les Neptunes, & les Vulcains, & qui ne diffèrent presque point des Osirides, des Isides, des Hores, & des Typhons, comme j'espère vous le faire voir dans la suite, après que j'aurai expliqué la figure que je vous ai donnée de ces divinités imaginaires, & fait comprendre tout ce qui est contenu dans leur représentation.

Cette figure que vous venez de voir est divisée en trois ordres, le premier est celui de l'A, c'est-à-dire, la première divinité, le Seigneur, & le Souverain du Ciel que les Chinois appellent Fe ^{p.186} ou Fo, c'est-à-dire Sauveur. Ils le représentent tout éclatant de lumière pour mieux marquer ce qu'il est. Ils le dépeignent avec les mains cachées pour donner à connaître que c'est sa puissance qui opère invisiblement toutes choses dans le monde, & ils lui donnent une couronne de pierres précieuses sur sa tête semblable à celle de nos saints pour donner plus de gloire & de majesté à sa personne. Il a à sa droite ce célèbre Confutius que les Chinois ont mis au nombre des dieux, & à sa gauche C Lanzu que cette même nation appelle l'ancien philosophe, & qu'elle honore comme l'auteur de la religion, & comme une des principales divinités, parce que c'est lui qui a donné à connaître le grand maître du Ciel, & le plus grand de tous les dieux à qui on donne le nom de Fe. Il y a quelques autres célèbres philosophes qui sont au-dessous de ces trois dieux que nous venons de nommer, lesquels sont mis au rang des autres, & estimés dignes d'adoration ; vous les pouvez reconnaître par la lettre D & par les livres qu'ils portent avec eux ; La lettre E est mise sur un des dieux qui est le premier capitaine & le général de l'armée chinoise. On feint que ce grand homme d'armes (qui a défendu l'État &

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

subjugué tout l'empire à la religion) est sorti & a été engendré d'une fleur.

Les divinités du second ordre sont marquées par le G & par l'H & on leur a donné ces deux lettres pour les différencier entre elles, & pour faire voir qu'elles sont distinctes en effet. Celles qui portent le G passent pour être les enfants de Mars, lesquels ont subjugué toute la terre (à leur sentiment) ; les seconds sont bien de la même race, mais ils n'ont pas eu les mêmes occupations que les premiers, puisqu'ils ne se sont attachés qu'à donner les lois du combat, & à prescrire les maximes de la guerre.

Enfin les dieux du troisième ordre qui sont au bas de la planche, & qui passent encore pour des dieux, sont des esprits en partie aquatiques & en partie terrestres, ou vulcaniens, lesquels ont une intendance générale sur toutes les choses sublunaires.

Voilà la fidèle description de tous les dieux des Chinois, en quoi l'on découvre évidemment que ce peuple n'a fait que suivre les erreurs des Grecs, & les rêveries des Égyptiens. Car dans la vérité que signifie ce premier ordre des dieux, & ce Fe avec ses collègues B & C, que Jupiter, Apollon, & Mercure ; & que croyez-vous que signifient ceux du milieu, que Mars, & que Bacchus, & que vous imaginez-vous que marquent ceux du bas ordre & du dernier rang comme l'I, L & M, qui portent des visages enflammés & des faces de feu, si ce n'est des Neptunes, & des Vulcains, que l'aveugle gentilité à feint être, le premier, le souverain du feu souterrain, & le second le maître de la mer & de l'eau ; puisque nous voyons en effet que les Chinois appellent ces dieux les esprits de la mer, des montagnes, & du feu. On dirait que GG, qui est le Dieu Mars menace Neptune & Vulcain, & leur déclare la guerre, donnant à connaître par là, qu'ils suivent les sentiments des Égyptiens & des Grecs, qui ont représenté le combat des éléments par une semblable fiction. Quoique toutes ces rêveries soient pleines de faussetés, & quoique celle-ci convienne fort peu avec les fables des Grecs, si est-ce pourtant que les Chinois n'ont pas resté de représenter leur Fe sous la forme & la figure

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

d'un dragon volant, qu'ils appellent l'esprit de l'air & des montagnes, lequel est couvert d'un bouclier de tortue (selon que leur ont appris leurs brachmanes). Ils se persuadent encore que le monde ne subsiste & n'est affermi que par ce serpent & ce dragon qu'ils estiment être sorti d'une tortue ; enfin ils embrouillent si fort toutes leurs sottises fictions, & leurs imaginations ridicules, qu'ils ont assez de peine à les débrouiller, & à les comprendre eux-mêmes.



L'idole de Pussa sous une autre forme.

@

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

QUATRIÈME PARTIE

DES MIRACLES DE LA NATURE, & DE
L'ART DONT LA CHINE EST ILLUSTRÉE

PRÉFACE

@

p.223 Parce qu'il s'est trouvé de certaines personnes critiques qui ont voulu accuser de fausseté, de fiction & de rêverie les choses admirables de la nature & de l'art que nos Pères ont remarqué dans les royaumes de l'Inde, & de la Chine, j'ai cru qu'il était convenable de défendre leur parti dans ce rencontre, & de les mettre à couvert (en trouvant cette occasion) de l'injure qu'on leur fait, & du blâme qu'on leur donne de n'être pas fidèles dans leurs écrits ni croyables dans leurs histoires. J'entreprends donc de manifester la vérité & de séparer le vrai d'avec le faux, sans aucun déguisement ; afin qu'il paraisse à un chacun, qu'il n'y a rien dans ces empires éloignés, qui soit si surprenant & si *ξωκωτερον* on qu'on ne voie de choses semblables dans l'Europe, & dans les autres parties du monde.

@

CHAPITRE I

De l'admirable situation de la Chine, de la façon de vivre des Chinois, & de leur politique

@

Comme l'empire de la Chine, qui est divisé en 15 grands royaumes, est le plus riche, & le plus puissant qu'on puisse trouver dans le monde, & comme de toutes les monarchies qu'il y a dans l'univers, il n'y en a pas une de si célèbre ni de si recommandable que celle-ci, aussi voyons-nous que la nature & l'art ont pris plaisir de la disposer d'une telle sorte, qu'elle semble être séparée du monde, & que c'est un *μικρόκοσμον* qui est indépendant de tout l'univers. La nature l'a bornée du côté du Septentrion & de *Syrophenice* d'une muraille de trois cents lieues de longueur, sans parler d'une mer qui ne connaît presque point de bornes ni de limites. Du côté de l'orient & du midi ce grand pays est arrosé du grand océan Oriental & Méridional, lequel est très difficile à passer, tant à raison des écueils dangereux & cachés qu'il y a en plusieurs endroits, qu'à cause des bourrasques, des tempêtes, ^{p.224} & des orages fréquents qui sont sur ces mers, lesquels rendent presque ce pays inaccessible. Quant à ce qui est du couchant, la nature a pourvu à sa défense, en ce qu'elle lui a donné de très affreuses montagnes, pleines de rochers & de bêtes féroces, lesquelles forment des armées pour sa conservation & sa sûreté ; de sorte qu'à la faveur de ces murailles, de ces monts, de ces précipices, & de ces rochers, des tigres, des lions, des effroyables serpents, & des autres animaux venimeux & cruels qui y sont, il n'y a rien à craindre de ce côté-là, en quoi j'estime que la Chine a été très bien nommée dans la langue vulgaire de ce pays *Cunghoa* ou *Cungque* qui signifie *medium regnum*, le royaume du milieu ; parce qu'en effet il semble qu'ils ont quelque raison de croire que leur État est au milieu du monde, & qu'il est quasi comme le centre de l'univers, séparé de tous les autres, ou bien selon la signification de leur mot, qu'il est le *jardin du milieu*, c'est-à-dire le

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

jardin à fleurs ; à cause qu'il a abondamment au dedans de lui tout ce qui est nécessaire pour le délice aussi bien que pour la nécessité de la vie de l'homme. Ce grand empire est si merveilleusement bien disposé, qu'il n'y a point de champ pour si petit qu'il soit, ni de ville pour si écartée qu'elle puisse être, qui ne soit arrosée de quelqu'un de ces fleuves, de ces lacs, & de ces rivières, lesquelles sortent de ces hautes & inaccessibles montagnes de l'occident, & des monts qui sont au milieu de ces vastes provinces, comme si c'étaient des canaux qui prissent naissance d'une mer, ou d'un ramas d'eaux qu'on distribue à dessein pour la commodité des habitants, & la facilité du commerce & des voyageurs qui peuvent aller commodément d'un lieu à l'autre avec des bateaux. Les principaux de ces fleuves sont *Kiang*, qu'ils appellent *filz de la Mer* à cause de sa grandeur. Le second est *Hoang* qu'ils surnomment *jaune* à cause de ses eaux qui ont cette couleur. Celui-ci parcourt toute l'*Inde* depuis un bout jusques à l'autre, & divise en deux le royaume de la *Chine* ; de sorte qu'après avoir pris son origine dans les montagnes les plus éloignées de cet empire, après avoir parcouru tout ce pays, divisé en deux cet État, & reçu dans son sein toutes les autres rivières qui lui communiquent leurs eaux, il se va rendre enfin dans l'océan Oriental, qui reçoit ses flots comme on le peut voir dans la carte. Il y a encore cela d'admirable dans le monde chinois, que son étendue n'a pas seulement les doux climats de la zone tempérée, mais encore il comprend les pays qui sont sujets à la torride & à la glaciale : de façon qu'il contient les deux extrémités du froid & du chaud, à commencer depuis le levant jusqu'au septentrion ; ce que pas une monarchie du monde n'a hors de celle-ci ; car à commencer au 18^e degré de la zone torride, & à passer au travers de la tempérée, on viendra jusques à la mer Glaciale des Tartares, & on trouvera que ce pays est au septantième degré d'élévation, & qu'ainsi toutes ces provinces contiennent 32 degrés. Que si vous réduisez chaque degré à 15 lieues, on trouvera qu'il y a en tout 780 mille astronomiques & 3.120 *italiques*, dont les 60 constituent un degré.

Il suit de tout ceci, que toute sorte de fruits, de baumes, de bois précieux, d'arbres & d'animaux se trouvent dans ce seul empire, & sont

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

si communs à tout cet État comme ils le pourraient être chacun dans sa zone & dans son pays naturel ; de sorte qu'on peut dire, qu'on voit tout ce qu'il y a dans l'univers recueilli & ramassé dans ce lieu. Qui est-ce de tous les monarques de l'univers qui a jamais eu le même avantage que celui de la Chine ; savoir, d'avoir tous les jours non seulement en été, mais encore en automne & en ^{p.225} hiver, & dans toutes les saisons de l'année des fruits récents de toutes les provinces de l'*Inde*, & de tout ce qui se cueille dans les trois zones dont nous avons parlé ? Où est-ce, dis-je, qu'on trouvera un roi si heureux que celui-ci, & qui puisse voir à sa table des fruits de la zone torride, comme des poires, des pommes, des coings, des grenades, des citrons, des pêches, des cerises, des prunes, & enfin de toute sorte de fruits qui se trouvent en abondance dans la tempérée, & où est-ce enfin qu'on trouvera un prince, qui puisse avoir tout ce qui peut satisfaire le désir & la curiosité d'un souverain, touchant les fruits, les animaux, &c. comme a celui-ci. N'a-t-il pas tout ce qu'il y a de rare & de merveilleux, de délicat & de délicieux dans le grand pays de la Tartarie, aussi bien que dans ses mers ? l'orient de son empire ne lui donne-t-il pas les pierres précieuses, & les autres raretés qui sont dans les pays éloignés, comme les épiceries, les bois précieux pour son usage & son délice, & à qui enfin rien ne manque pour son goût & pour les douceurs de la vie ; en quoi je reste tout à fait étonné de ce que Dieu a accordé tant de grâces à un empire si fort adonné à l'idolâtrie & au culte des faux dieux, & lequel est si pollué par les actions infâmes de la chair & du sang. Que si vous désirez d'en savoir la raison, je vous dirai que c'est un secret de la providence de Dieu, qu'il faut plutôt admirer qu'en rechercher les causes, si vous n'aimez mieux être de ce sentiment, que comme Dieu est si bon, qu'il fait reluire son soleil aussi bien sur les mauvais que sur les bons, & que sa justice veut récompenser les personnes (qui doivent être damnées après leur mort) des actions pieuses & bonnes qu'elles feront pendant leur vie, elle leur a donné ce lieu qui est un paradis, pour les récompenser en ce monde, afin de les punir éternellement en l'autre.

@

CHAPITRE II

De la discipline politique des Chinois

@

Quoique j'aie déjà traité quelque chose de la politique des Chinois, j'ai cru qu'il serait très à propos de mettre ici quelques remarques sur ce sujet, qui sont dignes d'admiration, principalement pour les curieux. Le roi donc est le maître, le seigneur & l'unique souverain de la monarchie, & tout l'empire dépend si fort, & est si fort soumis aux ordres de ce chef, que pas un homme de cet État ne peut rien faire sans son consentement & son aveu. Le trône est héréditaire ; de sorte que les enfants succèdent au père, & les plus proches tiennent lieu d'enfants, quand il n'y en a pas : la coutume est, que quoiqu'il n'y ait qu'un seul roi souverain, on donne néanmoins le même titre à tous les frères, à tous les princes du sang, & même à ceux qui le sont par alliance, ou à qui on baille des provinces à gouverner, avec cette limitation de pouvoir, qu'ils ne peuvent prendre qu'un certain revenu que le roi leur détermine, étant obligés de porter le reste dans le trésor public du roi & dans le lieu destiné pour les finances de l'État. Il y a six tribunaux devant lesquels on décide toutes les affaires, selon la justice & la raison, & qui jugent de toutes les causes civiles, comme celles qui regardent les magistratures, les rentes, les coutumes, les milices, & les bâtiments publics. Il y a aussi des cours particulières pour les crimes, lesquelles ont leurs officiers & leurs présidents qui jugent en dernier ressort de toutes choses. Le roi a ses conseillers & ses assesseurs qu'on appelle *colaos*. Ceux-ci tiennent le premier rang après ^{p.226} le roi ; parce qu'ils sont les plus illustres en science, en politique, & en tout. Il y a aussi plusieurs degrés de préfecture & de commandants qu'on appelle *mandarins*, lesquels ne sont pas moins illustres en savoir que les précédents, puisqu'on leur donne le gouvernement des villes, & l'intendance des affaires publiques ; de sorte que cet État est gouverné par les doctes, à la mode des *platoniciens*, & selon le désir du

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

philosophe divin ; en quoi j'estime ce royaume heureux, lequel a un roi qui peut philosopher ou qui souffre du moins qu'un philosophe le gouverne & le conduit. On ne peut pas douter du bonheur de cet État, puisque l'on remarque un si parfait gouvernement que celui avec lequel il est régi. On n'a qu'à voir & à considérer qu'on n'a pas plus de peine à régler un nombre infini d'hommes, qu'un père de famille en a à diriger sa maison ; on n'a qu'à voir la grandeur des villes, la splendeur & la magnificence incroyable des peuples, le grand nombre des ponts qu'on trouve en tout lieu, & dont la longueur, la hauteur & l'architecture sont si extraordinaires, qu'on ne peut pas les regarder sans étonnement & sans admiration (comme nous dirons ensuite) ; on n'a dis-je, qu'à considérer la commodité des chemins publics, & le concours des barques qui vont & qui viennent incessamment dans les métropolitaines de cet empire, comme aussi la diligence & le travail que prennent les paysans pour l'agriculture, la vigilance & l'exactitude des soldats dans la conservation des villes, avec la rigueur ou la sévérité des juges à punir les fautifs & les criminels, pour dire que cet État est bien policé, & qu'il n'y manque rien soit pour conserver, ou pour augmenter la paix qui y est.

Pour ce qui regarde les revenus annuels du roi, je vous dirai que quoiqu'ils ne soient pas fixes ni stables, à cause de la vicissitude des affaires, ils se montent néanmoins pour l'ordinaire, selon la supputation des livres des Chinois à 150.000.000. Le père Martin nous assure que les personnes qui gouvernent cette nation sont si savantes dans les affaires de l'État, qu'elles savent non seulement le nombre du revenu qui est dû au roi, mais même celui des hommes qui sont sous l'empire de leur monarque. L'on a remarqué qu'il y avait sous l'empereur Van lie 200 millions d'hommes dans son État, sans parler des ministres ni des officiers du roi & sans y comprendre les eunuques, femmes, ni les enfants. Les revenus annuels vont jusques à 150 millions d'or, selon notre supputation. Il ne faut pas douter que ces revenus ne soient incomparablement plus grands aujourd'hui qu'ils n'ont été par le passé, puisqu'ils sont de beaucoup augmentés par ceux des royaumes des Tartares : mais pour vous faire voir la vérité de ce que je dis, & pour

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

vous montrer que je n'avance rien qui ne soit très certain, j'ai bien voulu mettre ici une table qui fait voir clairement ce que j'ai dit, en déduisant en particulier ce que donne chacun des 15 royaumes qui composent cette grande monarchie & ce vaste empire, & en faisant voir combien ils ont d'hommes, sans comprendre les officiers du roi, les eunuques, les femmes, & les enfants, comme je vous ai déjà dit. Je mettrai donc ici le nombre de tout ce que je viens de dire, & l'exposerai de la même façon qu'on le trouve sous le règne de Van lie ; je vous prie de remarquer que nous entendons parler du revenu que le roi avait & qui provenait du riz, de la soie, du soin pour les chevaux, du sel, & non pas des autres qu'il recevait des ses bureaux des tailles, ni des présents qu'on lui faisait, des pierres précieuses, des bois rares & des autres choses riches qu'on lui donnait, que le père Martin nous raconte dans son Atlas. p.227

@

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

LE CATALOGUE

Des familles, des hommes, sans y comprendre celui des enfants, des femmes & des officiers du roi ; comme aussi la supputation de tous les revenus qu'on a accoutumé de lever tous les ans dans toute l'étendue de l'empire du roi, excepté ceux-là qui proviennent des bureaux de ses tailles.

Selon la supputation du Livre des comptes des Chinois *qui en a été faite lorsque le royaume & l'État fleurissaient le plus*, tiré par le père Martin Martini, & autres.

		Familles	Hommes	Sacs de riz	Livres de soie	Faix de foin pour chevaux	Livres de sel, 24 onces/liv.
1	Pechink ou Peckali Cambalu est la métropolitaine, & a 155 villes sous elle.	418989	3452254	2274022	45135	8737284	180870
2	Le royaume de Xansi a sous soi 5 villes métropolitaines, & 92 villes qui en dépendent.	589939	5084015	1929057	4770	3544850	420000
3	Le royaume de Xensi.	831051	3934176	2812119	9218	1514749	
4	Le royaume de Xantung a 6 métropolitaines, & 92 villes.	770555	6759675	2414477	54990	3824290	
5	Le royaume de Honan a 8 métropolitaines, & 100 cités.	519296	5106270	6106660	9959	2288744	
6	La province de Suchuen.	464129	2204170	2167559	6339		149177
7	Hucqueng a 15 villes métropolitaines.	531686	4833590	1616600	17977		
8	Kiamsi a 13 villes métropolitaines & 62 cités qui en dépendent.	1363629	6549800	5995034	11516		
9	Nankin Quiang a 14 villes métropolitaines, & 110 villes.	1969816	9967429	2510299	28452	5804217	5804217
10	Chekian a 11 grandes villes, & 62 cités. Il abonde en soie.	1242135	4525470	883115	2574	8704491	444763
11	Fokien a 8 métropolitaines, & 48 cités.	509200	1802677	1017772	600		
12	Quantong, appelé vulgairement Canton. Il a 10 métropolitaines, sous lesquelles il y a 73 villes.	483360	1978022	1017771			37380
13	Quemgsi a 12 métropolitaines, & plus de 100 cités qui en dépendent.	186719	1054760	431359			
14	Queicheu a 8 villes métropolitaines, & 10 villes qui lui obéissent.	45305	231365	47658			
15	Junnan a 12 métropolitaines, & 84 cités qui en dépendent.	132958	1433110	1400568			56965

CHAPITRE III

Des villes de la Chine, & des mœurs des habitants

@

p.228 Les pères Martin, Samede, Trigaut, & Grubere, qui ont été témoins oculaires de ce qu'ils ont laissé par écrit, nous assurent que la Chine est tellement peuplée, que s'il y avait une muraille qui achevât d'environner cet État, depuis celle qui le sépare d'avec la *Tartarie* jusques à la mer Australe, on pourrait avec raison l'appeler plutôt une ville qu'un royaume. En effet on peut bien juger si cet empire est bien peuplé, puisqu'on y compte 150 villes métropolitaines ou capitales, & 1.226 cités qui sont inférieures, quoique très bien fortifiées, & bien gardées ; outre les autres places fortes qui ne méritent pas le nom de ville, comme les bourgs, les villages, les châteaux, métairies, & les maisons champêtres qui sont si nombreuses qu'on ne saurait faire un mille sans trouver quantité de ces habitations. J'oubliais de dire que toutes ces villes sont d'une forme carrée ; les maisons sont toutes de bois & unies ensemble, fort mal faites au dehors, mais très propres, & très agréables à voir au dedans, parce que tout y reluit. Les pères Samede & Martin assurent que chaque maison doit avoir un bouclier sur la porte, lequel donne à connaître combien il y a de personnes là-dedans, & de quelle condition elles sont ; afin que les mandarins puissent savoir plus facilement (selon qu'ils y sont obligés) combien il y a d'hommes dans chaque ville, pour mieux empêcher les révoltes & les séditions, & afin d'exiger avec moins de peine les tributs qu'ils imposent. Ce qui est un coup sagement inventé par les politiques. Les plus grandes villes de la Chine & même du monde sont Nanquin, Pequin, & Hanchou, que Marc Paul Vénitien a appelé ci-dessus *Quinsay*, selon le rapport du père Martin, de la grandeur de laquelle je ne dirai rien ; parce que j'en ai assez amplement traité par le passé. Il ne faut pas s'étonner après avoir lu ce que je viens d'écrire, s'il est impossible à quel homme que ce soit de pouvoir entrer dans cet État sans être

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

découvert, puisque la loi de mettre tout sur la porte est si exacte & si sévère.

On estime beaucoup les personnes qui exercent les arts mécaniques, & on en fait tant d'état, qu'il n'y a pas jusques à un fétu qui ne soit levé, vendu à même temps, & qui ne soit mis en quelque usage. Les hommes de lettres ne s'attachent qu'à savoir la politique, & la morale, aussi ne savent-ils rien des disciplines scholastiques spéculatives ; jusques-là qu'ils en ignorent même le nom, ce qui est étonnant pour une nation qui produit de si beaux esprits. Les médecins y sont habillés par la tradition, & sont très expérimentés pour le regard du pouls, par l'attouchement duquel ils connaissent les causes du mal, l'état du malade, & les symptômes de la maladie ; après quoi ils donnent des remèdes efficaces, & ordonnent des médecines très salutaires pour celui qui en a besoin. Ils ont la connaissance si parfaite de tous les arts libéraux, surtout de l'architecture, de la sculpture, de la tissure & de tous les autres arts, que si vous en exceptez la connaissance de la proportion optique, vous pouvez dire qu'ils n'égalent pas seulement les Européens, mais même qu'ils les surpassent. Ils sont adroits & rusés, fins, trompeurs, dissimulés, & si extraordinairement superbes qu'ils méprisent toute ^{p.229} sorte de nations, & se flattent de cette pensée, qu'ils sont les plus subtils & les plus spirituels du monde. Il est vrai que depuis l'arrivée des Européens ils ont quitté en quelque façon cette haute estime d'eux-mêmes, & ont cru qu'il y en avait de plus doctes & de plus habiles qu'eux, voyant que nos inventions, & la profondeur de nos sciences les surpassait infiniment. Ce qui a été cause qu'ils ont appelé nos Pères des gens envoyés de Dieu, & des hommes venus du Ciel ; en quoi ils ont eu le moyen d'introduire la semence de l'Évangile, & de faire le grand progrès qu'ils ont fait pour le salut des âmes. C'est assez parlé des mœurs des Chinois ; que si quelqu'un en veut savoir davantage, il n'a qu'à lire les auteurs que nous avons cités, lesquels en ont traité fort amplement.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Les recherches physiques

Des plus rares spectacles de la nature
qu'on trouve dans la Chine

CHAPITRE IV

Des montagnes de la Chine, & des prodiges surprenants de la nature qu'on y voit

@

Quoique le royaume de la Chine soit presque rempli d'une infinité de montagnes, les plus élevées sont néanmoins si fort estimées parmi eux, qu'ils ne s'attachent jamais avec tant de soin à la connaissance de quoi que ce soit, comme ils s'occupent sérieusement à l'observation de ces mêmes montagnes ; car ce que sont parmi nous les astrologues, ceux-là le sont dans l'observation des montagnes, considérant en premier lieu leur situation & leur figure, après quoi, ils remarquent les sommets, les élévations, les fleuves, les fontaines & les lacs qui y sont, pour en tirer (disent-ils) des certitudes infaillibles, & des règles certaines oromantiques. Il est juste que j'apporte ici les paroles du père Martin, lequel pour avoir été le témoin oculaire de ceci, en fera mieux la description que moi.

Voici ses paroles :

« Après avoir parlé des villes, & après en avoir fait les descriptions, je veux mettre ici quelque chose des montagnes qui ne leur sont pas fort éloignées. Vous saurez donc que les Chinois ne sont pas moins curieux qu'ils sont superstitieux à les chérir, & à les observer. Ils sont dans cet aveuglement, qu'ils croient que leur félicité & leur bonheur consiste dans ces lieux élevés, & que leur fortune en dépend ; parce que le dragon qu'ils appellent le prince de la félicité fait sa demeure en ces lieux. C'est pour cette raison qu'ils sont si exacts observateurs de la disposition des endroits, & de la forme des lieux qu'ils doivent choisir pour leurs sépulcres. Cette pensée est cause qu'ils cherchent partout les veines de la terre, & les entrailles les plus cachées de cet élément, & embrassent toute sorte de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

travail, afin qu'ils puissent obtenir une terre heureuse pour leur sépulture, & qu'ils aient en partage la queue, la tête ou le cœur du Dragon : car ils se flattent qu'ayant obtenu une de ces parties, ils sont heureux, & rendent telle toute leur postérité. Il y a certaines personnes qui se disent expérimentées en ce point, lesquelles parcourent toute l'Asie pour observer & pour découvrir les veines de la terre, & les figures ^{p.230} des montagnes avec le même soin que les astrologues considèrent les astres, que les chiromanciens regardent les lignes de la main, & que les physionomistes observent les traits & les linéaments du visage (à quoi ce peuple est fort attaché).

Cette nation superstitieuse est si adonnée à ses vaines observations, qu'elle en vient jusques à la folie : j'ai toujours cru que ce désir n'était que l'invention d'un certain philosophe, lequel inventa cette sottise afin d'inspirer à tout le peuple de plus tendres sentiments, & une plus grande piété pour les morts, & les obliger à les secourir plus promptement par leurs offrandes.

Les montagnes de la Chine sont presque toutes habitées & occupées par des bourgs & des grands villages. Tous ces lieux élevés sont très divertissants & très agréables à la vue, à cause des grands & des beaux sépulcres dont ils sont couverts, comme aussi à raison des pâturages & de l'agréable verdure qu'ils ont sur les [coupeaux](#) de leurs collines, & parce que le soin & le travail des Chinois ne souffrent point que rien soit inculte dans leur pays ; aussi aplanissent-ils les montagnes pour y faire du riz, & n'en laissent pas une qu'ils n'unissent, si ce n'est qu'elle soit charmante & agréable, & dont les bois, la verdure & la disposition leur paraisse digne d'avoir une idole & un temple magnifique pour l'y mettre. C'est dans ces lieux que les sacrificateurs bâtissent leurs monastères. Il y a une

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

certaine nation de gens dans le plus secret de ces lieux écartés, laquelle vit là-dedans sans être aucunement sujette aux Chinois.

On dit tant de choses, & on raconte tant de raretés des montagnes de la Chine, que s'il est vrai ce qu'on en dit, il ne faut pas douter qu'elles ne puissent passer pour des prodiges & des merveilles de la nature. Il y en a quelques-unes d'une si excessive hauteur que l'air y est toujours serein, d'autres qui sont toujours couvertes de brouillards & de nues. On en voit quelques-unes, qui ne produisent que des herbes salutaires, & des plantes qui ne quittent jamais la verdure ; Celle de Queyu porte des pierres de toutes façons, savoir de petites & de grandes, lesquelles sont toutes d'une forme cubique ou carrée ; ce qui est un miracle de la nature, semblable à celui que j'ai raconté dans mon *Monde Souterrain* d'une des montagnes de Calabre. *Paoki*, qui est un mont de la province de *Xensi*, lequel porte la figure d'un coq, fait tant de bruit (lorsque la tempête s'approche) qu'on entend son murmure de trente stades ; nous en dirons la raison ensuite. [Olaus Magnus](#) dit le même dans son *Histoire septentrionale* de certaines montagnes, qui sont dans la mer qu'il appelle Botnique.

C'est une chose digne d'admiration de voir ce que les horoscopes chinois racontent du mont Cio ; ils disent qu'il y a à son sommet une pierre de la hauteur de cinq perches, & que dans le royaume de Fokien, il y en a une autre laquelle semble danser à proportion que la tempête s'approche, de sorte qu'on dirait que c'est un cyprès que le vent agite & fait plier de tous côtés. On donne pour raison de ceci (supposé que la chose soit véritable) que c'est un effet des vents, qui étant enfermés dans les concavités de la terre, font d'étranges & violents efforts pour sortir de ces lieux souterrains, & revenir en liberté ; mais comme le bas du rocher est comme séparé de la terre, il arrive aussi que le vent venant à rencontrer cette partie assez libre, pousse par là, & agite de la façon cette lourde masse de pierre. Pour ce qui est du temps de la tempête, auquel cela arrive, je dis que cela

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ne se fait de la sorte que parce que les vents viennent à pousser une excessive quantité de vapeurs, & d'exhalaisons, qu'ils avaient ramassées dans les concavités des montagnes, par les fentes & les trous de la terre ; de sorte que, venant à trouver un air plus froid que celui qu'elles avaient eu jusques alors, elles forment la tempête, suscitent les orages, & causent même les éclairs, les foudres, & les p.²³¹ tonnerres, s'il y a du soufre mêlé avec cette matière. L'on observe les mêmes désordres dans l'Europe, dont tu peux voir les particularités dans le *Monde Souterrain*, & dans le livre intitulé *Itinerarium Hetruscum*.

Il y a une autre montagne, laquelle porte toujours l'image de l'hiver à cause de la froidure excessive qui l'accompagne en tout temps. La cause de ceci est, que cette même montagne évapore incessamment des esprits nitreux de tous côtés, lesquels pour être extrêmement froids de leur nature, rendent les eaux excessivement froides, aussi bien que tous les lieux des environs. Il y a encore d'autres montagnes dans la Chine, dont les sommets vomissent continuellement des flammes & des globes de feu. Il ne faut pas douter que celles-ci ne soient concaves au dessous & qu'il n'y ait beaucoup de lieux souterrains, comme nous avons déjà dit dans le *Monde Souterrain*. Outre ces montagnes il y en a d'autres qui sont pourvues de toute sorte de plantes, de fruits, d'arbres, & de pierres tout à fait rares, & qu'on ne saurait voir que dans ces lieux par un privilège singulier de la nature, comme nous dirons ensuite. Continuons cependant de parler des montagnes qui ont quelque mystérieuse figure.

Il y a une montagne dans la province de *Kiamsi*, laquelle est divisée en deux sommets, dont le plus haut représente un dragon, & le plus bas un tigre, qui semblent se faire la guerre. C'est pourquoi ils portent le p.²³² nom de ces deux horribles bêtes, d'où vient que les sacrificateurs ont pris sujet d'inventer mille rêveries & mille lois pour deviner. Tu peux voir la figure mise en ce lieu.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



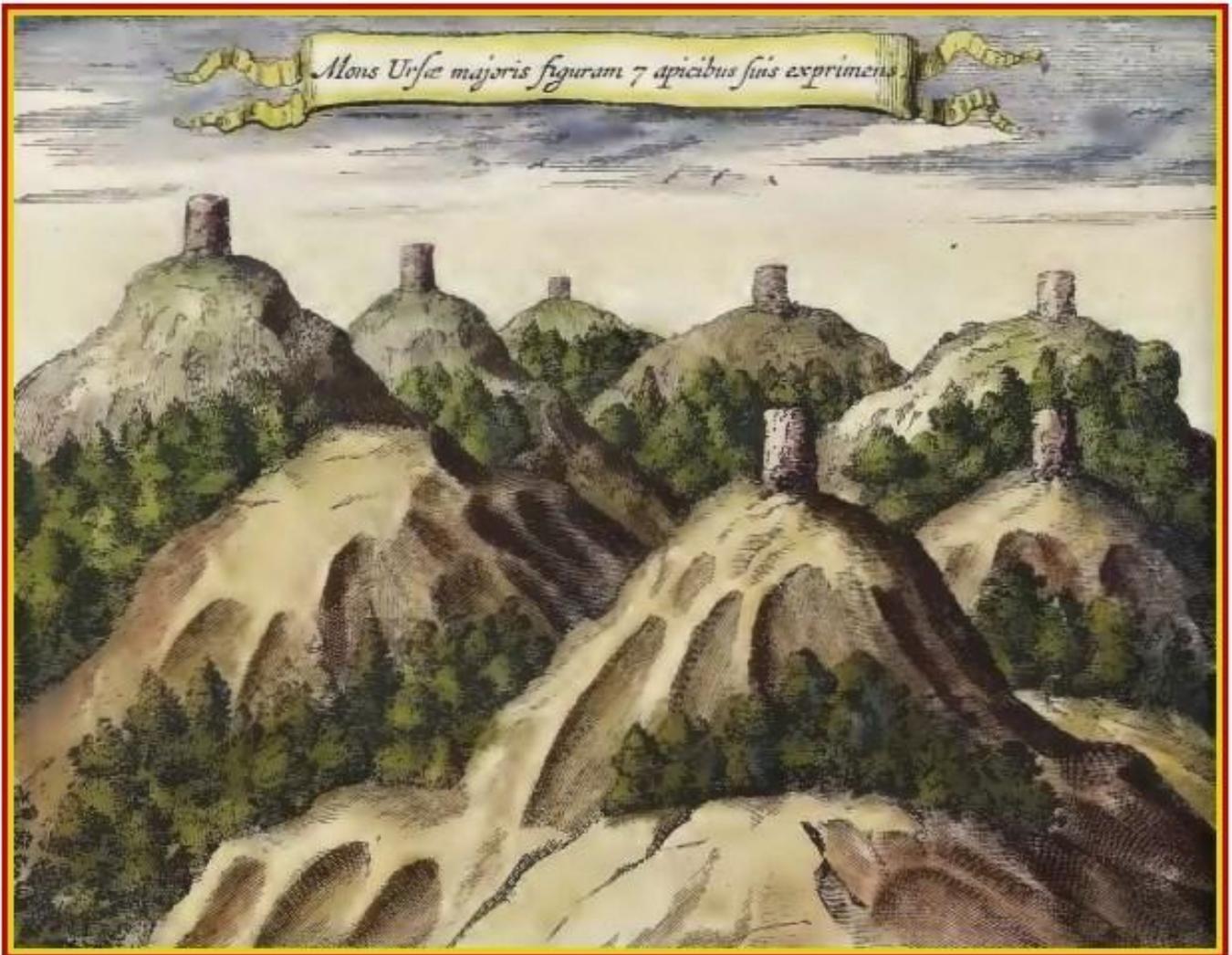
Il y a une autre montagne qui a sept élévations différentes, lesquelles portent la figure de la Grande ourse avec les sept étoiles qui la composent, & lesquelles pour être moins visibles les unes que les autres, sont très bien exprimées par ses sept sommets, qu'on voit sur ces lieux, comme ils sont ici représentés.

Quoique cette montagne soit tout à fait miraculeuse, elle ne l'est pourtant pas tant que cette autre, qui représente dans la perfection une idole. Celle-ci est près de la ville de Tunchuen de la province de Fokien dont il est parlé en ces termes dans l'*Atlas* du père Martin, fol. 69 :

« La première montagne digne d'admiration, qu'on voit dans cette province est sur le rivage du fleuve Feu ; car ils ont fait une idole d'une montagne, qui n'est du tout point horrible ni monstrueuse ; mais bien montueuse, pour me servir du véritable

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



terme. Ils appellent ce lieu, ou cette idole *Fe*. Elle est assise les pieds croisés, & a les mains dans la même posture sur l'estomac. Ce colosse est d'une telle grandeur que ses yeux, ses narines, ses oreilles, & sa bouche contiennent plus de deux mille d'étendue ; après quoi il ne faut pas s'étonner, si les anciens, surtout Dinostratus a voulu, & a osé promettre à Alexandre de lui faire une ^{p.233} statue de la montagne Atho, laquelle porterait d'une main une grande ville, & de l'autre enfermerait un grand fleuve, ou quelque beau lac, l'eau duquel suffirait pour tous les usages des peuples qui l'habiteraient ; puisque la seule tête de cette idole suffit pour faire ces deux choses que cet architecte promettait à Alexandre, & que Vitruvius nous raconte dans ses écrits.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



Ce sont les paroles du père Martin ; savoir maintenant si cette montagne représente naturellement ou par artifice ce colosse & cette idole, c'est ce que je ne puis pas dire, & que personne ne sait ; quoique j'aie fait mon possible d'apprendre de nos Pères comment cela pouvait être de la sorte, lesquels m'ont tous assuré que les histoires chinoises n'en faisaient point de mention, encore bien qu'une telle chose, qui peut justement passer pour une des merveilles du monde, & même pour la plus grande de toutes, méritât qu'on en fit mention & qu'on n'oubliât pas d'en parler ; d'autant mieux qu'ils ont écrit beaucoup d'autres choses dans leurs Généalogies, lesquelles étaient bien de moindre conséquence que celle-ci : c'est pourquoi je suis de ce sentiment que cette montagne n'est pas artificielle ni un ouvrage fait à la main, mais que c'est un composé de rocher & de petites éminences, lesquelles sont disposées de telle façon, que les voyant de loin on croit

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

que c'est l'idole Fe, comme nous p.234 voyons en Europe que certaines montagnes étant vues de loin, semblent former différentes figures : on en a l'expérience dans la Sicile, & près de la ville de Palerme, où il y a une montagne au milieu de laquelle on voit encore un rocher, lequel porte une figure si parfaite de Cæsar, qu'il semble que ce soit quelque habile maître, & quelque grand ouvrier qui a pris attache de l'y graver, & on jurerait que c'est quelque homme qui l'a faite à dessein. On voit encore en se promenant sur le port de Messine, le mont Scilleus, distant de 12 mille pas, lequel représente parfaitement la tête d'un homme, ce que j'ai admiré plusieurs fois. Je pourrais rapporter ici une infinité de semblables exemples, si je ne les avais pas apportés ailleurs ; mais je me contenterai de dire, que comme notre fantaisie est toujours rêveuse, & qu'elle forme à chaque moment mille imaginations ridicules, il faut croire aussi qu'elle s'est imaginée cette montagne chinoise, & qu'elle n'a d'existence que dans sa rêverie, ni d'être que dans son esprit ; ce qui est cause que les voyageurs de ces régions venant à passer par ces endroits se persuadent, en voyant cette montagne, qu'elle est toute remplie d'un nombre infini de semblables fantômes & de ces sortes de spectacles ; que si vous voulez suivre un autre sentiment, vous direz que toute la montagne n'est pas formée en idole ; mais seulement qu'il y a quelque rocher qui en porte la figure ; parce que quelque insigne maître s'est attaché de la former de la façon qu'on la voit. En effet, c'est mon sentiment, d'autant mieux que les têtes, les bras, les pieds & les autres membres des colosses, & des grandes statues qui sont dans le Capitole de Rome, & dont les fragments paraissent encore, en sont des preuves manifestes. Olaus le Grand raconte dans son *Histoire Septentrionale de Norvège* qu'il y a un grand rocher au milieu de la mer qui représente dans la perfection un moine avec son habit ; de sorte que tous ceux qui le voient de loin croient voir dans la vérité un religieux revêtu.

On raconte de la montagne Taïpe, qui est dans la province de Xensi, laquelle est si célèbre par les tireurs d'horoscopes, qu'on n'y sonne jamais aucune cloche, qu'on n'excite à même temps des foudres & des

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

éclair, des bourrasques & des tempêtes ; c'est pourquoi il est très expressément défendu à toute sorte de personnes de porter jamais de clochettes en ce lieu, crainte qu'à dessein, ou même par mégarde, on ne vienne à les sonner, & à causer par ce moyen des orages & des tempêtes furieuses ; savoir maintenant si c'est une chose naturelle ou si elle ne l'est pas, c'est à quoi l'on ne saurait répondre ; parce que l'auteur n'ayant pas traité ce point, ni n'ayant pas dit les dispositions de la montagne qui pourraient causer de tels effets, il me semble que j'aurais tort de vouloir donner mon jugement dans un affaire si difficile ; de sorte que tout ce que je puis dire sur ce point, c'est que peut être il y a eu quelque pacte avec le démon, ou bien quelque convention explicite, faite par un magicien avec le prince des ténèbres, par laquelle ils ont convenu qu'on n'entendrait jamais de semblable son sur cette montagne, qu'à même temps on ne vit les funestes suites que je viens de raconter. Une infinité d'histoires, qui nous assurent & nous apprennent des choses semblables touchant les montagnes pleines d'illusions diaboliques, sont des confirmations & des preuves de tout ce que je viens de dire.

p.235 Les oréologues disent qu'il y a une montagne dans la province de Uquang, laquelle est si particulière, que si quelqu'un prend ou de son bois ou de ses fruits, & qu'il dérobe quelque chose de ce qu'elle a, il est d'abord tellement privé de sens qu'il ne peut plus sortir de ce lieu ; de sorte qu'il est enfermé là-dedans comme dans un labyrinthe, dont la sortie lui est inconnue, & tout à fait interdite ; ce qui n'arrive pas aux personnes qui par vénération & par respect, passent dans cette même montagne sans y toucher la moindre chose : d'autant que ces sortes de gens peuvent entrer & sortir comme il leur plaît, & quand ils veulent. Mais passons toutes ces rêveries des bonzes, qui ne sont en vérité que des fables, des songes, & des sottises que leurs esprits ont inventé, & que leurs imaginations ont controuvé à plaisir.

On voit encore certains monts Éoles dans la Chine aussi bien que dans l'Europe, lesquels ne sont jamais agités de vents pendant l'automne & le printemps, & dont les cavernes ne font que les pousser

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

au dehors durant l'été & les attirer au dedans pendant l'hiver : ce qui est assez ordinaire en Europe, surtout en Italie, où l'on voit le mont Éole surnommé des Corses, & celui d'Alverne illustré par la présence du glorieux père saint François, & anobli, parce qu'il a servi comme de théâtre, sur lequel cet incomparable saint a reçu ses sacrées stigmates, & les adorables marques de notre rédemption, lesquels ont ce même avantage, comme je vous ai déjà dit dans le livre intitulé *Itinerarium Hetruscum*, où j'ai mis toutes les raisons qu'on peut dire là-dessus, & où j'ai parfaitement bien découvert la cause de ces prodiges.

Il y avait autrefois dans la province de Huquang un certain lac, lequel était divisé en 99 îles, & où pour le présent il n'y en a plus qu'une ; parce qu'il est arrivé (selon mon sentiment) que l'eau venant à manquer insensiblement, l'espace qui était entre toutes ces îles s'est comblé en partie par des herbes, des troncs d'arbres, des racines, du sable & d'autres matières ; en sorte qu'il n'en reste plus qu'une seule, laquelle comprend toutes les autres. On n'a qu'à voir ce que nous avons dit là dessus dans notre *Itinerarium Hetruscum* au chapitre des îles flottantes, pour se satisfaire sur ce sujet.

@

CHAPITRE V

Des lacs, des fleuves & des fontaines admirables

@

Les lacs qu'on trouve dans la Chine n'ont pas des propriétés moins admirables que les montagnes qu'on y voit. Il y en a un dans la province de Fokien qui change le fer en cuivre tout vert, parce que l'eau de ce même lac est toute pleine de vitriol, comme la couleur verte le fait voir évidemment, & comme l'expérience nous le montre dans certaines montagnes de l'Europe, dont l'eau est d'une couleur semblable à celle-ci ; parce qu'il y a du cuivre en abondance. Voyez ce qui est écrit dans le *Monde Souterrain*, & au 10^e livre des mines du cuivre.

Il y a un autre lac dans la province de Fokien appelé Chung, lequel est encore plus admirable que le précédent, en ce qu'il y a une cloche dans un palais situé sur son rivage, & tellement disposé dans sa bâtisse qu'il enferme dix cours, ce palais dis-je, a cet ^{p.236} avantage, que quand la tempête vient & que le mauvais temps approche, on entend un certain son comme si c'était une cloche, laquelle avertit que l'orage s'approche.

On cherche la raison de ceci, & moi je réponds que la chose étant comme on la suppose, ce son ne peut provenir que de la fosse ou de l'abîme souterrain sur lequel le palais est bâti. Voici comment cela se fait : il faut savoir que l'eau de ce lac étant enflée par les vapeurs & les vents qui viennent de dessous la terre, il arrive que cette même eau poussée avec violence, agite l'air de telle façon que venant à toucher le rocher qui sert de fondement à ce palais, il forme le son d'une cloche, à cause de la disposition de ce même rocher qui le fait résonner de la façon. Quant à ce qui est des vapeurs du lac, elles s'élèvent en l'air, parce que l'agitation de l'eau leur donne lieu de le faire ; de sorte que venant ensuite à s'élever en haut, elles se changent en pluie & en tempête, & causent ce son par le moyen de cet orage.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

On dit qu'il y a dans le province de Quantung une montagne appelée Talao, laquelle a un ruisseau si merveilleux que son eau est toujours claire comme du crystal, qui change de couleur en automne, & devient si fort bleue, qu'elle teint toute sorte de draps. La raison que j'en trouve, c'est qu'il y a sans doute quelque fosse souterraine qui est près de ce ruisseau, laquelle est pleine de vitriol de couleur céleste ou d'azur. Vous saurez donc, que comme cette même fosse se remplit peu à peu, & qu'elle se comble d'eau de pluie & des autres égouts qui se rendent dans ce lieu, il arrive qu'ayant resté quelque temps dans cet endroit, cette même eau prend & conserve la couleur de cet autre cachée qui lui a servi de réservoir & de bassin pendant quelque temps : de façon que venant à regorger, elle se mêle avec celle du ruisseau, & lui donne la couleur qu'on y voit, jusques à ce que la fosse venant à se vider, le ruisseau reprend sa première beauté, après quoi on voit comme renaître l'eau cristalline qu'il avait perdue depuis quelque mois, par le mélange de celle dont nous parlons. On n'a qu'à lire le livre V du *Monde Souterrain*, où il est parlé des effets surprenants & prodigieux des fleuves ; parce que néanmoins on trouve plusieurs fleuves dans la Chine qui sont sujets aux agitations de la mer, dont on voudrait savoir la raison : il n'a qu'à lire le livre que je viens de citer, & il y trouvera de quoi se contenter entièrement.

Il y a encore dans la province de Quantung une montagne assez près de Sinning qu'on appelle Tenlu, laquelle est horrible à voir à cause de ses concavités & de ses précipices. Cette montagne, dis-je, (au rapport du père Martin) a un certain lac, lequel a cette propriété d'exciter de si étranges bruits, quand on lui jette une pierre de fort haut, qu'on dirait que ce sont des tonnerres effroyables qui grondent en l'air, & en effet on remarque ensuite que le ciel se couvre, que l'orage s'approche, & on voit enfin fondre une si grande abondance de pluie qu'on croirait que c'est un déluge qui doit noyer tout le monde. Comme j'ai déjà parlé de quelques autres lacs qui sont dans les Pyrénées, les Alpes, & quelques autres endroits de l'Europe qui ont la même propriété que le précédent, je ne m'attache pas maintenant à donner toutes les raisons qui causent un effet si surprenant ; parce que j'en ai déjà traité

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

dans le *Monde Souterrain*. Je dirai néanmoins que la cause de ce bruit ne provient, que parce que le chute de la pierre fait résonner les concavités qui sont aux environs, & qu'à raison que le fonds du lac qui était couvert de limon ne l'est plus dans p.237 l'endroit où la pierre vient à tomber, parce que sa pesanteur, faisant une espèce d'ouverture à cette terre limoneuse, jette des vapeurs par ces pores ouverts & vomit par ces fentes de quoi exciter des orages & causer des tempêtes.



La province de Junnan a un autre lac appelé Chin, dont les géographes font mention, & lequel est toujours marqué dans les cartes universelles. L'histoire de la Chine, lorsqu'elle parle de ce lac, dit qu'il y avait autrefois en ce lieu une grande ville, laquelle fût abîmée par un tremblement de terre ; de sorte que pas un ne put se sauver qu'un petit enfant dont l'âge innocent le mettait à couvert de la malice de ses

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

parents, & du crime de ses concitoyens, qui par leurs actions débordées, par leur vie infâme & détestable, avaient irrité Dieu à ce point que de perdre ce petit monde, & de ne faire grâce qu'à ce petit innocent, à qui une pièce de bois sauva la vie par un ordre secret de la providence divine. On a donné le nom de *Mare Stellatum* à ce même lac, parce que (selon mon sentiment) il y a quantité d'herbes aquatiques, lesquelles venant à paraître au dessus de l'eau, portent la figure d'une étoile, & qui enfin ressemblent parfaitement à celles que nous voyons dans nos lacs, qui s'appellent *nuphas*, ou *nymphæa* ou bien *stratiotas*, selon leur langage. En voici la figure dans la page qui suit.



CHAPITRE VI

Des plantes extraordinaires de la Chine

@

p.238 Il ne faut pas s'étonner si le vaste empire de la Chine produit tant de raretés & de merveilles ; puisqu'il est si près de l'Inde, & puisque ces deux États sont si contigus & si unis ensemble. Il ne faut pas trouver étrange, dis-je, si celui dont nous parlons possède tant de diverses plantes, dont les vertus miraculeuses les font admirer de toute sorte de personnes ; & s'il produit enfin tant de raretés que nous allons voir, puisque la mer, qui est exposée aux ardeurs de la zone torride, le rend participant de tout ce que celui-là possède de précieux & de rare dans son pays. Voyons en quelques-unes dans la suite de ce chapitre.

I. La rose chinoise est une fleur si merveilleuse, qu'étant encore attachée à son pied, elle change deux fois le jour de couleur, & paraît maintenant toute couverte d'un beau rouge de pourpre, & tantôt on la voit revêtue d'un blanc qui semble blesser la vue par son éclat, & laquelle néanmoins est tout à fait privée de senteur : si vous désirez savoir la raison d'un changement si soudain, je vous dirai (tout autant que je l'ai pu juger) que c'est le tempérament de la fleur qui en est la cause, ou parce que c'est la qualité de la terre qui la nourrit, ou bien enfin, parce que la disposition de l'air y contribue beaucoup. Je dis que le tempérament de la fleur cause ce changement, parce que la rose étant humide de sa nature, il arrive que la nuit elle en porte les marques, & en donne des témoignages par la couleur blanche qui paraît sur ses feuilles ; pour ce qui est du jour, elle devient empourprée, à cause que le soleil attire sur ses extrémités les esprits les plus subtils du salamoniac par l'ardeur de ses rayons & par la violence de sa chaleur ; mais parce que l'excès de cette même chaleur attire incessamment les esprits qui lui donnaient cette couleur, il arrive que l'astre du jour ne pouvant plus faire l'attraction qu'il avait accoutumé de faire, cette rose reprend sa

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

blancheur ordinaire, & revient dans son premier état. Nous pouvons faire l'expérience de ceci sur une violette, ou une rose de damas ; qu'on prenne donc l'une des deux, & qu'on la parfume de salamoniac, & on verra qu'une rose pour si blanche qu'elle soit, deviendra toute pourprée & sera enfin jaune & blanche ; que si au contraire on prend le soin de parfumer une rose ou une violette de soufre, on verra qu'elle deviendra d'abord toute blanche ; c'est une expérience que nous avons faite assez souvent, & dont nous avons découvert les raisons & la cause dans la *χρωματομόρφωσιν* de la rose de la Chine. Ne croyez pas que le pays dont nous parlons maintenant soit le seul qui produit de telles merveilles, il se trouve des prodiges aussi surprenants dans l'Europe qu'en ces quartiers. Nous en voyons la vérité dans Rome chez le noble & l'illustre botonique François Corvinus, lequel a dans son jardin toute sorte de belles plantes & de rares fleurs, mais entre autres une certaine violette à qui il a donné le nom de nocturne ou de nuit : cette petite fleur est si merveilleuse, qu'elle change tout autant de fois de couleur que le soleil prend des différents postes ^{p.239} & qu'il est dans son ascendant ou son couchant, & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'elle ne sent point du tout pendant le jour ; mais la nuit il n'y a rien de si suave ni de si doux que l'odeur qu'elle exhale. On n'a qu'à lire ce que nous en avons dit dans le livre 12 de notre philosophie du *Monde Souterrain* pour voir cette matière traitée plus au long.

II. La province de Quantung produit une herbe qu'on appelle *chisung*, c'est-à-dire herbe qui dénote les vents. Le père Martin raconte que les nautoniers de ce pays ont accoutumé d'observer cette plante un certain mois de l'an ; afin de remarquer en elle, combien il y doit avoir de tempêtes & d'orages dans l'année. La connaissance que ces nautoniers tirent d'elle se prend du nombre de ses nœuds ; de sorte que si elle en a beaucoup, il y aura beaucoup de tempêtes, que s'il y en a peu, l'année sera moins orageuse, & ainsi elle enseigne ce que les pilotes doivent savoir pour la conservation de leur vie, & elle leur sert de maître pour leur apprendre le temps, le mois, & le nombre, afin qu'ils y prennent garde. Je dis que cette même plante marque le temps auquel les orages doivent

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

venir, parce qu'ils n'ont qu'à voir la distance des nœuds de leur racine pour connaître le mois que cela doit arriver & le temps infallible de leur avènement. Je ne m'attacherai pas maintenant à rechercher les raisons d'un si surprenant, & d'un si prodigieux effet ; parce que je n'en puis pas découvrir les fondements, ni les raisons dans la nature ; c'est pourquoi je laisse la recherche de ce prodige à ceux qui voudront en avoir une plus grande connaissance ; car pour moi j'estime qu'il est impossible à quel philosophe que ce soit, de pouvoir pénétrer les raisons, ni de pouvoir comprendre comment est-ce que les tempêtes, qui ne sont pas encore venues, peuvent influer sur cette plante, ni comment il se peut faire que la quantité & le peu de nœuds qui sont à la tige marquent infalliblement le nombre des orages futurs ; puisqu'il est vrai qu'il n'y a point d'agent dans la nature qui produise régulièrement ces prodiges, & puisque la cause de tous ces effets est inconstante, incertaine, & tout à fait sujette au changement ; comment est-ce qu'on pourrait raisonner sur un semblable sujet, puisque rien n'est assuré par rapport à la plante, ni par rapport aux tempêtes, & puisque nous voyons par expérience que les vents changent si souvent, que les exhalaisons & les vapeurs de la terre qui causaient les orages sont si incertains & si peu réglés dans leurs avènements, & puisqu'enfin il n'y a point de moment que l'océan ne soit agité de quelque tempête dans quelque-une de ses parties.

Quelqu'un dira qu'il n'est pas difficile de croire que la plante dont nous parlons peut marquer la tempête prochaine, puisque l'expérience nous fait voir que certains animaux, & quelques poissons prédisent la même chose quelque temps auparavant qu'elle n'arrive ; mais je réponds à cela qu'il y a bien de la différence de connaître la matière propre & déjà disposée à exciter les tempêtes, que quelques animaux connaissent par un instinct naturel, & de prévoir infalliblement les orages qui doivent arriver dans tout le cours de l'année, comme les pilotes superstitieux de la Chine ont feint de leur herbe chisung ; puisqu'on ne remarque point aucune qualité précédente, ni aucun témoignage qui donne à connaître les tempêtes qui doivent arriver dans la suite de toute l'année. C'est pourquoi, j'estime qu'il faut mettre cette herbe au nombre des fables & des choses controuvées. Que si les phytologues chinois avaient dit que cette même herbe tourne

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

vers l'endroit d'où vient le vent, on ^{p.240} le croirait plus facilement, parce qu'il y aurait quelque probabilité & quelque apparence de raison, qui favoriserait cette opinion ; mais parce qu'ils nous disent la chose d'une autre façon, aussi ne peut-on pas y ajouter beaucoup de foi ; c'est pourquoi je dis, que si les mêmes Chinois nous avaient assuré que cette herbe, par un secret admirable de la nature, se tourne vers le lieu d'où vient le vent, nous l'aurions cru sans beaucoup de peine, à cause qu'on aurait découvert quelque raison ou quelque sympathie qui aurait donné occasion à cette croyance, tout ainsi qu'à ce que nous avons dit du poisson ailé de la mer, qu'on nomme hyrondelle, & dont nous avons amplement parlé dans le livre intitulé *de Arte Magnetica*, & lequel est encore exposé en vue depuis 15 ans à tous ceux qui viennent dans notre bibliothèque de Rome, lesquels le regardent comme un prodige, & comme un miracle de la nature.

III. La province de Quamsi a un arbre qu'on appelle *quanlang*, dont la matière molle & farineuse qu'il a, au lieu de moelle, est cause qu'on donne le nom de farineux à cet arbre. Les habitants du pays se servent de cette espèce de moelle ou de cette matière comme d'une farine excellente pour en faire du pain : on dit que le goût en est si agréable, & que cette poudre est si savoureuse, qu'on s'en sert à toute sorte de sauces, & dans toute sorte de rencontres, Marc Paul Vénitien fait mention de cet arbre dans son livre 3 chapitre 19, en ces termes que j'ai mis en notre langue. La contrée de Fanfur porte des arbres fort gros, lesquels ont une écorce délicate, qui couvre une certaine farine extrêmement fine, & si bonne pour donner goût aux viandes, qu'on s'en sert dans toute sorte d'occasions. Je serais en peine de vous apprendre comment est-ce que cela se peut faire. Tout ce que je puis dire, c'est que la nature est si bonne à l'égard de l'homme, qu'elle ne manque jamais de lui fournir tout ce dont il a besoin, & que la miséricorde de Dieu est si grande pour lui, que de le pourvoir de tout ce qui lui est nécessaire ; en quoi nous devons admirer l'un & l'autre.

IV. On dit qu'il y a un lac dans la province de Hunnan, près de la ville de Vuting, à qui on a donné le nom de Hociniaio, c'est-à-dire

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

generans aves, ou engendrant oiseaux, lequel est tout entouré de très beaux arbres, dont quelques-uns ont cette propriété (à ce que l'on dit) de donner des feuilles, qui étant tombées dans cette eau, se changent à même temps en certains petit oiseaux noirs qui volent comme les autres. Ce qui cause tant d'admiration à ce peuple, qui voit tous les jours de tels prodiges, qu'il ne peut pas se persuader autrement que ce ne soient des esprits : c'est ce que nous assure le père Martin dans sa *Généalogie Chinoise*. On demande la raison de ceci, à quoi je réponds que l'expérience nous rend savants sur ce point, puisqu'il est vrai que nous voyons une chose semblable dans l'Écosse, où non seulement les feuilles d'arbres, mais encore les coquilles, les fonds des navires, & les bois pourris des vaisseaux engendrent des canards. Ceux qui voudront savoir plus amplement le secret de cette production, & concevoir la raison de ces générations, n'ont qu'à lire le livre *de Arte Magnetica*, & le livre 12 du *Monde Souterrain*, & il y trouvera de quoi se satisfaire. Quoiqu'il en soit, je dis qu'il en est de même des autres oiseaux aquatiques que des canards, & qu'ainsi, il suffit de savoir par expérience que de tels oiseaux s'engendrent de la façon, pour ne douter pas que les autres peuvent l'être de même : il faut pourtant avertir ici le lecteur, que ces sortes d'oiseaux ne sont pas engendrés de la substance de ces feuilles ni de ces arbres ; mais que c'est d'une certaine matière & de certains ^{p.241} œufs qu'ils prennent leur naissance & que cette merveilleuse *ὄρνιθογενεσις* se fait. Voilà mon sentiment ; car de croire que des oiseaux puissent être engendrés d'une matière qui leur est moindre en tout, & qui est même privée de vie, c'est ce qui n'est pas possible ; puisqu'il est vrai, dans l'ordre de la nature, qu'un animal ne peut jamais être engendré que par la semence de son semblable, ou par celle de quelque autre de diverse espèce, comme nous avons déjà dit dans le livre 12 du *Monde Souterrain*, où j'ai cité beaucoup d'expériences sur ce sujet.

V. L'*Atlas Chinois* fait mention d'une herbe qui se trouve dans la province de Huquang Pusu, qu'on dit durer mille ans dans son être, c'est pourquoi ils ont feint qu'elle était éternelle ; les habitants de ces

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

régions se persuadent qu'il ne faut que manger de cette herbe pour rajeunir quand on est vieux ; la raison qu'ils ont de ceci c'est (disent-ils) que l'eau dans laquelle elle a trempé quelque temps change les cheveux de blanc en noir. Mais, qui est-ce qui ne sait pas qu'il n'y a rien de si facile à faire que ce changement, & qu'il y a un grand nombre de liqueurs qui font le même effet ? Quoiqu'il en soit, je dis que tout homme qui est dans ce sentiment de croire que cette herbe chinoise & quel autre suc que ce soit peut faire rajeunir un homme cassé de vieillesse (comme disent les philosophes de la Chine) est entièrement privé de jugement & même tout à fait fou.

VI. On trouve encore dans la province de Leautung la racine d'une herbe appelée *ginseng*, laquelle est très célèbre & très précieuse, & dont l'usage est si merveilleux qu'il donne presque l'immortalité à ceux qui en mangent (si nous en croyons les Chinois, & ce qu'ils nous en disent). Comme c'est une chose assez curieuse, que j'ai résolu de traiter à présent, j'ai cru que je ne devais rien avancer sans autorité & sans fondement ; c'est pourquoi je me servirai maintenant des paroles du père Martin. Voici ce qu'il en dit dans la feuille 35 de son *Atlas*.

« La ville de Jungleu sortant de Pékin qui est la capitale de l'État est droit à l'Orient, la région où elle se trouve est toute pleine de collines & de montagnes, parce que tout ce pays est situé près du golfe de la mer de Cang. On y trouve tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme, surtout une grande quantité de poisson, & ce qui est bien plus à estimer, la très célèbre & la très noble racine ginseng que les Japonais appellent *nisi*, laquelle est fort renommée dans la Chine. On ne lui a donné ce nom qu'à cause de sa figure, qui est semblable à la cuisse d'un homme ; c'est en suite de cette figure, dis-je, qu'on lui a donné ce nom de *ginseng*, parce que *gin* signifie homme. Je ne saurais mieux représenter cette racine qu'en disant qu'elle est presque semblable à notre mandragore, hormis que celle-là est un peu plus petite, quoiqu'elle soit de quelqu'une de ses espèces. Pour moi je ne doute point du tout qu'elle n'ait ces mêmes qualités &

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

une pareille vertu, puisqu'elle lui ressemble si fort & qu'elles ont toutes deux la même figure. Quoiqu'il m'ait été impossible de voir aucune de ses feuilles, je dirai pourtant que sa racine jaunit quand elle est sèche, qu'elle a de petites veines & de certains petits filets par où elle prend sa nourriture & tire la substance dont elle a besoin pour son aliment ; ses petits fibres sont si subtils qu'à peine les peut-on voir, & tout ce qu'on y remarque c'est un grand nombre de fibres qui s'épandent partout, lesquels sont noirs comme de l'encre. Quand on la mange, on trouve qu'elle a une douceur désagréable au goût, accompagnée d'une certaine amertume (quoique petite) qui ne plaît pas à ceux qui la mangent ; elle augmente pourtant beaucoup les esprits vitaux, quoiqu'on n'en prenne que la douzième partie d'une once ; quand on augmente la dose, elle sert à rétablir les forces perdues & à remettre les ^{p.242} faibles & les débiles. Elle échauffe si agréablement, si doucement le corps, qu'on en met dans le bain marie pour cet effet : quand elle est cuite, elle exalte une odeur pareille à celle du baume, & de l'encens ; ceux qui sont d'un tempérament fort & robuste, & qui ont une grande chaleur naturelle, courent risque de perdre la vie s'ils en mangent, parce qu'elle augmente par trop leur chaleur, & leurs esprits ; il n'en est pas de même des malades, des faibles, des débiles ; parce que ceux-ci trouvent leur guérison, & le recouvrement de leurs forces, comme ils pourraient le désirer. Les mourants même y trouvent du soulagement en ce que leurs forces s'augmentent & qu'ils se voient capables de résister à la violence du mal ; de sorte qu'après une prise de cette herbe miraculeuse, ils sont en état de pouvoir prendre le secours dont ils ont besoin, & les remèdes qui leur sont nécessaires pour le recouvrement de leur santé. Les Chinois racontent mille autres merveilles de cette racine ; aussi la vend-on au poids de l'argent, en donnant trois fois autant qu'elle pèse ; de sorte que si on en veut avoir une livre, il faut donner trois livres d'argent.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

J'estime que notre gentiane étant dans un bon climat, a encore de plus nobles & de plus prodigieuses vertus que celle-là, comme nous le reconnaissons par expérience en ses feuilles, en son goût, & en sa racine. Nous pouvons dire assurément que cette herbe est si merveilleuse qu'elle a le pouvoir de rétablir la chaleur naturelle, & les forces perdues, selon l'expérience que nous en avons & que nos plus savants en ont fait. Quoique la vertu de cette racine soit tout à fait prodigieuse (comme nous venons de dire) si est-ce pourtant que nos Pères, qui ont si souvent éprouvé ses vertus, ne sont pas si superstitieux de croire qu'elle puisse éterniser la vie, étant trop bien convaincus de la vérité de ce proverbe qui dit ; que *contra vim mortis non est medicamen in hortis*. Il faut toutefois admirer qu'il se trouve des hommes assez savants lesquels sont si ridicules d'être dans de semblables sentiments pour cette herbe, & de raisonner de la façon qu'ils font sur ce sujet.

VII. La plante qu'on appelle *chià* & que nous avons accoutumé de nommer *cia* n'est pas seulement en usage dans la Chine, mais encore, elle commence de s'introduire en Europe. Quoique cette herbe croisse en plusieurs endroits de la Chine comme dans la Tartarie, où elle porte un grand revenu aux habitants de ce pays, si est-ce pourtant, qu'elle est meilleure dans certains endroits que dans d'autres, surtout dans la province de Kiangnan, & dans le terroir de la ville d'Hocicheu : on sait partout quel est le breuvage qu'on en fait & qu'on prend tout chaud, & sa vertu est assez connue, puisque non seulement tous les habitants du grand empire de la Chine, mais encore de l'Inde, de la Tartarie, de Thebet, de Mogor & de toutes ces régions orientales s'en servent, & en usent même jusques à deux ou trois fois par jour. Je n'aurais jamais cru que cette herbe eût eu tant de vertu qu'elle a, si nos Pères ne me l'avaient assuré, & ne m'avaient obligé d'en faire l'expérience. Je vous dirai donc qu'ayant une qualité purgative, elle élargit merveilleusement bien les reins, & fait que ses conduits deviennent fort larges pour pouvoir donner passage à l'urine, au sable & à la pierre, elle purge le cerveau & empêche que les vapeurs fuligineuses ne l'incommodent pas ; de sorte que la nature ne saurait donner un remède plus efficace

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



A. Cia sive te herba.

aux hommes savants & à ceux qui sont dans un embarras d'affaires qui les engage à des veilles continuelles, pour les rendre capables de souffrir ce travail, & de fournir à ses fatigues que la prise de cette herbe, laquelle ne donne pas seulement les forces nécessaires pour se passer du sommeil, mais encore donne tant de plaisir à ceux ^{p.243} qui la mangent, qu'après s'être accoutumés à son goût un peu insipide & tant soit peu amer, ils ne sauraient se priver d'en prendre le plus qu'ils peuvent. En quoi nous pouvons dire que la *cave* des Tures & le *coccolat* ou *chocolatte* des Mexicains, qui semblent avoir le même effet, ne l'ont pas pourtant si merveilleux que celui-ci, parce que le *cia* ou le *te* a un tempérament & une qualité plus douce que les deux précédents. Car nous remarquons que le *coccolat* échauffe par trop en été, & que le *cave* excite

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

extraordinairement la bile, ce qui n'est pas ainsi du *cia*, puisqu'on peut s'en servir en tout temps, & avec avantage, quand bien on en prendrait cent fois le jour. Je ne saurais mieux décrire cette herbe que l'*Atlas chinois* l'a décrite, c'est pourquoi je veux me servir de ses paroles que j'ai traduites en français pour une plus grande facilité du lecteur.

« La feuille de cette herbe est semblable à celle de *Rhus Cararia*, qu'ils appellent *sumach*. Elle est fort utile, & je ne saurais vous dire s'il y en a de diverses espèces ou non. Je suis du moins bien certain qu'elle n'est pas du nombre de celles que nous pouvons appeler sauvages & qui se trouvent parmi les champs, & que ce n'est qu'un petit arbrisseau qui vient par le soin & l'artifice des hommes, lequel pousse quantité de petites branches, de sorte qu'on pourrait dire que c'est une fleur, n'était que sa blancheur pâlit un peu, & paraît être jaune. Elle est la première qui fleurit en été, il est vrai que ^{p.244} sa fleur ne sent que fort peu, sa graine est d'une couleur un peu plus verte ; mais elle devient noire dans fort peu de temps. La coutume est de cueillir avec soin les feuilles les plus tendres & les plus délicates de ce petit arbuste au printemps, afin de pouvoir s'en servir au besoin. On les met ensuite dans un chaudron, où on les fait chauffer à petit feu. Après quoi on les étend sur une natte fort fine pour les rouler délicatement avec les mains, & en faire des petits rouleaux, qu'on remet encore sur le feu, afin de le mieux sécher, & de les mettre enfin dans les vases qu'on a disposés pour cet effet, qui sont ordinairement d'étain, afin qu'étant hors de toute sorte d'humidité, on puisse les conserver autant qu'on le désire, & s'en servir par conséquent toutes les fois qu'on en veut, pourvu que l'air ni l'humidité n'y entre pas, ni ne les corrompe du tout point. Cette herbe étant jetée dans l'eau bouillante & étant conservée un assez long espace de temps, reprend sa première couleur naturelle, devient verte comme elle était auparavant, s'épand d'elle-même, embaume l'eau d'une telle senteur qu'il n'y en a point de plus douce dans

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

le monde, & est d'un goût si agréable, qu'on peut dire qu'il n'y a rien d'égal dans ce bas univers. Les Chinois estiment si fort ce breuvage, qu'ils ne se lassent jamais d'en louer les vertus & la force ; aussi s'en servent-ils la nuit & le jour sans aucune modération, pour marquer l'estime qu'ils en font, d'où vient qu'ils croient ne pouvoir pas mieux régaler un ami ou un étranger qui vient chez eux, que de leur donner une telle boisson. Le prix de cette herbe n'est pas réglé parmi les Chinois, d'autant qu'il arrivera quelque fois que d'une obole on viendra à en donner deux & même plusieurs pièces d'or. On attribue à cette potion ce petit miracle qu'on voit dans la Chine, savoir que jamais aucun habitant de ce pays n'est sujet à la pierre ou à la goutte. Il ne faut qu'en prendre un peu après le repas, pour chasser toute sorte de crudités de l'estomac, & pour n'avoir jamais d'indigestion. Il aide beaucoup à faire la décoction des viandes, désenivre les personnes saoules, & donne le moyen de boire de nouveau, chasse enfin la mélancolie & bannit le chagrin ; parce qu'il dessèche, purge les mauvaises humeurs & chasse le sommeil quand on le désire, ou lorsqu'on veut étudier. Les Chinois lui donnent beaucoup de noms selon la diversité des lieux, mais le plus propre & celui qui exprime le mieux ses qualités est *sunglocha*.

On dit que la province de Xensi produit une herbe appelée *quei*, laquelle dissipe la tristesse quand on la mange, & excite le rire & la joie, j'oserais croire que nous aurions une herbe semblable, savoir l'*apiorisus*, & je n'aurais pas de peine à croire qu'une telle plante se trouvât en ce pays, si on disait qu'elle est venimeuse : mais parce qu'on dit qu'elle est du nombre de celles qui sont cardiaques & qui donnent la santé, c'est ce que je ne puis pas comprendre, & à quoi je ne saurais souscrire.

J'ajouterai ici une chose tout à fait rare, savoir qu'il y a une sorte de vismes qu'on trouve sur les montagnes de la province de Quantung (au rapport de l'*Atlas*) que les Chinois appellent *teng*, & les Portugais *rota*,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



B. Clematis, sive vitis alba nostras. Figura teng, sive viminis sinici.

lequel est tellement tordu de sa nature, qu'on dirait que c'est une véritable corde ; en effet, il file, & s'étend si fort, qu'il semble devoir couvrir toute la montagne. Il est hérissé d'épines, & porte des feuilles assez longues, quoique sa grosseur ne surpasse pas celle du doigt. Il ne reste pourtant pas d'étendre fort loin ses petites branches, & de les porter quelque fois jusques à un mille de son tronc. La montagne où ils croissent est si remplie de ces arbustes, qu'elle rend ce lieu presque inaccessible aux cerfs, à raison de l'entortillement de ces branches qui empêchent d'aller vite, & d'être assuré en marchant ; & parce que le pied étant une fois engagé là-dedans, on ne peut pas l'en tirer sans p.²⁴⁵ beaucoup de peine, cet arbrisseau étant de cette nature qu'on a

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

toutes les peines du monde de rompre la plus petite de ses branches, tant elles plient. C'est aussi pour ce sujet que les gens du pays en font les gros câbles des navires. On s'en sert encore pour faire des clies, des sièges, des cuissins, des lits, & des nattes très délicates, pourvu qu'on l'ait mis quelque temps sur les charbons, autrement on ne pourrait jamais ni le diviser en tant de parties ni le mettre si facilement en ouvrage comme on fait. Il ne faut pas s'étonner si on se sert de ces sortes d'osiers pour en faire tant d'ouvrages, & si on en use si communément dans le pays ; puisqu'il y a rien de si commode ni de si propre, étant certain que ces ouvrages ne peuvent pas souffrir que le moindre petit animal immonde les salisse ; au reste, c'est qu'il n'y a rien de si frais en été, ni qui délasse si fort un corps fatigué & accablé de chaud & de travail. Je crois que c'est une espèce de *liseron*, qu'ils appellent la vigne blanche ou en latin *vitis alba*, & n'était que le climat & l'aspect du soleil sont différents, ce serait presque la même chose. Prenez la peine de voir la figure B, pour vous satisfaire sur ce sujet.

Il y a des arbres dans la province de Junnan & de Chiansi dont le bois est si riche, qu'on peut le mettre justement au nombre des plus précieux : ces arbres portent donc deux sortes de bois, à p.246 qui on a donné deux noms différents, savoir celui d'*aquilinum* au premier, & celui de *calamba* au dernier, que le commun appelle *legna aquila* & *calambi*. Ces bois, dis-je, diffèrent entre eux, quoiqu'ils sortent du même arbre, de sorte que l'aquilin ou aquila est tendre, quand il est jeune, & le calamba ne l'est que quand il est vieux, s'il est permis de le dire de la sorte. La richesse & le prix de ce bois consiste à son agréable odeur, laquelle n'est jamais si forte que quand l'arbre est fort vieux ; de façon que quand il est aquilin, il ne sent pas si fort que quand il est calamba, la raison de ceci est que la vertu qui se trouve entre les jointures de cet arbre, qui est vieux, est plus forte & plus unie, ce qui ne se trouve pas dans l'aquila, à cause que l'humidité est encore trop grande & qu'elle ne permet pas que cette substance soit congelée & condensée, comme il est nécessaire, pour lui donner cette odeur. Un bois si précieux naît en abondance sur les montagnes de la Concincine, qu'on appelle Moi,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

comme aussi dans les provinces de Junnan, & de Chiamsi, qui sont limitrophes de la Concincine, & on dit qu'il y en a si grande quantité qu'un chacun en peut prendre tant qu'il en veut & le vendre tout autant qu'il lui est possible, ce qui ne leur est pas difficile, puisqu'ils en débitent tant qu'ils en peuvent avoir ; pourvu qu'il les portent sur les ports de mer & là où les marchands l'achètent. Cette matière est si précieuse aux Indes qu'on en donne cent fois autant dans ce quartier qu'on en donne ailleurs ; la raison de ceci est que les brachmanes en font certaines poires qu'ils brûlent les jours de leurs plus grandes fêtes, & lorsque les femmes, pour marque de leur amour, se jettent dans le feu pour y être réduites en cendres avec les corps de leurs époux, comme aussi quand on doit brûler les cadavres des plus illustres & des plus considérables du pays. C'est pour lors, dis-je, que ces prêtres des idoles jettent ces petites boules dans ces brasiers avec des cérémonies extraordinaires, parce qu'ils croient que leurs dieux imaginaires seront favorables aux âmes des défunts, & qu'ils leur donneront quelque transmigration avantageuse, se voyant honorés par de telles odeurs, qu'ils s'imaginent leur être extraordinairement agréables. Le calamba est toujours réservé pour le roi comme le meilleur & le plus précieux, & il semble que la nature qui connaît son prix & sa valeur a voulu le faire acheter fort chèrement en le rendant plus difficile à avoir que l'autre, & en le faisant naître dans des lieux inaccessibles, comme parmi des rochers & dans les précipices les plus horribles, & les plus affreux qu'on puisse voir, afin de le rendre moins commun & par conséquent plus précieux & plus rare. Il arrive pourtant quelquefois que la violence des vents ou les inondations de la pluie arrachent ces arbres, & font que leurs racines pendent du haut de ces rochers dans les précipices effroyables, ce qui donne occasion aux habitants du pays de l'aller quérir. Ce qui ne se fait pas sans un grand danger de perdre la vie, parce que ces montagnes sont pleines d'éléphants, de tigres, d'ours & de rhinocéros qui sont des animaux cruels & ennemis de l'homme ; de sorte qu'un bois si précieux ne peut pas être enlevé sans une armée d'hommes bien armés. Encore faut-il que ce soit de nuit, & à la faveur des flambeaux & des feux qu'on dresse pour cet effet, afin que ces animaux, qui craignent beaucoup cet

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

élément, donnent la liberté aux hommes de prendre ce qu'ils cherchent, & afin qu'on puisse repousser les insultes de leur férocité en leur opposant des brandons, ou en leur faisant entendre des coups de mousquet dont le bruit les étonne si fort qu'il leur fait ^{p.247} prendre la fuite & les oblige de laisser en repos les personnes qui ne cherchent que le bois de calamba. Les Japonais font tant d'état de ce même bois, qu'ils donnent pour le moins 18 écus de la livre. Quoiqu'elle soit à si bon marché dans la Cocinchine, si est-ce pourtant qu'il faut donner deux cents écus pour en pouvoir faire un lit, selon la coutume des nobles du Japon, lesquels s'en servent comme d'une chose agréable & salulaire. Quelques-uns croient que le bois de *lantisque* & de *therebinthe*, qui croissent en nos régions, sont de la même espèce, mais qu'ils n'ont pas la même vertu, parce que le soleil ni le climat ne sont pas si propres ni si commodes que dans les quartiers dont nous parlons ; ce que nous voyons par expérience, puisque les plantes transportées avec soin de ce pays dans l'Europe, & replantées avec peine, n'ont jamais la même qualité, & perdent beaucoup de leur force.

Revenons maintenant aux simples dont la médecine se sert, & disons quelque chose de la rhubarbe, dont les propriétés sont ignorées de plusieurs & remarquées avec fidélité par nos Pères, aussi bien avons-nous assez parlé des autres plantes merveilleuses qui naissent en ces quartiers.

Quoique la rhubarbe naisse par toute la Chine, il est vrai pourtant qu'elle vient mieux & plus abondamment dans les provinces de Suciuen, de Xensi, & de Sociu qui est la ville la plus proche des murailles des Chinois. ^{p.248} Marc Paul Vénitien appelle cette ville Sociur ; c'est la même où les Mores font leur séjour, lorsqu'ils vont avec les caravanes à Cathaie, c'est-à-dire dans la Chine, ou à Cambalu ou bien à Pékin ; & c'est dans le même lieu que le père Benoît Goës, Portugais de nation, religieux de la Compagnie de Jésus, arriva, étant à la recherche de Cathaie, c'est là dis-je, où les Mores en achètent tant qu'ils en veulent. La terre qui produit cette herbe est rouge & argileuse, à raison des pluies & des fontaines ; ses feuilles sont pour l'ordinaire de la longueur de deux paumes, sa forme est étroite en bas & large en haut, les extrémités sont

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



barbues, & il arrive que quand elle commence à vieillir elle se flétrit, & se pourrit enfin. Son tronc & ses feuilles ne s'élèvent jamais plus d'une palme dessus la terre, & on voit sortir du milieu de cette plante une tige délicate & subtile, laquelle est chargée de certaines fleurs qui ressemblent à nos grandes violettes, lesquelles donnent un suc de couleur céleste : elles sentent si fort & ont une odeur si violente, qu'elles sont presque insupportables ; sa racine qui est ensevelie dans la terre, est longue d'une ou de deux & quelquefois de trois paumes de main ; sa couleur est semblable à celle de l'airain obscur ; elle est d'ordinaire de la grosseur du bras, & est accompagnée de beaucoup d'autres petits rameaux lesquels étant coupés découvrent la rhubarbe divisée en plusieurs parties, faisant voir que sa chair est jaune, & qu'elle est remplie de quantité de veines rouges, d'où sort un certain suc gros & visqueux, dont la couleur est à même temps jaune & rouge. Enfin, si quelqu'un

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

suspendait par curiosité cette racine, étant encore humide & coupée de frais, on verrait par expérience que cette liqueur huileuse s'évaporerait à même temps, & resterait si légère, qu'elle n'aurait plus de substance. C'est pourquoi les personnes qui sont expérimentées en ce point, mettent ces morceaux de rhubarbe sur des longues tables, & les roulent trois ou quatre fois le jour ; afin que le suc s'incorpore dans ces petites pièces, & qu'ainsi la substance ne s'en perde point ; ce qu'ayant été fait pendant quatre jours, on les enfile les unes avec les autres, & on les expose à l'air & au vent, avec cette précaution pourtant, qu'il faut que ce soit à l'ombre. L'hiver est le temps le plus propre pour cueillir cette herbe ; parce qu'elle ne pousse pas encore de nouvelles feuilles ; que si on veut qu'elle ait plus de force & plus de vertu, il faut la cueillir au mois de mai, auquel temps elle doit produire de nouvelles fleurs, & donner de nouvelles feuilles : que si on cueille cette racine en été ou lorsqu'elle pousse, on trouve quelle n'a pas ni ce suc jaune, ni ses veines rouges qui lui sont ordinaires ; parce qu'elle n'est pas encore dans sa maturité, c'est pourquoi elle est si légère & si poreuse. On ne donne qu'un écu & demi d'un chariot chargé de cette herbe, pourvu qu'elle soit humide ; mais aussi, elle se diminue si fort que de sept livres à peine en reste-t-il une. Quand elle est nouvelle, elle est extrêmement amère & fort désagréable au goût. Les Chinois l'appellent vulgairement *tayhuam* qui veut dire fort jaune.

C'est assez parlé de la rhubarbe, & j'estime que cette description que j'ai tirée du très docte Jacques Golius méritait d'être mise ici.

« Cette description de la rhubarbe, & la figure qu'on voit ci-dessus, est prise des écrits de Matthiol, de ses commentaires sur Dioscoride, & de plusieurs autres auteurs. Le premier qui a mis au jour cette description avec cette figure s'appelle Ramnusio, lequel en a parlé dans cette déclaration qui a précédé l'itinéraire de Marc Paul Vénitien, composé en italien, où cet auteur fait ^{p.249} le récit de ce qu'elle est, donnant à même temps sa figure, qu'il dit avoir reçue d'un certain marchand de Perse, homme d'esprit (selon qu'il l'assure) né dans la province de Chilan, & dont le nom était Chaggi Memet. Il arriva donc par

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

bonheur que ce même marchand, dont nous parlons, vint à Venise en l'an de Jésus-Christ 1550, & qu'il porta avec soi quantité de rhubarbe, lequel dit à Ramnusio & à ses amis (par le moyen d'un interprète) comme quoi il avait été dans la province de Thanguth, qu'il avait vu la ville de Succuir, laquelle était abondante & riche en rhubarbe, qu'il ne fallait pas douter que la description qu'il en avait faite en fût très fidèle & très conforme à la vérité, ni que la peinture qu'il en avait donnée ne fût très naïve & très vraie comme on le pouvait voir par celle qu'il portait du même pays où elle croissait ; en quoi nous avons une certitude assez grande de la vérité, & nous ne pouvons pas douter que la chose ne soit ainsi ; puisque la foi de ce marchand (à qui la multitude des affaires empêchait de mentir) nous sert de garant & de caution. Quoique l'autorité & l'assurance de cet homme de commerce semble suffire pour nous faire croire ce que nous disons, nous mettrons ici pourtant comme quoi le père Martin a trouvé une autre sorte de rhubarbe, laquelle est fort différente de celle-ci, & qui néanmoins semble la plus vraie & la meilleure (comme il le dit lui-même dans son *Atlas Chinois*). Ce Père donc faisant voyage en l'an 1654 p.250 environ le mois de juin, & allant d'Amsterdam à Anvers, passa par Laide où il eut la curiosité de voir le jardin du très illustre & très noble seigneur M. Juste Nobelare qui est au faubourg de la ville, & lequel est très bien cultivé ; comme il était à l'entrée, & qu'il commençait à récréer sa vue, il vit, lorsqu'il y songeait le moins, l'hipolopathe ou du moins quelqu'une de ses espèces, dont les feuilles étaient fort grandes & fort rondes, & dont la couleur verte tendait sur l'obscur ; elle avait (à ce qu'il dit) des tiges qui s'élevaient fort haut, couvertes de fleurs blanches & barbues, ce qui l'obligea à dire d'abord sans attendre qu'on lui demandât son sentiment sur cette herbe, que c'était la rhubarbe. C'est pourquoi le père Kircher étant convaincu de la probité & du mérite de ce Père, a voulu mettre la figure de cette même plante, laquelle a été tirée depuis peu & dont voici la représentation.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



Si vous désirez savoir la raison pourquoi on voit des pins si gros & si grands dans la Chine, surtout dans la province de Chechiang & près de la ville de Sungiang, que huit hommes ne peuvent pas les embrasser, & dont le tronc peut contenir 38 personnes au dedans ; que si vous êtes curieux d'apprendre le sujet pourquoi il s'en trouve d'autres dans Tonchin, selon le récit du père Philippe Marin, comme aussi des roseaux qui sont d'une telle grosseur que l'on peut faire des tonneaux tout d'une pièce de ce qui est entre les nœuds, je vous dirai que cette merveille provient de la bonté du terroir, & de la grande ardeur du soleil, lequel venant à attirer l'excessive humidité qui est dans cette terre, cela fait qu'elle s'allonge & s'élargit d'une surprenante façon ; en sorte qu'elle forme des arbres tels qu'on les voit, & semblables à ceux qu'on voyait

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

autrefois sur le mont Etna, & que j'ai dit même avoir vus dans cet endroit qu'on appelle tre-Castagne, à cause des trois gros & prodigieux châtaigniers qui y sont, & lesquels semblent être un *κασιδιόξον*. Il y eut un certain maître de châtaignière, lequel me montra l'écorce de ces arbres dont la grosseur était telle qu'on y pouvait mettre un troupeau tout entier & s'en servir pour la nuit contre le mauvais temps, quand les pasteurs voulaient, comme si c'eût été une grange ou une étable.

Comme la Chine est un pays qui approche beaucoup de la zone torride, aussi y voit-on des arbres & des fruits qui sont aussi différents de ceux que nous avons en Europe que le ciel l'est de la terre, encore bien que toutes nos provinces, surtout les septentrionales, en aient de semblable espèce & de même figure comme nous avons déjà dit. Entre tous ceux-là, j'en remarque un, lequel est appelé *po-lo-nie* par les Chinois, à cause qu'il est hérissé d'épines qui piquent extraordinairement. Cet arbre, qui est tout couvert de grandes feuilles, n'a jamais de fleurs, ni ne donne jamais de fruit ; il est vrai que dans la suite du temps il en produit un qui est si grand, qu'il faut un homme seul pour le porter. Il a beaucoup de rapport à la courge, & on dirait que c'est une des plus grandes que nous ayons en nos quartiers ; son écorce est piquante, mais elle conserve au dedans un certain fruit doux comme du miel. Son roseau a le goût d'une châtaigne rôtie ; un de ces mêmes fruits en contient plusieurs autres au dedans de soi, & l'on dirait que c'est comme une bourse qui en enferme plusieurs autres, de façon, dit le père Michel Boym, dans sa *Flore Chinoise*, qu'il n'en faut qu'un seul pour rassasier 20 hommes. Ainsi j'estime que les Chinois ont très bien rencontré quand ils l'ont nommé *sac de miel* : car en effet, outre qu'ils ont beaucoup de substance au ^{p.251} dedans, c'est qu'ils surpassent de beaucoup la douceur & le goût de nos melons, en quoi nous remarquons les merveilles de la nature, laquelle prévoyant bien que les branches de ces arbres ne pourraient pas porter un si grand fais, a pourvu à cela en les faisant naître au tronc de l'arbre qui les soutient sans peine.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



Il y a une autre arbre semblable à celui-ci que les Chinois appellent *fan-yay-xu*, & les Indiens *papaya*, lequel n'a point de branches, mais un certain fruit assez gros, avec une fleur qui sort de l'écorce, & qui pend de haut en bas. Ce fruit, dis-je, est un peu plus grand que nos melons, sa chair est comme rouge & liquide ; de sorte qu'on la peut prendre avec la cuillère. Son goût est fort doux, & on peut garder cette espèce de liqueur pendant un an de la même façon que nous gardons les nôtres, encore qu'ils soient mûrs ou qu'ils ne le soient pas : voyez la figure ci-dessous.

p.252 On voit dans l'île d'Haynam & dans les provinces de Quamsi, de Fokien, & de Quantung un arbre ou pour mieux dire un arbuste qui n'a que six ou sept feuilles, du milieu desquelles sort un rameau, après six ou

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



sept mois de temps, lequel est chargé de plusieurs fruits qui, sortant, ressemblent parfaitement à nos figes, sans qu'il ait jamais aucunes feuilles. L'on dit de cette même plante, que quand elle donne de ses feuilles, elle les pousse si excessivement grandes, qu'un homme s'en peut couvrir facilement. Après avoir bien considéré tout ce qui est & de l'arbre & du fruit, & après avoir mûrement bien pesé toutes les circonstances qui l'accompagnent, je suis de ce sentiment que cet arbre n'est autre que celui que les Arabes appellent *mauz*, que les Latins nomment *musa*, dont il me souvient d'avoir vu autre fois l'espèce dans une ville de Calabre appelée Regio, qui est près de la mer, & d'avoir même goûté de son fruit. Ses feuilles sont grandes, & n'ont aucun rameau ; de sorte qu'on peut dire qu'elles sont des véritables images de nos figiers ; parce qu'en effet, ils en ont la ressemblance & le goût :

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



aussi quelques-uns l'appellent-ils *ficus paradisi*, le figuier du Paradis, parce qu'on conjecture que nos premiers parents se voyant nus après leur désobéissance & leur crime, se couvrirent des feuilles de cet arbre. Tu trouveras sa figure & sa représentation dans la figure ci-dessus.

p.253 La Chine produit un arbre à qui on a donné le nom de *kagiu*, lequel outre qu'il porte deux fois l'an du fruit (en quoi il est merveilleux) c'est que contre l'ordinaire des autres, il pousse sa graine au dehors & au plus haut de son fruit, au lieu que la nature veut qu'elle soit toujours au dedans. Cet arbre a cela de bon que son fruit est incomparablement meilleur que celui des autres. Au reste, il y en a en si grande quantité dans les provinces de Quantung, de Chiamsi & de Fokien qu'on ne saurait le croire. Les Américains & les peuples de l'Inde Orientale s'en servent communément, & l'appellent *ananas* & les Chinois *fam polo nie*.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



C'est un sentiment commun que ce même arbre est venu de l'Amérique peruvane & que c'est de cet endroit qu'on l'a transporté dans la Chine. On ne doit pas appeler ce qui produit ce fruit un arbre, mais bien une herbe ; parce qu'en effet il ressemble parfaitement à nos chardons ; pour moi c'est mon sentiment qu'ayant été transportée en Europe, elle s'est abâtardie, & est devenue *carde domestique*, ou pour mieux dire, *artichaut* ; puisque nous voyons en effet qu'ils ont des pommes à l'extrémité de leurs tiges (comme nous le représente la figure G. &) comme semble même nous le persuader le nom de *cartuo foli* que les peuples lui ont donné. On nous assure que ce fruit est si agréable au goût, & si délicieux à p.254 manger, que les plus nobles de l'Inde & de la Chine ne trouvent rien de meilleur ni de plus délicat pour leur table. Prends la peine d'en voir la représentation dans la figure ci-dessus, & tu

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

verras une merveille en cette plante, savoir que sa graine ne sert pas seulement à la multiplier, mais encore que les feuilles ont la vertu & la même propriété ; de sorte que les feuilles étant plantées produisent également leur semblable, aussi bien que la graine, quand elle est semée. On voit la même chose en beaucoup d'autres plantes qui ont la même vertu, comme nous avons déjà dit dans le [livre XII](#) du *Monde Souterrain*, lorsque nous avons traité de la graine & de la semence des plantes en qui la nature paraît merveilleuse, & lesquelles nous servent d'arguments convaincants pour prouver la nouvelle phytosophie que nous avons faite.

Je ne saurais que dire des fruits qu'on appelle *manga*, *lici*, & *quey*, lesquels sont si connus dans l'Inde & dans la Chine ; parce que plusieurs autres en ont parlé fort au long & très souvent. La façon avec



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

laquelle on ente le manga au citronnier est bien différente de celle dont se servent les Européens : car on ne fend point l'arbre du tout, ni on n'ente pas en écusson, mais on prend seulement une branche de ce manga & on la lie à un rameau de ^{p.255} citronnier ; après quoi on le couvre de boue, ce qui suffit pour faire cette union merveilleuse, & qui produit ensuite ce beau fruit qu'on appelle *pomme de manga-citrons*.

L'*Atlas Chinois* nous apprend que la province de Che Kiang porte un arbre dont le fruit donne tant de graisse semblable à du suif, qu'on en peut faire des chandelles transparentes, lesquelles ne salissent jamais les mains pour si fort & si longtemps qu'on les touche, & ne sentent jamais mal après qu'on les a éteintes. L'arbre qui porte ce fruit est assez grand, & on ne saurait mieux le représenter qu'en disant qu'il ressemble en tout à nos poiriers ; sa fleur est blanche comme celle du cerisier, & son fruit n'est pas beaucoup différent du sien quand il est mûr : On rompt l'écorce, & on fait tremper la substance dans l'eau chaude qui la rend liquide, mais qui se condense d'abord qu'on l'arrose d'eau froide. Son noyau donne un certain huile qui est bon pour le service des domestiques & pour l'usage de la maison, lequel ressemble à celui d'olives que nous avons parmi nous. En hiver les feuilles de cet arbre sont semblables à celles de nos cyprès, & sont si bonnes pour la nourriture des brebis & des vaches, qu'elles les engraisent beaucoup mieux que tout ce qu'on saurait leur donner. Je ne dirai rien maintenant des fleurs de manga, de mentan, & de quei, ni de plusieurs ^{p.256} autres, parce que beaucoup d'auteurs en ont suffisamment traité dans leurs écrits.

C'est donc assez discouru des plantes de la Chine, & contentons-nous de ce que nous avons mis, ajoutons-y pourtant la représentation & la figure de l'arbre du poivre qu'on n'a peut-être plus vue. Vois donc la figure S. & tu trouveras que cet arbre ne porte son fruit qu'aux environs de ses racines, & que son goût est presque le même que celui de nos figes.

@

CHAPITRE VII

Des animaux extraordinaires & surprenants de la Chine

@

Comme la nature a divisé son état en quatre genres différents d'animaux, savoir de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons, & d'insectes, je parlerai ici de ceux qui sont les plus extraordinaires dans ce grand empire. Les animaux à quatre pieds, qui sont les plus communs en Europe, savoir les éléphants, les tigres, & les ours, se trouvent dans la Chine, surtout dans les provinces de Junnan & de Quamsi, où les ours sont en plus grand nombre qu'ailleurs, comme je vous ai déjà dit dans les chapitres précédents ; c'est pourquoi je ne m'attacherai maintenant qu'à vous dire ce qui se trouve de particulier dans cet État, & ce qu'on ne voit pas ailleurs.

I. Je dis donc en premier lieu qu'il se trouve un certain cerf dans les provinces de Xensi & de Chiamsi, lequel sent fort bon, & à qui les Chinois ont donné le nom de *xechiam*, c'est-à-dire l'animal du musc : l'*Atlas Chinois* en parle en ces termes :

« Pour ne vous faire pas languir davantage touchant la signification de ce nom ou de ce mot *muschus*, je vous dirai ce que j'en ai vu plus d'une fois. Cet animal a une certaine bosse au nombril qui ressemble à une petite bourse, parce qu'elle est entourée d'une peau fort délicate, & couverte d'un poil fort doux & très délié. Les Chinois appellent cette bête *xe* qui veut dire *odeur*, d'où ils composent ce mot *xehiang* qui signifie *l'odeur de l'animal xe* ou le *muschus*. Il a quatre pieds & est aussi vite qu'un cerf ; toute la différence qu'il y a, c'est que son poil est un peu plus noir que le sien, & qu'il n'a point de cornes comme lui ; les Chinois mangent sa chair parce qu'elle est très délicate. Les provinces de Suchuen & de Junnan abondent

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

extraordinairement en ces sortes d'animaux, & on peut dire que de toutes les contrées de la Chine il n'y en a pas qui en ait en si grande quantité que les pays qui approchent le plus de l'occident, comme je dirai ensuite ; si ces bosses ou ces enflures sont véritables & sans tromperie, elles sont très bonnes, & exhalent une odeur si forte qu'elle incommode l'odorat, comme l'excès de lumière ou un son extrêmement aigu pourraient blesser l'ouïe & la vue. Mais comme les marchands se plaisent d'ordinaire à tromper, ils font aussi un mélange de ce musc avec sa chair & son sang, & en remplissent les bourses qu'ils font de sa peau, & le vendent de la sorte comme étant véritable, quoique dans la vérité il soit mêlé & même corrompu. Il y a encore d'autres personnes lesquelles mêlent la même odeur avec le sang de dragon, c'est pourquoi d'une seule vessie ils en font trois ou quatre. Cette tromperie n'est pas si subtile qu'elle ne soit bien connue des plus habiles & des plus expérimentés, ce qu'on peut reconnaître de la sorte : il ne faut que prendre un peu de cette matière & la faire brûler sur les charbons, que si tout s'en va en fumée, elle est pure & sans mélange ; mais au contraire s'il reste quelque chose qui ne soit pas consommé, c'est une marque qu'il y a quelque tromperie & que la chose n'est ^{p.257} pas comme il faut.

Le père Philippe Marin dit presque la même chose dans son *Histoire de Tonchin*, où il y a beaucoup de ces animaux, lesquels sont si sots qu'au lieu de fuir la présence des chasseurs, ils se présentent à eux pour se faire tuer. Voyons donc ce qu'en dit ce Père dont j'ai traduit les paroles d'italien en latin pour une plus grande commodité du lecteur.

« Ceux qui veulent trafiquer trouvent dans cet endroit de l'ambre rouge & du musc, qu'on porte du pays voisin. L'ambre vient du royaume d'Ava, & se cueille dans les forêts de cet État au pied de certains arbres extrêmement précieux, lesquels ne produisent jamais un semblable trésor que quand ils sont fort vieux, & lorsque leurs racines sortent d'entre des

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



rochers tout à fait affreux. Le véritable musc & le plus naturel vient du royaume de Gnai, dans lequel il y a des forêts remplies de certains animaux que les Chinois appellent *ye hiam*, qui signifie la même chose en notre langue que *cerf de senteur* ; il n'est pas plus grand qu'un de nos plus grands faons ; aussi en porte-t-il parfaitement la figure, hormis que sa tête ressemble à celle d'un loup, & qu'il a deux dents crochues comme celles d'un sanglier, lesquelles sortent de la partie supérieure de sa gueule : son poil est un peu plus obscur que celui du cerf, sa course est fort lente, & sa bêtise si grande, que les chasseurs n'ont que la peine de le trouver parce qu'il se laisse tuer sans aucune résistance & sans se remuer. Vous saurez encore que l'on fait le musc de cet ^{p.258} animal, & que l'on en fait de différente façon.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Voici l'ordre & le secret avec lequel on le compose. Lorsque l'animal est pris, ils lui tirent tout le sang, en gardent une partie, & lui arrachent une petite vessie qu'il a près de son nombril, laquelle est pleine de sang ou de quelque autre humeur odoriférante qui est congelée ; après quoi on l'écorche & on le divise en plusieurs parties ; que si on veut avoir le musc le plus pur & le meilleur, on n'a qu'à prendre la moitié de l'animal depuis les reins en bas, & le mettre dans un grand mortier de pierre, où on pétrit sa chair & où on la pile si fort qu'on en fait de la pâte, en y versant du sang du même animal à proportion qu'on la froisse : de sorte que cette même chair pétrie étant sèche, on la met dans les vessies qu'on a préparées de la peau de cette bête. Que si on veut du musc qui soit moins parfait & de moindre bonté que celui-ci, quoique véritable & bon, on n'a qu'à mettre toute la chair du même animal dans le mortier, & après l'avoir hachée bien menue, la pétrir avec son sang, & en remplir toutes les bourses qu'on a préparées pour cet effet.

Il y a une autre troisième façon de faire le musc, laquelle est moins recherchée & moins fidèle que les deux précédentes, & qui néanmoins ne reste pas d'être bonne : voici la méthode. Il ne faut pour composer celle-ci qu'avoir les parties qui sont depuis la tête jusques aux reins, laissant le reste pour faire le plus pur & le plus délicat comme nous avons déjà dit.

Cet animal est si utile après sa mort, qu'il n'a rien qui ne soit bon, & qui ne serve pour ce que nous venons de dire, d'où vient qu'on a mis ce proverbe en usage qu'il vaut plus après sa mort que pendant la vie. Il y a une autre sorte de musc qu'on porte en Europe, lequel n'est pas bon ; parce qu'il y en a trop pour être véritable : l'on fait la mixtion de celui-ci avec de l'ambre, qu'on pêche en certain temps de l'année autour de quelques îles de l'Inde Orientale, & avec du suc qu'on tire du corps de ce chat qu'on nomme *algalia* ; ce qui fait un composé si agréable à l'odorat, que le seul ambre n'en saurait pas faire tout autant,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

quoique son odeur soit assez forte, parce qu'elle a quelque chose de trop fort & de trop incommode à ce sens. Voilà celui que nous avons en Europe & qui vient de ce quartier.

II. Il y a un animal qui s'appelle *vacca velox* ou *vache légère*, laquelle est si vite dans sa course, qu'elle fait 300 stades dans un jour, c'est-à-dire 300 fois 125 pas ; elle n'a qu'une corne longue & ronde sur son front qui est assez long ; c'est pourquoi beaucoup de personnes ont cru que c'était une licorne, mais ils se trompent en ce que la licorne n'a rien de semblable à celle-ci, comme nous avons amplement traité dans le [livre VIII](#) du *Monde Souterrain*, où nous avons décrit ce que c'est que la licorne.



L'hippopotame ou cheval-marin appelé hayme par les Syriens.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

III. Il y a certains lacs sur le rivage de l'océan de la Chine & de l'Inde dans lesquels on voit de semblables animaux à ceux que vous venez de voir : on en voit tout autant à Hainam, & dans les îles Philippines, Maldives, & surtout en Mozambique, comme aussi sur le bord de la mer de l'Afrique méridionale. Cet animal est tout à fait difforme, contrefait, vilain, & même horrible à voir : comme c'est une chose curieuse de savoir les propriétés de cet animal, j'estime qu'il est à propos d'en faire ici la description, c'est pourquoi je me servirai des paroles de M. Boym, lequel ne saurait rien omettre, puisqu'il en a vu plusieurs fois de morts, & en vie, pendant le temps qu'il était en Mozambique. Voici ce qu'il en dit :

« J'ai donné ici deux descriptions du véritable cheval marin ; parce qu'étant en Mozambique en Afrique, or pour mieux dire en Cafrarie, j'en ai vu des troupeaux entiers qui roulaient à mes pieds dans les lacs qui sont sur le bord de la mer. Le juge de la ville de Mozambique qui était mon intime ami m'envoya la tête d'un hippopotame, lorsque j'étais dans notre collège, afin que j'eusse le plaisir d'en ^{p.259} considérer toutes les parties, & d'en faire comme l'anatomie. Je pris la peine donc de mesurer premièrement sa longueur, & je trouvai qu'elle était de trois coudées, à commencer depuis la bouche jusques aux épaules : il était armé de quatre grosses dents crochues, dont deux étaient attachées à la mâchoire d'en haut, & les autres deux à celle d'en bas. Quelque temps après, ayant été invité par un noble Portugais de visiter la région de Cafraria qui joint les îles Mozambiques, il arriva qu'étant sur mer dans un navire que 24 personnes faisaient voguer à force de rames, nous vîmes à un jet de pierre loin de nous plus de 50 chevaux marins qui hennissaient, & s'éjouaient en mille façons au milieu des ondes, dont je reçus un extrême plaisir. Un certain Cafre, qui était du nombre de ses esclaves, s'approchant un peu plus qu'il n'était, lâcha un coup de fusil qui porta si juste, & si à propos, qu'il tua un de ces hippopotames en lui donnant dans

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

la tête ; après quoi il eut assez de peine de le traîner à bord, à raison de son excessive grosseur, encore bien qu'il fût aidé de tous ses compagnons. Quoi qu'il en soit, on le mena à bord, & on le jeta sur le sable où j'eus le plaisir de le considérer à loisir. Les Cafres ayant remarqué que je n'étais plus si attaché à le voir, commencèrent à faire la division ^{p.260} de cet animal & à partager entr'eux sa chair, me donnant les dents qui étaient les plus grosses. La peau de ce cheval est si dure, que les Cafres ont bien souvent de la peine de la percer avec leurs lances les plus aiguës : il n'a point de poil, qu'à l'extrémité de sa queue, & ceux-ci sont noirs & transparents comme une corne, & si flexibles qu'on ne saurait les plier ; leur grosseur est presque semblable à celle d'une plume. Les Cafres, tant hommes que femmes, font de chaque poil des bracelets qu'ils portent aux mains pour ornement ; parce qu'ils se persuadent que leur vertu empêche qu'ils ne sont jamais paralytiques.

Les Chinois font des chapelets, des croix, & des images des saints des dents de cet animal, & on assure qu'il n'y a rien de si salutaire pour empêcher le flux de sang, que de porter quelqu'une de ses pièces sur soi. Il est pourtant hors de doute que toutes les dents de cet animal ne sont pas propres pour faire cette guérison, & que tous les hippopotames n'ont pas cette vertu, car il n'y a que ceux-là seulement qu'on prend en un certain temps de l'année, ce qu'il faudrait expérimenter pour en être assuré. J'ai vu à Goa une des grosses dents d'un cheval marin, laquelle avait une vertu si miraculeuse, qu'étant appliquée sur une veine coupée, elle faisait que le sang s'arrêtait & ne coulait plus, comme si c'eût été une digue. Il y a une histoire remarquable d'un certain prince malabarique, qui fut tué par les Portugais, laquelle est trop surprenante pour n'être pas racontée : on dit donc que ce prince étant percé de plusieurs coups à la prise de son vaisseau il ne perdit jamais une goutte de son sang, quoique son corps fût ouvert de tous

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

côtés, & quoique ses veines fussent percées en mille endroits, de sorte qu'on le trouva mort sans qu'il eût perdu une seule goutte de son sang, ce qui étonna beaucoup ceux qui virent ce prodige, lesquels furent encore plus surpris de voir qu'en lui ôtant ses habits, on vit dégoûter ses plaies, & nager son corps dans son sang ; parce qu'on lui avait ôté une pièce de dent de cheval marin, laquelle avait servi de digue à ce même sang, & l'avait comme retenu par force dans ses veines. La raison que je trouve de cet effet miraculeux, est que cette dent a une qualité extrêmement froide, laquelle gèle le sang & l'empêche de couler hors de son lieu naturel.

Ce sont les paroles du père Boym. Nous montrons trois de ces dents dans notre collège, dont nous n'avons pas fait encore une semblable expérience ; c'est pourquoi nous remettons jusques alors de donner la raison d'une semblable qualité. On voit encore dans notre maison professe de Rome le squelette de la tête d'un hippopotame, dont nous avons donné la figure en représentant cet animal marquée par le nombre 1. Nous faisons voir dans notre bibliothèque des os d'une sirène, qu'on appelle *pisce muger*, avec sa queue & une de ses côtes ; enfin je puis dire que j'ai souventes fois expérimenté la vertu de l'hippopotame pour arrêter le sang. On n'a qu'à lire mon livre *De Arte Magnet*, où j'en ai traité fort au long.

L'*Atlas* rapporte qu'on trouve des hommes velus dans la province de Fokien. Je dis des hommes velus, parce que quoique ce ne soient que des animaux, ils ressemblent pourtant si parfaitement à des hommes, qu'on peut les appeler des hommes sauvages. On dit qu'on en trouve de même dans les royaumes de Junnan, & de Gannan, à qui on a donné le nom de *fefe* ou *άνθρωπόμορφον*. Leurs bras sont fort longs, leur corps est noir & velu, & leur vitesse est extrême. On les appelle encore *άνθρωπόφαγον*, parce que rencontrant un homme, il rit comme lui, & se rue ensuite sur lui pour le ^{p.261} dévorer. Le père Henri Roth m'a raconté qu'on présenta un semblable monstre qu'on appelait homme sauvage au roi de Mogor cependant qu'il était en Agra ; mais moi qui suis plus savant en ces

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

matières, à raison des histoires que j'ai lues sur ce sujet, que tous ces Pères, j'estime que ces hommes ne sont autre chose qu'une certaine espèce de singes très cruels ; ce que je conjecture de son corps velu & de son rire qui est semblable à celui d'un homme, à cause qu'il rétrécit le front, renfrogne le nez, montre les dents, & pousse un certain ton de voix en faisant ces grimaces qui ressemblent parfaitement à ce que l'homme fait quand il rit. Que si quelqu'un est si opiniâtre qu'il ne veuille pas démordre de cette croyance qu'il y a des hommes sauvages, il faut qu'il sache que cela ne se peut pas faire, si ce n'est que l'on expose des enfants dans des forêts ou dans des déserts affreux, & que Dieu par sa bonté infinie en prenne un soin particulier, ordonnant que des bêtes farouches le nourrissent jusques à ce qu'étant devenu grand, il arrive que ces hommes ne pouvant pas sortir de ces labyrinthes, deviennent velus comme des bêtes, & on les prendrait en effet pour des hommes sauvages, comme font les chasseurs qui les rencontrent. Ces hommes, dis-je, sont hommes dans la vérité, & ne sont bêtes ni sauvages que parce qu'ils n'ont jamais eu aucune connaissance d'homme ; c'est pourquoi ils vivent en bêtes, ne pouvant pas faire autrement. On nous assure qu'on trouva en l'an 1663 un enfant de huit ans dans les forêts de l'Ithuanie, lequel était parmi des ours, & lequel avait été nourri par ces animaux de la même façon qu'ils avaient accoutumé de se nourrir ; de sorte qu'il ne mangeait que de la chair crue comme eux, & ne vivait qu'à leur mode, à quoi il était tellement naturalisé, qu'il eut toutes les peines du monde de s'accoutumer à manger de la viande cuite & à parler comme nous ; quoique pourtant il apprit l'un, & s'accoutuma à l'autre dans la suite du temps avec assez de peine. Nous avons de tels exemples dans les histoires étrangères & dans les vies des ermites.

L'animal qu'on appelle *sumxu* est tout à fait domestique, & on ne saurait mieux le représenter qu'en le comparant au chat avec qui il a beaucoup de rapport. Sa couleur est ou noire ou jaune, & son poil est extrêmement luisant. Les Chinois les apprivoisent si fort qu'on leur met des colliers d'argent au col. Ils sont fort ennemis des rats & leur font une cruelle guerre. Comme c'est un animal fort rare, aussi est-il fort cher, le prix ordinaire qu'on en donne est 7 ou 9 écus.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Il y a de diverses sortes de singes dans la Chine, dont les espèces différentes représentent les unes des hommes, & les autres des chiens. Les Grecs appellent les premières *ἀκερκοι*, & les autres *κερκοπιθεκοι*. Ces bêtes sont si dociles & si disciplinables qu'on les prendrait plutôt pour des hommes que pour ce qu'elles sont, n'était que leurs fesses & la puanteur qui sort de leur dos les donne à connaître. Je mettrai ici un exemple merveilleux pour faire voir combien cet animal est docile & je rapporterai pour cet effet ce que le père Henri Roth dit avoir vu lui-même. Le roi de Bengala envoya une ambassade très authentique en l'an 1660 au roi de Mogor, & lui offrit quantité de riches présents en reconnaissance de quelque grâce considérable qu'il en avait reçue : entre toutes ces raretés qu'il lui donna il y avait un char de triomphe tout brillant d'or, de diamants, & d'autres pierreries, lequel était conduit



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

par des bêtes : deux beaux chevaux richement harnachés qui ^{p.262} traînaient ce char triomphant sur lequel était assis, comme sur un trône royal, un molosse extrêmement grand orné de mille belle choses, & enrichi de tout ce qu'on pourrait s'imaginer de rare, de précieux, & de beau. Cet animal se voyant dans cet état se regardait avec complaisance, & tout enflé de gloire de se voir si richement paré, donnait à connaître qu'il croyait être quelque chose de plus qu'une bête ; c'est pourquoi il faisait voir une incroyable gravité à tous ceux qui le considéraient, saluant pourtant avec humilité & avec des grandes marques de respect tous les plus grands qu'il voyait. Sa suite était assez nombreuse : car il y avait quantité de singes superbement vêtus, lesquels entouraient ce trône comme si c'eût été des jeunes hommes qui eussent fait l'office de gardes du corps, lesquels tenaient le poste & le rang que ce roi leur marquait. Au reste ils faisaient les mêmes inclinations qu'ils voyaient faire à leur triomphateur. Il y avait un grand singe qui conduisait le char, lequel était revêtu d'un manteau d'or avec un chapeau tout couvert de pierreries : il tenait les rênes des chevaux de la main droite, & avait un grand fouet à la gauche avec lequel il les gouvernait ; de sorte qu'on eût dit que c'était un véritable & parfait cocher, si bien il conduisait ces animaux & ce char. Ces bêtes, que je puis appeler humaines & raisonnables, rendaient ce triomphe si parfait, qu'on pût dire qu'elles ^{p.263} faisaient ce que des hommes grossiers n'auraient su faire, & semblaient en un mot enseigner aux hommes par une métamorphose admirable comment ils devraient se comporter dans de telles rencontres. Vous pouvez juger combien est-ce que le roi prit de plaisir à un tel spectacle, puisqu'il voulut récompenser l'adresse de ces animaux par un festin conforme à leur naturel, donnant aux chevaux, aux singes, au molosse ou chien ce qui convenait à la condition de leur espèce. Il fit donc préparer pour cet effet une grande salle, dont le plancher était couvert d'un riche tapis, & où il avait fait porter des mets délicats pour les nourrir : après quoi on les introduit là-dedans, & ce fut une chose merveilleuse de voir que ces bêtes conservèrent toujours leur gravité ordinaire, s'assoyant chacune à sa place, mangeant ce qui lui agréait le plus & qui revenait le mieux à son

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

goût. Tout cela a été fait dans la ville royale d'Agra en présence du père Roth, que nous avons déjà nommé ; en quoi vous pouvez voir combien les Indiens sont adroits à dresser des bêtes, & avec combien d'esprit ils instruisent toute sorte d'animaux, sans en excepter même les éléphants.

C'est assez parlé d'une semblable matière, venons maintenant à ce qui est des divers genres d'oiseaux qu'on voit en ce pays.

@

CHAPITRE VIII

De certaines espèces d'oiseaux qu'on ne voit seulement que dans la Chine

@

I. On trouve certains oiseaux dans la Chine qu'on ne voit pas dans les autres royaumes, du nombre desquels je mets en premier lieu cet oiseau royal qu'ils appellent *fum hoam*. Le père Boym en parle de la sorte dans sa *Flore* :



« Il y a un oiseau d'une admirable beauté, lequel est estimé de mauvaise augure pour la famille royale, quand il arrive qu'il se présente devant quelque homme. Le mâle s'appelle

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

fum & la femelle *hoam*. Ils font leurs nids sur les montagnes de l'an & de Laotung qui sont limitrophes de la province de Pékin. Leur tête ressemble à celle du paon, & le poème chinois les décrit de la façon. Il dit que les vertus sont figurées par les épaules, la justice par les ailes, l'obéissance par les reins, & la fidélité par le reste du corps. Enfin on dit que c'est un oiseau très saint : il marche en avant comme un rhinocéros, & va en arrière comme un cerf, sa queue est semblable à celle du coq, & sa tête ne diffère en rien du dragon, ses pieds sont de même que ceux d'une tortue, & ses ailes sont enrichies de cinq diverses couleurs ; de sorte qu'on dirait qu'il les a tirées de ceux-là, pour s'en orner. Les mandarins & le roi même ont accoutumé de porter la représentation de ces oiseaux en or sur leurs habits pour marquer quelque chose, & pour leur servir de symbole.

Pour moi, je ne fais pas difficulté de dire que ces oiseaux ne sont autre chose qu'une espèce de nos paons.

II. On voit un autre chose prodigieuse dans le royaume de Suchuen ; c'est qu'il y a des poules qui portent de la laine, semblable à celle des brebis ; elles sont petites de corps, & ont les pieds fort courts ; mais elles sont fort hardies, & agréent beaucoup aux femmes, selon que l'a remarqué l'*Atlas*. On demande maintenant s'il est vrai que ces poules portent de la véritable laine ou non, à quoi je répons, après avoir tout bien considéré, qu'on ne doit pas dire que ce soit une laine semblable à celle des animaux ou des brebis ; mais qu'on leur doit donner ce nom improprement, parce que dans la vérité ce n'est qu'une certaine petite ^{p.264} plume frisée, qui couvre tout le corps de ces oiseaux, d'où vient qu'on la prend pour de la laine ; parce qu'elle en porte la figure ; en quoi on fait la même chose, par rapport à ces poules, qu'on en fait par rapport au lin incombustible, dont on appelle le poil & la raclure *laine*. La raison que j'en donne est que comme c'est l'ordre de la nature que les oiseaux naissent avec les plumes, & les animaux avec la laine (autrement ce serait une révolution tout à fait

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

extraordinaire des choses naturelles dans le monde ; parce que le principe qui donne les plumes aux oiseaux ne peut pas produire de la laine contre son naturel, ni celui qui produit la laine aux animaux, donner des plumes contre l'ordre de l'espèce des oiseaux, car ce serait une chose monstrueuse) : ainsi on ne peut pas dire que ces poules portent véritablement de la laine ; parce que de leur nature, elles sont du



genre volatil & du nombre des oiseaux. Tout homme qui prendra la peine de peser attentivement les lois de la nature & les raisons que j'ai apportées ci-dessus, sera sans doute de mon sentiment, & croira d'autant mieux ce que je dis, s'il fait réflexion à ce que j'ai raconté ci-dessus des chats volants. Il y a une autre sorte de poules qu'on nomme *jeki*, lesquelles sont mises au nombre de celles qui portent la laine : celles-ci se trouvent dans plusieurs provinces de la Chine, comme à

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Corea, à Chensi, à Quamsi, & sur les hautes montagnes de ce pays. p.265 La nature s'est tellement étudiée à rendre parfait cet oiseau, qu'on ne peut rien voir de plus beau quand à son corps, & quand à la diversité de son plumage, ni de meilleur & de plus délicat au goût que sa chair : elles ont une bosse sur le dos, & comme une espèce de boule sur leur estomac, en quoi elles diffèrent beaucoup de la ressemblance & de l'espèce de nos gélines. C'est pourquoi, sans choquer le sentiment des autres, j'estime qu'elles conviennent parfaitement avec nos coqs d'Inde ; mais parce que nous avons amplement traité de ceci dans notre livre intitulé *Descriptio Aræ Noemeticæ*, j'y renvoie le lecteur pour satisfaire sa curiosité.

Que personne ne m'oppose ce que j'ai dit ci-dessus du poisson jaune, lequel prend des plumes avec le temps, & vole comme s'il était un oiseau ; puisque cela lui est naturel par le moyen de la métamorphose, comme il est naturel à la chenille & au ver à soie de devenir des papillons, quoiqu'ils ne fussent que de simples insectes, & des vers rampants. C'est pourquoi nous ne parlons ici que de ces animaux & des oiseaux qui ne quittent jamais leur espèce, & qui restent toujours dans les bornes que la nature leur a données ; & ainsi nous disons que les oiseaux ne peuvent pas porter naturellement de la laine, ni les bêtes à quatre pieds être couvertes de plumes ; si p.266 ce n'est qu'on le prenne métaphoriquement, & quant à la ressemblance. Au reste jamais aucun écrivain chinois n'a fait mention que pas un eût fait du drap de cette laine, ce qui se pourrait pourtant faire, si on savait mon secret qui consiste à mortifier ces plumes dans la lessive pour les rendre capables d'être mises en œuvre. J'ai traité assez amplement de cela dans le [livre XII](#) du *Monde Souterrain*.

La province de Quantung est semblable au Grand Caire en Égypte, en ce qu'elle a un nombre infini de canards qui couvent des millions d'œufs dans des lieux propres pour cet effet. On nourrit quelquefois une grande quantité de ces oiseaux dans des certains endroits qui sont sur le bord de la mer ou des fleuves, afin que le flux venant à se retirer, ils

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

aient le moyen de se nourrir d'huîtres, de cancrès, & d'autres choses semblables qui viennent de la mer, & dont la nourriture leur plaît beaucoup ; mais parce que le grand concours des navires les dissipe & les sépare, c'est une chose merveilleuse de voir qu'ils s'assemblent tous au son d'un bassin, & qu'ils reviennent dans leurs nids, comme s'ils étaient des colombes ou des pigeons, & comme s'ils connaissaient l'ordre qu'on leur signifie. On a fait cette expérience merveilleuse des œufs des canards qu'on ne peut jamais les faire cuire, si on les met dans l'eau salée, que si au contraire on prend un peu de terre grasse & argileuse, dans laquelle il y ait du sel, & si on en frotte ces œufs, le sel étant une fois imbu ils prendront une faveur & un goût admirable.

IV. On dit que la province de Suchuen produit une herbe appelée *tunchon* d'où naît un oiseau nommé *tunchonfung* ; les Chinois nous assurent que cette petite bête ne reste pas plus longtemps en vie que la fleur est sur pied & qu'elle subsiste en son entier : de sorte que quand la fleur vient à périr, l'oiseau meurt à même temps. La nature a été si soigneuse à le rendre beau, qu'elle lui a donné mille couleurs à son plumage, & l'on dit que quand il vole, il forme merveilleusement bien la figure de la fleur dont il est sorti, jusques là même qu'il en porte les couleurs. Savoir maintenant si c'est un animal, un oiseau ou une insecte, & s'il est produit immédiatement de la fleur, ou s'il le peut être, c'est ce que je ne dirai pas (laissant en cela la liberté à un chacun d'en douter) je me souviens pourtant d'avoir dit dans le [livre XII](#) du *Monde Souterrain* qu'il n'est pas possible que cela puisse être ; parce que la nature végétante ne peut pas produire une chose sensible ni monter si haut dans l'ordre des créatures, étant certain que sa puissance ne peut pas produire un effet plus noble qu'elle : c'est pourquoi je dis que cela se fait comme il s'ensuit. Je crois donc que la semence de ces oiseaux donne la vie à ces mêmes oiseaux & qu'ils viennent de certains œufs qui ne sont pas plus gros que des petits pois, lesquels à raison de leur petitesse restent facilement entre les feuilles & les fleurs de cette plante ; ces œufs, dis-je, venant à s'éclore, il arrive que l'humidité de la fleur se mêlant avec la semence de ce petit oiseau, il s'engendre un

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

petit animal qui vole, & lequel porte la ressemblance & la figure de cette fleur ; que s'il arrive que l'oiseau en couvant ses œufs regarde attentivement la couleur, son imagination par une sympathie merveilleuse & par une vertu imaginative & fantastique fait que l'oiseau qui en vient, porte une image vivante de la fleur d'où il sort. Nous avons mille expériences de ceci dans l'Europe. p.267

V. Il y a un certain trajet de mer entre l'île de Hainan, & la Conchinchine, lequel est rempli d'un nombre infini de rochers & d'écueils, grands & petits, qui sont cause que la mer venant à les battre de ses flots, cause un si grand bruit qu'elle fait frémir toutes sortes de personnes & donne de la frayeur aux plus assurés. Vous saurez donc qu'on voit en été & dans un certain temps que la nature a disposé pour cet effet, un nombre presque infini d'oiseaux dont les uns ressemblent à de petits moineaux, & les autres à des arondèles, lesquels sont tous également inconnus, parce qu'on ne sait pas d'où ils viennent. Ces oiseaux, dis-je, (qui imitent les arondèles en ce qu'à leur exemple ils se plaisent sur la mer, & qu'ils bâtissent leurs nids au dedans de ces rochers avec un artifice merveilleux & d'une certaine matière qu'on n'a jamais pu connaître jusques à présent) n'ont pas si tôt éclos leurs petits, & passé le temps qu'ils ont accoutumé de rester dans ces lieux, que d'abord ils s'envolent ailleurs, & laissent leurs nids à l'abandon, les exposant à la volonté des nautoniers qui accourent en foule dans ces lieux pour s'en saisir & en charger leurs navires, afin de les transporter ensuite dans la Chine & dans le Japon, où on les mange comme un mets délicat, & qu'on estime digne d'être présenté à un roi. Ces nids sont diaphanes comme nous le faisons voir dans notre bibliothèque de Rome, où nous en avons trois qu'on montre à tous ceux qui désirent d'en avoir la vue ; la couleur est un peu jaunâtre, la matière dont ils sont composés est si fort aromatique, qu'elle donne un goût admirable à toute sorte de mets ; de façon que pour si peu qu'on en mette dans du poisson ou de la viande, on trouve que cela lui donne une saveur merveilleuse. Quant à ce qui est de la matière de ces nids, je dis que ce n'est autre chose qu'une certaine

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

substance visqueuse qui vient de leur estomac, & parce qu'ils ont besoin d'une certaine liqueur mucilagineuse pour pouvoir faire & attacher leurs nids aux rochers, ils chargent leurs ailes & remplissent leurs becs de cette écume que l'on voit sur les flots de la mer, pour en arroser la matière & la mieux disposer, afin qu'elle tienne mieux dans les lieux qu'ils ont choisi. Les nautoniers nous assurent qu'ils ont vu souventes fois que ces petits oiseaux se chargeaient de cette écume, & se servaient de l'agitation de leurs ailes qui en étaient couvertes pour en arroser leurs nids, ou pour les fortifier contre les tempêtes & les orages de la mer, qui ne restaient pas bien souvent d'en abattre un grand nombre, & de les exposer en proie aux poissons qui s'en servent comme d'une très bonne nourriture. Voilà ce que nos Pères m'ont raconté, & ce que nos auteurs en ont écrit comme le père Daniel Bartole dans son *Histoire Chinoise*, composée en italien ; mais surtout le père Philippe Marin dans son *Histoire de la Chine*, où il dit ce qui suit dans la feuille 42. Les paroles étaient italiennes ; mais je les ai traduites en français pour obliger le lecteur.

« Si nous voulons quitter maintenant les animaux qu'on appelle Cerra pour parler de toutes les sortes d'oiseaux, lesquels se trouvent en quantité dans le pays de Tonchin qui regarde l'Orient, nous trouverons qu'il y en a d'une certaine espèce semblable à des arondèles qui volent aux environs des ports de mer, & font leurs nids dans les rochers de la Conchinchine. On dit que ces mêmes nids sont si délicats au goût, & si bons à manger, qu'on les vend assez chèrement, de quoi il ne faut pas s'étonner, puisque les sains sont préservés de mal par cette nourriture, & que les malades recouvrent leur appétit & leur santé après en avoir mangé. On n'a pas pu découvrir jusques à présent de quelle matière ils sont ^{p.268} composés ; il est pourtant vrai qu'elle est grasse & transparente & que leur nid est disposé d'une telle façon qu'on dirait qu'il y a plusieurs cellules, & que ce sont comme des grandes coquilles, lesquelles semblent être attachées à

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

cette matière comme des feuilles le pourraient être à une motte de terre. Elles sont faites d'une telle façon qu'elles sont toutes pleines de rides à l'exemple des coquilles, & le dedans est admirablement bien poli & uni. Leur couleur est semblable à celle de la matière, ou bien elle est la même que celle qui paraît dans le temps qu'elle se dessèche, On estime ce mets si délicat, qu'on méprise toute sorte de festins & de régal, s'il n'y a pas de ces nids, & le reste n'est pas estimé bon si ce morceau n'y est pas. La façon avec laquelle on a accoutumé de les cuire est telle : il faut les mettre tremper dans de l'eau chaude pendant une nuit, jusques à ce qu'il soit parfaitement bien ramolli ; après quoi on le met à l'ombre pour le faire sécher & pour le rendre propre à être mis en usage. Vous saurez que de lui-même il n'a point de goût ; mais s'il arrive qu'une bonne main l'assaisonne avec des épicerie, c'est un morceau tout à fait délicat, & qui irrite fort l'appétit ; de sorte que tant plus on en mange, d'autant plus on a envie d'en manger, au lieu que les autres rassasient & sont fastidieux après en avoir mangé beaucoup.

Nous avons déjà parlé des arondèles, lesquelles s'engendrent des feuilles des arbres qui tombent dans le lac dont nous avons fait mention ; c'est pourquoi il reste maintenant à parler ici des poissons qu'on trouve dans la Chine.

@

CHAPITRE IX

Des poissons qui se trouvent dans la mer & les fleuves de la Chine

@

VI. Je m'en va raconter une chose digne d'admiration, & laquelle est tout à fait surprenante. Il y a un animal dans la province de Quantung qu'on appelle *hoang-cio yu*, c'est-à-dire poisson jaune, lequel se change tantôt en poisson, & tantôt en oiseau ; en été il devient un oiseau (dont le plumage est jaune) lequel vole par les montagnes pour y chercher sa nourriture comme les autres oiseaux : mais quand l'automne a fini, il quitte ces lieux élevés pour revenir à la mer d'où il est sorti, pour s'y changer en poisson, y chasser le reste de l'hiver, & pour y servir bien souvent de proie aux gens du pays qui le pêchent pour lors avec grand soin, parce que c'est un manger fort délicat & d'un goût merveilleux. On demande la raison d'une si étrange métamorphose ; à quoi je répons (présupposant ce principe comme véritable) que ce changement n'est pas contraire à la nature, & que ces métamorphoses se peuvent faire, selon les principes naturels, comme nous en voyons l'expérience tous les jours parmi les insectes, & dont nous avons donné la raison dans le [livre XII](#) du *Monde Souterrain* : car nous voyons souvent que les chenilles se changent en papillons, & que les vers aquatiques deviennent des perles à quatre ailes, qui volent incessamment, je pourrais apporter ici beaucoup d'autres exemples, si je ne les avais pas cités dans le *Monde Souterrain*.

Quelqu'un dira sans doute, que cela se peut bien faire à l'égard des insectes, mais qu'il n'en est pas de même des parfaits animaux ; à quoi je répons, que ces métamorphoses se font aussi bien par rapport aux parfaits, & aux véritables animaux, qu'aux insectes : car de grâce ne voyons-nous pas que les canards d'Écosse ne viennent que de certains vers, lesquels prennent des ^{p.269} ailes avec le temps, & couvrent de plume, & deviennent enfin des canards pour la raison que nous en avons

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

donnée en son lieu. Quant à ce qui est des poissons qui se changent en oiseaux (comme des bêtes à quatre pieds qui se métamorphosent en poissons) il y a un nombre infini d'histoires qui nous le déclarent. Albert qui assurément porte avec justice le titre de grand, dit dans son [livre 24](#), qu'il y a un certain animal marin, à qui on a donné le nom d'*abides*, lequel étant né comme le reste des poissons dans la mer, y vit jusques à ce qu'il est vieux ; auquel temps il quitte la première forme, & prend celle de bête à quatre pieds pour vivre sur terre comme le reste des animaux ; de sorte que par ce changement de nature, il change aussi son nom, & est appelé *astoiz*, au lieu qu'il se nommait *abides*.

On voit dans l'océan Oriental une chose contraire à celle-ci, savoir qu'il y a un animal à quatre pieds, lequel étant fort vieux change toutes les parties de son corps, & devient enfin un poisson. Les Conimbres, au lib. I de la génération & de la corruption, quest. 17. a. 1. nous déclarent qu'il y a un animal semblable à un chien dans l'île de Gotum qui est dans le Japon, ou bien à un loup, comme disent quelques autres, lequel prend sa naissance sur la terre, & y vit jusques à un certain temps déterminé par la nature, auquel il commence de fréquenter la mer, & de s'accoutumer si fort à nager & à vivre dans les eaux, qu'il se change tout à fait en poisson ; de sorte qu'il en porte même la forme, & la figure. Cela doit suffire pour la confirmation de la vérité.

Ainsi il reste donc maintenant à dire comment est-ce que le poisson jaune se métamorphose en oiseau ; à quoi je répons, que ce poisson est du nombre des amphibies & qu'il participe aux deux natures d'animal aquatique & terrestre, comme sont ces poissons volants qu'on nomme *arondèles marines*, dont la forme représente si parfaitement un oiseau, qu'on aurait beaucoup de peine à le distinguer des autres : de sorte que comme la nature a rendu celui-ci capable de voler, il n'est pas difficile à croire qu'ayant tant de rapport avec les oiseaux, il ne puisse en prendre tout à fait la nature, puisqu'il a tant de disposition & tant d'aptitude à cette métamorphose. Néanmoins, parce qu'il y a un peu de peine à comprendre comment est-ce qu'un poisson peut se changer en oiseau qui vole, j'ai résolu d'en parler plus amplement & plus doctement dans cette rencontre.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Beaucoup de personnes ont cru (en suite des histoires qu'ils ont lues) que la transformation d'une espèce en une autre ne se faisait que par l'union & l'accouplement des deux espèces, & par le mélange des deux semences spécifiques ; d'autres ont cru que cela se faisait par la force de l'imagination, comme nous en voyons les effets dans les femmes grosses, lesquelles impriment sur les corps de leurs enfants les objets que cette faculté imaginative leur avait représentés ; les autres ont rêvé d'autres causes qu'on ne peut pas soutenir sans beaucoup de difficulté. Quant à ce qui regarde la première opinion, je dis que cela ne se peut pas faire par le mélange des deux espèces, & je soutiens que le seul accouplement des deux différents animaux ne peut pas causer cette transformation, ni ce changement ; parce que l'accouplement des espèces qui engendrent par le moyen des œufs, avec celles qui se servent d'une voie différente pour la production de leurs semblables, ont paru toujours impossible à tous les naturalistes, soit quant au temps ou quant à la façon. Je suis encore ignorant de la cause qui produit un si monstrueux effet, à la recherche duquel j'ai employé beaucoup de temps, afin de venir à une parfaite p.270 connaissance de toutes les particularités, & de toutes les circonstances de ce poisson jaune, jusques à ce qu'un de nos Pères, qui avait demeuré quelques années dans les îles de la Chine, & surtout dans Haynan, m'a raconté tout ce qu'il y avait de plus rare touchant cet oiseau, m'assurant que tout ce que j'en ai dit est très conforme à la vérité, & qu'au reste il n'y a que la seule mer chinoise qui porte de tels animaux. Venons maintenant au point qui fait la dispute, & le sujet du doute.

Comme nous avons parlé des nids de certains oiseaux qui bâtissent dans les rochers d'Haynan, il faut maintenant que nous disions quelque chose du poisson jaune ; parce qu'il fréquente fort le même endroit, & parce qu'il ne se nourrit que des œufs des mêmes oiseaux (dont nous parlons) que la violence des tempêtes & des flots arrache de leurs nids, & casse à même temps ; en sorte qu'ils peuvent servir de nourriture à ce poisson, lequel prenant une telle substance, change en quelque façon sa nature, & devient par ce moyen tout autre qu'il n'était ; c'est

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

pourquoi (se voyant comme rempli d'une semence volatile) il arrive qu'au commencement du printemps cette même semence (dont ce poisson s'est nourri pendant longtemps) se réveille, & fait par une vertu secrète que cet animal aquatique prend des ailes & devient enfin un parfait oiseau, allongeant ses ailerons & changeant ses écailles en plumes aussi bien que sa queue : cela étant de la façon, ce poisson devient un oiseau semblable au *galgale*, & est appelé poisson jaune, parce qu'il en porte la couleur. Il reste maintenant à dire comment est-ce qu'il revient poisson en automne.

Il est hors de doute que le tout est changé, lorsque le tempérament l'est : cela étant ainsi, je dis, que quand l'hiver s'approche, cette semence d'oiseau ayant fait son cours, & n'étant plus dans sa vigueur ni sa vertu, il arrive que la première nature revenant à reprendre ses forces, elle étouffe celle d'oiseau pour introduire celle de poisson ; de manière qu'à proportion qu'elle augmente en vigueur & en force, elle dépouille cet animal de ses plumes & de ses ailes, & fait renaître ses ailerons, ses écailles, & sa queue comme il avait auparavant, le remettant dans son premier élément jusques à ce que le printemps le métamorphose de nouveau par la nouvelle force des mêmes œufs, & qu'ainsi ce ne soit qu'une révolution continuelle & un changement perpétuel d'une espèce à l'autre. Que si cela n'arrive pas de la sorte par rapport aux autres poissons, c'est que leur tempérament n'est pas propre pour cela, & qu'ils n'ont pas de disposition à une telle métamorphose. Je vous ai déjà assez parlé de la vertu qui est naturelle à ces œufs pour n'en dire pas d'avantage ; puisque vous voyez par expérience que les canards d'Écosse ne viennent que de la façon, comme nous l'avons déjà dit dans le livre XII du *Monde Souterrain*, où nous avons même parlé d'une semblable transmutation des hommes, selon que les histoires nous l'enseignent. Voici une chose remarquable, dont il est fait mention par Dominique Léon dans le livre 6, chapitre 2 de l'*Art de la médecine*, chez Pierre Damian.

« Robert roi de France épousa une des ses proches parentes, de laquelle il eut un enfant dont la tête & le col étaient tout à

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

fait semblables à ceux d'une oie. On dit néanmoins que c'était un homme, quoiqu'il fût couvert de plumes, & qu'il parut un véritable monstre ; je dirai pourtant qu'un corps ne peut pas avoir de telles plumes sans qu'une vertu secrète lui en donne le pouvoir, & je crois qu'il faut que cela vienne des œufs de certains oiseaux, qui ont cette puissance formatrice au dedans d'eux-mêmes : il faut savoir néanmoins que cela n'arrive ^{p.271} jamais que par la communication & le mélange de deux semences de l'homme & de l'oiseau ; mais quoiqu'il en soit, il est vrai de dire qu'il n'y a que les hommes pervers & maudits qui ont trouvé & qui pratiquent ces choses, à la sollicitation du démon qui les instruit à cela, & que ce sont les bourreaux & les ennemis de la nature qui causent tous ces désordres dans le monde par des secrets qu'il n'est pas permis de découvrir.

Vous pouvez juger maintenant que si cela arrive par rapport aux hommes, à plus forte raison cela doit-il arriver aux animaux dont la nature, & le tempérament sont propres & disposés pour cela, comme nous avons déjà dit fort au long dans l'endroit que j'ai cité, & auquel je renvoie le lecteur.

VII. On voit dans la province de Quantung un certain poisson qu'on appelle *vache qui nage*. Cette bête sort quelquefois de son élément, & s'en va avec les autres vaches pour combattre avec elles, & pour leur donner des coups de corne, de la même façon que si elle avait demeuré toujours avec elles, & n'avait jamais fait d'autre métier ; mais parce qu'il arrive que cet animal perd la dureté de ses cornes, quelque temps après qu'elle a demeuré sur la terre, il est obligé de s'en aller dans l'eau pour recouvrer ce qu'il avait perdu & redonner à ses mêmes cornes la dureté que l'air leur avait ôtée. Quoiqu'il en soit, je dis que cet animal est amphibie, & que c'est une espèce de *veaux marins* qu'on appelle *phocas* ou de ces *rosmares* à longues dents, qui sont très cruels, & lesquels ne diffèrent de celui-ci, que parce que la nature & le climat les ont pourvus d'une corne. Si vous désirez savoir maintenant la

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

raison pourquoi la corne de cet animal se ramollit à l'air, & s'endurcit dans l'eau, je vous dirai que c'est une suite du tempérament de cette corne, laquelle ressemble à celles dont nous avons parlé dans le livre XII du *Monde Souterrain*, où nous avons dit (parlant des compositions qui sortent de certaines eaux salées) qu'il y en a quelques-unes qui s'endurcissent dans l'eau, & quelques autres qui s'y ramollissent parfaitement.

VIII. La province de Xensi porte de certaines chauve-souris selon l'*Atlas*, qui sont aussi grandes que des poules ou des oies, lesquelles sont si délicates au goût que les Chinois ne trouvent rien de meilleur à leur appétit. Je prie le lecteur de voir ce que nous avons dit là-dessus touchant les chauve-souris & les chats volants.

IX. La province de Quantung donne naissance à un monstre marin lequel est *τετρόφθαλμον*, & *ἑξαπῆς*, c'est-à-dire qu'il a quatre yeux & six pieds, dont la figure représente la langouste. On dit que comme il ne se nourrit que d'huîtres, aussi semble-t-il rendre ou vomir en certain temps quantité de perles. Je ne fais pas difficulté de croire (après avoir comparé ces animaux l'un avec l'autre) qu'ils sont de la même espèce que l'*araigne marine*. On dirait à les voir qu'ils sont des véritables tortues, tant il y a de la ressemblance entre eux ; il est vrai qu'ils diffèrent en ce point que ceux-ci ont quatre yeux ou davantage sur le dos, & six pieds semblables à ceux de la tortue, qui ne lui servent pourtant qu'à nager, au lieu que celle dont il porte l'image n'en a que deux à la tête & quatre pieds dont elle se sert pour marcher. Nous pouvons mettre encore de ce rang les poissons que l'*Atlas* dit être dans la caverne d'une montagne de la province de Quamsi, lesquels ont quatre pieds & des cornes, dont ils se servent pour leur défense. Les Chinois ont accoutumé de les appeler superstitieusement *les délices du dragon*, p.272 parce que ce peuple croit que ce monstre imaginaire ne se repaît que d'une telle viande. Ils ont fait des lois très sévères par lesquelles il n'est pas permis à qui que ce soit d'en tuer un seul sous peine de mort. L'on nous assure qu'il se trouve encore dans ce pays

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

une certaine espèce d'animaux qui ont la tête comme des oiseaux, & la queue semblable à celle des poissons dont nous avons déjà parlé dans le traité des poissons ailés qu'on appelle *rundones*, *arondèles* ou *χειρόνομορφα* en grec. Quoiqu'il en soit, les Chinois trouvent ce poisson une chose si rare, qu'il semble n'y en avoir plus dans le monde, en quoi ils se trompent, puisque nos pilotes & nos matelots en trouvent en quantité dans l'océan ; au reste nous en avons un dans la bibliothèque de notre collègue, lequel a cette propriété de se tourner vers l'endroit d'où vient le vent.

X. L'*Atlas* nous assure encore que l'on trouve des écrevisses dans ce pays, lesquelles ne sont pas si tôt hors de l'eau, & respiré tant soit peu l'air, qu'elles se changent en pierres, & deviennent dures comme des cailloux, sans pourtant rien perdre de leur figure. Quoique ce changement paraisse tout à fait surprenant, sa cause ou pour mieux dire la raison de cette métamorphose n'est pas fort difficile à trouver ; parce que sachant que l'eau ramollit le sel par son humidité, & que l'air au contraire endurecit le même sel, ainsi, comme ces écrevisses sont d'une nature & d'un tempérament salé, venant à être exposées à l'air, elles s'endurcissent & se changent en pierres. Que si quelqu'un trouve étrange que celles des autres pays ne fassent pas la même chose, il faut qu'il sache que les lieux où elles sont n'abondent pas assez en suc ou vapeur lapidaire, sans quoi ce changement ne saurait être fait. Nous faisons voir dans notre bibliothèque romaine des écrevisses que nous n'avons pas apporté de la Chine, mais que nous avons trouvé dans nos rivières & sur le bord de la mer, lesquelles ont été converties en pierres au sortir de l'eau. Pour moi j'avoue qu'il n'est rien de si facile que de faire changer toutes choses en pierres, pourvu qu'il y ait quantité de vapeur lapidifique. Voyez ce que nous en avons dit dans le [livre 5](#) de l'*Itinerarium Hetruscum* du *Monde Souterrain*, où nous avons traité de tout ce qu'il y a de plus rare dans cette matière.

@

CHAPITRE X

Des serpents de la Chine

@

Pour ce qui est des serpents qu'on trouve dans la Chine, l'*Atlas* raconte que la province de Quamsi en produit de si grands & d'une longueur si extrême, qu'il est presque incroyable, & il nous assure qu'il s'en est trouvé qui étaient plus longs que ne seraient pas dix perches attachées les unes avec les autres, c'est-à-dire qu'ils avaient plus de trente pieds géométriques, & que leur grosseur était à proportion de cette excessive longueur. Jugez après cela s'il se peut trouver de si horribles monstres dans la nature. Flore Sienois parlant de ceci, dit ce qui s'ensuit :

« Gento, dit-il, qui est le nom de ce serpent, est le plus grand de tous ceux qui sont dans les provinces de Quamsi, de Haynam, & de Quantun ; c'est pourquoi il dévore les cerfs après en avoir tiré la substance & les avoir extrêmement diminués. Il est d'une couleur de citron, mais un peu variée ; son venin n'est pas fort grand ; quoique sa ^{p.273} longueur soit de 18 pieds & quelquefois de 24, il est fort famélique, & fait sa retraite parmi les buissons. Il s'élève droit sur sa queue, & combat vigoureusement en cette posture contre les hommes & les bêtes farouches, & il arrive quelquefois que ce monstre étant sur des arbres, se lance sur les personnes qui passent, & les serre si étroitement qu'il les étrangle & les étouffe. Les Chinois qui estiment son fiel fort précieux s'en servent pour guérir le mal des yeux.

Je remarque que Marc Paul Vénitien confirme la même chose, quand il dit qu'on trouve des serpents dans la province de Carrajam, lesquels sont si grands qu'il y en a de dix pas de longueur, & de quatre & demi de diamètre ou de grosseur ; que si nous voulons compter selon les pas géométriques qui ont 5 pieds, je dis qu'ils sont de la longueur de 50 pieds, de sorte qu'à ce compte il surpassent de 20 pieds ceux de Quamsi ; que si on veut que le pas commun ne soit que de trois pieds,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ils seront du moins aussi grands que ceux de la province de Quamsi.
Écoutons la description qu'en fait Marc Paul Vénitien :

« La province de Carrajam qui est sujette au Grand cham, produit une certaine espèce de serpents, dont quelques-uns sont de la longueur de dix pieds & presque de cinq en grosseur. Quelques-uns de ceux-ci n'ont point de pieds, mais des ongles à leur place qui ressemblent à celles du lion ou du faucon, leur tête est fort grande, & leurs yeux sont aussi gros que deux grands pains. Ils ont la gueule tortue & si fendue qu'ils avalent un homme sans peine ; leurs dents sont d'une grandeur proportionnée à leurs mâchoires, & elles sont si aigues & si horribles à voir, qu'il n'y a point d'homme ni d'animal qui les puisse voir sans crainte ni s'en approcher sans frayeur. Voici la manière dont on se sert pour les prendre. Il faut donc savoir que ce serpent a accoutumé de demeurer caché pendant le jour dans des cavernes souterraines ou dans des fentes de rochers, & de sortir la nuit pour s'en aller dans les endroits où se retirent les autres animaux (sans en craindre pas un) afin d'en dévorer quelqu'un, & d'en faire sa proie. Il mange également toute sorte de bêtes tant grandes que petites jusques là même qu'il n'épargne pas ni les ours ni les lions. Quand il est une fois assouvi & qu'il a farci son ventre, il retourne dans sa caverne, & l'on remarque que la pesanteur de son corps est si lourde, que quand il passe sur le sable, il fait une si profonde fosse, qu'on dirait que c'est quelque grand tonneau de vin qu'on a roulé là-dessus. Lors donc que les chasseurs veulent attraper ce monstre, ils ne font rien plus que mettre quantité de pieux & de barres de fer extrêmement fortes & bien aigues dans le sable, de peur que la vue ne donnât occasion à cet animal d'en éviter la rencontre : de sorte qu'en ayant mis en plusieurs endroits, mais surtout aux environs de sa caserne, il arrive que voulant sortir à son ordinaire pour aller chercher sa nourriture, il rampe sur ces râteaux & se perce lui-même de ces pointes de fer ; ainsi ne

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

pouvant pas se dégager de ce piège, les chasseurs qui s'étaient cachés assez près de là, accourent à même temps & achèvent de le tuer, après quoi ils lui arrachent le fiel qu'ils vendent ensuite fort chèrement, à cause de ses rares vertus ; car il guérit de beaucoup de maladies ; comme par exemple si quelqu'un a été mordu d'un chien enragé, il n'a qu'à en boire de la pesanteur d'un denier, & aussitôt il sera guéri ; une femme qui est en travail d'enfant n'a qu'à en prendre un peu & d'abord elle sera délivrée ; de plus si quelqu'un a les hémorroïdes il n'a qu'à en oindre la partie & il sera guéri dans peu de temps. Les habitants du pays achètent la chair de ce serpent pour la manger sans avoir horreur d'un tel monstre.

Voilà les paroles de Marc Paul Vénitien par lesquelles nous reconnaissons évidemment que c'est une espèce de dragon ; l'*Atlas* nous assure qu'il s'en trouve quelques-uns dans la province de Chekiang, lesquels n'ont point de venin ; voici comme il parle. p.274

« Il y a un mont près de Caihoa qu'on appelle Cutien, sur lequel on voit des tigres & de très horribles serpents, qui n'ont point de venin, & qui sont si doux & si familiers, contre la coutume & l'ordinaire de ceux des autres pays, qu'ils ne font jamais de mal à personne.

La raison de ceci c'est que la montagne est cause de cela par le doux tempérament de son air : car comme il se trouve des lieux (au rapport des histoires naturelles & selon l'expérience même que nous en avons en Europe) qui ne peuvent pas souffrir qu'il y ait des animaux ni des herbes venimeuses, de façon qu'il faut que ces bêtes & ces plantes meurent d'abord s'il y en a, ainsi il ne faut pas trouver étrange si cette montagne est de cette nature, & si elle imite en cela l'île de Malte, la Sicile & l'Hibernie, où ni les crapauds ni les serpents ne peuvent pas vivre s'ils y sont transportés ; il est vrai que le dernier climat de ces trois que nous venons de nommer n'a cet avantage que par les prières de saint Patrice, & que l'île de Malte, que nous avons déjà nommée, n'a reçu ce privilège que par les mérites de l'apôtre saint Paul, dont il est

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

dit qu'étant dans ce pays, il arriva qu'une vipère le mordit à la main, avec ce miracle pourtant, qu'elle ne lui fit point de mal ; en quoi tous les habitants du pays crurent qu'il était un dieu, & qu'il fallait l'adorer comme tel, selon qu'il est écrit dans les Actes des Apôtres. J'infère justement de tout ceci qu'il y avait auparavant l'arrivée de ce grand saint des animaux venimeux dans le pays ; mais comme ce n'est pas notre dessein de traiter des effets surnaturels, nous laisserons cette matière pour poursuivre notre premier dessein, & pour dire que s'il se trouve certains climats semblables à celui de la Chine, ou les bêtes quittent leur venin, ce n'est que parce que ces animaux terrestres ont cette propriété d'attirer à eux comme dans une bourse tout ce qu'il y a de venin dans un pays ; d'où il s'ensuit, que quand ils sont dans un climat ou dans un terroir qui n'en a point, ils ne sauraient en avoir ; c'est pourquoi ils en sont dépourvus comme on en voit l'expérience dans les îles de Samo & de Lemno. Vous devez savoir que comme cette terre est merveilleuse contre le venin, aussi les Turcs la vendent bien chèrement sous ce nom de sigillée. L'expérience a souvent fait voir que des serpents qui viennent en ces lieux, ou meurent bientôt, ou quittent tout à fait le venin, & qu'il y a certaines montagnes qui produisent des herbes, lesquelles sont tout à fait contraires au venin de ces animaux ; de sorte que pas un d'eux ne peut rester dans ces lieux sans y quitter son venin, ou sans mourir comme j'ai déjà dit ; que s'il arrive quelquefois que ces bêtes y subsistent, elles ne sont plus venimeuses ; ainsi, j'estime qu'il en est de même des serpents, qui sont sur la montagne de Xuntien ; voilà pourquoi je les mets de ce nombre.

Pour le regard des tigres, qu'on dit être fort doux, contre leur naturel & leur inclination, je dis que cela arrive presque de la même sorte qu'on apaise la furie des taureaux, auxquels il ne faut qu'attacher une branche de figuier sauvage à la corne pour les arrêter d'abord (selon Plin). Cela étant ainsi, je dis qu'il n'est pas difficile de croire que les tigres de cette montagne soient plus doux que ceux des autres pays ; parce que peut-être il y a beaucoup de ces figuiers dans cet endroit, ainsi comme c'est le propre de cet arbre de dissiper la bile de ces animaux cela peut être la cause de leur douceur. Quoiqu'il en soit il faut dire qu'il y a beaucoup de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

plantes qui ont la ^{p.275} même vertu, & qui par conséquent ont le même effet sur le tigre que le figuier sauvage sur le taureau. On ne saurait jamais croire combien est grande la vertu des plantes de ce pays, ni combien elles ont de propriétés merveilleuses ; c'est pourquoi je renvoie le curieux au *Monde Souterrain*, où j'en ai amplement traité.

Il y a d'autres serpents dans la Chine dont le venin est irrémédiable. Le premier de ceux-ci s'appelle *cobra de Cabelos* ; c'est-à-dire serpent chevelu, dont nous avons amplement parlé dans les traités précédents où nous avons discouru du royaume de Mogor. Le second a un venin si subtil & si dangereux, qu'une personne meurt dans deux ou trois heures après avoir été piquée, si nous en croyons la *Flore Chinoise*. Ce serpent est tout à fait recherché dans ce pays, & est fort précieux aux habitants de ces contrées, tant à cause des merveilleux effets qu'il a, que des bons médicaments qu'on en fait, dont voici la composition. L'on met le serpent dans une bouteille de verre ou un autre vase plein de bon vin, en telle sorte qu'il n'y ait que la tête qui sorte par quelque trou hors du même vase, après quoi, il faut mettre le pot sur le feu jusques à ce que le vin venant à bouillir & le serpent ayant vomi tout son venin, on lui coupe la tête, & on garde la chair qui est si salutaire aux malades qu'on peut l'appeler un antidote excellent contre toute sorte de maux.

L'océan de la Chine produit des tortues si grandes au rapport de l'*Atlas*, qu'à les voir de loin on les prend bien souvent pour des rochers. La *Flore Chinoise* raconte que l'on trouve des tortues de diverses couleurs dans le royaume d'Honam, & qu'il y en a quelques-unes qui sont vertes d'autres qui sont bleues, & d'autres enfin qui ont les pieds attachés aux ailes, afin qu'à la faveur de celles-ci elles puissent marcher moins lentement qu'elles ont accoutumé de faire. J'avoue que j'aurais de la peine à croire qu'il y eût des tels animaux, qui eussent des ailes, vu que cela semble répugner à la nature de cet animal. Il est vrai pourtant que je n'aurais pas fait difficulté de croire qu'elles eussent quelques chose aux pieds, qui ressemblent à des branches ; parce que ces animaux ont toujours accoutumé d'avoir leurs pieds mouillés de quelque humeur visqueuse (comme il paraît dans la figure) laquelle

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

avec le temps s'étend en mode de cartilages, dont la forme est semblable à des petites branches, lesquelles leur servent plutôt pour sauter que pour voler.



Voilà de la façon que les hommes doctes & sages découvrent, par le moyen d'un long étude, le contraire de ce que le vulgaire tenait pour une vérité infaillible. C'est tout ce que j'ai pu apprendre des raretés de la Chine, que j'expose aux yeux de tous les curieux, afin qu'ils admirent la merveilleuse disposition de toutes choses aussi bien que la sage conduite de Dieu à orner le monde, & de louer enfin sa bonté qui les a produites, & les gouverne avec tant de douceur, & d'amour.

@

CHAPITRE XI

Des pierres & des minéraux merveilleux qui sont dans la Chine

@

p.276 L'Atlas Chinois & les écrivains des choses naturelles disent que les pierreries & les minéraux sont les divertissements de la nature. L'on nous assure que l'on trouve sur le mont Xeyen de la province de Huquang (surtout quand il a plu) certaines pierres qu'on nomme *arondèles*, lesquelles ont tant de rapport à ces oiseaux, qu'il n'y manque rien que la vie pour les rendre tout à fait semblables ; bien davantage les médecins distinguent le mâle d'avec la femelle par le moyen des différentes couleurs, & s'en servent pour faire des médicaments : pour moi (supposé la vérité de cette histoire) je dis que ces sortes de corps n'ont pas été formés ainsi de terre par la nature, mais que ces oiseaux s'étant cachés dans les fentes des rochers & de la terre, ils ont été changés en pierre par une vertu & une qualité pétrifique ou lapidaire, après quoi l'abondance des eaux les a poussés dehors : vous avez un nombre infini de ces exemples dans le [livre VIII](#) du p.277 *Monde Souterrain*, où il est fait mention de plusieurs hommes, oiseaux, bêtes à quatre pieds, & de plusieurs autres qui ont été changés en pierres comme ceux ce que vous venez de voir.

Les géologues chinois racontent qu'on trouve certaine pierre dans la province de Xensi qui croît & diminue selon que la lune croît ou décroît, & laquelle est de grand prix. Plusieurs naturalistes écrivent que la pierre *silénite*, que nous trouvons dans nos provinces, & qui est une espèce de talc, a le même effet. Il me souvient d'avoir vu une pierre spéculaire que j'ai considérée avec soin, laquelle est brillante à la clarté de la lune, & qui représente en elle comme dans un miroir & une glace fidèle tous les divers changements de cet astre ; de sorte qu'on y voit quand elle est nouvelle, lorsqu'elle est dans son plein, & quand elle a renouvelé son cours, & commencé sa carrière : ce qui a donné occasion à

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

quelques esprits simples de croire que cela se faisait par les rayons réfléchis que cet astre dardait sur cette pierre, en quoi ils se sont trompés ; puisqu'ils voient qu'elle ne change jamais, & qu'elle est toujours dans le même état, quoiqu'elle marque les différents états de cet astre de la nuit.

Ce même pays produit encore une certaine terre minérale que les Chinois appellent *quei*, laquelle est fort blanche & fort recherchée des femmes pour en faire du fard : elle a une vertu admirable pour embellir, de sorte qu'étant trempée & infusée dans de l'eau, elle sert merveilleusement bien pour effacer toutes les taches du visage & du corps, c'est pourquoi les Chinois l'appellent *quei xi*, c'est-à-dire noble femme : çà été toujours mon sentiment que la céruse minérale n'est rien autre chose que cette même terre parce que la céruse est un composé de plomb & d'antimoine dont nous avons une assez grande quantité en Europe ; c'est pourquoi je n'y trouve rien de rare ni d'extraordinaire qui puisse mériter de l'admiration.

On dit qu'il y a des vaches dans la province de Xantung, qui vomissent certaines pierres de couleur de boue, lesquelles sont grosses comme des œufs d'oie ; toute la différence qu'il y a, c'est qu'elles ont une matière plus légère. Le sentiment des médecins est que celles-ci ont plus de propriétés & de vertus pour guérir que celle-là. Nous en avons une semblable dans notre bibliothèque qu'on dirait n'avoir jamais été dans l'estomac d'un tel animal. Quand on considère de bien près sa substance, on juge bien qu'elle n'a pas été composée comme les autres, & qu'elle n'est autre chose qu'une certaine union de fibres & de filets d'herbes qui ont resté dans l'estomac après que cette vache en a tiré toute la substance : de sorte que cette pierre étant formée en boule est rejetée par cet animal couverte d'une peau obscure. Cela étant ainsi, je crois que c'est la même pierre dont parle Bellonius sous ce mot de *pierre de fiel* dans le livre III des Anim. & que les Arabes appellent , c'est-à-dire *harazi*.

Je ne veux pas traiter ici du soin & de la peine que les Chinois prennent après les vers à soie, & pour la soie même ; parce que je

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

n'aurais jamais fait, il me suffit de vous dire en peu de mots que la soie & le fin lin qui viennent en ces lieux sont en si grande abondance, qu'ils sont capables d'en fournir tout le monde. C'est pourquoi je suis dans le sentiment que la région dont parle Ptolémée & qu'il appelle *Serica* n'est autre que le royaume de la Chine. La province de Chekiang surpasse toutes les autres en ce qu'elle produit des vers à soie deux fois l'année, C'est un commun sentiment de toutes sortes de personnes, & selon le p.278 témoignage que l'on en a de leurs propres annales, que huit cents ans avant la naissance de Jesus Christ notre divin Sauveur, les anciens de ce pays se sont adonnés particulièrement à cultiver les vers à soie.

Il y a une montagne dans la province de Kiamsi qu'on nomme *Yangkiu*, laquelle a une pierre si merveilleuse, faite en forme d'homme, sans savoir si c'est un coup de l'art ou un effet de la nature, qu'elle change de couleur selon le temps, au rapport des Chinois ; de sorte qu'ils se persuadent de pouvoir prédire infailliblement les changements du temps par la vue de cette pierre, & croient deviner s'il y aura de la pluie, de la grêle ou du vent. Lorsque je songe à ces prodiges, je ne puis pas m'imaginer que ce ne soient des talismans magiques, dont les Chinois se servent beaucoup, que Satan a trouvés pour damner plus facilement les hommes, & augmenter par ce moyen le nombre de leurs superstitions. Ces inventions diaboliques sont nommées vulgairement **طاسمات** ou *thalesmat* par les Arabes ; mais laissons là cette matière pour parler de l'admirable nature de l'*asbeste*, que je m'en vais décrire un peu exactement,

L'*Atlas Chinois* raconte qu'il y a un royaume dans la Tartarie qu'on appelle Taniu, dont le terroir porte des pierres au dessus desquelles naît une herbe que le feu ne peut jamais consommer : quand elle est dans les flammes, elle rougit comme si elle était toute embrasée ; mais elle n'en est pas sitôt dehors qu'elle reprend sa première couleur grise ou de cendre ; elle n'est jamais fort grande ni fort haute, mais elle croît de même que le capillaire, aussi en a-t-elle presque la même figure ; sa consistance est fort faible & fort délicate, & l'on remarque que si on la met dans de l'eau, elle devient en boue, & se dissout entièrement. Voilà

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

la description qu'on en fait ; sur quoi je remarque une grande erreur en ce que beaucoup de personnes croient que ce soit une herbe, quoique que ce ne soient que des simples filets ou des rameaux de la substance lapidaire. Les hommes se sont trompés encore de croire que cette pierre poussait de l'herbe contre l'ordre de la nature, vu que ce ne sont que des fibres de cette même pierre. Je sais bien que les auteurs latins se sont abusés en cela aussi bien que les autres, & qu'ils ont cru que c'était du lin, non pas de la même espèce que celui que nous avons, mais d'une certaine matière qui pouvait être ouvrée & tissée comme du chanvre ou du lin. On dit qu'il y a une si grande quantité de cette herbe dans la Tartarie, que tous les endroits en sont remplis ; mais il faut savoir que ces pierres ne fleurissent pas comme les sols minéraux appelés *ἄζαυθήματα*, ni comme les arbres métalliques que l'on a accoutumé d'appeler Xabà *χεναν*. Il y a une grande quantité de cette asbeste ou amiante dans notre bibliothèque. Ses fibres étant froissées entre les mains, ressemblent à ceux des autres herbes, & j'ai remarqué qu'étant bien pulvérisés & disposés comme il faut, on en fait du papier, sur lequel ayant écrit, on n'a qu'à le jeter dans le feu & d'abord les lettres s'effacent & il reprend sa première blancheur ; de sorte qu'on y peut écrire de nouveau. Savoir maintenant comment, & par quel moyen cela se peut faire de la sorte, on n'a qu'à lire le livre XII du *Monde Souterrain*, & on y trouvera ce secret connu à bien peu de personnes.

Marc Paul Vénitien fait mention de ce minerai au [chapitre 47 du premier livre](#) de son *Itinerarium*, voici comme il parle :

« Il y a dans la province de Chinchin, qui est le royaume de Tartarie, p.279 une montagne où l'on trouve des minières d'acier, & de salamandre, dont on fait du linge, lequel étant jeté dans le feu ne brûle point. Ce linge se fait de cette terre en cette façon (selon que me l'a appris un de mes compagnons, nommé Turcus, lequel est un homme très curieux & plein d'industrie, qui a été dans la province où sont ces minéraux, & qui a eu même l'intendance de ces mines) ; il m'a assuré encore qu'il se trouve des minéraux de terre dans

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

cette même montagne, laquelle produit des filets semblables à la laine, qui étant séchés au soleil, après avoir été pulvérisés dans un mortier d'airain, & lavés dans de l'eau qui en ôte parfaitement toute la terre qui s'y trouvait attachée, & étant enfin ainsi purgés & rendus fort déliés, se filent comme de la laine, & sont propres à faire du drap ou du linge ; la merveille est qu'on n'a qu'à les jeter dans le feu quand on veut les blanchir, les décrasser, ou les nettoyer, de sorte qu'ayant demeuré une heure dans les flammes, il n'y reste aucune tache ni aucune souillure, mais sont plus blancs que la neige. Pour ce qui est du serpent de la salamandre qu'on dit vivre dans le feu, nous n'en avons pu rien apprendre ni voir dans tout ce pays d'Orient. L'on dit pourtant qu'il y a une mappe monde à Rome qui a été faite de salamandre, dans laquelle on a mis le saint suaire de Jesus Christ ; c'est un présent que fit un roi de Tartarie à un pontife romain.

Voilà les paroles de Marc Paul Vénitien, & ce que cet auteur a dit de l'asbeste, par où l'on peut connaître que la salamandre n'est pas un serpent comme croient quelques-uns qui sont si simples de croire qu'il vit toujours dans le feu ; mais que c'est la même herbe que je viens de nommer. C'est assez parlé de cette même asbeste & de cette amiante ou pour mieux dire c'est assez discouru de la salamandre, que les Grecs appellent *Ἡ τῶ μεταφύων* ; ainsi je me contente de dire que la salamandre & les pyroustes, qu'on dit vivre continuellement dans le feu sans se brûler, ne sont que des fables & des rêveries : car comme j'ai remarqué dans le livre VIII du *Monde Souterrain*, il n'y a point d'animal qui puisse vivre dans le feu, ni rester dans un grand brasier sans se brûler. Je m'en va vous apprendre le sujet qui a mis cette fable tant en vogue, & la raison qui l'a faite recevoir si généralement de tout le monde.

La salamandre est une espèce de ces animaux qu'on appelle *lézards*, dont la couleur est noire & marquée de taches jaunes ; il sort une certaine humeur visqueuse de son corps, & sa forme est si horrible

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

qu'on ne saurait la voir sans en être effrayé ; & l'on dit que sa vue est si funeste, qu'elle est tout à fait nuisible à ceux qu'elle regarde. Elle marche lentement, de même que les limaçons : il me souvient d'en avoir vu plusieurs fois dans l'Allemagne, principalement lorsque les pluies ont été longues & fréquentes, parce que pendant ce temps humide, elles sortent des antres obscurs & ténébreux, pour se donner un peu d'air, & sortir au jour. Le nom propre en allemand est *mollen*. Vous saurez que comme cet animal est d'un tempérament extrêmement froid & humide, & parce qu'il jette grande quantité d'écume & de bave, il éteint les charbons ardents sur lesquels on le jette ; il est vrai que quand le feu est extrêmement ardent, il ne peut pas s'empêcher d'être consommé sans pourtant être réduit en cendre comme sont les autres choses combustibles. François Corvinus dit avoir expérimenté ceci sur une de ces bêtes qui lui fut envoyée de l'Amérique.

Revenons maintenant à ce que dit Marc Paul Vénitien du linge fait de salamandre qui est à Rome, & dans lequel on a enveloppé le saint suaire de notre Sauveur Jesus Christ, & disons que nous n'en avons rien pu apprendre jusques à présent, ni en avoir ^{p.280} aucune connaissance ; & quand bien la chose serait comme il l'a dit, il serait vrai que cette toile n'est pas tissée de salamandre lézarde, mais de l'herbe *asbestine*, à qui on donne ce nom à cause de ses propriétés. Il y a dans la province de Quamsi, vers le rivage septentrional du fleuve de Po, une très agréable ville qu'on appelle Joacheu, dont l'air doux & serein & la quantité des rivières qui l'arrosent la rendent un des plus agréables séjours de tous ces royaumes. Cette ville, dis-je, a cet avantage elle seule de faire ces beaux vases de porcelaine qu'on estime si fort en Europe, dont les princes & les rois font tant de cas, & dont la matière a donné occasion aux docteurs de former tant de disputes. Quelques-uns ont cru que cette matière était une certaine terre minérale, laquelle après avoir été cent ans dans des lieux souterrains, venait dans cet état de perfection. Quelques autres ont voulu dire par des fables impertinentes & vilaines qu'elle se composait de je ne sais quelle matière ; mais enfin, comme je trouve que l'opinion de nos Pères

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

est la plus certaine & la mieux établie, je suivrai leurs sentiments, & je dirai ici quelle est cette même matière, & de quelle façon on la met en ouvrage : voyons de grâce ce qu'en dit le père Martin dans le feuillet 37 de son *Atlas Chinois*, & nous trouverons qu'il dit ces paroles :

« Ce qui rend fort considérable cette ville est l'abondance des écuelles qui s'y font, & qu'on appelle *porcelaine*, sans que j'en sache la raison. Le lieu de toute la Chine où l'on fait les plus beaux ouvrages de cette nature, est un certain village dépendant de la ville de Feuleung. Je n'ai jamais pu comprendre comme quoi les autres endroits de la Chine, qui ont sans doute de la même terre dont on fait ces ouvrages, n'ont jamais pu trouver le secret d'en faire comme celui-ci, & c'est une chose tout à fait admirable, & tout à fait surprenante, que les habitants de la ville de Hoeicheu, qui est dans la province de Kianquan, n'aient jamais pu se servir de cette même terre qui croît en leur pays, ni la mettre en ouvrage comme ceux-là, parce qu'ils n'ont pas comme eux les eaux propres pour cet effet. C'est donc de ce village que viennent toutes ces écuelles, & ces beaux vases de porcelaine que nous voyons en ces quartiers, & ce sont les paysans de cette contrée qui les font de la même manière qu'on fait la faïence en Italie. Tous ces vases sont de différentes couleurs, quoique leur matière soit la même. Ceux qui sont jaunes, & qui ont des figures de dragons, sont destinés pour le service du roi ; mais les autres qui sont rouges, gris, ou bleus (pour la teinture desquels les Chinois ont accoutumé d'employer beaucoup de pastel, qui est fort commun en ce pays-là, particulièrement dans les provinces australes ; dont ils se servent encore pour teindre les habits) sont ceux qui servent au reste du peuple. Je serais trop prolix, si je voulais raconter la quantité des beaux ouvrages qui se font en ces lieux ; c'est pourquoi, je me contenterai de dire qu'il n'y a point de fleur ni de ville qu'ils ne représentent parfaitement avec cette terre, & qu'on en fait en si grande quantité qu'il n'est pas possible de se le persuader ; on peut inférer pourtant combien

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

on en fait, par la grande quantité qu'on porte en Europe. Je suis en peine de savoir d'où peut avoir pris naissance cette opinion que plusieurs ont eu que ces ouvrages se faisaient de coques d'œufs pulvérisées ou bien de coquilles des petites huîtres marines disposées d'une certaine sorte, & que les Pères mettaient sous terre, afin que ^{p.281} les enfants de leurs enfants trouvant cent ans après leur mort cette même terre disposée comme il faut, ils pussent la mettre en usage, ce que je trouve tout à fait ridicule : car vous ne devez pas douter que tous ces vases ne se fassent de la terre qui se trouve dans un village qui est proche de la ville de Hoeicheu, & qu'on ne les fasse de la même façon que les autres vases dont on se sert. La matière de la porcelaine n'est pas grosse comme celle de la craie ; mais elle est semblable à du sable luisant. La coutume est de la battre le plus qu'on peut, & de l'arroser souvent quand on veut la rendre molle & pâteuse, afin d'en faire une masse. C'est merveilleux que des vases rompus ils en font de nouveaux, lesquels sont presque aussi beaux & aussi clairs que les autres, & ce qui est bien plus merveilleux, & qui fait estimer davantage la même porcelaine, c'est qu'encore qu'on y mette des choses bouillantes, elle ne se rompt pas. On remarque encore que quand un vase serait tout à fait cassé on peut le raccommoder & en réunir les pièces avec des filets d'airain, en sorte qu'on s'en peut servir pour mettre des liqueurs. Ces personnes qui savent rejoindre ces ouvrages parcourent toute la Chine, & portent des burins faits en façon de petits taraires qui sont très délicats, qu'on appelle vulgairement dril, dont la pointe est faite en forme de diamant, & presque semblable à ceux dont se servent les vitriers de nos quartiers, où à ceux desquels on se sert à Milan pour percer le crystal de roche ; c'est par le moyen de ces petits taraires, que ces personnes percent les pièces rompues de ces vases, & qu'ils les raccommodent.

Voilà ce que dit le père Martin.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Les montagnes de la Chine sont si remplies de toute sorte de minéraux & de métaux, qu'il y a beaucoup de particuliers qui ont des mines abondantes d'or & d'argent : néanmoins il est défendu par un édit du roi de n'en point tirer, à cause des exhalaisons pestilentielles qui sortent de ces lieux souterrains, qui causent des maladies mortelles à tous ceux qui y travaillent, & qu'on expose à l'avarice des particuliers ; en quoi j'estime que le roi a été très juste de préférer la vie des hommes à de la terre & à de l'or. Voilà la raison pourquoi les habitants du pays se contentent des petits grains de sable jaune qu'ils trouvent sur le bord des fleuves & des fontaines, qu'ils se parent du limon pour en faire de l'or, méprisant ainsi toutes ces mines qui sont dans les entrailles de la terre, lesquelles coûtent la vie de tant de personnes.

Comme c'est l'ordinaire de tous les chimistes de louer avec des paroles pompeuses les faussetés de leur art, aussi se trouve-t-il quantité de ces sortes de gens dans la Chine, lesquels par une soif insatiable d'avoir du bien & d'acquérir de l'or, louent incessamment leur art infâme, & le dépeignent avec des paroles si trompeuses, qu'ils séduisent les plus grands & les plus puissants magistrats du royaume, ne leur promettant pas seulement des montagnes d'or & d'argent, mais encore une vie immortelle sur terre par le moyen de leur art, qui n'est qu'une pure rêverie, & qu'une tromperie pleine d'artifices.

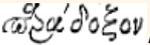
Il y a un petit lac dans la province de Suchuen, près de la ville de Pukiang, qu'on appelle Yotan, lequel est très célèbre, parce que Hoangtius qui fut le premier chimiste travailla en ce lieu 2.500 ans avant la venue de Jesus Christ. Mais à la vérité comme je crois que c'est plutôt une fable qu'une vérité, ainsi que j'ai fait voir dans le [livre II du Monde Souterrain](#), j'y renvoie le lecteur pour s'éclaircir plus amplement sur ce point ; je m'étonne pourtant de ce qu'il y a tant de ces sortes de personnes, ^{p.282} puisqu'il se trouve tant d'or dans ces pays, & puisque les métaux y sont en si grande quantité aussi bien que les sels, commun, de vitriol, de nitre, & de soufre. On juge bien qu'il y a beaucoup de feux souterrains qui sont des marques infaillibles d'une grande abondance de soufre, ce qui se confirme encore par toutes les

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

eaux vertes, jaunes, rouges, noires & de toute sorte de couleurs, lesquelles sont teintes par ces divers minéraux.

Il y a une fontaine dans la province d'Honan, laquelle est si merveilleuse que sa superficie est extrêmement froide, & le dedans est tout à fait chaud ; ce prodige surprend d'autant plus les Chinois qu'ils n'en comprennent pas la cause ni la raison. Je me ressouviens d'en avoir vu plusieurs de la sorte dans l'Italie & principalement le lac Albunier qui est près de la ville Tiburtine, dont la superficie est toujours froide & le fonds extrêmement chaud. La raison que je donne de ceci, c'est que l'air qui environne la superficie de l'eau étant toujours froid, il est nécessaire par conséquent que l'eau soit toujours fort froide au dessus & quand à sa superficie. Pour ce qui est du dedans il est aisé de croire qu'il est chaud ; parce qu'un principe intérieur et souterrain l'échauffe de la façon, & fait qu'elle est plus chaude en bas qu'au milieu ; ainsi elle perd insensiblement la chaleur & devient plus froide à proportion qu'elle s'élève vers la superficie ; si quelqu'un veut savoir davantage de cette matière, il n'a qu'à lire notre livre intitulé *Itinerarium Hetruscum* & il y trouvera de quoi se satisfaire.

Je rapporterai ici une chose, laquelle pourrait passer justement pour , si nos Pères, qui en sont les témoins oculaires, ne nous donnaient des assurances certaines de sa vérité. Il y a des puits de feu dans la province de Xamsi, lesquels sont différents de ceux que nous avons, & dont le nombre, & la commodité est si grande pour les habitants de ce pays, qu'ils s'en servent pour faire cuire leurs viandes, ce qui leur épargne beaucoup de dépense. Voici la façon dont ils s'en servent. Ils ferment tellement l'entrée du puits qu'ils ne lui laissent qu'une ouverture pour mettre le pot ou le chaudron, afin que la chaleur soit plus ramassée & qu'elle ait par conséquent plus de force, si bien qu'en fort peu de temps, les viandes sont cuites, & en état d'être mangées. Voici ce qu'en dit l'*Atlas* :

« J'ai appris que ce feu était épais & fort peu luisant ; il est pourtant chaud, quoiqu'il ne brûle pas le bois qu'on y jette. Il arrive souvent qu'on le renferme dans les plus grandes

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

concavités de ses canaux, & qu'on le transporte là où on veut, pour y faire cuire les viandes ; ce qui se pratique de la façon qui suit. On fait premièrement un trou dans le canal, & on y met après ce qu'on prétend faire cuire, ce qui est fait d'abord, à cause que la chaleur, qui est renfermée dans ce lieu, a plus de force & de vigueur que si elle avait plus d'air ; ce qui dure jusques à ce que quelque ouverture dissipe ou éteint cette matière ignée qui est là-dedans. Cela étant ainsi, on ne peut pas douter que ce ne soit un très bel artifice de la nature. Je n'ai pas vu la chose, mais je m'en rapporte aux témoignages des auteurs chinois que j'ai toujours reconnus fidèles & véritables dans tout ce que j'ai appris d'eux. L'on tire du charbon dans toute l'étendue de cette province, lequel est semblable à celui du pays de Juilliers. Les Chinois qu'on appelle septentrionaux se servent de ce même charbon pour entretenir leurs feux, & pour échauffer l'eau de leurs étuves. La méthode dont ils se servent pour l'accommoder est telle : après qu'ils l'ont tiré des rochers & hors de ces grandes fosses, ils le brisent, & l'arrosent d'eau pour le pétrir, afin d'en faire une masse dont ils se servent ensuite. Cette matière est un peu difficile à ^{p.283} prendre le feu ; mais aussi s'il y est une fois, il y demeure longtemps. Les fournaies des bains sont bâties de brique aussi bien dans la Chine que dans l'Allemagne, & quelquefois elles sont faites en forme de petits lits, de telle sorte que si vous entrez dans les chambres où elles sont, vous diriez que ce sont plutôt des couches que des fournaies, lesquelles sont assez commodes pour reposer en hiver.

Voilà les paroles de l'*Atlas*.

Pour ce qui est des puits de feu, nous disons que ce n'est autre chose que de certains canaux qui viennent des plus profondes entrailles de la terre, c'est-à-dire, des *pyrophilaces* (car c'est de la façon que nous appelons les réceptacles du feu souterrain dans notre livre du *Monde Souterrain*) l'orifice desquels étant élevé au-dessus de la terre, a la force

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

de faire cuire les viandes, parce que les vapeurs qui viennent de ces lieux cachés sont extrêmement chaudes, & que l'air qui en sort est un air de feu.

On se tromperait beaucoup, si on croyait qu'il n'y eût pas de semblables prodiges dans la nature ; puisqu'on en voit presque dans toute l'Italie & la Sicile. Je me souviens encore d'avoir vu une chose pareille dans le champ surnommé *puteolus vulcani*, ou le *puits de Vulcain*, ou bien dans les champs brûlants qu'on appelle ensoufrés, car il



sort de ces lieux un air si ardent & si chaud que si quelqu'un mettait un pot à l'ouverture de ces canaux, il trouverait que la viande serait cuite dans fort peu de temps & dans moins ^{p.284} d'une heure. Il n'y a point de différence entre nos puits & ceux des Chinois, si ce n'est que nous ne nous servons pas des bienfaits de la nature pour l'usage de la cuisine comme font les Chinois, lesquels profitent de cette commodité &

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

épargnent beaucoup de bois qu'ils consommeraient sans cela. Enfin on se sert de ces feux comme on se sert du vent froid qui sort de la montagne Éole qu'on voit sur le chemin de Toscane, d'où on le conduit dans les maisons par le moyen des canaux, de même que si c'était de l'eau ; afin de s'en servir pour rafraîchir le vin & les autres choses pendant les ardeurs extrêmes de l'été. Les Chinois font le même de ce feu, puisqu'ils en divisent la chaleur par des petits canaux qu'un chacun prend pour la commodité & pour ses usages, en quoi nous devons admirer la providence de Dieu, qui fait voir des choses si prodigieuses : voyez la figure que nous avons donnée de ces puits, & vous trouverez que la lettre A marque le pyrophilace souterrain AB.AC.AD, & les pyrogoges E, F, G les trous où l'on met les pots.

@

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

CINQUIÈME PARTIE

DES CHOSES
APPARTENANTES À L'ARCHITECTURE
ET AUX AUTRES ARTS MÉCANIQUES
DES CHINOIS

PRÉFACE

@

p.285 Quoique les Chinois n'aient pas l'avantage d'être si savants aux sciences spéculatives que les Européens, ils ne sont pourtant pas si grossiers que la nature ne les ait rendus tout à fait propres pour cela, comme on le peut voir par le cours de philosophie des conimbres qui a été translaté en chinois, & dont les difficultés sont facilement pénétrées par ces peuples qui ne cèdent en rien à la subtilité des Européens : car quoiqu'ils n'aient jamais eu aucune connaissance des arts libéraux, comme des mathématiques & de plusieurs autres, excepté l'astrologie & l'arithmétique, ils profitèrent néanmoins si fort par le moyen des livres que nos Pères avaient fait imprimer, & par l'attache qu'ils avaient à les instruire, qu'ils se faisaient admirer de tout le monde, & on eût dit qu'ils voulaient avoir des connaissances plus relevées que les nôtres.

C'est une vérité qui ne souffre point de doute que ces peuples n'avaient jamais su ce que c'était de la géométrie, l'optique, la musique, la statique, l'horologjografie, ni des causes naturelles, & qu'ils n'avaient jamais connu les sciences que de nom, que du depuis que nous les avons si bien instruits par nos livres qu'ils ont même mis des ouvrages en lumière, qu'ils ont intitulés la Philosophie cachée, où ils tiennent pour un de leurs principes, qu'il n'y a point de moyen plus nécessaire pour conduire les mortels à la félicité temporelle que la p.286 Politique & la Morale. Voilà pourquoi il n'y a presque pas un de ces hommes qui ne soit attaché à devenir savant en ce point, & qui ne s'y applique avec un soin & un étude si admirable, qu'on ne saurait le croire. Je ne m'étonne pas s'ils ont tant d'inclination pour devenir doctes en ceci, puisque les personnes sont d'autant plus estimées qu'elles sont habiles en cette matière. Ils comprennent sous cette science l'éthique & l'économique, tant parce qu'elles sont propres pour régler les mœurs particulières & domestiques, que parce qu'elles servent pour tenir les États & les monarchies en paix. Pour ce qui est de la politique, l'on ne saurait croire combien ils sont soigneux de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

l'apprendre, combien sont admirables les lois qu'ils font pour entretenir la paix dans un si grande & si vaste empire, & avec qu'elle adresse ils se conduisent pour toutes les choses qui concernent le bien public.

La police est si grande, que ce royaume est parfaitement bien cultivé en tout lieu, parce que l'agriculture est une des premières choses qui fait la félicité des peuples. C'est pourquoi on prend un grand soin pour ceci, qu'il n'y a pas un seul endroit inculte. On s'y adonne fort au trafic & à la marchandise ; de sorte que la plupart des habitants s'occupent à cet exercice les uns négociant par terre, les autres par eau, ce qui est facile dans cet État à cause de la grande quantité des canaux & des rivières qu'il y a. Le désir de favoriser le commerce est si grand parmi ces peuples qu'ils ont fait bâtir des ponts partout (afin de faciliter les voyages) lesquels sont d'une admirable structure ; & cette nation a porté son zèle jusques là de faire des grands chemins plains & unis dans les lieux raboteux & sur les montagnes les plus scabreuses & les plus inaccessibles, ce qui a coûté des trésors immenses à faire faire. Au reste parce que les petites rivières pouvaient incommoder les voyageurs par leurs débordements & leurs inondations, ils ont fait faire des canaux admirables comme nous dirons ensuite quand l'occasion s'en présentera.

@

CHAPITRE I

Des ponts, & des autres prodigieuses fabriques de la Chine

@

Comme il n'y a rien de plus propre pour le commerce que les ponts, c'est aussi pour ce sujet que l'empire de la Chine en est si bien pourvu, & en a une si grande quantité, qu'on peut dire sans mentir, qu'il ne cède en cela à quel État du monde que ce soit. Le nombre en est si grand, qu'on en compte jusques à dix mille dans certaines villes p.287 qu'il y a, comme dans Nanquin, Ancheu, & quelques autres. Marc Paul Vénitien confirme ceci, lorsqu'il parle de la ville de Quinsay.

I. Le premier pont qu'on appelle Loyang, qui est dans la province de Fokien, est bâti avec tant d'artifice que sa structure surpasse tout ce qu'on pourrait s'imaginer de plus admirable ; aussi est-ce l'ouvrage d'un préfet nommé Cayang. Sa longueur excède celle de 360 perches, & sa largeur est d'une perche & demie. Comme les navires qui passaient en ce lieu couraient souvent risque de faire naufrage, à raison des flots violents qui y sont, on se résolut de faire ce pont, à la bâtisse duquel on employa quatre millions d'or. L'*Atlas* en parle en ces termes :

« Le pont Loyang qui appartient à la ville de Barrolybicam est sur la rivière dont il porte le nom. On l'appelle encore pont de Vaugan. Un préfet nommé Layan l'a fait bâtir comme il est. Sa longueur est de trois cents perches, & sa largeur d'une & demie. Avant qu'on l'eût fait bâtir, les navires pouvaient passer par là ; mais ce n'était pas sans danger, puisque beaucoup y faisaient naufrage à raison de l'agitation des flots qui y est assez ordinaire. Cayang désireux du salut des peuples, & principalement de sa nation, délibéra des moyens qu'il fallait prendre pour bâtir

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

un pont en cet endroit ; mais comme il voyait que cette entreprise semblait surpasser les forces de la nature, tant à cause de la profondeur de ses fondements qu'il fallait jeter, que parce que la hauteur était extraordinaire, il invoqua le génie ou l'esprit qui gouverne la mer, afin de retenir la violence des flots ; & sa prière fut exaucée, s'il est permis de le croire : car la mer étant devenue calme, les flots de cette rivière le furent aussi pendant 21 jours qu'on jeta les fondements de ce superbe édifice, lequel a coûté quatre millions d'or pour le faire bâtir.

Voilà ce qu'il en dit.

Laissons maintenant toutes ces fables, & parlons d'un pont tout à fait digne d'admiration.

« Je l'ai vu deux fois, dit l'*Atlas*, & ai observé tout ce qu'il y avait de remarquable. Il est bâti de pierre de taille, qui est un peu noire. Il n'y a point d'arc ni de voûte ; mais le dessus, qui est plat & uni, est soutenu par trois cents piliers faits de plusieurs pierres d'une extrême grandeur, dont le bas représente la figure d'un navire, & les extrémités se terminent en pointe ou en éperon, afin qu'ils puissent mieux fendre la rapidité des eaux, & résister avec moins de peine à la violence des flots. Le haut de ce même pont est disposé comme vous allez voir, il y a 1.500 pierres, longues de 22 de mes pas communs, lesquelles ont tout autant de largeur & d'épaisseur. Toutes ces pierres ou pour mieux dire ces poutres sont si égales, qu'on ne saurait se le persuader, & c'est une merveille de voir qu'on a pu trouver tant de pierres d'une telle grandeur. Toutes ces machines & ces lourds fardeaux, qui servent de plancher à ce pont, sont soutenues par ces piliers, & sont rangées avec tant d'industrie, qu'il est incroyable. Il y en a cinq d'un pilier à l'autre, & quoique la largeur du pont dut ôter toute sorte de crainte de tomber dans l'eau à eux qui passent par là, on a

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ôté cette appréhension aux passants, en faisant bâtir une muraille ou pour mieux dire un garde-fou orné de mille figures, de lions, &c., & de plusieurs autres ornements, afin d'éviter ce malheur. Je ne fais pas ici la description de tout ce bâtiment pour n'être pas ennuyeux : ainsi je me contente de dire ce qui est entre le village de Logan, & le château qu'on a bâti sur ce même pont ; parce que l'autre moitié est semblable à celle-ci. On ne doit pas être surpris si la dépense qu'on a faite pour bâtir un si superbe édifice est si médiocre, puisqu'il est vrai que c'est la coutume parmi les Chinois, que tout le monde est obligé de venir travailler ^{p.288} gratuitement pour le public, que si on leur donne quelque récompense, elle est si médiocre & si petite, que le salaire d'un Européen suffirait pour payer dix ouvriers de la Chine.

Marc Paul Vénitien fait mention de ce pont, lorsqu'il écrit de la ville de Xartem.

II. On voit encore dans la province de Queicheu le pont Tiensem, bâti sur le torrent de Tanki, lequel peut passer pour un miracle de la nature & un ouvrage du ciel. Il est fait d'une seule pierre, quoique la longueur soit de vingt perches, & sa largeur de deux. Pour moi je crois que ce lieu était autrefois une montagne ; mais que dans la suite du temps elle a été creusée comme on la voit, par l'impétuosité des flots, de même qu'il s'en trouve beaucoup d'autres semblables dans le pays des Suisses, lesquelles sont tout à fait admirables.

III. Il y a un pont dans la province de Xensi, que Chang Leang général d'armée fit bâtir avec un admirable structure pour rendre l'accès des montagnes plus facile, & donner le moyen aux marchands & aux voyageurs de passer au dessus des rochers & des précipices. Ce grand homme employa je ne sais combien de milliers de personnes pour venir à bout de son dessein, aussi l'entreprise était-elle très difficile & de très longue haleine. Il fit fendre premièrement

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

des montagnes, afin d'aplanir le chemin qu'il voulait faire ; mais parce qu'il craignait que la terre ne vint à s'ébouler, & à remplir par conséquent ce même chemin qu'on avait fait, il fit bâtir des fortes murailles & des grandes terrasses des deux côtés pour mieux soutenir le terrain, lesquelles étaient si hautes, qu'elles semblaient toucher au ciel ; ce qui fait que le chemin qui est entre ces deux murailles paraît fort obscur, parce qu'il est extrêmement profond, & qu'il ne reçoit de jour que d'en haut : après cela il fit faire des ponts de bois, de poutres, de pierres, & d'ais, par le moyen desquels on avait la communication d'une montagne à l'autre. Il fit creuser ensuite d'autres montagnes, & les fit percer à jour dans les endroits où il y avait quelque fente ou quelque ouverture de rocher, qu'il fit soutenir de grosses poutres, crainte que l'eau n'enfonçât ces colosses de terre, & n'écrasât en tombant dans ces chemins les personnes qui y seraient. Il prit soin encore surtout de faire appuyer les endroits où les torrents des eaux avaient le plus de cours, & pouvaient faire le plus de ravage, afin d'empêcher que cela ne gâtât pas le chemin. Quant à ce qui est des endroits où les vallées étaient fort larges, on y mettait des colonnes pour marquer la distance des pas & des lieux. Enfin la troisième partie de ce chemin était remplie de ces ponts, dont quelques-uns étaient si élevés que les plus hardis n'oseraient regarder en bas. La largeur de ce chemin est si grande que quatre chevaux y peuvent passer de front ; or comme il y avait beaucoup de danger en passant sur ce pont, on a pris soin de faire bâtir des murailles aux deux côtés, & d'y mettre du bois & du fer, de peur que quelqu'un ne vînt à tomber dans ces précipices. On appelle ce pont *cientao*, c'est-à-dire, le pont des appuis. On ne saurait croire combien cette structure était nécessaire pour ceux qui voulaient aller de la ville de Hanchung, jusques à la ville métropolitaine de Siganfu, puisqu'auparavant sa bâtisse, il fallait faire 20.000 stades de chemin, au lieu qu'à présent on n'en fait que 80.

IV. On voit encore un pont dans la province de Xamsi, proche de Chogan sur le rivage de Fi, lequel n'est pas moins admirable en ce qu'il

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

n'y a qu'un arc, lequel va d'une montagne à l'autre. Il est de la longueur de 40_{p.289} perches chinoises, qui valent autant que 400 coudées ; la hauteur est de 50 perches ; c'est pourquoi les Chinois l'appellent le pont volant. Si quelqu'un désire savoir comment on l'a pu bâtir avec un seul arc, il n'a qu'à considérer ceux qu'on bâtit en Europe, & il saura de quelle façon on a pu faire celui-ci. J'ai mis ici la figure de ce même pont pour en faire admirer la disposition. Je me souviens d'en avoir vu un semblable dans la France, près de la ville de Nîmes, qui donne communication à deux montagnes, lequel est à trois étages. Le premier qui est à quatre arceaux sert pour les charrettes, le deuxième qui en a douze, sert pour les chevaux, le troisième qui en a trente-six, tout à fait admirables, sert pour le passage des eaux ; on appelle celui-ci le pont du Gardon. Les anciens Romains firent faire cette merveille de l'art sur le fleuve dont il porte le nom.



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

L'on voit un pont dans la province de Yunnan, qu'on a bâti sur un torrent, lequel roule ses flots impétueux dans le penchant d'une profonde vallée. C'est un commun sentiment qu'il fût bâti en l'an 65 après la naissance de Jesus Christ par l'ordre de l'empereur Mingus, sorti de la famille Hame. Il n'est pas fait de brique ni de pierre, mais on a attaché de grosses chaînes à ces deux montagnes qui vont d'une extrémité à l'autre, au dessus desquelles on a mis des ais pour faciliter le passage des voyageurs. Ce pont qui a vingt chaînes, a 10 perches de long qui font 140 pieds : l'on dit que quand beaucoup de personnes passent dessus, ou qu'il y a quelque grand fardeau, il branle si fort, qu'il fait peur à ceux qui y sont ; de sorte qu'ils craignent de se perdre & de tomber dans ces abîmes, surtout si on n'est pas accoutumé à cela. Enfin cet ouvrage est si merveilleux, que je ne saurais assez admirer l'industrie des architectes chinois, ni leur esprit d'avoir osé entreprendre des ouvrages si difficiles que celui-ci, & d'avoir si bien réussi dans leur entreprise pour la commodité des voyageurs.

Si vous voulez quitter pour un moment ces grands ponts, qui sont des miracles de l'art, pour descendre dans les vallées, vous ne serez pas moins étonné de voir que les chemins sont si propres qu'il n'y manque rien ; de sorte qu'on croirait être dans une ville. La pierre carrée dont on s'est servi pour les paver, & les extraordinaires dépenses qu'on a fait pour aplanir des montagnes, combler des abîmes, rompre des rochers, couper & arracher des arbres, & faire ce qu'on a fait pour rendre le commerce libre, marque bien la passion extrême qu'ont ces peuples de favoriser le trafic, & de faire régner le commerce. Vous devez savoir qu'il y a de temps en temps des postillons qui sont toujours près de certaines pierres distantes de dix stades chinoises l'une de l'autre, & dont les huit font le chemin d'un jour, lesquels sont obligés de rester en ces lieux, afin de recevoir les patentes & les édits royaux pour les porter par tout l'empire. J'oubliais à dire encore, qu'il y a des maisons publiques appelées *cum quo* & *yeli*, dans les endroits où sont ces stades, & que les préfets & les magistrats, ont accoutumé d'y venir certains jours de l'année, où

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ils sont traités selon leur condition & leur mérite ; parce que les personnes qui les habitent sachant le temps qu'ils sont obligés d'y venir, & préparent à les recevoir le mieux qu'ils peuvent. Si les chemins publics sont si beaux & si on prend tant de soin pour les rendre commodes, il n'en est pas de même des bords & des rivages des rivières ; parce qu'il n'y a point d'arbres qu'à 5 coudées de l'eau ; afin que les ^{p.290} vaisseaux passent avec plus de facilité. On voit encore en plusieurs endroits que les rivages sont élevés par des murailles de belle pierre carrée avec des arcs & des ponts, selon que la nécessité le requiert. Cette nation est si superbe dans tous ses bâtiments, qu'on peut dire que s'ils ne surpassent pas la magnificence des anciens, ils l'égalent du moins parfaitement ; de quoi il ne faut pas s'étonner, puisque ce peuple ne respire rien tant que l'intérêt commun de tout l'État.

Je ne veux pas m'arrêter ici à parler de la beauté des navires, ni de la prodigieuse quantité des vaisseaux qu'il y a dans ce grand empire ; parce que je n'aurais jamais fait ; c'est pourquoi je me contente de dire ce que nos Pères en ont écrit, savoir qu'on serait en peine d'assurer s'il n'y a pas autant ou plus de monde sur l'eau que sur la terre : si vous désirez d'apprendre d'autres choses sur ce sujet, vous n'avez qu'à lire les ouvrages de Trigauce, de Samede, de l'*Atlas Marin*, avec les autres livres qui en traitent, & vous trouverez de quoi vous contenter.

Pour ce qui regarde l'architecture des maisons, je vous dirai qu'on ne les bâtit pas tant pour la magnificence & la gloire que pour la commodité des habitants. Elles n'ont presque toutes qu'un étage, parce que les Chinois ne veulent jamais monter ni descendre d'escaliers ; c'est pourquoi ils font que la longueur de leurs maisons supplée à la hauteur de nos édifices : ainsi il ne faut pas s'étonner s'il y a des villes dans ce grand État qui semblent des mondes entiers ; puisque tout est en bas, & qu'il n'y a qu'un étage. Je crois que si les villes de Rome & de Paris étaient bâties de la même façon que celles de la Chine, elles seraient incomparablement plus grandes

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

que celles-là, & qu'il n'y en aurait point d'égales sur la Terre ; parce que j'ai fait le calcul que si le seul Collège Romain qui a 6 étages était bâti à la façon de ces maisons, il tiendrait 550 pas géométriques qui est la moitié d'un mille d'Italie, & 50 pas au-delà. Quand je dis que ces deux villes seraient les plus grandes de l'univers, je ne prétends pas y comprendre ni les églises, ni les jardins, ni les places, ni les basses-cours qui seraient encore une ville, si tout cela était rangé dans une plaine.

Une autre chose en quoi l'Europe surpasse ce pays, c'est dans la beauté des villes, dont les maisons ont les fenêtres du côté de la rue & des places publiques, au lieu que celles-là les ont au dedans, tout ainsi que les monastères des religieuses. Les logis des personnes riches sont fort vastes, & fort splendides ; ceux des magistrats & des mandarins surpassent les autres & sont si somptueux, qu'ils peuvent passer pour des palais : les moindres villes ont ordinairement 4 de ces beaux bâtiments, les médiocres en ont huit, & les métropolitaines en ont pour l'ordinaire 15 ou 20, lesquels sont tous semblables, hormis qu'ils sont plus grands dans quelques endroits que dans d'autres (selon le lieu où ils sont bâtis, & conformément à la dignité & à la condition de la personne qui le doit habiter). Toutes ces maisons sont bâties aux dépens du roi, dans le dessein qu'elles serviront de demeure aux préfets, aux officiers de l'armée, & aux hommes de robe. Les plus grands palais ont quatre grandes cours avec autant de maisons & de corps de logis qui les environnent, chacun desquels a trois portes en face dont celle du milieu est la plus grande. Chaque côté de ces entrées est orné de lions de marbre, & l'intérieur de ces édifices est divisé en plusieurs appartements, selon la condition des personnes. Il y a une seconde cour qui vient après celle-ci, à l'extrémité de laquelle il y a une grande salle portée ^{p.291} par une grande quantité de très belles colonnes. On appelle ce lieu Tang : je crois que c'est à cause que le préfet rend la justice dans ce lieu. C'est à côté de cette maison que logent les postillons publics, lesquelles sont aussi fort commodes. On voit encore une troisième cour, qui est plus secrète que les deux

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

précédentes & plus belle que les autres qu'on appelle *sutang*, laquelle n'est que pour les amis quand on les veut entretenir ou les saluer. Ensuite de tout ceci on entre dans une grande porte qui conduit à la maison du gouverneur ou de l'intendant des femmes, laquelle est très commode pour la famille, & très agréable à raison des étangs, des champs, des bois, des jardins, & des autres agréments qu'ont accoutumé d'avoir des lieux de plaisir.

Voilà ce que l'on peut dire des bâtiments de ce pays, qui ont cela d'incommode, qu'étant bâtis de bois, ils sont sujets au feu ; de sorte que quand il arrive qu'une maison est embrasée, on ne saurait empêcher qu'elle ne soit consommée, ni même que toute la ville ne soit réduite en cendre, si on n'y apporte un prompt secours. On a vu une chose semblable dans la ville de Pekin, laquelle étant la plus grande de tout cet État après Nanking, fut toute brûlée dans l'espace de quatre jours que le feu y demeura, lorsque les Tartares firent irruption dans cet empire, lesquels voulurent réparer les désordres que le feu y avait fait à leur arrivée : c'est pourquoi ils la remirent dans son premier état dans moins de quatre ans. Quoique ce peuple soit fort régulier à pratiquer les règles de l'architecture en tout ce qu'ils bâtissent, il est vrai pourtant qu'ils ne s'attachent jamais si fort à le faire, que quand ils veulent édifier des tours & des temples ; car pour lors ils sont extrêmement réguliers à en suivre les maximes, comme vous l'avez pu voir dans le traité des *Polizones*, où je vous en ai donné une fidèle peinture. Enfin pour le dire en un mot les édifices qu'ils font sont si beaux que tout y est admirable. Quelques-uns de nos auteurs ont cru que la tour de Babilone avait été bâtie de la sorte, comme nous dirons en temps & lieu.

Quoiqu'il en soit, je finirai ce discours par le récit de cette célèbre muraille laquelle enferme la plus grande partie de l'empire de la Chine, qui est à la vérité un des plus beaux ouvrages que la puissance humaine ait jamais entrepris. La chose est comme je m'en vais la dire.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Les murailles de la Chine

@

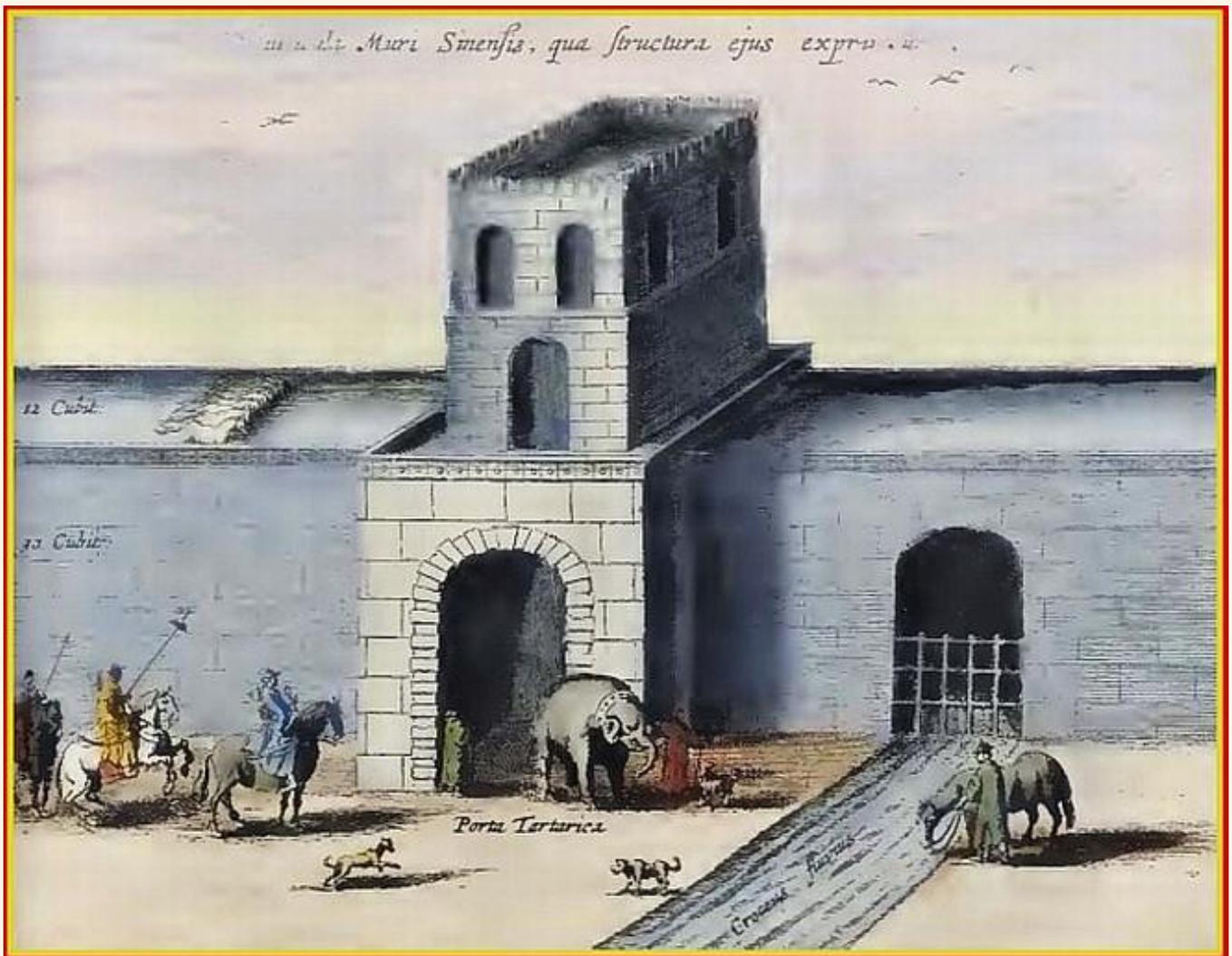
L'*Atlas Chinois* parlant de cette muraille dit les paroles qui suivent :

« Cette muraille est très célèbre mais sa renommée n'est pas encore assez bien établie. Je dis donc que cette même muraille n'environne pas seulement une province, mais qu'elle en enferme quatre qui sont tout à fait grandes & qui mériteraient justement le titre de royaume : sa longueur, que j'ai cru être un peu trop grande, a dans la vérité trois cents lieues d'Allemagne d'étendue, dont les 15 font un degré. Elle commence à la mer Chinoise où se jette le fleuve Yalus qui vient de la Tartarie Orientale, & finit aux montagnes de la ville de Kin qui est située sur le rivage du fleuve Jaune. Elle ne passe pas au-delà de 20 degrés, mais ce qui semble y manquer est abondamment suppléé par la quantité des détours qu'elle fait, & en ce qu'elle n'est pas tout à fait droite, & qu'elle s'écarte beaucoup de la droiture qu'elle devrait tenir, elle n'est jamais interrompue, si ce n'est du côté du nord proche de la ville de Siuen, qui est dans la province de Pékin, où il y a des montagnes inaccessibles, qui tiennent lieu de muraille, & qui rendent l'entrée de ce pays tout à fait difficile. L'on a fait beaucoup d'arcs & de ponts à l'endroit où le fleuve Jaune reçoit les autres petites rivières qui ^{p.292} viennent des autres régions étrangères dans la Chine, afin de leur donner cours dans ce grand État. Pour ce qui est du reste, je dis que ce rempart est égal partout, non seulement dans les plaines, mais encore sur le sommet des montagnes, & dans leur penchant, de sorte que c'est toujours la même chose partout. Il y a des tours fort hautes qui embellissent ce boulevard, & également distantes l'une de l'autre. Il y a aussi des portes pour sortir & pour entrer, selon que la nécessité le demande, proche desquelles on a bâti des forteresses, pour la défense de ces mêmes portes, & pour y loger les soldats qui les

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

doivent garder, comme on le peut voir dans la carte qu'on en a fait. L'empereur de la Chine entretenait autrefois un million de soldats depuis le commencement de cette muraille jusques à la fin ; sa hauteur est de 30 coudées chinoises, sa largeur de 12 & bien souvent de 15. Les Chinois appellent ces remparts *vanli chingi*, c'est-à-dire murailles de dix mille stades, exprimant par ces paroles leur extrême longueur, & parce que 150 stades chinoises contiennent un degré de l'équinoxial, il s'ensuit nécessairement que cette longueur est de 40 degrés, qui occuperaient plus de pays que toutes les extrémités de l'Asie ne sauraient faire.



Un certain empereur de la Chine nommé Xius, le premier de la race impériale, fit bâtir ces murailles. Ce prince a été si

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

grand qu'on peut dire de lui, que s'il n'a pas surpassé en tout tous ceux qui lui ont ^{p.293} succédé, du moins ne leur a-t-il en rien cédé : car il a fait d'aussi belles actions, qu'ils en pourraient jamais avoir fait. C'est lui qui après avoir soumis toute la Chine sous son empire, & triomphé de la maison de Cheva, qui était une race très illustre, de petit roi qu'il était, il fût élevé sur le trône de l'empire, où il ne fut pas si tôt que d'abord il fit la guerre aux Tartares & leur livra plusieurs sanglantes batailles. Mais comme il voulait que ses successeurs fussent plus en repos dans leur empire qu'il n'avait été, il fit bâtir ces grandes murailles pour éviter les courses & les invasions de leurs ennemis, & les fit commencer la 22^e année de son règne & la 215^e avant la venue de Jesus Christ. Le soin avec lequel il y fit travailler fut si grand, qu'il les vit achever dans 5 ans. Il semble que c'est une chose impossible à croire qu'une si longue muraille ait pu être faite dans si peu de temps : mais personne ne doutera que cela ne soit ainsi ; puisque cet empereur ordonna que de dix hommes il y en aurait un qui serait obligé de venir travailler à cet ouvrage, & de porter un habit particulier pour cet effet ; si bien qu'un nombre presque infini de personnes ayant été employé en divers lieux à cet ouvrage, il n'est pas difficile à croire qu'il ait été achevé dans 5 ans, comme j'ai dit, & avec tant de perfection qu'on nous assure que si l'on eût trouvé une petite fente ou une ouverture assez grande pour mettre un clou dans ce grand ouvrage, celui qui aurait bâti cet endroit aurait été puni de mort. Les Chinois écrivent que l'on enfonça plusieurs navires chargés de fer dans le golfe, afin de pouvoir jeter les fondements des murailles qu'on a bâti dix stades avant dans cette mer, de sorte qu'étant appuyées sur ces vaisseaux enfoncés, elles s'en vont du côté du couchant vers les provinces & les régions de Leatung, de Pékin, de Xamsi, & de Xensi, sans aller pourtant de droit fil, mais en détournant quelquefois, selon la disposition des lieux. Enfin je

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

n'ai à vous dire autre chose, si ce n'est que c'est l'ouvrage le plus beau, le plus grand, le plus magnifique, & le plus admirable que l'on puisse voir ; que jamais il n'a souffert la moindre ruine ni la moindre brèche, & qu'il s'est toujours conservé dans le même état malgré la longueur du temps & les injures de l'air.

Voilà ce qu'en dit l'*Atlas*.

Si cette muraille a 20 degrés de longueur, il sera aisé de prouver qu'elle contient 300 mille astronomiques ou germaniques d'étendue ; puisque cet espace est aussi grand, que celui qui est entre la ville de Danzic en Prusse, & celle de Calais en France ; que si nous comptons du côté du midi, il faudrait qu'elle eût la longueur de cette espace qui est entre la même ville de Danzic & celle de Messine en Sicile, ce qui semble un paradoxe & une chose tout à fait incroyable au jugement de tout le monde. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de ce que les Chinois disent de la structure de cette muraille, puisqu'on employait à cette bâtisse des rochers entiers, qu'on arrachait des montagnes, & qu'on roulait jusques là, pour faire les fondements de ces admirables remparts, si bien qu'on a enlevé toutes les pierres de ce pays pour bâtir ces illustres séparations de la Tartarie & de la Chine. Nasidorinus astrologue persien fait mention de cette muraille chez Golium, & mesure sa grandeur non pas par mille, mais par journées, assurant qu'il faut 23 jours de chemin, pour aller d'un bout à l'autre ; j'ai mis ici ses propres paroles :

قد حلت مدينة طمغاري وبلان طمغاري
هي بلان الخطا ويرسم المسفرون السوم دايه تاي
بلانهم ووضباعهم وسائر عبارهم مسرة ثلثة عشرون
يوما في طول من الغرب الى الشرق *

La ville de Thangasi fut rendue fort belle & fort illustre après l'édification de p.294 ces murailles. Les régions de Thangasi sont les mêmes que celles de Cathaie. Ceux qui ont fait voyage en ce pays-là, assurent que la longueur

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

de ces mêmes murailles, qui enferment les villes & les bourgs de tout cet État est de 23 jours de chemin à la prendre depuis le levant jusques au couchant.

Ce qui n'a pas de rapport à ce que nous avons vu ci dessus. Ainsi comme Nasidorinus n'a mis cela dans son livre qu'en suite de la relation que lui ont faite les marchands qui ont fait ce chemin sans savoir ce qu'il y avait depuis un bout jusques à l'autre, il lui faut pardonner ; puisque dans l'espace de 62 jours on ne peut pas faire facilement 300 mille d'Allemagne quand bien un homme en ferait 5 par jour sans jamais discontinuer jusques à la fin de sa course.

Mais c'est assez parlé des admirables fabriques de la Chine, venons aux autres merveilles. Il reste maintenant à parler de ce rare & admirable canal artificiel que les Chinois ont fait faire avec des dépenses incroyables, pour faciliter le commerce de la mer avec celui de la ville royale de Pékin. Mais afin que le lecteur ait plus de connaissance de cet ouvrage admirable, je rapporterai ici les paroles dont l'*Atlas* s'est servi pour le décrire amplement.

Du canal Jun & de sa structure merveilleuse

Plusieurs personnes admirent l'industrie des Hollandais, d'avoir fait des canaux, & accommodé des rivières pour aller d'une ville à l'autre, comme aussi d'avoir rendu les voyages & les commerces si faciles : mais elles cesseraient d'admirer ces ouvrages, si elles avaient vu le Canal de Jun, qui est dans la Chine, & dont l'*Atlas* parle en ces termes :

« La province de Quantung est une des plus nobles de ce pays ; elle abonde en toutes choses ; parce que le fleuve Jun y apporte beaucoup de richesses à la faveur d'un canal très célèbre, qui apporte les marchandises à Pékin de tous les côtés de l'empire. Ce canal commence près de la ville de Socien, qui est située sur le bord du fleuve Jaune, c'est là, dis-je, que commence ce canal, & où viennent toute sorte de navires ; qui

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ensuite, entrant dans cette rivière artificielle, s'en vont à Pékin où est la cour, & entrent après dans le fleuve Jun, pour prendre leur route vers Cining, & de là à la ville de l'Incing, où ce grand fleuve de Quei se jette dans ce canal. Vous devez savoir que comme l'eau est fort basse en certains endroits, & qu'elle n'a pas assez de force pour porter de grands navires, on y a fait faire plus de 40 chaussées que j'ai comptées, lesquelles sont toutes bâties de très belle pierre de taille & très bien cimentées. La disposition est telle : on a laissé une porte à chacune pour le passage des navires. Ces mêmes portes sont faites de certains ais très forts & très épais, afin qu'elles puissent mieux retenir l'eau, de sorte que quand les navires doivent passer, on ne fait que les fermer, afin que l'eau élevant les navires, ceux qui sont attachés aux roues & aux machines aient plus de facilité de tirer les vaisseaux de cette première chaussée, & les faire entrer dans la seconde, & ainsi des autres ; les personnes qui ont soin de ces digues ne souffrent point du tout que l'eau se dissipe ni qu'elle coule pour d'autres sujets que celui que nous venons de dire ; mais prennent grand soin de la conserver dans le grand étang pour s'en servir dans le besoin. C'est une merveille de voir que dans un fort petit espace de pays il y ait pour le moins 8 chaussées p.295 admirables qui sont comme des degrés les unes au-dessus des autres, que les Chinois appellent *tung pa*, lesquelles étant remplies de l'eau qui vient de ces lieux élevés avec une impétuosité tout à fait surprenante, & rend enfin dans ces digues qui résistent fortement à leurs efforts, à cause qu'elles sont extraordinairement fortes : les navires ne sont pas si tôt arrivés dans ce lac, qu'au lieu de passer au travers de ses eaux, & de flotter au milieu de ses ondes, ils passent dans de certains canaux faits à la main dont les bords sont appuyés par des murailles de pierre de taille assez élevés, de crainte que les mêmes vaisseaux ne soient pas exposés au danger de faire naufrage dans ce lac qui est assez dangereux ; si bien que par

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ce moyen ils passent sans courir aucune risque de périr. Je ne doute point que les architectes européens ne conçussent une grande estime de l'industrie, & de l'adresse chinoise, s'ils avaient vu la profondeur & la largeur de ces fossés, comme aussi la hauteur & l'épaisseur des murailles & des digues qui servent à tous ces beaux travaux : & je puis dire qu'à la vue de toutes ces merveilles, on dirait hardiment que c'est la plus belle entreprise, & le plus beau travail qui soit au reste du monde. Il y a de certaines personnes gagées du public, lesquelles sont obligées de tirer les navires des marchands par le moyen de leurs barques qu'ils font voguer à force de rames, jusques à ce qu'ils aient passé toutes ces chaussées. Ce canal a cent mille pas de longueur, si nous en croyons ce que m'en ont dit les personnes qui l'ont tout parcouru depuis un bout jusques à l'autre.

[Le vernis]

Il reste maintenant à savoir quelle est la beauté de l'intérieur des maisons, laquelle semble surpasser de beaucoup la somptuosité des Européens à raison de ce beau vernis dont tous leurs meubles sont peints & embellis, & que nous estimons si fort en Europe. Je dis donc que les murailles, les tables, les sièges, les coffres, & tous leurs meubles reluisent comme des glaces de miroir ; il est vrai que pour donner plus de grâce à ce vernis, ils tâchent de divertir la vue par des objets différents, & par des représentations agréables de mille oiseaux tirés au naturel, dont ils remplissent jusques aux recoins des maisons. Leur plus grand soin est de représenter des dragons, parce qu'ils sont en grande vénération dans l'empire ; ils représentent aussi des dieux, des déesses, & leur donnent tant d'agrément qu'il n'y a point d'homme qui venant à entrer là-dedans, ne soit dans un ravissement & une admiration extrême de voir tant de beautés dans une seule maison. Il reste maintenant à savoir quel est ce vernis, de quelle matière il est composé, comment il le faut préparer, & le moyen de le faire.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Quoique la province de Chekiang soit toute remplie de montagnes, & que la grandeur de ses villes ni le grand nombre de ses peuples ne soit pas comparable aux autres, elle ne reste pourtant pas d'avoir deux sortes de marchandises qui lui portent beaucoup de profit, & qui sont beaucoup recherchées de tout l'empire. La première chose qu'elle a, c'est du papier, qui est le meilleur de toute la Chine. La deuxième chose, c'est cette gomme qu'ils appellent *ciè*, laquelle distille des arbres, & qui ressemble aux larmes de térébinthe que nous avons en Europe. On la cueille en été & les Chinois la purgent ensuite, lui donnant la couleur qu'ils veulent. La meilleure est celle qui est jaune comme de l'or, & celle qui n'est pas si bonne est d'une couleur noire. Ce *ciè* étant encore humide, rend une certaine exhalaison qui fait enfler & pâlir le visage à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Que si ^{p.296} on n'y apporte pas promptement le remède, dont eux seuls ont la connaissance, on meurt dans peu de temps d'une mort lente ; mais parce qu'ils ont un antidote admirable pour la guérison, ils n'en meurent jamais. Il faut savoir que les choses qui sont peintes de ce vernis ne se sèchent jamais que dans un lieu extrêmement humide ; mais aussi qu'étant une fois séchées, elles sont toujours dans le même état & ne changent jamais, comme on le peut voir par les beaux buffets, & ces rares cassettes qui viennent de ce pays en Europe. Je sais bien que plusieurs personnes se sont attachées, & ont fait tout leur possible pour en faire de semblables ; mais elles n'ont jamais pu réussir. J'ai pourtant eu cet avantage de l'apprendre du père Eustache Jamart de l'ordre de saint Augustin, lequel savait si parfaitement ce secret, qu'il n'y avait point de différence du sien à celui de la Chine. Ce Père, dis-je, m'apprit ce même secret avec beaucoup d'autres, comme je lui en avais donné des miens. Il se sert de gomme non pas de celle des Chinois mais d'une autre qui n'est pas fort différente, qu'on appelle *gomme de Lacque* ; il veut de celle qui sort des arbres de l'Inde, & non pas de celle que quelques-uns se sont sottement & ridiculement imaginés que des fourmis recueillaient ou faisaient dans les arbres, puisqu'elle n'est autre chose qu'un pur effet de la nature ; il y mêle une couleur qu'on appelle sang de dragon, dont il sépare la couleur par

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

l'esprit de vin plusieurs fois passé par l'alambic, & avec cela il en fait de très beaux ouvrages.

Comme je ne doute pas que beaucoup de personnes ne désirent de savoir ce secret, je l'apprendrai maintenant de la même façon qu'on me l'a donné ; voici comme il se fait.

La façon de faire le vernis pour embellir les meubles

A. 1. Prenez de la gomme de laque & la mettez dans un vase de verre qui soit assez grand.

2. Il y faut verser de l'esprit de vin, & la faire tremper là-dedans.

3. Il faut la laisser dans cet esprit de vin pendant un ou deux jours & la remuer de temps en temps, de peur que la matière ne s'attache au verre.

4. Cela étant fait, il faut passer cette liqueur par un linge, qu'on pressera bien avec les doigts, & la remettre dans un vase de verre un peu plus petit que le précédent.

5. Il faut l'exposer à l'ardeur du soleil, ou la mettre sur les cendres chaudes l'espace de 24 heures pour la faire dissoudre.

6. Cela étant fait, tu trouveras que le vernis que tu désires faire surnagera clair & transparent & tout à fait diaphane, que tu pourras faire sortir en penchant un peu le vase.

La purgation de la gomme de laque

H. Lorsque vous trouverez de cette gomme, qui aura quelque mélange ou quelques petits fétus de bois, & qu'enfin elle ne sera pas nette, il la faudra nécessairement purger, ce que vous ferez de la façon qui suit.

1. Il faut séparer la gomme d'avec les branches ou écorces qui s'y tiennent, & qu'elle retient de l'arbre qui l'a produite.

2. Cela étant séparé, il la faut piler dans un mortier en telle sorte néanmoins qu'elle ne soit pas si fine que la fleur de farine : mais la laisser à petits grains.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Il faut mettre cette poudre dans un gros drap qu'on appelle *pezzo*, & y jeter ensuite des petits morceaux de savon bien purifié, & le laisser tremper dans un bassin rempli d'eau claire pendant toute une nuit.

4. Après que cela aura trempé toute la nuit, il faut retirer le sac avec la matière qui est dedans, & l'agiter jusques à ce que la ^{p.297} couleur rouge s'en aille ; ce qu'étant fait, il y faudra ajouter un peu d'alun sans savon, afin de conserver cette composition pour plusieurs usages, & ce qui restera dans le sac sera le vernis le plus pur, dont il faudra se servir après l'avoir accommodé, ainsi qu'il a été dit dans l'A.

De la façon d'appliquer le vernis sur les bâtons & les autres meubles

B. Du vernis rouge

Prenez des larmes du sang de dragon que vous ferez dissoudre dans le vernis qui est resté dans le fonds du sac, & le secouerez après, comme il a été dit ci-dessus, ou bien vous peindrez auparavant ce que vous voulez vernisser avec le sang de dragon, & y passerez ensuite le vernis au dessus, comme nous dirons ci-après.

C. Le vernis noir

L'on fait une couleur noire pour un fonds noir, c'est pourquoi il faut faire brûler des os, & les réduire en poudre, laquelle il faudra mêler avec le vernis qui a resté au fonds du sac, & l'agiter, comme nous avons dit auparavant.

La façon de s'en servir

1. Prenez un bâton de quelque bois léger & poli ; & si vous voulez qu'il soit de plusieurs couleurs, prenez de la céruse réduite en poudre que vous mêlerez avec le vernis qui a été fait comme nous avons dit à l'A.

2. Ce mélange étant fait, vous en oindrez trois fois le bâton ou ce que vous voulez vernisser, en telle sorte que la première onction ne soit pas beaucoup épaisse, mais fort liquide ; la deuxième doit être un peu plus épaisse, & la troisième le doit être beaucoup ; il la faut mettre à sécher ensuite, & la polir avec de la pierre ponce mise en poudre &

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

passée au tamis, avec laquelle il faut frotter le vernis jusques à tant qu'il soit bien poli.

3. Il faut peindre les taches noires avec le vernis noir, que si ces taches (étant sèches) ne paraissent pas beaucoup, ou qu'elles aient été effacées en les polissant, il faut y en faire de nouvelles, réitérer cela 4 ou 5 fois comme il a été dit ci-dessus, & le refrotter de nouveau quand il sera sec avec cette pierre ponce, jusques à ce que toutes les éminences qui y paraissent en soient ôtées.

4. Le bois étant ainsi poli, il lui faudra donner la dernière teinture du vernis, & le repolir encore ; après quoi il faudra le frotter d'un drap mouillé & avec de l'étain brûlé, tandis qu'il est humide.

Pour teindre un bâton de couleur venturine avec le vernis

1. Prenez des filets d'or bien déliés dont se servent les brodeurs, lesquels étant froissés, moulus, ou coupés, soient réduits en poudre qui toutefois ne soit pas trop fine, mais qui ait un peu de corps.

2. Il faut mêler de la couleur rouge ou violette avec le vernis.

3. Prenez la matière la plus épaisse du vernis & en oignez le bâton, lequel avant qu'il soit sec, jetez-y dessus de cette poudre d'or, & laissez-le sécher.

4. Après qu'il sera sec, prenez du vernis mêlé avec du sang de dragon, oignez-en le bâton, & le laissez sécher ; & lorsqu'il sera sec vous l'oindrez encore du vernis dont nous avons parlé, & vous le polirez enfin de la même façon que nous avons dit ci-dessus.

Des autres belles inventions dont les Chinois ont accoutumé d'user

L'on voit quantité de choses qui ont été trouvées dans la Chine, auparavant qu'on les sût en Europe ; p.298 j'en remarque ici trois qui sont tout à fait considérables.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

La première est l'impression, laquelle est telle que je m'en vais vous décrire.

Il est hors de doute que l'invention des Européens surpasse celle des Chinois, en ce que nous imprimons d'une plus belle façon qu'eux ; car lorsqu'ils veulent faire un livre, il faut qu'ils aient tout autant de tables qu'il y a de feuilles au livre, de sorte qu'ils commencent par la première feuille, & en tirent tout autant d'exemplaires qu'ils veulent, ensuite de quoi ils gravent la seconde table qui doit servir pour la seconde, & en tirent tout autant de feuilles que de la première, & ainsi des autres : si bien qu'ils sont obligés d'avoir je ne sais combien de tables, en quoi nous reconnaissons évidemment qu'il y a bien de la différence de notre impression à la leur, puisque la nôtre, qui n'a que vingt & quatre lettres, peut servir tout autant de fois qu'on veut, & pour tous les mots qu'on désire, au lieu que celle-là a besoin de tant de tables pour pouvoir s'en servir qu'elles sont capables de remplir de chambres & de maisons. Cela étant ainsi, je dis que les Chinois n'ayant trouvé cette invention que depuis peu, au lieu que les Européens l'ont inventée depuis longtemps, ceux-ci l'emportent sur ceux-là, & l'on peut dire que nous avons la gloire d'avoir mieux réussi qu'eux. Au reste j'estime que comme l'art d'imprimer les images ne mérite pas le nom d'invention, que l'imprimerie chinoise ne le mérite pas aussi ; puisque la nature même nous enseigne que les petites lignes tracées sur le cuivre (étant remplies d'encre, & pressées ensuite sur le papier), laissent leur figure empreinte quand on les presse, & marquent fidèlement ce qu'on a buriné dessus.

La seconde chose qu'ils ont, c'est la poudre dont on se sert pour tirer. On ne saurait nier qu'elle n'ait été plus tôt inventée par les Chinois que par les Européens ; puisque selon le témoignage de nos Pères, il est vrai qu'ils ont vu quantité de canons d'une excessive grandeur dans beaucoup de provinces de cet empire, surtout dans celle de Nankin, & on trouve que ces pièces d'artillerie sont d'un temps immémorial. Quoique les Chinois n'aient jamais pu trouver ce haut degré de perfection pour l'usage de la poudre comme nous, il est pourtant vrai que cette nation a excellé dans l'art de jeter en fonte, ce

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

qui est confirmé par le grand nombre des canons qu'ils ont, par la quantité des belles statues, & par les autres grands ouvrages qu'on voit partout. Enfin pour ne m'amuser pas à des choses inutiles, je vous dirai qu'il y a des cloches si extraordinairement grandes à Pékin que toutes celles qu'on voit en Europe ne sont que des petites clochettes par rapport à celles-là. Mais afin qu'on n'ait pas occasion de douter de ce que je dis, je citerai ici les lettres que le père Jean Grubere missionnaire chinois, m'a écrites il n'y a pas longtemps, & vous jugerez par là, quel est l'esprit & le génie de cette nation.

Il me prie de lui mander mon sentiment sur quelque chose qu'il me demande, ce que je fais très agréablement selon l'avis du père Henri Busée, & le mien.

La hauteur du pôle d'Agre est de $26^{\circ} 43'$, de Dielle de $28^{\circ} 39'$ & l'exacte longitude de l'un & de l'autre est de 4h 16' 16", c'est la distance du méridien à la ville de Rome. La hauteur du pôle de Surate est de $21^{\circ} 10'$, selon que je l'ai exactement observée. Sa longitude a été observée par l'éclipse lunaire qui arriva en l'an 1657 au mois de décembre ; le commencement de cet même éclipse fut au genou de l'Orion, ou de Regel, & après il passa justement par p.299 le méridien comme j'ai exactement remarqué & envoyé en Europe par une lettre que je crois pourtant avoir été interceptée.

Enfin après mon départ de Pékin j'ai trouvé dans un livre la lettre que j'avais si longtemps cherchée à Rome, que le père Ferdinand m'avait envoyée à Siganfu, dans laquelle il fait la description des prodigieuses cloches qui furent trouvées à Pékin dont j'envoie la copie à votre révérence écrite de mot à mot.

Extrait de la lettre du père Ferdinand Verbist, envoyée de Pékin au père Grubere qui demeurait à Siganfu

« Il y a déjà 5 jours que les quatre gouverneurs du royaume prirent la résolution d'ôter la cloche de Chum leù, & d'en mettre à sa place une plus grande & plus belle ; c'est pourquoi ils

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

écrivirent incontinent au père Jean Adam pour le prier de vouloir prendre soin de cet affaire. C'était véritablement une charge fort honorable & fort grande, qui n'était guère moins pesante que le métal dont la cloche était faite : mais aussi si le fardeau était grand, l'autorité & la gloire qu'il en doit recevoir ne doivent pas être moindres si la chose vient à succéder heureusement, comme je l'espère ; car enfin cet ouvrage est tout à fait grand & digne d'être connu de toute l'Europe : c'est pourquoi je veux ajouter ici en passant comme quoi l'on élut autrefois en l'an 1403 un certain Hyom lo pour être roi de la Chine, qui était celui-là lequel transporta le siège royal de Nankin à Pekin, & qui pour rendre son nom recommandable à la postérité, fit faire quantité de cloches d'une prodigieuse grandeur, presque toutes égales, & d'un même poids ; comme aussi un autre de fer qui subsiste encore aussi bien que les huit d'airain.

Le père Athanase Kirchere rapporte dans sa *Masurgie* feuil. 522 que dans l'Europe, il y a de très grandes cloches, mais que celle-là d'Erford est la plus grande, & comme la reine de toutes ; voici comme il en parle un peu auparavant. *La cloche d'Erford n'est pas seulement la plus grande de toute l'Allemagne, mais encore de tout le monde.* Pour ce qui est de celles de Pékin, chacune pèse 120.000 livres & la livre a 16 onces. Le père Jean Adam ne savait pas qu'elles fussent là, ni nos voisins ; parce qu'elles sont dans un recoin de la ville qui est éloigné de notre maison de plus d'une lieue. À la vérité c'était la chose du monde qui méritait le plus d'être vue de votre révérence que chose qu'il y eut. Pour moi, aussitôt que j'appris cette nouvelle, j'y accourus incontinent, & je ne fus pas si tôt arrivé que j'en vis sept dans un lieu qui était près de Chum leu. Elles sont faites à la mode européenne, excepté que leur bord n'est pas retroussé en dehors, & que le haut n'est pas si étroit que les nôtres ; c'est pourquoi j'estime qu'elles surpassent en cela celles de l'Europe, & parce que le père Athanase (qui appelle prodigieuse la cloche

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

d'Erford) fait la description de ses dimensions dans la page 522 de son livre, je mettrai ici aussi les dimensions de celles que j'ai mesurées dans le lieu dont je viens de parler, & rapporterai par opposition celles de la cloche d'Erford que le père Athanase a remarquées & les réduirai en coudées chinoises. p.300

La cloche de Pékin	La cloche d'Erford
1. La hauteur du dedans est de 12 coudées.	1. La hauteur du dedans est de 8 coudées & 5 doigts.
2. Le diamètre d'en bas a 10 coudées, & huit doigts.	2. Le diamètre d'en bas est de 7 coudées & un doigt.
3. L'épaisseur de la cloche est de 9 doigts.	3. L'épaisseur est de 6 doigts.
4. La circonférence extérieure du bord, mesurée par trois fois selon la proportion du diamètre, c'est-à-dire en laissant la septième partie du diamètre, est de 39 coudées & 6 doigts.	4. La circonférence extérieure (selon les mesures que le père Athanase a rapportées) est de 16 coudées & 1 doigt.
5. Le poids est de 120.000 livres.	5. Le poids est de 25.400 livres.



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Le diamètre le plus proche de l'anse de la cloche de Pékin, ou bien le manche, où la cloche commence à se fermer, est de 8 coudées 5 doigts. La ^{p.301} circonférence de ce même manche, qui est courbé & fait en forme de cylindre, est de trois coudées, & l'épaisseur est d'une ou environ. La hauteur perpendiculaire, qui est au plus haut de la cloche, est de trois coudées. La coudée chinoise est composée de dix doigts, dont les neuf font un pied géométrique des nôtres.

« Ces choses sont tirées des lettres du père Ferdinand. Votre révérence pourra voir si elles lui pourront servir en quelque chose ; j'ai mis ici le crayon de ces cloches, quoique fort grossièrement.

J'envoie en attendant ces choses à votre révérence, & quand j'aurai la commodité, je lui en enverrai le portrait achevé ; cependant je me recommande aux prières de votre R^{ce} & la prie de se souvenir de moi dans ses saints sacrifices.

De Venise, ce 10 mai, 1664.

@

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...

SIXIÈME PARTIE

L'ÉCRITURE DES CHINOIS

PRÉFACE

@

p.302 Il n'y a point de nation si grossière & si barbare ni de pays si inculte qui n'ait quelques lettres pour exprimer ses pensées & manifester ses sentiments. Nous ne parlons pas ici des lettres composées en ordre alphabétique, mais des caractères hiéroglyphiques ou significatifs qui expriment toute une conception que trois nations ont eu particulièrement en usage, savoir les Chinois, les brachmanes, & les Mexicains : nous laisserons pour le présent les deux derniers, pour parler des premiers.

CHAPITRE I

Des caractères hiéroglyphiques des Chinois

@

On trouve dans les Annales des Chinois que la première façon d'écrire fût trouvée trois cents ans après le déluge. Le premier inventeur de cet art fut un certain nommé *Fo hi*, si nous en croyons le livre de la succession des rois qui contient la première forme de ces caractères, & qui enseigne même le moyen de les faire. Le père Michel Boym Polonais, étant venu de la Chine à Rome pour y faire des affaires, m'a communiqué depuis que j'écris ceci les caractères que vous allez voir, & m'a appris à lire & à écrire en chinois ; je ne veux néanmoins traiter ici que des choses qui sont conformes à mon dessein : car pour ce qui concerne le royaume, comme la politique, & la langue, ceux qui désireront d'en apprendre les particularités n'ont qu'à lire le livre du même Père, intitulé *Delucidatio Summaria rerum Sinicarum* qui parle très savamment de toutes les choses de la Chine, pour être entièrement satisfait.

p.303 J'ai dit que l'invention des lettres ou caractères hiéroglyphiques a été trouvée presque trois cents ans après le déluge, dans le temps que les enfants de Noé gouvernaient le monde, & qu'ils étendaient leur empire jusques aux extrémités de la Terre. L'empereur Fo hi fut le premier qui en trouva le secret ou du moins qui l'apprit des successeurs & des descendants de Noé : car comme nous avons rapporté dans le premier tome d'*Ædipe*, Cham transféra premièrement ses colonies d'Égypte en Perse, & de là en Bactrian ; nous avons déjà dit qu'il est le même que Zoroastre roi de Bactrie. Cette région est située à l'extrémité de la Perse, de sorte qu'elle est limitrophe de Mogule ou d'Indostan ; c'est pourquoi elle était très bien postée pour envoyer des colonies dans la Chine qui est le bout de la Terre & le dernier climat du monde habitable ; ainsi il ne faut pas trouver étrange s'ils ont eu depuis si longtemps les caractères pour écrire ; puisqu'il y avait tant de facilité

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

de les avoir par la communication des deux pays, & qu'ils les ont appris du grand-père Cham, & de Mercure Trismégiste conseiller de Nesraim son fils, & premier inventeur des hiéroglyphes.

Ce qui me persuade le plus cette opinion, c'est la ressemblance qu'il y a des anciens caractères chinois avec les hiéroglyphes dont nous parlons ; s'il est ainsi, il faut avouer que les premiers Chinois ont fait leurs caractères de toutes les choses du monde, & qu'ils se sont servis de tout, comme on le voit par leurs chroniques & par la forme & la figure de leurs lettres : car ils les formaient de même que les Égyptiens, représentant tantôt des animaux, maintenant des volatiles, après des reptiles, des poissons, & enfin après tout cela ils se servaient des herbes, des rameaux d'arbres, des cordes, des points, des cercles, & de plusieurs autres choses qui formaient néanmoins ces mêmes caractères d'une autre façon que ceux des Chinois d'à présent, lesquels pour être devenus plus doctes & plus habiles par l'expérience des choses, ont changé le tout & ont mis cette confusion d'animaux & de plantes dans une certaine ressemblance par les points qu'ils y ont mis, lesquels rendent cette ancienne méthode plus facile & plus courte qu'elle n'était. Néanmoins avec tout cela il faut avouer que le nombre de leurs caractères est si grand, qu'aucun ne peut passer pour docte s'il n'en connaît 80.000 pour le moins, en quoi vous jugez bien que celui-là sera plus docte, qui en saura davantage. L'on possèdera néanmoins parfaitement cette langue, si on en connaît 10.000. Enfin les Chinois n'ont point de lettres disposées en façon d'alphabet comme nous, ni de mots composés de lettres & de syllabes : mais chacun de leurs caractères est un mot, de sorte qu'ils ont besoin de tout autant de ces caractères qu'ils veulent exprimer de conceptions & de pensées ; que si quelqu'un voulait changer tout le calepin en leur langue, il faudrait qu'il se servît d'autant de caractères différents qu'il y aurait de mots. Aussi n'ont-ils point de déclinaisons ni de conjugaisons, parce que toutes ces choses sont contenues dans ces mêmes caractères ; c'est pourquoi il faut être doué d'une grande mémoire si l'on veut acquérir quelque réputation de science parmi les Chinois. Ainsi ce n'est pas sans raison qu'on croit ceux-là savants, qui après un long travail, ont enfin appris

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

ces caractères, & il ne faut pas trouver étrange si on leur donne les plus grandes dignités de l'État, après un tel étude, puisqu'il faut tant prendre de peine pour avoir cette connaissance.

@

CHAPITRE II

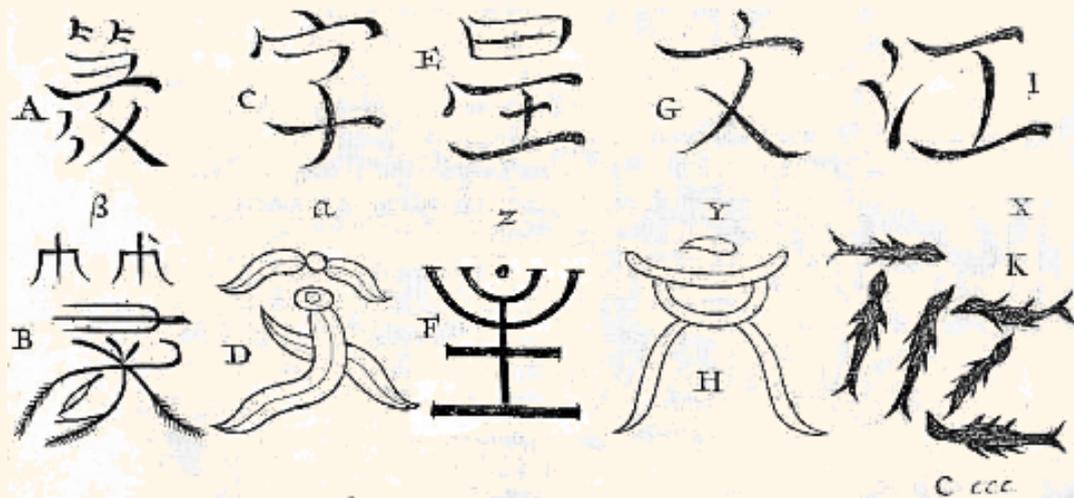
De l'explication des anciens caractères chinois

@

p.304 Nous avons déjà dit dans les discours précédents que les anciens Chinois se sont servis de tout ce qui se présentait à leurs yeux pour pouvoir manifester leurs pensées, & donner à connaître les concepts de leurs esprits. C'est pourquoi voulant traiter de la matière du feu, ils se servaient des serpents, des aspics, & des dragons, qui étant disposés d'une telle ou d'une telle façon, marquaient telle ou telle chose. Quand ils voulaient décrire ce qui se trouvait dans l'air, ils avaient recours au même élément, & se servaient des oiseaux, tout ainsi que des poissons pour les choses de l'eau, des fleurs, des feuilles, & des rameaux pour exprimer les choses de la Terre, & les êtres végétales. Ils marquaient les astres par les points & les cercles, dont chacun deux donnait à connaître les étoiles en particulier. Quant à ce qui regardait les autres choses indifférentes, ils se servaient de bois, de globes, & de certains filets, disposés selon quelques règles qu'ils avaient pour cela. Mais afin que vous ayez la connaissance des anciens caractères des Chinois, & que vous puissiez voir la différence qu'il y a des vieux aux nouveaux, comme aussi en quoi ils sont différents des hiéroglyphes égyptiens, j'ai bien voulu en donner ici une peinture.

Les modernes donc ne se servent plus maintenant de ces anciens caractères figurés ; mais de certaines lignes qui ont la même signification que les autres dont nous parlons, & qui ont presque la même ressemblance, comme il est facile de voir dans les figures qui suivent ; ou l'on trouvera que l'A ne diffère pas de beaucoup de la lettre B qui est l'ancienne ; on verra le même dans le C des modernes qui a beaucoup de rapport avec le D des anciens : l'E de ceux-ci p.305 avec l'F de ceux-là ; comme aussi du G, de l'H, de l'I & du K, lesquels signifient un fleuve par la disposition des poissons que les modernes expliquent par la lettre I marquée par les lignes que vous voyez ci-dessous.

La Chine
d'Athanase Kirchere, illustrée...



Les mêmes caractères, qui ont servi à la première antiquité des Chinois pour manifester leurs concepts sous les différentes postures de plusieurs animaux, ont servi à ceux qui ont corrigé la langue, non pas sous la même figure des animaux, mais sous la forme des lignes & des points, qui est la même méthode dont on se sert encore aujourd'hui, comme on peut voir dans la figure précédente & dans les lettres AB, CD, EF, GH IK, où nous voyons qu'au lieu de se servir des feuilles & des rameaux des anciens, disposés d'une certaine façon, les modernes se servent de semblables traits à ceux que vous voyez.

Revenons maintenant à notre dessein.

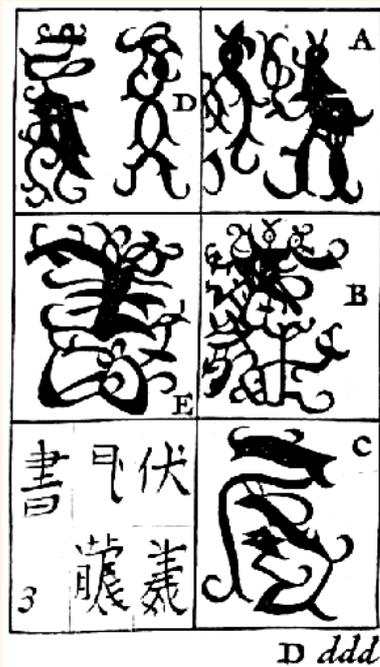
@

CHAPITRE III

L'explication des plus anciens caractères chinois

@

Les premiers Chinois (comme j'ai déjà dit) étant descendus des Égyptiens, ont suivi leurs façons de faire pour leurs écritures, non pas quant à la composition des lettres, mais quant aux figures tirées de diverses choses naturelles, lesquelles leur servaient pour manifester



leur concept. C'est pourquoi ils avaient autant de signes pour s'expliquer qu'ils avaient de choses à énoncer. L'empereur Fo hi, qui est le premier inventeur de ces caractères, en trouva cent tous différents, tirés des serpents & des dragons dont on s'est servi pour faire les annales chinoises, comme aussi le livre qu'on appelle le livre des dragons, lequel traite des mathématiques & de l'astrologie. Nous avons mis ensuite la forme des caractères que j'ai marqués par A B C D E qui sont expliqués par les modernes des Chinois, &

marqués par le nombre 3. *Fohi xi lùm xù*, c'est-à-dire *le livre des dragons de Fohi*, vous voyez ici des serpents merveilleusement entrelassés les uns avec les autres, & qui ont diverses figures selon la diversité des choses qu'ils signifient. Ces caractères sont si anciens, qu'à peine trouve-t-on personne qui les puisse expliquer.

La II^e forme des anciennes lettres se prend des choses de l'agriculture ; parce que *Xîm Nûm* s'est servi des semblables lettres ou hiéroglyphes pour l'expliquer dans un livre qu'il a fait de l'agriculture ; vous en voyez la figure dans le nombre 4. Voici ce que cela signifie. *Chum xu Xîm Nûm ço*, c'est-à-dire *les lettres d'agriculture de Xîm Nûm roi*, dont il avait accoutumé de se servir ; voyez-en les figures

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

marquées par les ^{p.306} lettres F G H I K. il faut les lire selon l'ordre qui est marqué par la colonne.



IIe forme

IVe forme

IIIe forme

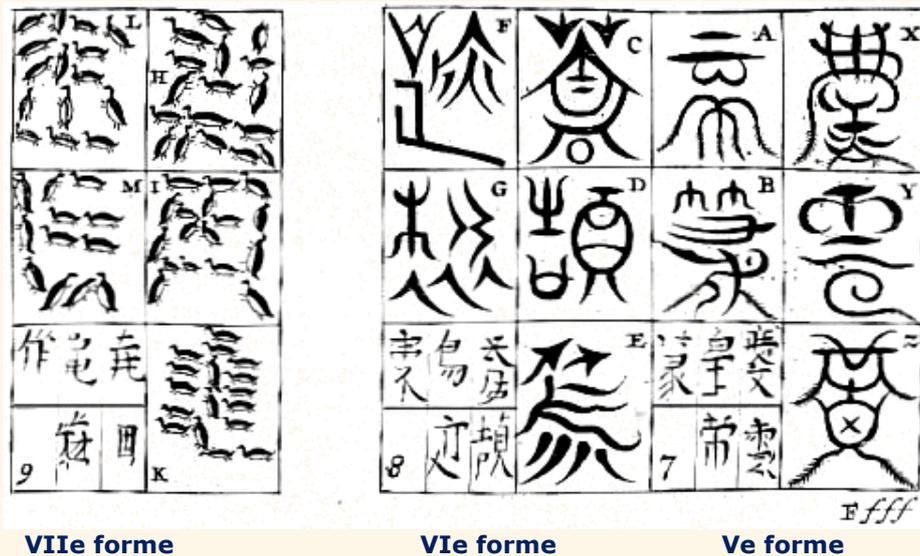
La III^e forme des lettres est composée de quantité d'oiseaux, qu'on appelle *fum hoam*, & qu'on dit être la plus belle de toutes celles que les yeux peuvent voir, parce qu'elle est faite de plusieurs plumes, & de plusieurs ailes. Voici comment est-ce que sont exprimés les caractères chinois du nombre 5, & ce qu'ils signifient. *Fum xù xan hoam çò* : c'est-à-dire *le livre que Fam hoam, Xam hoam a fait*, est composé en ces caractères marqués par ces lettres L M N O P, qu'on doit lire dans cet ordre même. Les caractères nouveaux des Chinois expliquent les anciens comme nous avons déjà dit ; voyez pour cela les deux colonnes, savoir la pénultième & la dernière.

La IV^e forme des caractères anciens est marquée par les lettres Q R S T V ; on a tiré celle-ci des huîtres & des vers ; voyez pour cet effet les lettres chinoises marquées par le nombre 6 dont voici l'explication : *Li teù chuen kim çò*, c'est-à-dire *les marques des huîtres & des vermisseaux que Chuen Kim roi a fait*, & dont il a composé un livre ; voyez les deux colonnes exposées ci-dessus.

La V^e forme des anciens caractères est marquée par les lettres X Y Z A B, celle-ci est composée des racines des herbes, & c'est celle dont se servaient anciennement les Chinois : leur signification est telle pour le nombre 7. *Kim yun hoam ty chuen*, c'est-à-dire : *les caractères avec lesquels on écrivait les lettres & les livres*.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...



La VI^e forme des caractères indiqués par les lettres C D E F G est composée des restes d'oiseaux. Le roi *Choam ham* se servait autrefois de ceux-ci tels que vous les voyez marqués par le nombre 8 : voici ce qu'il signifient : *Choam ham miao cyo chi*, c'est-à-dire que *Choam ham a écrit un livre avec des restes & des partages d'oiseaux* ; on en voit la figure dans la page précédente.

p.307 La VII^e forme des lettres, faite de tortues & marquée par les lettres H I K L M, est une invention du roi Yao, La signification de ces paroles marquées par le nombre 9 est *Yao yn quey çò*, c'est-à-dire que *le roi Yao a fait des lettres des tortues*.



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

La VIII^e forme des caractères est marquée par les lettres N O P Q R. Elles sont faites d'oiseaux & de paons : la signification du nombre 10 est telle : *Su gney nia cyò chuen*, cela veut dire que *les Histoires de Su étaient descrites par les lettres des oiseaux & des paons*.

p.308 La IX^e forme des lettres, qui est marquée par S T V X Y est faite d'herbes, d'ailes, & de faisceaux. Voyez le nombre 11, & vous trouverez que cela signifie ce qui suit : *Cha yè si mien çò*, c'est-à-dire *les lettres des herbes, des ailes, & des faisceaux*.

La X^e forme des caractères, qui est marquée par les lettres Z A B C D est contenue dans le nombre 12 ; leur signification est *quei çò xi ho ki ven*, ou bien autrement, *Çò auteur de certaines tables, pour n'oublier pas ce qu'il savait, a composé ces lettres*.

La XI^e forme des caractères, marquée par les lettres E F G H I comprend la figure des étoiles, & des plantes : voici comment expliquent les Chinois ce qui est dans le nombre 13 : *çu guey sym so chuen* ; cela veut dire en notre langue, *les lettres des plantes & des étoiles*.

La XII^e forme des caractères est notée par les lettres K L M N O. On les appelle les lettres des édits anciennement usitées ; c'est ce que nous apprennent les Chinois dans le nombre 14, lorsqu'ils expliquent ces signes de la sorte, *Fu chuen tay venchi*, qui ne veut dire autre chose si ce n'est que ce sont les lettres des édits, des privilèges, & des grandes ordonnances.



XII^e forme

XI^e forme

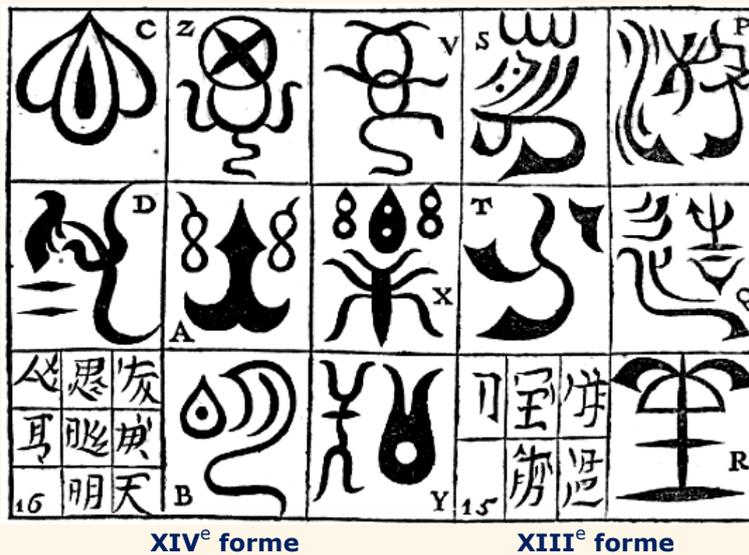
X^e forme

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

La XIII^e forme des caractères marquée par les lettres P Q R S T exprime celles du nombre 15, qui signifie ces paroles *Yeu çau chi eyen tao*.

La XIV^e forme marquée par les lettres V X Y Z A B C D sont les lettres du repos, de la joie, de la science, des entretiens, des ténèbres & de la clarté, c'est ce que nous apprenons par ce qui est dans le nombre 16 où il est dit *Ngan lochi su yeu min sym quei*.



p.309 La XV^e forme des caractères chinois marquée par les lettres E F G H I est composée de poissons : le nombre 17 nous les explique de la sorte : *Ngum kiam mien lien cyeù*, qui signifie le même en notre langue que l'assemblage des lettres du fleuve obscur & des poissons à écailles.

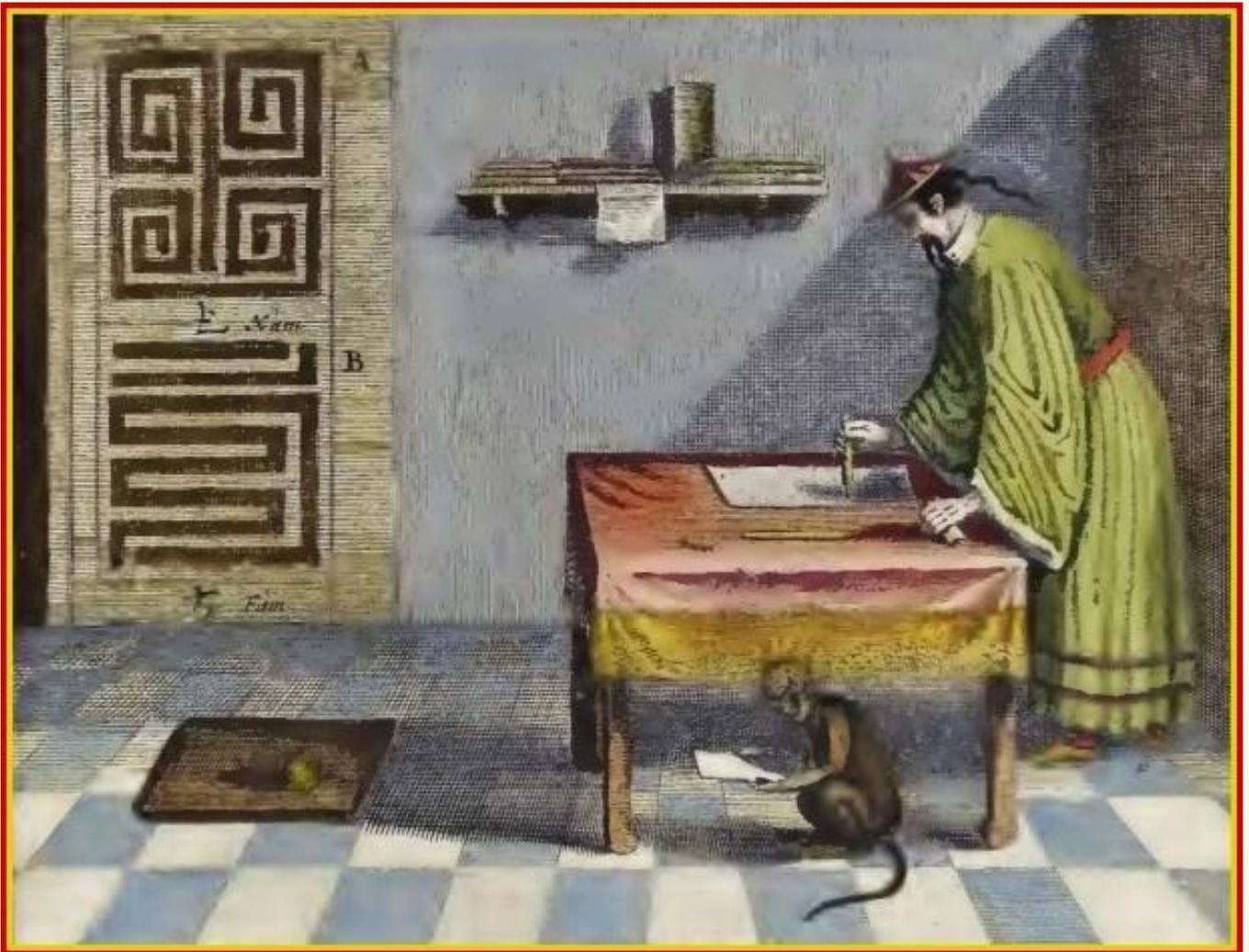


La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

La XVI^e forme marquée par les lettres K L M N O n'a pas pu être lue c'est pourquoi on n'a pas su comprendre ce que cela voulait dire.

Voilà toutes les formes dont tous les anciens Chinois avaient accoutumé de se servir ; j'ai bien voulu en donner une parfaite connaissance afin qu'on ait le plaisir d'en faire les rapports & les confrontations avec les ^{p.310} hiéroglyphes. Quoique tu vois dans le tableau qui suit un Chinois qui tient à sa main un pinceau, tu dois être



pourtant assuré qu'ils ne s'en servent pas comme nous de nos plumes ; puisqu'au lieu d'encre, ils n'ont autre chose qu'un peu de noir dans une pierre de marbre dont ils teignent leur petit pinceau, avec lequel il faut dire qu'ils peignent plutôt qu'ils n'écrivent, comme on le peut voir par la figure qui suit. Tu peux voir beaucoup de choses touchant cette langue

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

dans le livre de l'interprétation du très ancien monument chinois, je n'ai pas voulu mettre ici d'autres choses, de peur d'ennuyer le lecteur curieux, & parce qu'il me semble que j'en ai assez dit pour donner à connaître la différence qu'il y a entre ces lettres, & les caractères chinois avec les hiéroglyphes des Égyptiens, & quel rapport il y a entre tous les deux.

@

CHAPITRE IV

La différence qu'il y a entre les caractères des Chinois & les hiéroglyphes des Égyptiens

@

p.311 Nous avons dit ci dessus qu'il y avait beaucoup d'apparence que les enfants de Cham, ayant conduit des colonies dans les extrémités de la Chine, ils y avaient introduit aussi les lettres & les caractères non pas à la vérité avec toutes les significations & les mystères dont étaient ornés les hiéroglyphes des Égyptiens, mais tout autant qu'il était nécessaire pour expliquer sa pensée, & donner à connaître ses conceptions & ses sentiments, quoique grossièrement. Je remarque que la croix est en très grande estime parmi les Chinois, aussi bien qu'anciennement parmi les Égyptiens, puisqu'ils se servent dans beaucoup de rencontres de la croix telle que vous la voyez dans la figure O, laquelle signifie la même chose que parmi les Égyptiens, savoir le nombre de dix qui est le symbole de la perfection.

10 Dix xě



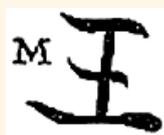
Si on joint une ligne à celle-ci, comme on voit en l'N. on formera une lettre qui signifie la terre.

La Terre hé



Si on met une ligne supérieure qui égale celle qui est au bas du caractère comme on voit à l'M, on formera un caractère qui signifiera roi.

Le roi uàm



La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Si on joint une autre ligne semblable à celle qu'on voit à L, on fera une lettre qui voudra dire pierre précieuse.

Une pierre précieuse yú



Ces trois caractères, comme ils sont parfaits en quelque façon dans leur genre, aussi sont-ils faits en forme de croix.

Quoi qu'il soit vrai que cette nation se soit servie des animaux, & de tout ce qui leur a paru commode pour expliquer leurs concepts & manifester leurs sentiments, comme ont fait les Égyptiens, si est-ce pourtant qu'ils n'ont pas fort convenu dans leurs formes d'écrire, au contraire ils ont été fort différents en leurs méthodes : car les Égyptiens ne se servaient jamais de hiéroglyphes dans leurs discours familiers, ni dans leurs conventions, parce qu'il n'était pas permis à un chacun de les apprendre, & il n'y avait que ceux à qui la loi, & les privilèges politiques leur en donnaient le pouvoir ; de sorte qu'il ne fallait pas attendre que pas un de ces docteurs parlât témérairement, ou se servît mal à propos de ces figures des animaux ; il est vrai que par leurs opérations & leurs vertus secrètes, ils faisaient voir leurs mystères comme nous avons déjà dit dans notre ouvrage de *l'Œdipe Égyptien*. Au reste les lettres hiéroglyphiques n'étaient pas des simples mots puisqu'ils exprimaient des idées générales & des concepts entiers ; de sorte que voyant un limaçon on ne le prend pas seulement pour un animal ^{p.312} ou pour le Soleil, mais pour les vertus secrètes, & les opérations que non seulement le Soleil matériel fait dans le monde sensible, mais encore ce que l'archétype fait dans le monde intelligible. Ce qu'on ne voit pas dans les caractères chinois, puisqu'ils ne comprennent rien autre chose que la signification des mots & des paroles sans enfermer aucun mystère, ni aucune chose digne d'être sue. Je ne nie pas néanmoins que les Chinois n'aient d'agréables inventions pour le faire entendre dans leurs écritures ; mais il faut avouer pourtant que ce n'est rien en comparaison des anciens de la subtilité des hiéroglyphes d'Égypte, comme on peut voir par la disposition des lettres qui suivent, où le caractère C signifie le même qu'être affligé ;

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

Il est composé des deux autres, savoir de celui du B & de l'A, dont le premier signifie le cœur, & le dernier la porte :

La porte	
Le cœur <i>sín</i>	
Affligé <i>muèn</i>	

comme si on disait que *la porte du cœur est fermée* ; d'autant que quand l'homme est dans l'affliction, tous les esprits se renferment, & resserrent, & se concentrent dans le cœur ; c'est pourquoi il craint, il appréhende, & il est affligé.

Ils ont accoutumé encore de former un F composé des caractères qui marquent le D & l'E afin de donner à connaître un homme parfait ; parce que le D signifie homme, & l'E roi, voulant dire par là, qu'il n'y a rien de si parfait parmi les hommes qu'un roi.

Homme <i>gîn</i>	
roi <i>uàm</i>	
Parfait <i>teiuên</i>	

Ils disent encore, que le G marque un homme amoureux de quelqu'un ; pourvu qu'il soit composé de trois caractères, savoir de l'a, qui signifie femme, du b, qui signifie du filet, & du c, qui marque la parole,



matériellement à soi par des cordes & des filets & le cœur des hommes spirituellement par la parole, de même les femmes attirent & gagnent les hommes.

liuén. Être amoureux de quelqu'un,
Femme, filet, parole.

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

L'H signifie la même chose ^{p.313} que la clarté ; elle est composée de deux autres caractères, savoir de l'I & du K, dont le premier signifie la Lune, & celui-ci le Soleil, voulant dire qu'il n'y a point de lumière dans le monde que celle qui vient de ces deux beaux astres.

Le jour *mîn* 

Le Soleil *gé* 

La Lune *yuè* 

Enfin les Chinois ont un nombre infini de semblables caractères composés de plusieurs autres qui marquent avec beaucoup d'esprit les secrètes significations des choses.

@

CHAPITRE V

@

Il me semble qu'après avoir mis au jour tout ce que je viens de décrire, touchant les lettres, je ne dois pas finir ce livre sans dire quelque chose digne de remarque touchant la langue chinoise ; puisque plusieurs personnes se sont empressées pour m'obliger à traiter cette matière.

Comme la langue chinoise est toute pleine d'équivoques, & qu'un seul mot signifie quelquefois dix choses différentes, & que bien souvent même elle en signifie plus de 20 par une prononciation d'accents différents, c'est pour cette raison qu'elle est extraordinairement difficile, & qu'on ne peut jamais l'apprendre sans un grand étude, une grande application, & une peine incroyable. La mandarine est commune par tout le royaume, mais elle est plus ordinaire dans la cour & parmi le petit peuple ; les villes de Pékin & de Nankin sont les deux principales où elle règne le plus ; l'on peut dire que celle-ci est, par rapport à la Chine, ce qu'est la castillane à toute l'Espagne, & la toscane à l'Italie ; les caractères dont se servent les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Cochinchinois, & le Tonchinois sont les mêmes, mais le langage est très différent ; c'est pourquoi les nations de Japon, de Corée, de la Conchinchine, & de Tonchin lisent & entendent fort bien les livres qui sont faits avec ces caractères : mais ils ne sauraient se faire entendre les uns aux autres, quand ils parlent entre eux ; de sorte que nous pouvons dire qu'il en est de même de leurs lettres parmi eux, comme de la chiffre & de l'arithmétique parmi nous & dans l'Europe, laquelle est entendue d'un chacun ; quoique les paroles dont on se sert pour les expliquer soient différentes, de même en est-il, dis-je, de leurs caractères, qui leur marquent à tous la même chose, sans qu'ils puissent s'énoncer qu'en différents langages. Cela étant ainsi, je dis qu'il y a bien de la différence de connaître les caractères chinois, & de parler la langue de la Chine. Puisqu'il se pourrait trouver des hommes d'une si heureuse mémoire lesquels pourraient, avec un grand étude,

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

parvenir à la connaissance de tous les caractères chinois & à la lecture de leurs livres, sans qu'ils sussent néanmoins ni parler ni entendre ceux qui parleraient cette langue ; c'est pourquoi comme il est tout à fait nécessaire aux hommes apostoliques de savoir cette langue, je mettrai ici un ordre pour en faciliter l'usage. Cet ordre n'est autre que les six notes de la musique : p.³¹⁴ ut, ré, mi, fa, sol, la, dont on a accoutumé de se servir pour hausser ou pour abaisser la voix comme on veut ; ainsi comme c'est la coutume des Chinois de faire des inflexions de voix qui changent la signification des choses & qui rendent leur langue tout à fait difficile. Le père Jacques Pantoja a trouvé ce secret des six notes que vous voyez exprimées en chinois, comme il s'ensuit : ^ — / \ u. La première note répond aux 5 accents ^ chinois, & c'est l'ut dont le son & l'énonciation chinoise est appelée *chǒ pîm*, comme si on disait *la première voix qui sort égale*. La seconde note — répond au ré de la musique qui s'appelle en chinois *pîm xîm*, comme qui dirait *une voix claire & égale*. La troisième note / répond à mi, ce ton est appelé *xām xîm*, c'est-à-dire *haute voix*. La quatrième note \ répond à fa qui est appelé en chinois *kiù xîm*, c'est-à-dire *la haute voix de celui qui s'en va*. La cinquième note u répond à sol, dit en chinois *gě xîm*, c'est-à-dire *la propre voix de celui qui entre* ; ainsi par exemple un mot yâ écrit en

Dent	yâ	牙
Muet	yā	哑
Excellent	yà	雅
Surprise	yá	訝
Oie	yǎ	鴉

lettres européennes, & marqué au dessus par 5 notes différentes, doit être prononcée en divers tons & divers accents, comme il est écrit par les caractères divers des Chinois. Nous avons mis les accents des 5 figures de la façon que vous les avez vus ci-dessus, afin qu'on puisse venir à la connaissance de ce que l'on dit, & qu'entendant discourir de

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

quelqu'un, l'on puisse comprendre ce qu'on dit, & ainsi que quand on viendra à prononcer posément & gravement une oraison, selon le ton & la mesure de la musique, & qu'on puisse former un concert mélodieux par les monosyllabes (car ils n'ont point de polysyllabes dans leurs discours).

C'est par le moyen de ces notes que les étrangers apprennent cette langue ; mais on ne saurait s'imaginer avec combien de travail, d'attache & de peine. Les Chinois ne se servent point du tout de tous ces accents, ni de toutes ces virgules ; parce qu'ils sont accoutumés à cette prononciation dès le berceau comme toutes les autres nations à leur langue, quoique leurs docteurs ne se contentent pas de savoir cette façon de prononcer par l'usage maternel ; mais encore s'attachent à enseigner cette méthode par le règle que nous donnons, & par les accents que nous avons marqués. Cette nation admire toujours les Européens dans la prononciation de leurs paroles, & ne peut jamais comprendre comment est-ce qu'ils peuvent les écrire en latin & exprimer si facilement & si parfaitement leur concepts ; mais pour revenir à notre sujet, je vous dirai que comme ce peuple n'a point d'alphabet en usage, il peut se servir de tous ses caractères pour en faire la lettre qu'il voudra, & la prendre pour celle du milieu, du commencement, & de la fin ; puisque chacune signifie une parole & même des discours entiers : on n'a qu'à prendre des lettres différentes pour signifier de grands mots, & on n'a pour leur donner des divers sens qu'à leur donner des différents tons & diverses inflexions de voix. Au reste la première lettre qui est



Chun (en langue mandarine) est prononcée ^{p.315} différemment dans le Japon, & dans les autres royaumes qui sont dans la Chine, quoiqu'elle signifie la même chose : ainsi, qui voit cette lettre, forme le concept de *gúm*, qui est la même chose que révéler : & ainsi des autres. Enfin je puis dire que celui qui saura une de ces langues, & qui en connaîtra les lettres, pourra passer non seulement dans la Chine, mais encore dans beaucoup d'autres pays.

@

La conclusion de l'ouvrage

La Chine

d'Athanase Kirchere, illustrée...

@

Voilà ce que j'ai recueilli d'admirable & de curieux de la Chine, & les choses que j'offre au lecteur ; je sais bien que je pouvais apporter ici beaucoup d'autres raretés, & raconter plusieurs autres merveilles de ce pays ; mais parce que beaucoup d'autres personnes en ont amplement écrit, j'ai cru qu'il n'était pas nécessaire d'en parler ; ainsi, comme mon dessein ne soit que de faire un livre de tout ce qu'il y avait de plus beau & de plus inconnu dans les Indes, & dans ce vaste empire de la Chine, & comme je n'avais résolu que de faire un volume de tout ce que nos Pères avaient remarqué dans ces pays, je n'ai pas voulu que tant de travaux, ni tant de belles actions fussent ensevelies dans l'oubli ni qu'elles périssent dans le temps ; c'est pourquoi je ne me suis attaché qu'à cela, sans me soucier de répéter ce que les autres avaient déjà dit, de sorte que ce n'est qu'après eux que j'ai entrepris cet ouvrage, & qu'après y avoir employé tous mes soins pour le rendre parfait en le mettant au jour.

Je te l'offre donc cher lecteur, & te prie de croire que s'il y a quelque chose de bon, d'utile, & d'avantageux pour l'État & la religion chrétienne, on ne m'en doit pas tant attribuer la gloire, à raison de mon travail & de ma peine, qu'à tous ces Pères qui m'ont fourni les matières par un effet de leur libéralité & de leur zèle à faire fleurir les sciences & les lettres.

À Dieu lecteur. J'espère que si tu trouves quelques *σφάλμαζα*, tu les excuseras par un effet de ta bonté.

Le tout à la gloire

de Dieu, & à l'honneur de la très glorieuse Vierge Marie.

@